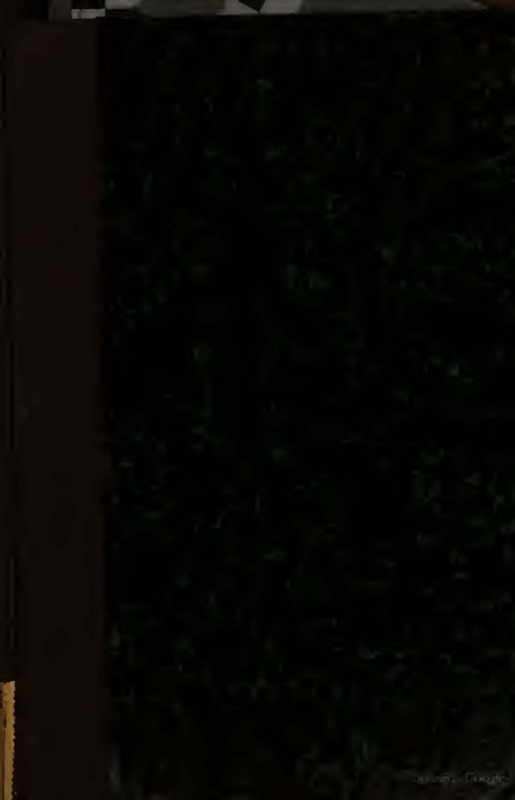






MÉMOIRE

SUR

LES RUINES ET L'HISTOIRE DE DELPHES

PAR M. FOUCART,

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXV.

MÉMOIRE

SUR

LES RUINES ET L'HISTOIRE DE DELPHES.

EXTRAIT

DES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

TOME DEUXIÈME. — DEUXIÈME SÉRIE.

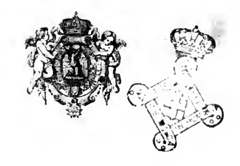
MÉMOIRE

SUR

LES RUINES ET L'HISTOIRE DE DELPHES

PAR M. FOUCART,

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXV.

MÉMOIRE

SUR

LES RUINES ET L'HISTOIRE DE DELPHES.

PREMIÈRE PARTIE.

ARCHÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

VALLÉE DU PLEISTOS. — ARACHOVA. — PYRGO. — BOIS SACRÉ.

Le territoire de Delphes comprenait la vallée du Pleistos, depuis sa source jusqu'à son embouchure, ainsi qu'une partie des deux plateaux situés au sud et au nord.

Le Pleistos, autrefois consacré à Neptune[1], prend sa source auprès d'Arachova. Dans la première partie de son cours, il coule de l'est à l'ouest dans une étroite vallée, resserrée à gauche par le Kirphis, dont la masse se dresse à pic comme un mur, à droite, par les projections du Parnasse. Non loin de Chrysso, il sort des montagnes, traverse une belle plaine plantée d'oliviers, longue de trois lieues environ, et se jette dans la mer près de l'échelle de Salone. Il s'appelle aujourd'hui *Xero-Potamo*, le fleuve sec, car

[1] Esch. *Eumen.*

il n'a presque jamais d'eau; les ruisseaux qui devraient le grossir sont détournés par les habitants au profit de leurs oliviers.

Sur le point le plus élevé de la vallée est construit le village d'Arachova; on découvre de loin le clocher de son église, Saint-Georgios. La position d'Arachova, plutôt que ses ruines, la désigne comme l'*Anemoreia* de Strabon[1]. Elle servit à marquer la limite orientale du territoire de Delphes, lorsque la ville sainte fut détachée de la confédération phocidienne par les Lacédémoniens et déclarée indépendante. Le village moderne répond également bien à la description du scholiaste d'Homère[2]. Elle est située sur la crête qui sépare les deux versants et le vent y souffle avec violence; double circonstance qui lui avait valu le nom de Ἀνεμώρεια (ἄνεμος, ὄρος). On l'appelait encore Ἀνεμώλεια; dans une inscription, elle est désignée sous le nom de Ἀνεμυίαι[3], et la théorie qui se rendait à Delphes devait y sacrifier une truie de trois ans.

Le village d'Arachova n'a rien d'intéressant; il en était de même sans doute de la ville ancienne, car Pausanias la traverse sans même la nommer[4]. Dès ce moment, il songeait aux récits variés et nombreux qu'on faisait sur Delphes et l'oracle d'Apollon; il est tout occupé à rappeler ce qu'il sait des différents temples du dieu, des jeux Pythiens, du conseil des Amphictyons. Je me le figure, chemin faisant, prenant des notes sur ce sujet, auquel il consacre trois chapitres, et réveillant ses souvenirs avant d'arriver à la ville sainte.

La route, à partir d'Arachova jusqu'à Delphes, descend par une pente assez douce, en suivant les contours de la montagne, à une assez grande hauteur au-dessus du Pleistos. Toute cette partie est couverte de vignes; le terrain et l'exposition sont si favorables à cette culture que déjà les anciens ont dû s'y livrer. Peut-être est-ce la cause qui a fait établir à Delphes le culte de Bacchus, comme les nombreuses plantations d'oliviers qui poussent dans la vallée même du Pleistos ont pu valoir à Minerve l'honneur d'être associée à Apollon. A moitié chemin, à gauche de la route, un mur pélasgique est caché au milieu des vignes, attestant l'existence d'une cité antique. J'avoue n'avoir aucun nom certain à donner à ces ruines, d'ailleurs peu intéressantes, à moins qu'on ne veuille y voir

[1] Strabon, IX, III.
[2] Schol. Hom. *Il.* II, v. 521 : Ἐφ' ὑψηλοῦ τόπου.
[3] *Corp. Inscr.* 1688.
[4] Paus. X, v, 3.

Kyparissos, qu'Homère nomme à côté de la pierreuse Pytho et de la riche Crissa[1].

Un quart d'heure avant d'arriver à Delphes, on rencontre à gauche de la route une construction carrée que les habitants appellent d'un nom commun en Grèce, Πύργο (la tour). Les murs s'élèvent encore à trois mètres au-dessus du sol ; au milieu, du côté sud, s'ouvre une porte de deux mètres de haut, de soixante et quinze centimètres de large. L'absence de ciment, la régularité des assises, le linteau formé d'une seule pierre qui a plus de deux mètres de long, montrent clairement que c'est un ouvrage antique et probablement hellénique. Il est moins facile d'en marquer la destination. On ne peut y voir une tour de défense, car on ne trouve sur les murs aucune trace d'arrachement, ni sur le sol aucun débris qui autorise à supposer l'existence de tours semblables élevées de distance en distance et reliées par un rempart. Quelle aurait été l'utilité d'une tour isolée, dans un passage assez facile et assez large pour permettre aux ennemis de s'avancer commodément, hors de la portée des traits? La proximité des sépultures fait songer à un monument funèbre; la porte aurait été pratiquée par derrière, comme aux tombeaux de Pompéi. Mais on ne trouve aucun fragment d'inscription, aucun débris d'ornement qui vienne à l'appui de cette supposition. Je croirais plus volontiers que c'est une tour d'observation; car de cet endroit on découvre toute la vallée du Pleistos, depuis les hauteurs d'Arachova jusqu'au rocher de Chrysso. La tour, impuissante à arrêter les ennemis, aurait du moins servi à signaler leur approche et à observer leur marche.

De l'autre côté de la route est une petite chapelle élevée sur l'emplacement et en partie avec les matériaux d'une chapelle antique. Elle est consacrée à Haghios Athanasios. Les habitants prétendent que la table sainte est un ancien autel de Bacchus. C'est bien une pierre ancienne, mais j'y ai vainement cherché la trace de lettres ou d'ornements. C'est donc une supposition purement gratuite que le voisinage des vignobles aura suggérée aux savants du pays, toujours prompts à chercher et à trouver une explication aux restes antiques.

Quittons pour un instant la route que suivent d'ordinaire les voyageurs pressés d'arriver à Castri, et descendons en droite ligne

[1] Hom. *Il.* II, v. 520.

vers le lit du Xero-Potamo. On arrive en quelques minutes à la chapelle d'H. Basilios Johannes. Isolée au milieu d'un petit plateau qu'entourent et que dérobent à la vue des rochers escarpés; à moitié ruinée, abandonnée aujourd'hui, elle n'a pu être élevée que pour remplacer un temple païen. Les débris anciens sont trop nombreux pour laisser aucun doute. Quelques pierres taillées régulièrement sont mêlées à la maçonnerie grossière qu'elles soutiennent; d'autres gisent encore sur le sol; sur un espace de deux mètres et demi, on peut même suivre à fleur de terre les fondations de l'ancien édifice. La volute d'un chapiteau encastré dans le mur permet de supposer qu'il était d'ordre ionique : c'est en effet l'ordre employé d'ordinaire dans les temples de petite dimension. L'absence d'inscriptions ne permet pas de savoir à qui celui-ci était consacré. Peut-être était-ce à la nymphe de la source voisine, Képhalo-Vrysi, et elle méritait bien un pareil honneur. Elle ne tarit pas en été, comme beaucoup de fontaines et même de fleuves de la Grèce; à la fin de septembre, après quatre mois de sécheresse et de chaleur, son eau jaillissait encore, abondante, fraîche et limpide. Dans l'antiquité c'était déjà, comme aujourd'hui, un but de promenade; car, sur un rocher voisin de la source, on lit une inscription tracée en lettres de grande dimension :

Ϻ ϺΑΧΟΙ
ЄΠΑΦΡΟΔЄΙ
ΤΟΥΠΥΛΑΟΙ[1]

[Σύμ]μαχοι Ἐπαφροδείτου Πυλάοι.

« Les compagnons d'Épaphroditos, habitants de Pylæa. »

Souvenir sans doute d'une partie de plaisir, hommage rendu à la nymphe de la source pour la remercier de la fraîcheur de ses eaux. Les Grecs modernes l'ont remplacée par une Néréide; le nom n'a pas changé. Mais ce n'est plus une nymphe gracieuse et bienveillante qui habite cet endroit : c'est une fée malicieuse et malfaisante, qu'il est dangereux de rencontrer à l'approche de la nuit. Cette crainte superstitieuse qui possède les habitants, même ceux qui pendant le jour affectent d'en douter, a sans doute fait

[1] *Inscriptions inédites de Delphes*, n° 179. — Je crois avoir vu sur la pierre un μ au lieu de l'α que donne notre texte déjà publié.

élever cette chapelle de saint Jean pour assurer aux fidèles une protection contre les attaques de la fée.

L'eau de Képhalo-Vrysi sert à faire tourner plusieurs moulins, qui s'échelonnent le long du petit ruisseau qu'elle forme. Ce hameau est en dehors de la route habituelle des voyageurs; aussi ma présence excita-t-elle la curiosité d'un Grec. Questionneur et bavard comme tous ses compatriotes, il voulut savoir pouquoi j'étais venu en cet endroit écarté. Dès qu'il apprit que je cherchais des pierres antiques, il m'assura qu'il y en avait dans une autre église située à peu de distance, et il m'indiqua la direction. Un autre habitant, qui me servit de guide, m'apprit qu'il y avait deux églises réunies, Panagia et Saint-Jean le Chasseur; plus loin, la liste s'accrut encore d'H. Parascevi (Ἀγία Παρασκευή), de Saint-Georges, de Saint-Sauveur et enfin de Saint-Anargyre; en tout sept chapelles, et il n'y a que dix maisons dans le hameau. Il était impossible de ne pas songer au problème posé par un de nos devanciers : Y a-t-il plus d'églises que de maisons? Pendant mon séjour en Grèce, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre que ses spirituelles boutades, qui passent en France pour médisances ou paradoxes, ne sont en Grèce que vérités dites d'une manière piquante.

Il était évident qu'on n'avait pas construit tant de chapelles pour les besoins d'une trentaine d'habitants; il devenait donc probable qu'elles remplaçaient d'anciens temples. A la première chapelle, celle de la Panagia, cette supposition devint une certitude. Dans le mur était encastrée une pierre sur laquelle était gravé en caractères petits, mais soignés, cette inscription :

[Πεισί]στρα[τος]
Βούλωνος Ἀφροδίτᾳ[1].

« Pisistratos, fils de Boulon, à Vénus. »

C'est la première fois que Vénus paraît parmi les divinités adorées à Delphes, et cependant on ne peut douter qu'elle n'ait eû un petit temple en cet endroit. Cette pierre est trop lourde pour être transportée facilement, et d'ailleurs il n'y a pas de chemin tracé. A quoi bon se donner tant de peine pour élever une cha-

[1] *Inscriptions inédites de Delphes*, n° 170.

pelle dans un endroit isolé, et pourquoi chercher au loin des matériaux, quand autour il y a en grand nombre d'autres pierres taillées et prêtes à être employées? De plus, le donateur était certainement un citoyen de Delphes. La fin de son nom est mutilée, mais celui de son père, Βούλων, est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans les actes de Delphes; on peut donc le restituer avec certitude : Pisistratos, fils de Boulon.

La date de ces actes étant connue, celle de l'inscription se trouve également fixée; elle est du commencement du IIe siècle avant l'ère chrétienne, et le culte de la déesse s'était peut-être introduit beaucoup plus tôt.

Aucune inscription ne nous apprend quel était le dieu associé à Vénus et remplacé par saint Jean le Chasseur; il est cependant naturel de supposer que c'était Mars ou Adonis.

Je n'ai pas eu pour les autres chapelles le même bonheur que pour celle de Panagia; il n'y a rien qui permette de fixer avec certitude quelles divinités païennes y étaient adorées. On peut seulement le conjecturer avec quelque vraisemblance pour celle d'H. Anargyrios, où les restes antiques sont plus nombreux. H. Anargyrios (le saint sans argent) correspond à saint Côme et saint Damien, qui secouraient gratuitement les malades; il a donc probablement succédé au dieu de la médecine, à Esculape. Un puits antique, aujourd'hui tari, qui se trouve à quelques pas et qui a pu avoir autrefois quelque vertu miraculeuse, donne quelque fondement à cette supposition. Les débris antiques y sont plus nombreux qu'ailleurs et montrent que c'était un temple de petite dimension et d'ordre ionique ou corinthien. En écartant les buissons de lentisques qui envahissent les ruines, on retrouve une base de colonne (0m,30), des fragments de petites colonnes en marbre, des morceaux de corniches, des denticules ioniques.

Pour les trois autres chapelles, il n'y a rien qui puisse faire soupçonner leur architecture ou leur destination; le nom seul des saints auxquels elles sont consacrées pourrait être un indice, s'il y avait une règle fixe et connue pour ces changements de noms. Des plaques de marbre encastrées dans les murs portent peut-être des inscriptions, mais la face n'est pas visible, et toucher à une chapelle, même en ruines, est chose impossible. Un fait seul est certain, c'est l'existence d'anciens temples dont les matériaux ont servi à la construction des chapelles, les plus vieux habitants

disent qu'on les a trouvés en creusant tout près de l'endroit où elles s'élèvent.

Il n'y a pas à s'étonner de rencontrer un si grand nombre de chapelles dans un endroit où il n'y a pas et où il n'y a jamais eu de cité. C'est un nouvel exemple d'un fait général dans la Grèce. La victoire du christianisme y fut plus lente et moins complète qu'ailleurs; après avoir triomphé des croyances, il eut encore à lutter contre les souvenirs et contre les habitudes. Parmi les nouveaux convertis, les uns se sentaient ramenés vers ces dieux qui avaient donné tant de gloire à leurs pères; les autres, en cessant de les invoquer, n'avaient pas cessé de les craindre. Ils n'étaient plus les dieux tout-puissants qui accordaient aux hommes l'accomplissement de leurs vœux, ils s'étaient transformés dans l'imagination populaire en démons dont il fallait redouter le courroux. Le clergé, ne pouvant détourner la foule des anciens sanctuaires, les purifia en les consacrant au culte chrétien et en les mettant sous l'invocation de la Vierge et des saints; leur présence était nécessaire pour rassurer les nouveaux chrétiens contre la vengeance de leurs dieux abandonnés. C'est ainsi que la Vierge remplaça Vénus. A la déesse du plaisir et de l'amour sensuel, on opposa la chaste mère du Sauveur. Il était impossible de ne pas rompre ouvertement avec une divinité comme Vénus; mais le plus souvent on chercha à ménager les traditions de l'ancien culte; les chapelles furent consacrées aux saints dont le nom ou le caractère offrait le plus d'analogie avec l'ancienne divinité du temple transformé en église. Grâce à son nom, le prophète Élie prit la place du dieu Soleil (Ἥλιος) sur les hautes montagnes et sur les rivages de la mer. Saint Anargyre succéda à Esculape dans ses fonctions et dans ses honneurs. Les païens convertis revinrent donc aux mêmes endroits demander les mêmes faveurs à la divinité; savaient-ils toujours bien s'ils invoquaient l'ancienne ou la nouvelle? Cette concession qui mêlait les souvenirs des deux religions, cette adresse pour rallier tout le monde au nouveau culte, rendirent le succès plus facile, mais elles eurent des conséquences fâcheuses pour le christianisme des Grecs, qui a toujours conservé une empreinte de paganisme. De là cette tendance à regarder et à invoquer les saints, non plus comme des intercesseurs auprès d'un Dieu unique et tout-puissant, mais comme de nouveaux dieux succédant aux anciens; de là cet attachement tout païen

à l'apparence, à l'observation minutieuse des pratiques extérieures plutôt qu'aux principes et à la morale de la religion. De là enfin ce nombre prodigieux de petites églises, qui n'est nullement en rapport avec la population; il fallait remplacer les temples païens.

C'est ce qui arriva sur les bords du Pleistos. Le voisinage de Delphes et l'agrément du lieu y firent construire plusieurs petits temples; c'était une sorte de bois sacré placé aux portes de la cité sainte. Nul site n'est plus charmant. Quelle jouissance n'éprouve-t-on pas à fuir les rochers desséchés et brûlants de Delphes pour descendre sur les bords du Pleistos, à travers ces oliviers dont les hautes branches et le tronc vigoureux ne rappellent en rien les oliviers souffreteux et rabougris de la Provence. La feuille, d'un vert pâle, dessine sur un ciel bleu sa forme d'une finesse élégante; à côté, quelques platanes aux larges feuilles offrent un abri impénétrable aux rayons du soleil; le laurier rose, le grenadier aux fleurs rouges, le figuier au tronc sinueux comme le serpent, se pressent sur les bords du ruisseau qui leur donne la vie. L'aqueduc grossier d'où l'eau de Képhalo-Vrysi tombe de cascade en cascade est tapissé de plantes grimpantes qui l'enlacent de leurs festons verdoyants; le murmure de l'onde, le chant des oiseaux cachés dans le feuillage, donnent un nouvel attrait à ce lieu enchanteur.

Le pays n'a pas changé depuis l'antiquité; de tout temps Delphes a été nommée *la pierreuse :* de tout temps aussi l'eau des sources a répandu dans ce bois la fraîcheur et la vie; c'est un lieu qui doit peu à l'homme et tout à la nature. Ce contraste avait sans doute frappé les habitants de l'antique cité, et ils avaient choisi cet endroit pour y dédier des chapelles aux divinités qui n'avaient pas trouvé place dans le sanctuaire. Le seul temple dont nous connaissions la divinité est celui de Vénus (aujourd'hui la chapelle de la Panagia); la déesse des bosquets devait se plaire dans ce bois délicieux; un autre était probablement consacré à la nymphe de Képhalo-Vrysi, car, sans l'eau de sa source, le bas de la vallée serait aussi sec et aussi dénudé que la partie supérieure.

Le silence de Pausanias ne prouve rien contre l'existence de ce bois sacré; il ne le rencontrait pas sur sa route et il était trop pressé pour se détourner; assez d'autres édifices attiraient son attention pour qu'il ne s'arrêtât pas à quelques petits temples. Aucun moderne n'en a parlé; les voyageurs ne font guère que traverser

Castri ; une visite à Castalie, un coup d'œil rapide sur quelques pans de murailles antiques suffisent à la plupart ; quelques-uns vont jusqu'à l'antre Corycien, les Anglais jusqu'au sommet du Parnasse. Comment iraient-ils aux moulins de Castri ? C'est en dehors de la route, et le nom n'a rien qui promette ou qui séduise.

Revenons maintenant à la route principale, à l'endroit où nous l'avons quittée. L'espace compris entre la tour hellénique et la double porte taillée dans le rocher s'appelle *Χάρυταις*, nom qui semble venir de *Χάρων*, que les Grecs regardent comme le génie de la mort. Le petit plateau situé au delà de la tour est en effet l'un des deux cimetières de Delphes. Capo d'Istria y fit faire des fouilles, qui ne laissent aucun doute à cet égard. On mit au jour plusieurs chambres sépulcrales, dont deux ou trois sont assez vastes. Le morceau le plus curieux trouvé dans l'une d'elles est un sarcophage en marbre blanc orné de sculptures qui représentent Méléagre apportant à Atalante la hure du sanglier de Calydon. Sur le couvercle est le corps d'une femme à demi couchée et appuyée sur le coude. La tête a disparu ; le sarcophage lui-même a été brisé par les passants. Les Grecs, comme les enfants, aiment à détruire. Quelques-uns des débris ont été transportés au monastère ; le reste a été recouvert de terre ; c'est un nouveau système pour conserver les antiquités, approprié sans doute à la nature des habitants, mais peu propre à satisfaire les voyageurs. Non loin de là mon guide me découvrit un fragment de bas-relief conservé par le même procédé. C'est la moitié inférieure d'un homme ; la tunique courte laisse voir la jambe ; la chaussure est attachée par des courroies qui montent au-dessus de la cheville. Peut-être y a-t-il d'autres fragments enfouis de la même façon, mais mon conducteur en avait oublié la place. Le rocher au-dessus de la route est percé de niches à offrandes et de niches mortuaires ; il montre la vaste étendue de ce cimetière. On est étonné de ne rencontrer aucune de ces stèles funéraires, si nombreuses aux environs d'Athènes. Une seule inscription a été trouvée dans le voisinage de Logari :

Σῆμα τόδ' ἥρωος ὁ πατὴρ παρὰ ταῖσδε πύλαισιν
Πυθικὸς ἵδρυσεν παιδὸς ἐπὶ φθιμένου [1].

[1] *Corpus Inscriptionum*, n° 1722.



Ces vers font allusion à la double porte appelée *Logari,* qui se trouve au point de jonction des deux routes d'Arachova et de Desphina. Cette double porte est taillée dans le roc; les détails, les barres qui la consolident, les clous mêmes ont été rendus avec assez d'exactitude. Elle est brisée par le milieu, et un figuier sauvage, qui étend ses rameaux à travers cette fente, lui donne un aspect pittoresque. Ulrichs[1] rapporte à ce sujet une légende qui appartient aux derniers temps du paganisme expirant. Le prêtre des idoles avait rassemblé près de cette porte les habitants de Delphes et leur tenait un discours où il outrageait la mère du Sauveur. Soudain le ciel s'ouvrit, et la Vierge parut tenant l'enfant Jésus dans ses bras et entourée d'une auréole. Au même instant la foudre tomba sur le prêtre et fendit la porte à laquelle il s'appuyait; c'est en souvenir de l'impie et de son discours (*λόγος*) que cette porte a pris le nom de *Logari.* — Telle est la légende. Est-ce bien elle qui a fait donner ce nom, ou le nom qui a donné naissance à la légende? Je ne me charge pas de le décider. Que signifiait cette porte? Peut-être était-elle destinée à rappeler les portes de l'enfer; car elle est située à l'entrée du cimetière, en avant des sépulcres, qui, suivant l'usage ancien, sont placés aux portes de la cité, sur les deux côtés de la route.

CHAPITRE II.

MARMARIA. — GYMNASE. — CASTALIE.

Pausanias va maintenant nous servir de guide.

« Après être entré dans la ville, dit-il, on rencontre plusieurs temples à la file. Le premier était en ruines; le suivant était vide de statues de dieux et d'hommes; le troisième contenait les images d'empereurs romains, mais en petit nombre; le quatrième s'appelle le temple d'*Athéné Pronœa*[2]. »

Pausanias dit positivement que ces quatre temples sont dans la ville. La cité de Delphes n'était donc pas renfermée dans l'enceinte demi-circulaire où s'élève le village de Castri, mais elle s'étendait sur les deux rives du ruisseau qui passe devant Castalie et va se

[1] *Reisen und Forschungen in Griechenland.*
[2] Pausanias, X, VIII, 6.

jeter dans le Pleistos. L'expression de *πόλις* employée par l'auteur s'accorde avec le témoignage de Strabon[1] : « les Delphiens habitent au-dessous du temple, autour de la fontaine Castalie. » C'est la ville elle-même qui commence, et non pas un faubourg, comme celui de Pylæa; en effet, il n'y a plus de sarcophages ni de niches sépulcrales à partir de ce point, tandis qu'on en trouve un grand nombre du côté d'H. Élias, dans l'ancien faubourg de Pylæa.

Le soin que prend notre guide de marquer qu'il entre dans la ville fait supposer qu'une enceinte et une porte ont frappé ses yeux et attiré son attention. En effet, la route en cet endroit est resserrée par deux murailles, l'une hellénique, l'autre pélasgique. Au lieu de continuer en ligne droite, elles décrivent une courbe pour se rapprocher l'une de l'autre et former une espèce de défilé. Près de là se trouve une immense pierre de taille; quoique brisée des deux côtés, elle a encore une longueur de trois mètres; de plus, ce n'est pas une pierre commune du Parnasse, mais elle vient de la montagne d'H. Élias, située au-dessus de Salone, d'où l'on tirait les pierres pour les constructions soignées. Sa place, sa nature et sa forme, tout concourt pour faire penser qu'elle a dû servir de linteau ou d'architrave à la porte par laquelle Pausanias est entré et à laquelle fait allusion l'expression *ἐσελθόντι εἰς τὴν πόλιν*.

A partir de cet endroit, les deux murs s'écartent; à droite de la route, l'hellénique monte pour soutenir une longue terrasse, et l'on en peut suivre les traces jusqu'à moitié chemin du monastère; le pélasgique descend et forme une suite de terrasses qui se prolongent jusqu'au monastère lui-même. C'est sur ces terrasses que s'élevaient les quatre temples; le doute n'est pas possible, car les ruines y sont si considérables qu'elles ont fait donner à cet endroit le nom de *Marmaria*. Ce sont des pierres du Parnasse ou d'H. Élias, percées de trous de scellements; quelques débris portant la trace d'un travail plus délicat, des triglyphes, des fragments de colonnes doriques en marbre, d'autres en pierre, une demi-colonne dorique.

Des fouilles ont été faites en 1838 par Laurent, architecte du gouvernement grec; mais il est maintenant impossible d'en profiter; j'en donnerai seulement les résultats tels qu'Ulrichs les a consi-

[1] Strabon, l. XX.

gnés dans son mémoire[1]. Il trouva les restes de quatre temples dans l'ordre suivant : 1° les substructions d'un petit temple sans restes d'architecture; 2° les substructions d'un grand temple également sans restes d'architecture; 3° les substructions et des restes d'architecture dorique d'un petit temple; 4° les substructions et des restes d'un temple rond d'ordre dorique, des morceaux de colonnes, d'architraves et de triglyphes d'un très-beau travail.

Si les trois premiers temples ont peu d'intérêt; il n'en est pas de même de celui de Minerve, que son architecture et son antiquité rendent également intéressant.

Depuis vingt ans les habitants ont repris possession du terrain où les fouilles avaient été faites; les débris mis au jour ont été enfouis de nouveau, détruits ou dispersés. Il est heureux qu'un homme compétent nous ait transmis des détails sur ce qu'on avait trouvé, car il est maintenant impossible d'y rien reconnaître. Il faut donc se contenter de son témoignage, qui est heureusement fort précis. Les fragments trouvés appartiennent à un temple rond d'ordre dorique; le plan même de l'édifice a été reconnu. Il y avait un pronaos soutenu par des colonnes, mais le corps même du bâtiment n'était pas entouré de colonnes. Ce serait donc, pour la disposition, une construction analogue au Panthéon d'Agrippa à Rome. Démosthène a vanté la beauté et la grandeur de ce temple, éloge que confirme le travail des morceaux qu'on a retrouvés; il avait été jugé digne d'une étude spéciale par un architecte grec, Théodore de Phocée, étude que Vitruve cite comme un des traités qu'il a consultés[2].

Dans le pronaos était une statue d'airain colossale consacrée par les Marseillais[3]. Le bouclier d'or de Crésus était une des offrandes les plus remarquables de ce sanctuaire[4]; mais il avait été fondu par les généraux phocidiens. Laurent a trouvé dans ces fouilles un pied en marbre que, d'après la chaussure et le bas du vêtement qui tombait sur le pied, il croit pouvoir attribuer à une statue de Minerve. Pausanias parle en effet d'une statue de la déesse placée dans l'intérieur, de moins grande dimension que celle du pronaos. Le temple était entouré d'une enceinte, dans

[1] Ulrichs, *Suppl.*
[2] Vitruve, VII, préface.
[3] Pausanias, X, VIII, 6.
[4] Hérodote, I, XCII.

laquelle on montrait les deux blocs détachés du Parnasse qui avaient écrasé les soldats perses [1].

Le temple de Minerve remontait à la plus haute antiquité. En effet, la terrasse sur laquelle il s'élève appartient à l'époque pélasgique, comme celle du temple d'Apollon : c'est, en plus petit, le même appareil; des pierres irrégulières, mais aplanies à la surface et assemblées avec tant d'exactitude qu'elles n'ont pas eu besoin d'être unies par des scellements en plomb pour résister au temps. Cette terrasse présente aussi cette particularité remarquable, commune à toutes les constructions pélasgiques de Delphes, que les lignes de jonction ne sont pas droites, mais décrivent des courbes et des sinuosités. Une pareille ressemblance dans la construction doit donc faire placer ces travaux à la même époque, c'est-à-dire au moment de la fondation du sanctuaire de Delphes. Mais les temples primitifs sont en général petits et d'une lourdeur massive, tandis que l'on vantait à juste titre la beauté et la grandeur de ce temple rond. Il y eut donc une seconde construction, plus ancienne qu'Hérodote, mais qui remplaçait un premier temple. C'est à l'époque de ces remaniements qu'il faut également rapporter l'ouverture pratiquée dans la muraille pélasgique; les pierres ont été coupées en ligne droite sur une largeur d'un peu plus d'un mètre; un trou creusé dans le côté gauche prouve l'existence d'une porte; elle était à l'entrée d'un petit escalier qui donnait accès de la terrasse inférieure à la plate-forme sur laquelle le temple était construit.

Pausanias appelle cette Athéné Πρόνοια, c'est-à-dire Providence ou Prévoyance. C'est dans ce sens que ce surnom était pris par Démosthène, et il s'en servait pour apostropher ainsi son adversaire [2] : « Regardez, non pas mon discours, mais les coutumes de tous les peuples. Toutes les villes ont élevé des temples et des autels à tous les dieux, et en particulier à Athéné-Prévoyance, comme à une bonne et grande déesse. A Delphes, à l'entrée même du sanctuaire, elle a un temple très-beau et très-grand, près d'Apollon, qui, dieu et devin, sait doublement ce qui est le meilleur. Mais il n'y a ni temple ni autel pour l'Imprévoyance et l'Impudence. »

[1] Hérodote, VIII, XXXIX.
[2] Démosthène, *Contr. Aristog.* I, p. 780.

Peut-être était-ce ainsi qu'on l'entendait au temps de Pausanias, quand on voulait introduire dans le paganisme les enseignements de la philosophie et donner un sens moral aux surnoms des divinités. Par malheur, il faut se contenter d'une explication moins élevée, mais plus vraie. Le véritable surnom de la déesse est celui que donne Hérodote, Προνηίη[1]. Les anciens Grecs, comme les modernes, prononçaient de même η et οι; de là, la confusion. Démosthènes en a profité pour un mouvement oratoire : c'était son droit, mais ce n'est pas une preuve. L'orthographe des inscriptions s'accorde avec celle d'Hérodote; elle est appelée Προναία[2] (celle qui est devant le temple) : c'est en effet sa position par rapport au temple d'Apollon. Harpocration[3] donne la même explication : « Il y avait à Delphes une Athéné appelée Προναία, parce qu'elle est placée en avant du temple. » Ce surnom est si naturel, qu'il a été également donné à deux statues d'Athéné et de Mercure placées à Thèbes, en avant du temple d'Apollon Isménien[4].

Le culte d'Athéné a été apporté à Delphes en même temps que celui d'Apollon, et, dans toutes les occasions, elle est citée comme une des divinités protectrices de la ville. Après la chute de Cirrha, le territoire et les habitants sont consacrés, d'après l'oracle, à Apollon Pythien, à Diane, à Latone et à Athéné Pronæa[5]; elle est également prise à témoin des imprécations prononcées contre la ville ou le peuple qui s'emparera du champ sacré; les coupables sont dévoués à sa vengeance et l'accès de son temple leur est interdit. Le soin de son sanctuaire, comme celui du temple d'Apollon, était confié aux hiéromnémons[6]; ils veillaient à ce que la pompe sacrée lui offrît un sacrifice avant d'entrer dans l'enceinte; ils avaient soin de récompenser la piété des étrangers envers la déesse, en leur décernant les honneurs et les priviléges que la ville réservait pour ses proxènes et ses bienfaiteurs.

Aussi avait-elle part aux riches offrandes qu'envoyaient les princes et les peuples étrangers. Sans parler du collier d'Ériphile,

[1] Hérodote, I, xcii.
[2] Lebas, *Voyage archéologique*, n° 841, 843.
[3] Harpocration, Προναία.
[4] Pausanias, IX, x.
[5] Eschine, *Adversus Ctesiph.*
[6] *Corpus Inscriptionum*, n° 1688; Lebas, n° 841, 843.

que Phylarque[1] signale dans ce temple, Hérodote y avait vu un grand bouclier d'or consacré par Crésus. Les Marseillais, vainqueurs des Carthaginois, n'avaient eu garde de l'oublier, et leur statue de bronze prouve que cette colonie lointaine des Phocéens regardait la déesse comme une des divinités nationales de la Grèce et protectrices du temple de Delphes.

Mais aussi, au jour du danger, elle était exposée la première aux coups de l'ennemi. Les Perses avaient pénétré jusqu'à son temple[2]; de même les Gaulois de Brennus[3]. Marmaria est en effet la clef de la position. Un rameau projeté du Parnasse s'avance en cet endroit et rétrécit la route. Une fois ce point emporté, il devient facile de pénétrer dans la ville. Devant soi on a les constructions de Delphes placées en étage; on pouvait distinguer les différents temples, les quadriges, les statues de bronze doré, enfin cette enceinte à la couronne d'airain, comme l'appelle l'inscription citée plus bas (*χαλκοσ7έφανον τέμενος*). Par derrière, les âpres montagnes du Kirphis et les ravins escarpés du Parnasse semblent fermer la route et refuser tout passage à des fuyards. Quel encouragement pour bien combattre; il fallait vaincre ou périr; et quel espoir de butin! C'était de là qu'un chef devait montrer la ville à ses soldats. C'était là aussi que le dieu devait les arrêter, s'il ne voulait pas avouer son impuissance et voir sous ses yeux tomber ses défenseurs et forcer son sanctuaire. Même prodige arrêta les Perses et les Gaulois : un orage terrible et des pierres énormes tombant du Parnasse. Le temple de Minerve est en effet au pied de la montagne; de ses flancs à pic ont pu se détacher les quartiers de roc qui écrasèrent les assaillants; une pierre énorme enfoncée dans le sol rappelle les blocs tombés du Parnasse, que l'historien affirme avoir vus dans l'enceinte du temple de Minerve. Ce fut en cet endroit que les Grecs vainqueurs dressèrent un trophée avec l'inscription suivante[4] :

Μνᾶμά τ' ἀλεξάνδρου πολέμου καὶ μάρτυρα νίκας
Δελφοί μ' ἔσ7ασαν, Ζανὶ χαριζόμενοι
σὺν Φοίβῳ, πΊολίπορθον ἀπωσάμενοι σ7ίχα Μήδων
καὶ χαλκοσ7έφανον ῥυσάμενοι τέμενος.

[1] *Fragments des historiens grecs*, éd. Didot.
[2] Hérodote, VIII, XXXVII.
[3] Justin.
[4] Diodore de Sicile, XI, XIV.

Minerve elle-même s'était mêlée à la lutte; un cri terrible, parti de son sanctuaire, avait jeté l'épouvante parmi les Perses; les Delphiens croyaient l'avoir vue elle-même combattant contre les Gaulois. C'était donc justement qu'elle était associée à Apollon et qu'elle avait part aux honneurs comme aux dangers.

Le héros Phylacus avait aussi pris la défense de ses concitoyens. Sa chapelle, dit Pausanias[1], était voisine du temple d'Athéné. Hérodote en marque plus précisément la place : « L'héroon de Phylacus est sur la route même, au-dessus du temple d'Athéné Pronœa[2]. » La route ancienne passait donc immédiatement au-dessus de Marmaria; à gauche était le temple d'Athéné, à droite la chapelle de Phylacus.

Gymnase.

De Marmaria, on arrive en quelques pas au monastère de la Panagia. Ce n'est pas un couvent, mais une ferme (*μετοχή*) du grand couvent de Jérusalem, situé à l'est, dans le Parnasse. L'unique caloyer qui y demeure est moins soucieux de la petite église que du pressoir et des moulins à huile dont il surveille et vend les produits. On y a formé un petit musée, assez insignifiant, dont M. Michaëlis et Conze ont fait l'inventaire minutieux et dessiné plusieurs morceaux[3].

Nous y avons fait transporter un petit ornement d'architecture en marbre que nous avons trouvé dans nos fouilles et qui est une nouvelle preuve de l'emploi de la peinture dans les monuments. Ce sont trois bandes plates entrelacées; celle du milieu était d'un rouge vif, tandis que les deux autres n'avaient aucune trace de couleur.

On peut dire qu'il n'y a dans ce musée aucun morceau au-dessus du médiocre, et cela dans une ville qui comptait autrefois les statues par centaines, et où les plus grands artistes de la Grèce envoyaient leurs chefs-d'œuvre. Il est probable que les habitations renferment d'autres sculptures; mais comme le gouvernement les prendrait sans payer, les habitants ont grand soin de les cacher et de les briser pour les vendre en petits morceaux aux étrangers.

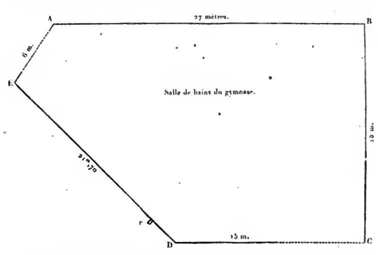
Les ruines au milieu desquelles est construit le monastère ap-

[1] Pausanias, X, VIII, 6.

[2] Hérodote, VIII, XXXIX.

[3] *Bulletin de l'Institut archéol. de Rome*, année 1861.

partiennent au gymnase que Pausanias mentionne immédiatement après les quatre temples de Marmaria. Il est à regretter que les bâtiments et les plantations du monastère empêchent de dégager ce qui en reste; car les ruines des gymnases sont assez rares et ne donnent qu'une idée très-imparfaite de l'architecture civile des Grecs. Celui de Delphes appartient à la meilleure période de l'art grec, comme on peut le reconnaître à la solidité des murs, composés d'une double assise, à la régularité avec laquelle les pierres sont disposées. Il serait curieux de voir comment l'architecte s'est plié aux exigences du terrain et comment il a modifié le plan habituel de ce genre de bâtiments pour l'adapter à des niveaux très-différents. On est trop porté à croire que l'art grec se renfermait dans une forme toujours semblable. L'Érechthéion montre de quelle manière on savait varier le plan selon la nécessité, et sans doute on en verrait ici une nouvelle preuve. Mais, dans l'état actuel, on ne peut songer à retrouver le plan primitif ni à fixer la destination de chacune de ses parties. La salle des bains est seule facile à reconnaître, et je m'étonne qu'elle ait échappé à l'attention de ceux qui ont écrit sur les antiquités de Delphes.



Elle est située au delà du monastère et forme une figure irrégulière de cinq côtés. Trois de ces côtés, AB, BC, CD, se coupent à angle droit comme les côtés d'un carré, mais le quatrième est

remplacé par deux lignes d'inégale dimension. Le mur du fond, AB, formé d'assises régulières et d'un beau travail est parfaitement conservé jusqu'à une hauteur de deux mètres au-dessus du sol actuel. Il est percé de onze trous placés sur la même ligne et à une distance uniforme l'un de l'autre; celui du milieu est plus grand. Autour de chacun est une empreinte circulaire tracée par les ornements de métal qu'on y adaptait et qui devaient figurer des gueules d'animaux d'où l'eau jaillissait. Cette eau était sans doute dérivée du ruisseau qui passe devant Castalie, et amenée dans cette salle par des canaux dont la trace n'est plus visible. En saillie sur le mur DE est une rigole (*r*) encore en place, par laquelle l'eau s'écoulait. Le côté BC est caché dans le cellier du monastère et moins bien conservé. Les trois autres côtés n'étaient que des murs de soutenement, rendus nécessaires par la différence du niveau; aussi sont-ils d'une construction moins soignée. Cette plate-forme est aujourd'hui couverte d'oliviers et l'on ne peut y fouiller. Mais les anciens du pays prétendent y avoir vu un grand bassin dans lequel l'aga nourrissait des poissons, et c'est ce récit, étrange au premier abord, qui m'a mis sur la trace et m'a fait reconnaître la destination de cette partie du gymnase.

C'est la seule sur laquelle on puisse aujourd'hui prononcer avec certitude. Pausanias fait aussi mention d'un hypèthre. Cette promenade découverte était en effet une des parties essentielles du gymnase; les portiques qui l'entouraient étaient d'ordre dorique, si du moins les triglyphes placés de chaque côté de la porte du monastère proviennent des ruines du gymnase. Dans la cour de l'église, comme dans les bâtiments qui l'environnent, on retrouve, en grattant le sol, les traces d'une mosaïque qui sert à déterminer le niveau antique. Dans le jardin, on retrouve un mur hellénique double (20 mètres), de la plus belle construction, qui fait suite au mur du fond de la salle de bains; il continue encore dans le petit bâtiment où l'on fabrique l'huile, et, après plusieurs détours, s'enfonce sous terre. On voit donc combien les dimensions de cet édifice étaient vastes, et la beauté de la construction montre qu'il faut l'attribuer à la meilleure époque de l'art grec.

Chose étonnante, pas une inscription n'a été trouvée sur cet emplacement, ce qui prouverait qu'on n'y a jamais fouillé, car c'était au gymnase que devaient être placées les listes d'éphèbes, les decrets rendus en leur honneur, les récompenses décernées à

leurs maîtres. Les fouilles récentes d'Athènes ont prouvé quels documents précieux pouvaient se trouver dans les établissements de même nature. Le gymnase était une des parties les plus essentielles d'une cité. Pausanias, parlant d'une petite ville de Phocide, dit que c'était à peine une ville, puisqu'elle n'avait ni théâtre ni gymnase. C'est au gymnase en effet que les jeunes gens étaient élevés en commun. Les inscriptions athéniennes parlent bien des cours des philosophes suivis avec assiduité, de livres copiés; mais il est surtout question de sacrifices et d'offrandes aux dieux de la patrie, de courses aux flambeaux, d'exercices militaires et gymnastiques. Là se formait la jeunesse, et avec elle se préparait l'avenir de la cité.

Aussi le gymnase de Delphes était placé sous la protection des Hiéromnémons[1]; et la surveillance en était confiée à l'un des principaux citoyens. Une des nouvelles inscriptions mentionne, comme *ἐπιμελητής*, Athanion fils de Patron, d'une des grandes familles de Delphes, et qui lui-même devint plus tard sénateur, archonte et grand prêtre. La surveillance du gymnase est un des titres rappelés par le décret des Amphictyons et qui le rendent digne de la protection spéciale des membres de ce conseil[2].

Pausanias rattachait au gymnase la légende célèbre d'Ulysse blessé par un sanglier; il en indique même le lieu précis : c'est dans l'hypèthre. Je ne crois pas qu'on puisse reconnaître, dans les terrasses superposées de ce terrain, les halliers (*βῆσσαι*) dont parle Homère; on les retrouverait plutôt sur le plateau des Kalyvia. Cette tradition est le seul motif qui amène dans Pausanias la mention du gymnase. Il avait vu trop d'édifices du même genre pour donner plus de détails sur celui de Delphes. Il poursuit donc son chemin, en indiquant à une distance de trois stades environ, sur la gauche et en descendant, le fleuve appelé *Pleistos*. Il parle de cette course, mais sans l'avoir faite; car la distance est beaucoup plus considérable.

La fatigue d'une descente rapide et son désir d'arriver plus tôt

[1] *Inscriptions inédites de Delphes*, n° 1.

[2] Une inscription inédite de Rhodes, que j'ai publiée daus la *Revue archéologique* (mars 1865), montre également l'importance de ces fonctions. C'est la liste des charges exercées par un citoyen pervenu à la première magistrature de la république. La surveillance des enfants (*ἐπιστάτας τῶν παιδῶν*) est rappelée entre un commandement militaire et un sacerdoce.

à l'enceinte sacrée l'auront empêché de se détourner de sa route. Évidemment, il avait un mauvais guide, qui ne lui a pas indiqué l'endroit où s'est précipité Sybaris, et ne lui a pas raconté cette légende dramatique : le monstre qui ravageait la contrée, l'oracle qui ordonnait de lui livrer un jeune homme, le dévouement d'Eurybatos, qui s'offre à la place de son ami, et sa victoire sur le monstre. Une source jaillit à l'endroit où celui-ci avait succombé.

Il faut chercher Sybaris dans le lit du petit torrent qui tombe du Parnasse et se précipite vers le Pleistos entre deux murailles de rochers. A l'endroit le plus sauvage, dans une caverne creusée dans le roc, s'ouvre un gouffre, rempli d'eau, dont on ne peut atteindre le fond, Zalesca ou Pappadia. Les Grecs modernes, non moins amis du merveilleux que les anciens, y ont aussi placé leur légende. Du haut de ces rochers est tombée la femme d'un pappas qui menait paître ses troupeaux sans respect pour le repos du dimanche.

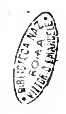
Si Pausanias avait connu la légende de Sybaris, aurait-il résisté au désir de la raconter? Il l'a donc ignorée, et, sans se douter qu'il laissait échapper une aussi belle histoire, il a continué son chemin. « A la sortie du gymnase, en suivant la route qui monte vers le sanctuaire, il y a à droite la fontaine de Castalie, dont l'eau est agréable à boire[1]. » Après cette remarque très-juste, il est fort occupé de savoir si c'est un homme ou une femme qui a donné son nom à la source; si c'est l'Achéloüs qui en est le père; il penche fort vers l'opinion des habitants de Lilæa, qui soutiennent que son eau est un présent du Céphise. Tout entier à ces futilités, il oublie de nous donner des détails qui nous intéresseraient bien davantage.

La fontaine de Castalie est devenue un synonyme de l'inspiration poétique. C'est aux Latins qu'elle doit cette réputation. Les poëtes grecs avaient seulement vanté la pureté de ses ondes, aussi brillantes que l'argent (ἀργυροειδεῖς δίναι); l'eau de cette source chérie du dieu servait aux purifications des visiteurs et des prêtresses; elle seule devait être employée pour arroser le pavé du temple[2]. Les poëtes latins en ont fait le séjour d'Apollon et des Muses; ils demandent au dieu de remplir leur coupe de l'onde de Castalie. Grâce à leurs vers, la fontaine de Castalie est l'endroit le plus fréquenté des voyageurs, et chacun y conserve le caractère de

[1] Pausanias, X, VIII, 9.
[2] Euripide, *Ion*, v. 95.

sa nation; l'Anglais ouvre son *guide* et goûte l'eau; l'Allemand rêve et se croit obligé de soupirer quelques vers; le Français regarde un instant et, s'il est en compagnie, se hâte de plaisanter. Il est certain que la réalité ne rappelle guère les souvenirs ni l'idée poétique qu'on se forme d'une fontaine chérie des Muses. De près, c'est un bassin bourbeux, un mince filet d'eau qui s'échappe d'une vase épaisse. C'est seulement à distance que la poésie reprend ses droits sur l'imagination.

Les Grecs avaient su tirer parti de la situation de la fontaine et en avaient fait une chose assez remarquable. Le rocher a été taillé et aplani avec soin; on y a creusé un bassin destiné à recevoir l'eau et auquel on descendait par quelques marches taillées dans le roc. Au fond de ce bassin on avait également taillé dans le rocher un petit mur, percé de trous qui laissent échapper l'eau dans le réservoir; des ornements en bronze, comme au gymnase, ont laissé autour de ces trous une empreinte circulaire; il y avait aussi des plaques de marbre ou de métal dont la trace est restée sur le rocher. Derrière ce petit mur, haut de $2^m,50$, est un conduit creusé dans le roc, qui reçoit l'eau, passe derrière ce mur, et tourne à angle droit pour porter au dehors le superflu de cette eau. En suivant ce conduit, pratiqué dans le rocher, on arrive à la source elle-même. Dans la paroi du fond, au-dessus du bassin, est une grande niche destinée sans doute à la statue de la nymphe; de chaque côté il y a une niche plus petite. Cet arrangement si simple ne devait pas manquer de beauté; on dissimulait l'humble origine de la source, qui ne tombe que goutte à goutte; l'eau coulait par six trous à la fois dans le bassin; et le rocher qui l'encadre lui donne une certaine grandeur. C'est un nouvel exemple du bon goût avec lequel les Grecs savaient disposer les choses les plus simples.



Dans le coin à droite il y a maintenant une petite chapelle, ou plutôt une masure de quelques pieds, consacrée à H. Iohanès; elle est perchée sur le petit mur dont j'ai parlé, et adossée au rocher. Quelques voyageurs ont voulu y voir l'héroon d'Autonoüs, qu'Hérodote indique à côté de Castalie et aux pieds de la roche Hyampeia. Mais il ne serait jamais venu à l'idée des Grecs de jucher en pareil endroit la moindre construction; c'aurait été détruire toute l'harmonie de la fontaine, et le plus petit héros ne se serait pas contenté d'une chapelle aussi exiguë. Cette chapelle de

Saint-Jean ne me paraît donc pas avoir été élevée sur l'emplacement d'une chapelle antique; je crois plutôt qu'on l'a construite pour sanctifier ce lieu, autrefois consacré à une divinité païenne, et rassurer les chrétiens contre la vengeance de la Néréide que les habitants de Castri ont plus d'une fois entendue murmurer pendant la nuit.

Quant à l'héroon d'Autonoüs, Hérodote dit « qu'il est près de Castalie, au pied de la roche Hyampeia [1]. » Or, avant d'arriver à la source, il y a une petite plate-forme qui aurait très-bien pu recevoir un temple de petite dimension.

La roche Hyampeia, qui s'élève au-dessus de la fontaine et de l'héroon, rappelait aux Delphiens de tristes souvenirs [2]. Du sommet on précipitait les sacriléges; sans parler de la Créuse d'Euripide, d'autres exemples nous montrent cet usage en vigueur. Dans une lutte intestine, un citoyen de Delphes cacha dans la maison de son ennemi un vase sacré, et le fit condamner et précipiter comme sacrilége. Ésope fut déclaré sacrilége par la même ruse et précipité de la roche [3]. Mais la vengeance du dieu força les Delphiens à réparer leur crime; ils envoyèrent partout des députations pour trouver quelqu'un qui voulût accepter la rançon (ποινή) de l'âme d'Esope [4]. La roche Hyampeia ne servit plus désormais à l'exécution des criminels; on les précipita du rocher de Nauplia, situé au delà des aires de Castri.

Près de Castalie, on montrait encore, aux temps de Théophraste [5] et de Pline [6], le platane planté par Agamemnon, lorsqu'il vint consulter l'oracle avant de partir pour Troie. Dans ces dernières années, les habitants de Castri ont coupé un vieux platane qui poussait au-dessus de la fontaine moderne : c'était le seul de la contrée et probablement quelque descendant de ce platane légendaire planté 3,000 ans plus tôt par la main du roi des rois; exemple curieux de la persistance des traditions sur le sol grec. Près de cet arbre, une statue de bronze rappelait l'attaque du serpent Python. Selon Cléarque [7], disciple d'Aristote, Latone, conduisant

[1] Hérodote, VIII, xxxix.
[2] Euripide, *Ion*, v. 1222.
[3] Plutarque, *De Ser. num. vind.*
[4] Hérodote, II, cxxxiv.
[5] Théophraste, *Plant.* IV, xiii.
[6] Pline, XVII, lxxxviii.
[7] *Fragm. des historiens grecs*, t. II, p. 318.

Apollon et Diane, à Delphes passa près de la caverne du serpent Python, qui s'élança sur eux. Tenant Diane dans ses bras, Latone monte sur la pierre « qui maintenant encore est sous les pieds de la Latone en bronze; la statue qui représente la déesse en ce moment est placée près du platane à Delphes. » La caverne de Python, c'est le ravin sombre et profond d'où s'échappe le petit ruisseau tombé du Parnasse; la place du platane et de la statue est donc au-dessus de la fontaine qui est à droite de la route. Encore une offrande curieuse, une traditon intéressante que Pausanias a laissé échapper.

CHAPITRE III.

PÉRIBOLE. — TRÉSORS.

Après avoir passé devant Castalie, Pausanias s'arrête un instant pour contempler l'aspect général. « Toute la ville de Delphes est en pente; il en est de même pour le reste de la cité et pour l'enceinte sacrée d'Apollon. Celle-ci est très-grande et située tout en haut de la ville; elle est percée d'un grand nombre d'issues[1]. » De la place où il s'était arrêté, la ville ne présente plus cette forme de théâtre qui a frappé les écrivains de l'époque romaine. Strabon l'appelle *πετρῶδες χώριον, θεατροειδές*[2]; et Justin, *Rupes in theatri formam recessit*[3]; comparaison très-juste et qui donne l'idée la plus exacte du site de Delphes. Les rochers à pic qui forment autour de la ville une enceinte demi-circulaire rappellent la galérie supérieure des théâtres romains; les terrasses, échelonnées les unes au-dessous des autres, semblent d'immenses gradins disposés par la nature, et la masse du Kirphis se dresse au sud comme le mur de la scène.

Comme le dit Pausanias, le sanctuaire était tout en haut de la cité; c'est là que s'élevaient les monuments les plus importants et que restent les ruines les plus considérables. Le sanctuaire était enfermé dans une enceinte dont il subsiste des traces assez nombreuses pour qu'on puisse le restituer avec certitude. Je crois qu'on peut placer l'entrée du péribole auprès de la petite fontaine que les

[1] Pausanias, X, VIII, 9.
[2] Strabon, IX, III.
[3] Justin, l. XIV.

Grecs ont construite sur la route actuelle d'Arachova à Chrysso. Dès qu'on l'a dépassée, on voit à droite quelques assises helléniques; bientôt elles s'enfoncent sous terre en montant dans la direction de Kerna : c'est le mur nord du péribole. Le sanctuaire n'allait pas jusqu'au rocher; les niches sépulcrales qu'on y trouve en sont une preuve suffisante. Il ne reste plus de traces de ce mur septentrional jusqu'au rocher de Kerna, qui est en haut du village. Kerna est un gros bloc isolé d'où jaillit une source abondante; il n'était pas compris dans le péribole, car dans la cour de la maison inférieure est un rocher tombé du Parnasse, dans lequel on a creusé un tombeau. C'est à peu près vers cet endroit que le plan levé par Laurent, en 1838, marque un fragment du mur d'enceinte. Ce fragment a été détruit depuis ou est caché dans une maison. Cette disparition d'une ruine est un fait trop fréquent pour qu'il autorise à révoquer en doute le témoignage positif d'un homme compétent. Revenons à notre point de départ, c'est-à-dire à la petite fontaine située à l'entrée du péribole. A gauche et au-dessous la route est soutenue par une muraille hellénique, qui a plusieurs mètres de hauteur. Elle disparaît presque derrière la verdure du lierre qui la tapisse, elle est masquée en partie par une construction en blocage; cependant on peut la suivre pendant plusieurs mètres et s'assurer qu'elle monte dans la direction de l'Hellenico. C'est là sans doute le mur méridional du péribole; le débris le plus apparent et le mieux conservé est la muraille hellénique que les habitants appellent *Hellenico*. Dans le milieu elle a cédé à la poussée des terres, qui a fait une trouée considérable. Les assises, surtout celles du bas, ne sont pas très-régulières, mais la belle teinte dorée que lui a donnée le soleil et sa longueur en rendent l'aspect imposant. Ce mur a plus de cent dix mètres de long; il est parallèle au mur pélasgique qui soutient le temple, et, par conséquent, au temple lui-même. Cette partie est en saillie sur le reste du mur et renfermait plusieurs terrasses successives, où s'élevaient les temples de la Terre et des Nymphes, des colonnes honorifiques et d'autres petits édifices. Les deux angles sont marqués d'une façon évidente; l'un, au-dessous de l'école qu'il soutient, l'autre, sous le sentier qui descend à la chapelle d'H. Georgios. Les deux murs, partant de ces angles, remontaient parallèlement vers le nord. J'ai fait faire un sondage au point x, au-dessus de la route d'Arachova; on a mis au jour un petit mur pélasgique, qui est

exactement dans la direction du mur qui forme avec l'Hellenico l'angle oriental; ce mur pélasgique continue et se montre, hors du sol, dans les deux maisons placées au-dessus du point x. J'ai fait faire également un sondage à l'autre angle aux points $x' x''$; le mur qui remonte vers le nord est d'abord hellénique, puis devient pélasgique à la même hauteur que l'autre. Cette coïncidence peut faire supposer qu'il y a eu un premier péribole construit en même temps que le sanctuaire primitif et qui était moins étendu. Quand les Hellènes l'agrandirent, la face sud devenait inutile, mais ils profitèrent des deux côtés, suivant leur système constant de ne pas tout détruire pour reconstruire, mais de tirer parti des travaux de leurs devanciers. En suivant la direction du mur qui part de l'angle occidental de l'Hellenico, c'est-à-dire en remontant du sud au nord, on arrive à une maison du village située à droite de la route d'Arakova. Cette maison s'appuie sur un mur hellénique, qui est le prolongement de l'Hellenico. De maison en maison, on peut suivre ce mur jusqu'à la sortie du village. Au-dessous de la route, est un autre mur hellénique parallèle au précédent et qui va également jusqu'à la sortie du village; dans le dernier jardin où il paraît, il est traversé par un conduit souterrain. L'un de ces deux murs, probablement le mur supérieur, est la suite du mur méridional du péribole; l'autre était destiné à soutenir la route.

Je n'ai pas trouvé de traces du mur occidental; mais il y en a un fragment marqué sur le plan de Laurent. Son témoignage me paraît d'autant plus digne de foi que tout à côté sont les ruines du théâtre qui s'appuyait à l'enceinte sacrée.

En jetant les yeux sur le plan, on voit donc que le péribole formait une espèce de triangle isocèle, si l'on ne tient pas compte de la saillie signalée au-dessous du temple. Le sommet du triangle est auprès de la fontaine moderne; les deux côtés sud et nord s'écartent peu à peu l'un de l'autre, selon la configuration même du terrain, et aboutissent, l'un à la dernière maison du village, sur la route, l'autre, un peu au-dessous du rocher de Kerna. Ainsi le péribole occupait à peu près l'emplacement du village moderne et des champs qui s'étendent du village à Castalie.

Trésors.

Le sanctuaire de Delphes était un des plus riches, sinon le

plus riche de la Grèce. « Autrefois, dit Strabon, il était honoré d'une manière extraordinaire (ὑπερβαλλόντως) ; c'est ce que montrent les trésors qu'y ont bâtis les princes et les peuples, et dans lesquels ils déposaient les richesses consacrées et les œuvres des meilleurs artistes[1]. » Même au temps de Pline l'Ancien, c'est-à-dire après les pillages des Phocidiens, de Sylla et de Néron, qui d'un seul coup avait enlevé cinq cents statues de bronze, on en comptait encore plus de trois mille.

Pausanias n'a pas voulu en faire le catalogue complet. « Je ferai mention des offrandes qui m'ont surtout paru dignes d'attention[2]. » De son temps, il y avait des livres spéciaux et détaillés sur ce sujet; le titre de plusieurs de ces traités est parvenu jusqu'à nous; un traité d'Alcétas sur les offrandes, un autre de Polémon l'Athénien, sur les trésors de Delphes; les pillages du sanctuaire avaient été racontés par Théopompe et Anaxandridès le Delphien. Ce n'étaient probablement pas les seuls, et Pausanias pouvait avec raison regarder comme inutile de dresser une liste exacte et complète des offrandes. Malheureusement tous ces auteurs ont péri, et, sans leur secours, il est difficile de se reconnaître dans sa longue énumération. Il s'amuse à raconter en détail les fables plus ou moins ridicules des exégètes, et il n'a pas un mot pour dire si les offrandes dont il parle sont à droite ou à gauche de la route, pas une ligne pour indiquer à quel moment il arrive devant le temple. Il faudrait même renoncer à introduire quelque ordre dans cette masse confuse, si quelques passages d'Hérodote et de Plutarque ne fixaient la place du grand autel et des groupes qui l'entourent. Tous deux, mieux que Pausanias, connaissaient l'enceinte sacrée. Hérodote savait quelles richesses renfermaient les trésors, leur origine, leur poids, leurs changements; il était même au courant des supercheries que l'on tentait pour se faire gloire d'une offrande consacrée par un autre; son autorité est donc décisive. Les indications de Plutarque sont moins précises, parce qu'elles sont semées dans le dialogue et font partie de la mise en scène, mais souvent elles sont encore plus claires et plus précises que celles de Pausanias.

Jusqu'au temple, on ne peut fixer avec certitude l'emplacement

[1] Strabon, IX, III.
[2] Pausanias, X, IX, I.

de chacune des offrandes; il n'y a pas même de ruines qui permettent de confirmer ou de rectifier l'énumération de Pausanias; il faut donc se contenter de suivre l'ordre qu'il indique, en s'arrêtant seulement aux groupes qui présentent le plus d'intérêt sous le rapport de l'art ou de l'histoire.

Les statues des athlètes et des vainqueurs aux jeux Pythiens étaient en dehors du sanctuaire; Pausanias les trouve peu dignes d'intérêt et ne cite que celle de Phaylle, le Crotoniate, trois fois vainqueur, et qui combattit contre les Mèdes avec un vaisseau construit à ses frais[1]. Nous avons trouvé dans le torrent un morceau de marbre avec ces lettres Π Ο Λ Λ Ω Ν Ι, qui provient probablement de la base d'une de ces statues[2].

Après être entré dans l'enceinte sacrée, on rencontre d'abord d'un même côté le taureau d'airain des Corcyréens, et les statues offertes par les Tégéates vainqueurs des Lacédémoniens[3].

En face (ἀπαντικρὺ τούτων), étaient les statues consacrées après la défaite des Athéniens à Ægos-Potamos. Pausanias[4] décrit en détail ce groupe, l'un des plus considérables par le nombre des statues et des plus célèbres par la victoire qu'il rappelait. La domination d'Athènes avait excité une telle haine qu'elle tomba à la joie générale; l'enthousiasme fut si grand qu'on prit un changement de servitude pour la liberté. Il n'y eut pas d'honneurs assez grands pour le général qui avait mis fin à la guerre; il devint plus qu'un homme, des autels lui furent élevés, des sacrifices offerts en commun avec Jupiter libérateur. À Delphes, Sparte ne paraît pas, mais seulement Lysandre : c'est lui qui occupe la place principale. Au milieu d'un groupe de divinités, Jupiter, Apollon, Diane, il paraît couronné par Neptune, escorté par son devin et son pilote; les Dioscures, qui ont guidé son vaisseau, sont associés à sa gloire. Il fallait bien cependant faire une place aux autres généraux qui, eux aussi, avaient combattu et vaincu. Les statues de vingt-neuf chefs spartiates ou alliés satisfaisaient la vanité des villes grecques et attestaient leur haine contre Athènes. Mais elles étaient placées derrière le groupe de Lysandre et des divinités. Il y avait entre lui et les autres la distance qui sépare la terre de

[1] Pausanias, X, IX, 2.
[2] *Inscriptions inédites de Delphes*, n° 467.
[3] Pausanias, X, IX, 3.
[4] *Id. ibid.* 5.

l'Olympe. Ces statues étaient l'œuvre de neuf artistes de Clitor, de Mégare, d'Argos, de Calaurie, de Sicyone, où des écoles de sculpture s'étaient maintenues malgré la gloire de l'école athénienne. Placé à l'entrée du sanctuaire, ce groupe de trente-huit statues ne pouvait manquer d'attirer l'attention des visiteurs. Les exégètes n'oubliaient pas de rappeler l'oracle de la Sibylle qui avait prédit le désastre des Athéniens, et, si le voyageur était un ami de la cité vaincue, ils lui faisaient sans doute remarquer le dernier vers, qui attribue la défaite à la trahison des généraux vendus à l'ennemi[1]; ils faisaient aussi mention des étoiles d'or placées sur la tête des Dioscures et qui avaient disparu avant la bataille de Leuctres[2]. Au lieu d'écouter leurs bavardages, les amateurs s'extasiaient sur l'éclat et la fleur du bronze[3], sur cette belle couleur azurée (*κυανῆ*) qui jetait sur les chefs comme un reflet des eaux de la mer. Du mérite de ces statues, il n'en est pas question dans le dialogue de Plutarque, mais on disserte à perte de vue sur les causes de cette couleur, qui enchantait les connaisseurs.

L'étranger de Plutarque, que l'on promène au milieu des offrandes, était un de ces amateurs blasés sur la beauté des statues et sensibles seulement aux curiosités. La couleur du bronze avait pour lui plus d'attrait que les œuvres de Phidias; car il passe sans mot dire devant les statues que les Athéniens avaient consacrées avec le produit de la dîme du butin de Marathon[4]. Elles formaient un contraste frappant avec le groupe précédent. L'offrande des Lacédémoniens avait été faite par Lysandre lui-même, de son vivant et par ses soins; la gloire de la patrie y était sacrifiée à la vanité d'un seul homme. L'offrande des Athéniens, au contraire, était vraiment nationale : c'étaient les dieux protecteurs de la patrie, Apollon et Minerve, des héros éponymes. Un homme s'y trouvait, mais c'était le vainqueur de Marathon, mort victime de l'ingratitude de ses concitoyens; un tel honneur n'était qu'une juste réparation. Ce n'étaient pas des artistes inconnus, mais le plus grand sculpteur de l'antiquité qu'Athènes avait chargé de perpétuer le souvenir de sa victoire. En voyant les sculptures du Parthénon, on peut se figurer la manière dont Phidias avait traité

[1] Pausanias, X, IX, 6.
[2] Plutarque, *Lys.* XVIII.
[3] *Id. de P. Or.* II.
[4] Pausanias, X, X, 1.

les divinités; mais comment avait-il traité cette statue de Miltiade, le seul portrait qu'on cite de lui? Comment avait-il concilié la ressemblance nécessaire des traits avec la beauté idéale qu'il donne à ses figures? Le nom de l'artiste et le souvenir de Marathon devaient assurer le premier rang à cette offrande des Athéniens. Pourquoi leurs descendants ont-ils consenti à la rabaisser, en mêlant à ces statues celles de Ptolémée, d'Antigone et de Démétrius? Quelle triste opposition entre la victoire qui avait sauvé la liberté de la Grèce et ce témoignage de lâcheté ou de reconnaissance servile!

Les offrandes des Argiens étaient voisines de celles d'Athènes[1]; c'étaient le cheval Durien, les sept chefs qui avaient combattu devant Thèbes, les Épigones, les héros de l'Argolide, anciens vainqueurs, dont les images devaient rappeler les triomphes récents des Argiens sur les Lacédémoniens.

Puis vient une suite de trésors et d'offrandes. Isolés, ces monuments ont peu d'intérêt, mais leur ensemble prouve que Delphes était le centre du monde hellénique, et fait voir combien les Grecs et même leurs colonies lointaines tenaient à y faire montre de leur puissance ou de leur richesse[2]. Marseille, Tarente, Lipari, Spina, Agylla y envoyaient la dîme des dépouilles des barbares vaincus; Syracuse voulait rappeler qu'elle avait porté le premier coup à la domination d'Athènes, alors victorieuse de Sparte; les tyrans mêmes, comme Hiéron, avaient été fiers de consacrer leur statue dans le sanctuaire. Les colonies de Thrace et d'Asie Mineure, Potidée, Cnide, Érythres, Clazomène, qui n'avaient à se glorifier d'aucun triomphe, avaient cependant élevé des trésors, pour attester moins leur piété envers le dieu que leur opulence; les Thessaliens de Pharsale, les Macédoniens de Dium tenaient à constater leur origine grecque par l'envoi d'offrandes; la colonie de Cyrène consacrait Ammon sur un char, souvenir des victoires de ses rois aux jeux publics de la Grèce; la renommée du sanctuaire avait ébloui jusqu'à la peuplade barbare des Pæoniens, qui dédiait à Apollon une tête de bison en airain.

Les Grecs proprement dits rivalisaient de richesse dans leurs constructions; les habitants de la petite île rocheuse et stérile de

[1] Pausanias, X, IX, 10.
[2] *Id. ibid.* x et suiv. Strabon; Hérodote, I.

Siphnos avaient construit un trésor égal à celui des cités les plus opulentes[1]. C'était le dixième du produit de leurs mines d'or et d'argent; au dire des exégètes, jaloux de la gloire de leur dieu, la mer les avait englouties, le jour où les habitants avaient cessé d'en envoyer la dîme à Apollon.

Pausanias[2] semble avoir parcouru rapidement toute cette partie du sanctuaire; il ne cite le nom d'aucun sculpteur, ce qui prouverait qu'il n'y avait pas d'œuvres ayant un mérite artistique, et que les trésors étaient depuis longtemps dépouillés de leurs richesses. Aujourd'hui, il ne reste même pas trace de ces édifices, ou ruinés ou ensevelis sous la terre. Dans tout cet espace, on trouve une seule pierre qui porte la trace évidente d'un travail ancien; elle est au-dessus de la route actuelle, à cinquante mètres environ des premières maisons du village. C'est un quartier de roc dont la face a été aplanie et percée de trous disposés régulièrement; un autre fragment, placé à peu de distance et sur la même ligne, paraît en être la continuation. Il m'a semblé distinguer l'empreinte d'ornements qui auraient été fixés dans ces trous; cette empreinte est d'une forme allongée dont les deux extrémités vont en s'amincissant, à peu près comme serait l'empreinte d'un éperon de galère fixé dans le rocher. C'est un indice bien faible, mais, dans cette partie, on est encore heureux de trouver quelque chose, si peu que ce soit, qui donne prise à une supposition. Serait-ce le portique construit par les Athéniens[3] après les victoires navales de Phormion? Pausanias[4] dit qu'on y avait consacré les *ἄκρα κοσμήματα* des vaisseaux enlevés aux ennemis; c'est une première idée des

[1] Hérodote, III, LVII.

[2] Pausanias, X, XI, 1.

[3] Un ancien commentateur, Mursgrave, s'est imaginé de supposer que les bas-reliefs décrits par le chœur dans la tragédie d'*Ion* sont les peintures de ce portique des Athéniens; ç'aurait été, pour les Athéniens, une allusion flatteuse à leurs récentes victoires. De là un plus vif intérêt donné à cette scène; de là encore un moyen de fixer la date de cette tragédie; car il n'y a rien d'aussi ingénieux et d'aussi fertile en applications qu'une hypothèse fausse. Cette supposition a passé dans tous les commentaires sur l'*Ion* d'Euripide, et, à force d'être répétée, elle est presque devenue une certitude. On voit qu'elle ne repose sur aucun fondement. D'abord nous ne savons pas s'il y avait des peintures dans ce portique des Athéniens, et, en suivant la description de Pausanias, on reconnaît que ce monument était au moins à une centaine de pas du temple, tandis que le chœur est arrêté devant la porte de l'édifice et en décrit les bas-reliefs.

[4] Pausanias, X, XI, 5.

colonnes rostrales élevées par les Romains. L'empreinte restée sur la pierre est-elle donc celle de ces ornements de vaisseaux? Je donne cette supposition pour ce qu'elle vaut, en ajoutant que la place correspond assez bien à celle qu'indique Pausanias pour le portique des Athéniens. Il ajoute : « A mon avis, à la suite de ces victoires navales, on institua des sacrifices à Thésée et à Neptune à l'endroit appelé Rhium. » Il n'y a pas de doute pour les sacrifices offerts à Neptune; c'était au promontoire de Rhium, près du détroit où Phormion avait été vainqueur. Mais Pausanias veut-il dire que là aussi se célébraient les sacrifices en l'honneur de Thésée? On ne voit pas alors comment cette indication se rattache au monument des Athéniens dont il parle. Ne peut-on pas comprendre qu'il place cette fête à Delphes, et que cette idée de la fête de Thésée le conduit à parler de celle de Neptune célébrée à Rhium pour la même victoire? Si l'on adopte cette explication, on peut alors mettre devant le portique des Athéniens la place appelée Θήσειον, dont parle Plutarque[1].

Au-dessus de cette pierre il y a un bloc de rocher sur lequel est gravée une inscription très-ancienne, qui se trouve maintenant dans l'ancien emplacement des trésors; mais elle n'y était certainement pas dans l'origine. C'est un morceau qui s'est détaché du rocher et qui a roulé jusqu'à l'endroit où il est maintenant enfoncé. Les lettres sont profondément gravées dans la pierre et de grande dimension. Très-curieuse par son ancienneté, elle ne peut rien nous apprendre sur cette partie du sanctuaire; je me contente donc d'en indiquer la place et de renvoyer pour le texte à notre publication[2].

La pierre de la Sibylle ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Pausanias; il a consacré le chapitre douzième tout entier à raconter les traditions qui avaient cours sur ce personnage légendaire[3]. Ce rocher, qui sortait du sol, était au-dessus du portique des Athéniens; il y a trop de fragments de rochers épars dans cette partie pour songer à retrouver celui de la Sibylle. Pausanias était si occupé de ces récits merveilleux qu'il n'a pas fait mention de la salle du sénat βουλευτήριον, que Plutarque[4] et Clément

[1] Plutarque, *Vie de Thésée.*
[2] *Inscriptions inédites*, n° 480.
[3] Pausanias, X, XII.
[4] Plutarque, *De Pyth. orac.* IX.

d'Alexandrie indiquent comme située au-dessus du rocher de la Sibylle. Il semble, d'après une inscription trouvée par Ulrichs[1], que dans cet édifice, nommé aussi *πρυτανεῖον*, on appelait les étrangers auxquels on accordait le titre de proxène, et qu'on leur décernait près du foyer commun (*κοινὴ ἑστία*) les honneurs et les priviléges réservés aux bienfaiteurs de la ville de Delphes.

Nous connaissons un peu mieux les deux derniers trésors, celui des Corinthiens et celui des Acanthiens. « Les Doriens de Corinthe bâtirent eux aussi un trésor; c'est là qu'on avait déposé l'or des Lydiens[2]. » Telle est la rapide mention de Pausanias, transcrivant sans doute ce que lui disent les exégètes. Mais ces guides, comme tous les guides de profession, étaient des ignorants qui récitaient machinalement leur leçon, étourdissant les visiteurs de leur babil et incapables de répondre à une question imprévue. C'est ainsi que Plutarque[3] les représente, et, avec vérité, j'en suis convaincu. Ils ne trouvent rien à dire quand on leur demande pourquoi ce trésor porte le nom des Corinthiens, tandis qu'il a été consacré par Cypsélus. Question bien naturelle cependant et qui ne pouvait dérouter qu'un cicerone peu savant. S'il avait lu Hérodote[4], il aurait vu que ce trésor avait d'abord été la propriété privée de Cypsélus, tyran de Corinthe, et, qu'après la chute de la tyrannie la république s'appropria les offrandes de son ancien maître et y fit graver le nom de la cité. C'était donc le plus ancien des trésors, puisque Cypsélus régna vers 657; c'est sans doute à ce titre qu'il avait hérité des offrandes des rois de Lydie que l'incendie du temple força à déplacer. Elles existaient encore du temps d'Hérodote, qui les avait examinées avec soin et qui en parle avec détail, comme d'une des choses les plus curieuses de la Grèce. Parmi les riches offrandes de Gygès, la plus remarquable consistait en dix cratères d'or pesant trente talents. Dans le même trésor, était le don d'un roi encore plus ancien, Midas, fils de Gordiée, roi de Phrygie; il avait consacré au dieu le trône où il s'asseyait pour rendre la justice et qui était une œuvre remarquable. Entre tous, Crésus s'était distingué par sa prodigalité à l'égard du dieu de Delphes; après l'incendie du temple,

[1] Ulrichs, p. 67, note 20.
[2] Pausanias, X, XIII, 3.
[3] Plutarque, *De Pyth. orac.* XIII.
[4] Hérodote, I, XIV.

ses riches offrandes avaient été dispersées dans plusieurs trésors. Celui des Corinthiens avait reçu quatre *πίθοι* d'argent, deux *περιρραντήρια*, l'un en or, l'autre en argent[1]; les Lacédémoniens avaient gravé leur nom sur le plus précieux, pour gagner à peu de frais la gloire d'une si riche offrande. Un lion d'or massif pesant dix talents y avait été également transporté de l'intérieur du temple, où il avait perdu un demi-talent dans l'incendie. Ces détails prouvent à la fois l'exactitude d'Hérodote et l'importance que les Grecs attachaient à ces présents des Lydiens. Ce n'étaient pas les seules richesses de ce trésor, car, dans un autre passage[2], il fait mention d'un trône remarquable consacré par un ancien roi de Salamine. Le trésor de Cypsélus, devenu celui des Corinthiens, devait être cher aux Delphiens et par son antiquité et par les riches offrandes qu'il contenait; ils donnaient le nom de **Γυγάδας** à l'or et à l'argent de Gygès. Mais cette richesse même était une forte tentation; les Phocidiens dépouillèrent ce trésor un des premiers; Sylla acheva leur œuvre, et du temps de Plutarque[3] il n'y restait plus qu'un palmier d'airain. Ce palmier présentait une particularité qui étonne les interlocuteurs de son dialogue. Pourquoi avoir représenté autour de la racine des grenouilles et des hydres, quand il n'y en a pas dans le territoire de Corinthe et que ces animaux ne se rencontrent pas dans les lieux où pousse le palmier? C'était peut-être un emblème destiné à rappeler le nom des artistes. Pline[4] cite deux architectes lacédémoniens, Sauros et Batrachos, qui avaient bâti à leurs frais les temples renfermés dans l'enceinte du portique d'Octavie; on leur refusa la faveur d'y inscrire leur nom; ils surent se dédommager d'une autre façon. On voit encore gravés sur les bases des colonnes un lézard et une grenouille, symboles de leurs noms. Les hydres et les grenouilles qui intriguaient les compagnons de Plutarque n'étaient sans doute qu'une signature du même genre.

Le trésor des Acanthiens n'est pas même cité par Pausanias; mais il venait après celui des Corinthiens et était voisin du temple. Plutarque[5] en effet n'en parle qu'après avoir passé celui des

[1] Hérodote, I, L, LI.
[2] *Id.* IV, CLXII.
[3] Plutarque, *De Pyth. orac.* XII.
[4] Pline, l. XXVI.
[5] Plutarque, *De Pyth. orac.* XIV.

Corinthiens, et, après l'avoir signalé, il arrive immédiatement à la statue de Phryné. Ce trésor portait pour inscription :

Βρασίδας καὶ Ἀκάνθιοι ἀπ' Ἀθηναίων.

Mais Brasidas était mort au milieu de sa victoire. Sa place avait été occupée par Lysandre, qui absorbait dans sa personne toute la gloire de sa patrie et de ses concitoyens[1]. Sa statue en marbre était sur le seuil de la porte; il était représenté, selon l'usage ancien, avec une épaisse chevelure et une longue barbe. A l'intérieur, c'était encore un souvenir de Lysandre qui attirait les yeux, une galère de deux coudées en or et en ivoire, présent de Cyrus le Jeune. Anaxandridès, l'auteur de mémoires, l'accusait même d'y avoir déposé de l'argent pour son propre compte; mais Plutarque le défend contre cette imputation.

Ces deux trésors, les seuls sur lesquels nous ayons conservé quelques détails, suffisent pour nous montrer ce qu'étaient ces édifices. La description du plus ancien et du plus célèbre, le trésor de Minyas à Orchomène[2], montre qu'ils ressemblaient, pour la forme, à ce qu'on appelle le *trésor d'Atrée* à Mycènes. A Olympie, tous les trésors étaient rangés sur une terrasse. A Delphes, au contraire, ils étaient dispersés. L'inscription gravée à l'extérieur contenait la dédicace à Apollon, le nom du peuple qui avait consacré le monument et la victoire qu'il devait rappeler. Il servait à renfermer et à préserver les offrandes de ce peuple, déposées par l'État ou les particuliers. Il y avait probablement une chambre souterraine où l'on mettait en sûreté les richesses qui étaient sans valeur artistique et qu'on pouvait emprunter au besoin. Par exemple, au début de la guerre du Péloponèse, les ennemis d'Athènes, manquant d'argent, se proposent d'en emprunter aux trésors de Delphes[3]. Ils servaient encore à renfermer les objets du culte; une inscription, entre autres, ordonne aux Delphiens de fournir à un particulier un trésor pour y mettre les boucliers qui devaient servir à la course armée, dans les jeux pythiens.

Nous arrivons enfin aux statues dont la place est certaine, non pas que Pausanias prenne soin de la marquer avec plus de précision, mais grâce à l'exactitude d'Hérodote, qui, en les indiquant,

[1] Plutarque, *Lysandre*, I.
[2] Pausanias, IX, XXXVI.
[3] Thucydide, I.

ajoute qu'elles sont devant le temple. La première de ces offrandes est le groupe consacré par les Phocidiens. On sait par quelle ruse singulière ils avaient vaincu les Thessaliens. Suivant les conseils du devin Tellias, six cents hommes d'élite s'étaient blanchis, eux et leurs armes; la nuit, ils s'étaient jetés sur le camp des Thessaliens, où ils avaient répandu l'épouvante et détruit leur armée. Quatre mille hommes avaient péri; quatre mille boucliers étaient restés aux mains des Phocidiens, qui en consacrèrent moitié à Delphes, moitié à Abæ. « La dîme du butin servit à faire les grandes statues, groupées autour du trépied, qui sont en avant du temple de Delphes[1]. » Pausanias en donne une description plus détaillée : « Hercule et Apollon ont saisi le trépied et se le disputent; Minerve retient Hercule; Diane et Latone, Apollon. C'est encore une offrande des Phocidiens, lorsque l'Éléen Tellias les commanda contre les Thessaliens. Dyllos et Amycléos ont fait en commun ces statues, moins celles de Minerve et de Diane, qui sont l'œuvre de Chionis; on dit qu'ils sont Corinthiens[2]. » Nouvelle preuve de ce fait, déjà constaté, que les Phocidiens, et, en général, les Grecs du nord, n'eurent pas d'artistes nationaux; ils étaient forcés de s'adresser aux sculpteurs d'Athènes ou du Péloponèse.

L'art avait déjà fait bien des progrès depuis l'époque où les statues avaient les yeux fermés, les bras collés le long du corps, les jambes droites et roides. Ces statues colossales représentent déjà une action vive et animée; le mouvement était sans doute rendu avec la violence et l'exagération qui avaient succédé à l'im-

[1] Hérodote, VIII, XXVII. Ἡ δεκατὴ ἐγένετο... οἱ μεγάλοι ἀνδριάντες οἱ περὶ τὸν τρίποδα συνεστεῶτες ἔμπροσθε τοῦ νηοῦ τοῦ ἐν Δελφοῖσι. De quel trépied est-il question? Ce n'est évidemment pas du grand trépied de Platée, qui n'existait pas à l'époque où les Phocidiens furent victorieux. La traduction ordinaire, *placées autour du trépied*, me paraît peu satisfaisante; συνεστεῶτες, indique qu'elles sont groupées. La description de Pausanias m'engagerait même à traduire *qui combattent* pour le trépied. Il y a plusieurs exemples de συνέστηκα dans le sens de *combattre*; mais je n'en ai pas trouvé pour περί avec l'accusatif dans le sens de *au sujet de*. Si l'on ne peut adopter ce sens, il faut au moins traduire : *groupées autour du trépied*. Hérodote, qui ne décrit pas, mais qui donne une indication rapide, a cru désigner assez clairement un groupe bien connu pour n'avoir pas besoin d'ajouter : *du trépied qu'ils se disputent*. En tous cas, il ne peut être question du fameux trépied de Platée. Comme dans un autre passage d'Hérodote, ἀνδριάς est ici employé pour désigner la statue d'une divinité.

[2] Pausanias, X, XIII, 4.

mobilité primitive; on devait y retrouver ces contours durs et secs, ces proportions courtes et ramassées, ces figures sans expression qui caractérisent les statues d'Égine et à plus forte raison celles qui les avaient précédées. — Quant au sujet lui-même, on ne voit pas quel rapport il avait avec la victoire des Phocidiens. Ot. Müller pense qu'ils voulaient se représenter comme les protecteurs du trépied sacré, attaqué par Hercule, qui personnifie les princes thessaliens, descendants des Héraclides. L'allusion eût été assez difficile à saisir, car Hercule avait triomphé dans cette lutte, et, avant de rendre le trépied, avait forcé la Pythie à lui répondre. D'ailleurs les Thessaliens, plutôt que les Phocidiens, auraient pu être représentés comme les protecteurs du trépied et du temple d'Apollon, puisqu'ils avaient un plus grand nombre de voix au conseil amphictyonique. Au reste, la lutte entre les deux peuples n'avait rien de religieux. N'est-il pas plus simple et plus vraisemblable de penser que les Phocidiens ont commandé un groupe en l'honneur d'Apollon, et que les artistes de Corinthe en ont emprunté le sujet à une des traditions célébrées par les poëtes?

Un pareil groupe devait échapper aux pillards de toute espèce; ses défauts archaïques le préservaient du danger de plaire à un amateur comme Néron, et le peu de valeur de la matière n'avait rien qui tentât un général avide d'argent.

Après le groupe des Phocidiens, nous trouvons le trépied de Platée, la seule offrande qui ait subsisté et dont nous pouvons suivre l'histoire depuis la consécration jusqu'à nos jours [1].

« Les Grecs, de la victoire de Platée, ont consacré en commun le trépied d'or placé sur le serpent d'airain. Toute la partie de l'offrande qui était en airain a subsisté jusqu'à mon temps; il n'en est pas de même pour l'or, que les généraux phocidiens n'ont pas laissé [2]. » Hérodote, qui avait vu le monument tout entier, en parle avec plus de précision. Quand le butin eut été réuni, la dîme fut prélevée pour le dieu de Delphes, le dieu d'Olympie et le dieu de l'Isthme. De la part d'Apollon, « les Grecs consacrèrent le trépied d'or qui repose sur les trois têtes du serpent de bronze, tout près de l'autel [3]. »

[1] Voir Otto Frick. *Das Plateische Weihgeschenk*, Leipzig, 1859.
[2] Pausanias, X, XIII, 5.
[3] Hérodote, IX, LXXXI.

La place en est donc bien déterminée; il est devant le temple, entre le groupe des Phocidiens et le grand autel.

Ce trépied était l'une des offrandes les plus célèbres dans l'antiquité, et pour la victoire qu'il rappelait, et pour les débats qu'il avait suscités. Pausanias, enorgueilli par sa victoire, y avait fait graver une inscription, composée en son honneur par Simonide : « Le chef des Grecs, Pausanias, après avoir détruit l'armée des Mèdes, a consacré cette offrande à Apollon [1]. » Les Lacédémoniens, selon Thucydide, firent effacer immédiatement ce distique et graver le nom des villes qui, après avoir concouru à détruire les barbares, consacrèrent cette offrande. Τὸ *μὲν οὖν ἐλεγεῖον οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐξεκόλαψαν εὐθὺς τότε ἀπὸ τοῦ τρίποδος καὶ ἐπέγραψαν ὀνομαστὶ τὰς πόλεις ὅσαι ξυγκαθελοῦσαι τὸν βάρβαρον ἔστησαν τὸ ἀνάθημα.*

Les Lacédémoniens ne le firent pas d'aussi bonne grâce que le dit Thucydide, s'il faut en croire l'auteur du plaidoyer contre Néère [2]. Les Grecs s'irritèrent de l'orgueil de Pausanias, qui s'attribuait tout l'honneur d'une victoire remportée en commun. « Les Platéens intentèrent aux Lacédémoniens un procès devant les Amphictyons, réclamant une amende de mille talents au profit des alliés, et ils les forcèrent à effacer les vers pour inscrire le nom des cités qui avaient pris part à l'action. » Plutarque [3], sans parler du procès, fait mention des vives réclamations des Grecs, qui obligent les Lacédémoniens à faire effacer le distique et graver le nom des villes. Malgré le silence de Thucydide, cette dernière version me paraît la plus probable, car les Lacédémoniens aimaient assez à s'approprier le bien d'autrui, témoin ce cratère de Crésus, sur lequel un de leurs partisans à Delphes avait gravé leur nom. Ils auraient consenti à voir dans l'inscription le nom seul de Pausanias; le titre de chef suprême de la Grèce, que se donnait le roi de Sparte, était un souvenir flatteur pour leur orgueil et un titre pour leurs prétentions au commandement. Mais les autres villes étaient trop jalouses de leur gloire, et cette fois avec justice, pour permettre une pareille usurpation. Il semble que l'on retrouve une trace de ces débats dans les vers d'Euripide : « Hélas, que les usages de la Grèce sont mauvais; une

[1] Thucydide, I, CXXXII; III, LVII.
[2] Démosthène, *Contra Neæram*, XCVII.
[3] Plutarque, *De Her. mal.* XLII.

armée victorieuse dresse un trophée, ce n'est pas à ceux qui ont souffert qu'on attribue la victoire, mais c'est le général qui prend pour lui toute la gloire, lui qui n'est qu'un homme, brandissant la lance avec des milliers d'autres; il ne fait pas plus qu'un seul homme et il a une renommée bien plus grande[1]. » Cette tirade n'est-elle pas déplacée dans la bouche d'une femme, et surtout d'Andromaque? Et comment a-t-elle pu venir à l'esprit du poëte, sinon comme une allusion aux prétentions injustes de Pausanias et en général des Spartiates? Euripide n'a pas laissé échapper l'occasion d'attaquer les ennemis de sa patrie; et, même à soixante ans de distance, l'allusion devait encore plaire aux Athéniens, qui n'avaient pas oublié qu'aussitôt après la bataille de Platée ils avaient failli en venir aux mains avec les Spartiates pour l'érection du trophée[2].

Justice fut donc faite aux réclamations des Grecs, et, après avoir effacé les vers orgueilleux de Pausanias, on grava les noms des combattants non-seulement de Platée, mais aussi de Salamine, de toutes les villes enfin qui avaient concouru à repousser les barbares. Les habitants de Ténos en sont un exemple[3]. Un de leurs concitoyens vint avertir la flotte grecque de l'attaque des Perses; en récompense les Téniens furent inscrits sur le trépied; pourtant ils n'avaient pas eu un seul combattant à Platée. Cette offrande ne fut donc plus considérée comme le trophée d'une seule victoire, mais comme le témoin de la lutte tout entière et du triomphe de la Grèce. Ainsi la désignent Thucydide et Démosthène. C'était un monument de gloire pour ceux qui avaient mérité d'y être inscrits, de honte pour ceux qui avaient trahi la cause de la Grèce et pris le parti des barbares. Aussi les Platéens menacés rappellent avec fierté ce titre à la bienveillance de tous les Grecs. « Il paraîtra étrange que vos pères aient inscrit sur le trépied de Delphes notre ville à cause de sa valeur, et que vous, vous la fassiez disparaître, et cela à cause des Thébains[4]. » Argument bien fort, s'il en était pour le faible plaidant devant un ennemi puissant et passionné!

La renommée de cette offrande ne pouvait la préserver de la

[1] Euripide, *Andromaque*, v. 693.
[2] Plutarque, *De Her. mal.* XLII.
[3] Hérodote, VIII, LXXXII.
[4] Thucydide, III, LXXXII.

rapacité des chefs phocidiens; le trépied d'or servit à payer leurs mercenaires; mais le serpent d'airain était encore debout au temps de Pausanias, et il fut respecté jusqu'à Constantin. Le fondateur de Constantinople, pour embellir sa nouvelle ville, enleva à la Grèce tout ce qui avait échappé aux pillages précédents. Le scholiaste de Thucydide (I, cxxxii) ajoute au passage où l'auteur parle de ce trépied: « Ce n'est pas le trépied où Apollon rendait les oracles, mais un autre, que les empereurs romains emportèrent et placèrent dans l'Hippodrome de Byzance. » Un autre auteur byzantin cite plusieurs œuvres d'art emportées par Constantin, les Muses de l'Hélicon, l'Apollon Pythien, celui de Sminthos, les trépieds de Delphes, « entre autres, le célèbre trépied que Pausanias et les villes grecques consacrèrent après la guerre médique. » Zosime dit également que Constantin le plaça dans l'Hippodrome[1].

Depuis lors, et à toutes les époques, les voyageurs de toutes nations signalent ce monument dans l'Hippodrome, mais sans en connaître l'origine. Suivant un auteur turc mort en 1550, « Mahomet II, arrivé à l'Hippodrome, vit une base de pierre sur laquelle était un serpent à triple corps et à triple tête. Il demanda quelle était cette idole, et aussitôt il lança avec force sa masse de fer et brisa la mâchoire inférieure d'un des trois serpents. Après cette action, les serpents se montrèrent en grand nombre dans la ville. Aussi on lui conseilla de laisser désormais en repos ce serpent d'airain, puisque cette image avait empêché les serpents de pénétrer dans la cité. Par suite, cette colonne a subsisté jusqu'à nos jours, et, quoique le bas de la mâchoire manque à un des serpents de bronze, les serpents, s'ils viennent dans la ville, ne peuvent faire de mal à personne. » Curieuse transformation! le monument de la victoire des Grecs était devenu un talisman qui préservait des serpents, et, à ce titre, il était respecté des Turcs.

En 1721, il était encore dans le même état. « Il y a dans la même place trois serpents de bronze entortillés, la tête dressée et la gueule ouverte; le bas de la mâchoire manque à l'un d'eux. » Zosime, parlant de ce trépied, ajoute *ἔχοντα ἐν ἑαυτῷ καὶ αὐτὸ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἄγαλμα*. Que signifie ce membre de phrase? Il faut l'entendre comme s'il y avait non pas *ἐν* mais *ἐφ*, supportant la statue d'Apollon; ou bien, en gardant le texte, *ἐν*, parce que

[1] Zosime, II, xxxi.

la statue était placée entre les trois têtes. Cette statue était-elle celle d'Apollon Pythien que Constantin emporta également de Delphes? Était-ce l'Apollon, dîme de Salamine, placé à côté de l'autel, et qu'on avait posé sur la colonne à la place du trépied? Un historien espagnol, qui a laissé une description de Constantinople, parle d'une statue placée sur les trois serpents de bronze, qu'il appelle *statue d'Hercule* et que le sultan Soliman fit abattre comme une idole.

A partir du XVIIIe siècle, les têtes ont disparu et la tradition s'est effacée; on s'imagina que les voyageurs précédents, égarés par leur désir de retrouver des débris antiques, avaient pris pour le serpent de Delphes une colonne byzantine. Mais des fouilles furent faites en 1856, la partie inférieure fut dégagée avec les inscriptions qui la couvraient, et il n'y a plus moyen de douter que ce ne soit là le monument consacré par les Grecs après la victoire de Platée.

Ce qui en reste est situé sur l'ancienne place de l'Hippodrome, dont le nom turc *At-meian* est la traduction. Tel qu'il est aujourd'hui, moitié au-dessous, moitié au-dessus du niveau de la place, incomplet, sans les trois têtes qui en montraient le sens, ce monument offre, au premier coup d'œil, un aspect singulier; on dirait une colonne torse dont on ne comprend pas la signification. Mais un examen plus attentif permet de le reconnaître, tout mutilé qu'il est. On y retrouve ce caractère constant des œuvres grecques, l'observation et l'expression fidèle de la nature. Le corps des trois serpents, plus mince dans le bas, va en grossissant jusqu'au quinzième tour et diminue à partir du vingt-quatrième; la mâchoire supérieure, déposée dans le petit musée de Sainte-Irène, atteste une exacte imitation de la réalité; la tête allongée et aplatie du serpent, la bosse au-dessus de l'œil, les dents aiguës et rangées en forme de scie, les narines, sont rendues avec vérité. Hérodote et Pausanias ne parlent que d'un serpent à triple tête; c'est une légère inexactitude et qui s'explique facilement. Il faut y regarder de près pour voir que les replis correspondent de trois en trois. Les vingt-neuf tours qui subsistent encore ont une hauteur de 5m,55; il n'en manque que très-peu, car la diminution progressive à partir du vingt-quatrième montre que la tête n'était pas éloignée. Pour l'ensemble, un dessin de M. de Cayol, ministre de France à Constantinople (1722), en donne une idée tout à fait con-

forme à la description d'un savant envoyé en Orient par François Ier. « Exstat columna ænea, striata spiris trium serpentium inter se complicatorum, non sursum versus directis, sed tortis in modum tororum (quos valde eminentes exprimunt magni funes) et desinentibus in caput triceps trium serpentum, quorum capita, in triquetram formam disposita, longe eminent supra columnæ torosum scapum [1]. »

Les gueules ouvertes étaient destinées à soutenir le trépied d'or consacré par les Grecs. Il fallait qu'il parût de loin; l'artiste eut l'idée ingénieuse de substituer à la colonne ordinaire des serpents entrelacés, dont le corps flexible et sinueux se prêtait naturellement à ces replis; et il a su rendre la nature avec assez de vérité pour que nul ne pût s'y tromper. L'exécution matérielle elle-même n'est pas inférieure à la conception; il n'y a pas trace de soudure et le monument paraît avoir été fondu d'un seul jet. Ce n'est pas là sans doute une œuvre extraordinaire, puisque le nom de l'artiste n'a pas été mentionné par Pausanias. Il faut donc en rapporter l'honneur, non pas à un homme, mais aux écoles dont il était sorti, et reconnaître que, dès l'année 478, l'art grec, pour la conception et l'exécution, était déjà bien avancé dans les écoles du Péloponèse.

Comme monument épigraphique, l'importance n'en est pas moins considérable, car il nous donne un spécimen de l'ancien alphabet dorien et d'une date certaine. L'inscription est gravée avec soin sur les derniers replis depuis le 13e jusqu'au 3e; le premier et le second ne portent aucune trace de lettres; le 3e et le 13e n'ont que deux lignes; les autres en contiennent tantôt trois, tantôt quatre. Voici cette importante inscription telle que le docteur Frick l'a lue et complétée d'après le monument lui-même, un grand nombre de copies, et les passages d'Hérodote, de Plutarque et de Pausanias qui l'éclairent.

13me repli.	ΑΠΟΛΟΝΙΘ[Ε]Ο	Ἀπόλονι θ[έ]ο
	ΑΝ[ΑΘΕ]ΜΑ[ΕΛΑΝΟΝ	Ἀν[άθε]μα [Ἑλάνον]
12	[Λ]ΑΚΕ[D]ΑΙΜΟΝ[ΙΟΙ]	[Λ]ακε[δ]αιμόν]ιοι
	ΑΘΑΝ[Α]Ι[Ο]Ι	Ἀθαν[α]ῖ[ο]ι
	ΚΟΡΙΝΘΙΟΙ	Κορίνθιοι
11	ΤΕCΕΑΤ[ΑΙ]	Τεγεᾶτ[αι]

[1] Peter Gyllius, *Topographia Constantinopoleos*, Lugduni Batavorum, 1532.

	ΣEKVONIOI	Σεκυόνιοι
	AICINATAI	Αἰγινᾶται
10	MECAREΣ	Μεγαρε̃ς
	EΓIDAVRIOI	Ἐπιδαύριοι
	ERVOMENIOI	Ἐρχομένιοι
9	ΘΛEIAΣIOI	Φλειάσιοι
	TRΩIANIOI	Τροζάνιοι
	ERMIONEΣ	Ἑρμιονε̃ς
8	TIRVNΘIOI	Τιρύνθιοι
	ΓΛATAIEΣ	Πλαταιε̃ς
	ΘEΣΓIEΣ	Θεσπιε̃ς
7	MVKANEΣ	Μυκανε̃ς
	KEIOI	Κεῖοι
	MAΛIOI	Μάλιοι
	TENIOI	Τένιοι
6	NAXIOI	Νάξιοι
	ERETRIEΣ	Ἐρετριε̃ς
	VAΛKIDEΣ	Χαλκιδε̃ς
5	ΣTVREΣ	Στυρε̃ς
	FAΛEIOI	Φαλεῖοι
	ΓOTEIDAIATAI	Ποτειδαιᾶται
4	ΛEVKADIOI	Λευκάδιοι
	FANAKTORIEΣ	Φανακτόριες
	KVΘNIOI	Κύθνιοι
	ΣIΘNIOI	Σίφνιοι
5	AMΓRAKIOTAI	Ἀμπρακιῶται
	ΛEΓREATAI	Λεπρεᾶται

Les noms des peuples, sauf quelques légères différences, sont rangés dans le même ordre que sur la base de la statue de Jupiter Libérateur à Olympie[1]. Dans une occasion aussi solennelle et qui intéressait si vivement la réputation de tous ces peuples, un conseil général avait dû déterminer la place de chacun en tenant compte du contingent fourni, de la part prise aux différents combats, et surtout de l'importance politique. Ce catalogue peut se partager en deux groupes, le premier comprend les états de terre ferme : Lacédémone, Athènes, Corinthe, Tégée, Sicyone, Égine (qui était comptée parmi eux), Mégare, Épidaure, Orchomène, Phlionte, Trézène, Hermione, Tirynthe, Platée, Thespies, Mycènes; le second, les îles, les colonies ou les peuples en

[1] Pausanias, V, III.

dehors de la Grèce proprement dite : Céos, Mélos, Ténos, Naxos, Érétrie, Chalcis, Styra, Éléens, Potidée, Leucade, Anactorium, Kythnos, Siphnos, Ambracie, Lépréum (ville d'Élide).

Les Lacédémoniens tiennent le premier rang dans cette liste, comme dans les conseils et à la tête des armées; après eux, les Athéniens, qui, dans cette guerre, ont été les véritables sauveurs de la Grèce; puis les Corinthiens, que l'opinion générale plaçait immédiatement après ces deux républiques.

Les Tégéates devaient le rang qu'ils occupaient moins à la force de leur contingent qu'à leur antique réputation et à leur prétention de ne pas céder le poste de l'aile droite aux Athéniens, mais seulement aux Spartiates. Ils avaient pour eux le souvenir de leurs victoires dans les guerres contre Sparte; et le rôle important qu'ils jouèrent à la bataille même de Platée leur assura sur un monument, dans l'origine consacré pour cette victoire, un rang plus élevé que sur le monument d'Olympie. Les Sicyoniens avaient fourni un contingent de trois mille hoplites, combattu à Artémisium, Salamine, Mycale, et, par suite, mérité d'être placés avant Égine et Mégare. Les services de ces deux républiques étaient les mêmes; mais le prix de la valeur, que les Éginètes avaient gagné à Salamine, leur valut la préférence sur les Mégariens. Ces peuples sont donc nommés dans l'ordre de leur importance et de leurs services. Il est moins facile et aussi moins intéressant de discuter les droits des cités qui suivent; quelques noms seuls attirent l'attention; ceux de Platée et de Thespies, les seules villes de la Béotie qui, au milieu de l'armée perse et de la défection générale, étaient restées fidèles à la cause de la Grèce; Tyrinthe et Mycènes, antiques cités, les premières au temps de la guerre de Troie, aujourd'hui reléguées au dernier rang et ne pouvant envoyer à elles deux que quatre cents hommes.

Dans le second groupe, il y a peu de cités importantes. C'est avec les villes d'Eubée Érétrie, Chalcis, Styra qu'il faut ranger les Éléens : ce nom désigne une colonie de l'Élide dont Strabon fait mention, et non pas les Éléens du Péloponèse, qui n'avaient pas pris part à la lutte. Sur cette liste d'honneur se trouvent même les peuples qui ne sont venus qu'au dernier moment : Potidée, qui n'a fait défection qu'après Salamine et la fuite du grand roi, mais qui a courageusement soutenu un siége contre les Perses; les Naxiens, qui ont quitté l'armée perse au moment même de la

bataille de Salamine; les Téniens, dont un vaisseau a annoncé l'attaque des barbares. Les villes d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium n'ont trouvé place qu'aux derniers rangs; leur éloignement du monde grec et peut-être leur condition de colonie ont empêché de tenir compte du patriotisme qu'elles avaient montré en affrontant un péril qui les menaçait moins directement que les grandes républiques, dont l'existence même était en jeu.

Aucun nom n'a disparu de cette liste, plus complète que celle de Pausanias; il n'y a que trente et un peuples qui aient mérité d'y être inscrits; c'est exactement le même nombre qu'indique Plutarque. « Il y a trente et une cités qui ont pris part à la guerre, et, parmi elles, la plupart sont tout à fait petites[1]. » Les noms que nous n'avons pas trouvés sont donc exclus. Les services des Locriens Opuntiens, des Lemniens, des Mantinéens, ont été annulés par leur trahison ou leur abstention. On a fait grâce à ceux qui ont réparé leur faiblesse première par le retour à la cause commune, mais non pas à ceux que les succès de Xerxès ont effrayés et rangés sous les ordres des barbares. Le hasard a été juste cette fois en conservant ce catalogue et en transmettant à la postérité le nom, même des plus petits états, qui ont concouru à la délivrance de la Grèce. Honneur à ces trente et un peuples, grands ou petits, qui ont sauvé la civilisation de la barbarie! En cette occasion, ce n'est pas le nombre des soldats, mais le dévouement qui doit régler notre éloge. Pour ma part, je mets la petite ville de Mycènes, qui se hâte d'envoyer quatre-vingts hoplites aux Thermopyles, bien au-dessus de la puissante cité d'Argos, qui profite d'un oracle pour se tenir à l'abri des dangers. Ces trente et un peuples forment à peine la moitié de la Grèce. Il n'y a pas d'autre exemple d'une nation ainsi morcelée en une infinité de petites républiques, ayant chacune son gouvernement, ses prétentions, ses rivalités. Aussi, au moment du danger, la Grèce n'a pu réunir que la moitié de ses forces, et encore, parmi ces défenseurs de l'indépendance, que de divisions, que de luttes égoïstes et mesquines, en face même de l'ennemi! Il faut que l'amour de la liberté soit une bien grande force pour avoir triomphé à la fois de ces dangers intérieurs et de l'innombrable armée de Xerxès.

J'ai cru devoir insister sur cette offrande, la seule dont il reste

[1] Plutarque, *Thémistocle*, XX.

quelque chose et qui n'est bien connue que depuis 1859; elle m'a semblé mériter ce développement aussi bien par son étrange destinée que par son importance artistique et historique.

Les offrandes que Pausanias mentionne à la suite sont encore devant le temple, entre le trépied de Platée et le grand autel. D'abord un groupe consacré par les Tarentins vainqueurs des barbares Peucétiens, et exécuté par des artistes d'Égine, Onatas et Kalynthos[1]. Ils avaient représenté des cavaliers et des fantassins; un groupe semble rappeler les statues d'Égine : c'est le corps d'un roi barbare que veulent saisir le héros Taras et Phalanthe. N'est-ce pas le même motif qu'on retrouve dans les statues de Munich? Le cadavre de Patrocle est étendu sur le sol, tandis qu'un Troyen se baisse pour le saisir et qu'Hector menace de sa lance l'ennemi qui veut défendre le corps du guerrier tombé. — Puis un Apollon que les Grecs ont consacré pour leurs victoires[2]. Hérodote[3] dit que c'était une statue haute de douze coudées, tenant à la main un *acrostolium* de vaisseau (ἀκρωτήριον). A côté était la statue dorée d'Alexandre le Macédonien; les Grecs lui avaient sans doute accordé cette faveur pour le récompenser de les avoir prévenus de l'attaque de Mardonius.

« Il y a, près du grand autel, une offrande des Delphiens : c'est un loup d'airain. » Pausanias[4] ne manque pas de raconter la légende, généralement adoptée, qu'un loup avait étranglé un homme qui avait volé l'or du dieu et qu'il avait découvert aux Delphiens l'endroit du Parnasse où le voleur avait enterré son butin. Ce loup portait deux inscriptions qui attestaient la rivalité jalouse et vigilante de Sparte et d'Athènes. « Les Lacédémoniens ayant obtenu des Delphiens le droit de consulter les premiers l'oracle, firent graver ce privilége sur le front du loup d'airain; Périclès obtint le même droit pour les Athéniens, et le fit inscrire sur le côté droit du même loup[5]. »

Pausanias ne fait que citer, en passant, le grand autel : c'était pourtant un point important de la topographie de Delphes. Il est évident qu'il était situé dans l'axe de la grande porte et qu'il di-

[1] Pausanias, X, XIII, 5.
[2] *Id. ibid.* XIV, 3.
[3] Hérodote, VIII, CXXXII.
[4] Pausanias, X, XV, 4.
[5] Plutarque, *Périclès*, 21.

visait en deux parties les offrandes placées devant le temple. Autour du grand autel était un espace libre appelé l'*aire* (*ἅλως*)[1], où l'on dressait la tente qui représentait celle du serpent Python, à l'époque de la fête du *σεπτήριον*. C'est là que les jeunes filles venaient danser en l'honneur du dieu[2]; c'est là que se réunissaient les prêtres et les citoyens pour les pompes sacrées[3]; là avaient lieu une partie des cérémonies qui accompagnaient la vente des esclaves à Apollon[4]; c'était là qu'en présence des archontes et de plusieurs témoins le grand prêtre recevait les serments du maître et de l'esclave[5].

Tout autour du grand autel étaient quelques offrandes qui méritent de nous arrêter un instant. La plus singulière était celle de la courtisane Rhodopis. Cette courtisane, originaire de Thrace, compagne d'esclavage d'Ésope, puis affranchie par son amant, avait fait fortune en Égypte. « Elle eut le désir de laisser en Grèce un souvenir d'elle, en consacrant à Delphes une offrande, telle que nul autre n'en avait imaginé et dédié dans le temple. Ayant donc fait fabriquer, de la dîme de ses biens, de ces broches en fer qui servent à rôtir les viandes, en aussi grand nombre que le permettait l'argent de la dîme, elle envoya cette offrande à Delphes. Ces broches sont encore derrière l'autel élevé, par les habitants de Chio, devant le temple même. Elle devint si célèbre que tous les Grecs connurent le nom de Rhodopis[6]. » Comme elle le désirait, elle réussit à se singulariser et à rendre son nom célèbre. Mais que dire du dieu qui acceptait une pareille offrande et la laissait établir aux portes mêmes de son temple? Tenait-il donc à percevoir la dîme des victoires et des gains de toute espèce? En bonne justice, ne devait-il pas la renvoyer au temple de Vénus Corinthienne, à qui elle appartenait à meilleur titre? L'offrande avait disparu du temps de Plutarque, je ne sais pour quelle raison; mais les guides avaient grand soin d'en montrer la place aux étrangers. Le guide de Pausanias l'aura oublié, car l'auteur n'en fait pas mention; mais il signale près du grand autel une offrande qui, elle aussi,

[1] Plutarque, *De Musica.*
[2] *Id. ibid.*
[3] *Inscr. Delph.* n° 436, l. 7.
[4] *Id. ibid.*
[5] *Ὤμοσαν ποτὶ τῷ βώμῳ*
[6] Hérodote, II, CXXXV.

aurait été bien mieux placée à Corinthe[1]. C'était une statue dorée de Phryné, commandée par ses amants et exécutée par l'un d'entre eux, Praxitèle. Le bon Pausanias en paraît tout scandalisé[2]; il ne peut croire que ce soit la courtisane elle-même qui ait osé exposer sa statue sous son propre nom : c'est probablement une statue de Vénus, pour laquelle elle a servi de modèle? Mais non; il n'y a pas moyen d'en douter, et il consigne le fait dans ses notes. « Cette offrande est l'image de Phryné elle-même. » En effet, sur la colonne de marbre pentélique qui soutient la statue est l'inscription;

Φρύνη Ἐπικλεοῦς Θεσπική.

Et, pour comble de scandale, elle est placée entre les statues du grave Archidamus et de Philippe, fils d'Amyntas. Le philosophe Cratès disait, avec indignation, que c'était un trophée de l'intempérance des Grecs. Un des interlocuteurs de Plutarque[3] en prend la défense. Pourquoi interdire le sanctuaire à une femme qui a mal usé de sa jeunesse et de sa beauté, quand on y admet les prémices et la dîme des guerres civiles et du pillage? En bon sophiste, il ne s'en tient pas là. Il est moral, ajoute-t-il, de voir, au milieu de ces statues dorées de rois et de généraux, la statue dorée d'une courtisane; Praxitèle a voulu montrer que l'or n'a rien qui mérite notre estime, puisqu'il peut appartenir même à ceux qui vivent mal. L'amant de Phryné ne se doutait guère qu'en faisant la statue de sa maîtresse il donnait une aussi belle leçon de morale. Pour des gens moins amis du paradoxe, ces offrandes des deux courtisanes, voisines l'une de l'autre, pouvaient paraître une dérision du dieu; l'une envoyait de la dîme de ses gains une offrande bizarre, obscène même; l'autre étalait devant le temple sa beauté triomphante. Quelle leçon pour ceux qui visitaient le sanctuaire! L'exégète de Plutarque sentait bien qu'il y avait là quelque chose de choquant, car il s'empressait de montrer au visiteur une offrande plus édifiante consacrée par Crésus. C'était une statue en or de l'esclave chargée de faire le pain; elle avait averti son maître que sa belle-mère voulait l'empoisonner, et le roi de Lydie, reconnaissant, avait élevé la statue de l'esclave devant le temple d'Apollon[4].

[1] Alcétas, *Historiens grecs, fragments*, éd. Didot, t. IV, p. 225.
[2] Pausanias, X, xv, 5.
[3] Plutarque, *De Pyth. orac.* xv.
[4] Hérodote, I, 52; Plutarque, *De Pyth. orac.*

Depuis le groupe des Phocidiens, les indications si précises d'Hérodote nous ont permis de fixer avec certitude la place des offrandes devant le temple, à droite et autour du grand autel. Pausanias passe maintenant de l'autre côté, c'est-à-dire à gauche, en regardant la façade du temple. Malheureusement, nous n'avons plus d'autre donnée que le texte même de Pausanias, et l'ordre qu'il suit. Toutes les offrandes qu'il énumère étaient-elles devant le temple? ou bien, partie devant le temple, partie sur la terrasse méridionale? Plusieurs motifs me font pencher vers cette dernière supposition. D'abord le défaut de place. Pausanias signale encore plus de trente offrandes, et dans le nombre des groupes considérables et de dimensions colossales, et cependant il ne fait mention que des plus remarquables; c'est à peine un dixième, sans compter celles qu'avaient enlevées les Phocidiens et Néron. D'un autre côté, depuis le grand autel jusqu'à l'angle du temple, il n'y a pas plus de quatorze mètres; ajoutons-y les quinze mètres de l'angle au mur de soutenement. Même en supposant les statues disposées sur plusieurs lignes, et en les entassant les unes sur les autres, on ne trouvera pas la place nécessaire pour les contenir.

Une autre preuve peut se tirer du récit même de Pausanias. Il indique les sujets des deux frontons, les boucliers consacrés par les Étoliens et suspendus aux architraves des faces méridionale et occidentale. Pour en parler, il a été obligé de faire le tour du temple, des côtés sud et ouest. A quel moment l'a-t-il fait? Ce n'est pas en sortant, puisqu'il tourne immédiatement à gauche et se dirige vers le tombeau de Néoptolème. C'est donc avant d'entrer dans le temple; au moment où il y pénètre, il avait donc parcouru toutes les offrandes; c'est ainsi qu'il était arrivé devant le fronton occidental; puis il était revenu sur ses pas, en passant une seconde fois devant le côté sud.

Entre cette colonnade et le mur pélasgique de soutenement, s'étend une terrasse aussi longue que le temple et large de quinze mètres. Est-il probable qu'un emplacement aussi considérable soit resté inoccupé? Nous avons une preuve matérielle du contraire. Parmi les débris tombés au bas du mur qui soutient cette terrasse se trouve une stèle de marbre contenant un décret honorifique; il est dit que ce décret sera placé dans l'enceinte sacrée, à l'endroit le plus visible, *εἰς τὸν ἐπιφανέστατον τόπον*. Le sphinx de marbre que nous avons retrouvé près du même endroit ne peut

être également tombé que de cette partie. Tout porte donc à croire que cette terrasse, que l'on découvrait de loin, était garnie de statues et de groupes comme les abords du temple et la longue avenue qui le précédait.

Il serait téméraire de vouloir fixer plus précisément la place de chacune des offrandes; mais on peut supposer que les Grecs avaient, sinon établi une symétrie uniforme, au moins recherché une certaine harmonie dans leur disposition autour du grand autel. Je me représente donc le bœuf des Platéens comme faisant pendant au loup des Delphiens[1]; les Apollons d'Épidaure, de Corinthe, de Mégare, à l'Apollon de Salamine; l'Apollon colossal des Amphictyons, haut de trente-cinq coudées, au trépied de Platée; les cavaliers de Phères, au groupe équestre des Tarentins; le groupe des Étoliens vainqueurs des Gaulois, à celui des Phocidiens. On aurait ainsi deux grandes masses dont les détails ne seraient pas symétriques, mais dont l'ensemble présenterait quelque correspondance. Je le répète, ce n'est qu'une simple supposition, mais c'est la seule chose qui soit permise en l'absence de données plus précises.

Il serait fastidieux de reprendre l'énumération de Pausanias; je ne parlerai donc que des offrandes les plus remarquables. Le palmier offert par les Athéniens, après leur double victoire de l'Eurymédon, attirait les yeux, et par lui-même et par ce qu'on en racontait. Le palmier était un arbre souvent consacré à Apollon par exemple le palmier élevé à Délos par Nicias[2]. La tige droite et élancée de cet arbre, la symétrie et la rigidité métallique de ses feuilles permettaient de le reproduire facilement en airain; l'or appliqué sur les grappes de fruits rendait assez bien l'aspect qu'elles prennent à l'automne. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'était une statue de Minerve, placée ou plutôt perchée sur le sommet de l'arbre; la déesse tenait d'une main la lance, de l'autre le bouclier; à ses côtés était la chouette, son oiseau favori. Une tradition qui remontait au plus ancien écrivain de l'histoire athénienne, Clitodémos, racontait qu'à l'époque de l'expédition de Sicile une quantité innombrable de corbeaux s'étaient abattus sur cet arbre et avaient enlevé l'or de la statue et des fruits. Présage funeste, disaient les gardiens du temple; fable inventée en faveur des Syracusains, répondaient avec plus de raison les Athéniens.

[1] Pausanias, X, xvi.
[2] *Id. ibid.* 3; Plutarque, *Vie de Nicias.*

La défaite leur donna tort, et l'histoire de ces corbeaux devint une nouvelle preuve de la vérité des présages et de l'aveuglement des hommes, qui ferment les yeux aux prodiges envoyés par les immortels. »

Arrêtons-nous un instant devant l'offrande du roi de Lydie, Halyattes, qui avait déjà une grande réputation au temps d'Hérodote. « Le roi, échappé à la maladie, consacra à Delphes un grand cratère d'argent et une base en fer soudé, offrande remarquable entre toutes celles du sanctuaire; c'est l'œuvre de Glaucus de Chio, qui, le premier de tous les hommes, inventa la soudure du fer[1]. » Le cratère d'argent avait disparu, mais ce n'était pas la partie la plus curieuse de l'offrande. Plutarque[2] voyait encore la base qu'il appelle *célèbre, ὁ περιβόητος*. Pausanias en fait une description détaillée et qui, cette fois, donne une idée assez précise de l'objet dont il parle. « Ce support est l'ouvrage de Glaucus de Chio, qui a inventé l'art de souder le fer; chacune des lames qui le composent est attachée aux autres, non par des pointes ni par des clous, mais seulement par la soudure, qui les unit toutes les unes aux autres. Il est en forme de tour, large par le bas, se rétrécissant par le haut; les côtés ne sont pas pleins, mais ce sont des bandes transversales de fer, comme les barreaux d'une échelle; les lames de fer qui forment les montants se renversent en dehors par le haut; c'était là-dessus qu'on posait le cratère[3]. »

« Plus difficile que l'art de Glaucus, » était devenu un proverbe grec[4].

Encore une autre offrande remarquable par la difficulté vaincue : « Il y a aussi, en cet endroit, le combat d'Hercule contre l'hydre, œuvre et offrande de Tisagoras; Hercule et l'hydre sont en fer; l'emploi du fer pour les statues et très-difficile et exige beaucoup de travail; l'œuvre de Tisagoras excite donc l'étonnement[5]. » Les Grecs eurent le bon sens de comprendre que la difficulté du travail n'ajoutait rien au mérite d'une œuvre d'art, et la tentative de Tisagoras n'eut que peu d'imitateurs.

Les autres offrandes que cite Pausanias doivent être placées

[1] Hérodote, I, 25.
[2] Plutarque, *De Pyth. orac.* 47.
[3] Pausanias, X, XVI, 1.
[4] Platon, *Des Lois.*
[5] Pausanias, X, XVIII, 5.

sur la terrasse méridionale du temple; les détails que donne notre guide ne suffisent pas pour attirer l'attention; je préfère donc renvoyer à son livre.

Plutarque a choisi cette partie du sanctuaire pour la mise en scène de son dialogue sur les oracles de la Pythie. Je n'ai pas à m'occuper ponr le moment de la question elle-même, mais seulement du cadre, qui est bien choisi, car toutes ces offrandes présentent des faits qui nourrissent la discussion, provoquent des questions et donnent de la vivacité au dialogue. Ce petit traité a bien des défauts; malgré cela, quand on a vécu longtemps à Delphes et qu'on s'est occupé de ses antiquités, il a quelque chose de vivant, moins par la question débattue que par la mise en scène. Il y a un véritable plaisir à suivre cette promenade au milieu de ces offrandes que l'on s'est habitué à remettre en leur place, et l'on pardonne à l'auteur la pédanterie ennuyeuse et la pauvreté subtile de ses discussions, pour les indications qu'il jette en passant. La route qu'il fait suivre à ses promeneurs est celle qu'a suivie Pausanias; elle peut donc servir à contrôler son récit et la restauration tentée d'après lui.

Le premier groupe devant lequel les visiteurs de Plutarque s'arrêtent est celui de Lysandre et des capitaines de vaisseau, placé à l'entrée du sanctuaire; pendant ce temps, le guide récite un oracle sur le roi argien Égon, placé de l'aute côté, près du cheval Durien. Cet oracle est le signal de la discussion; pourquoi la Pythie ne rend-elle plus ses oracles en vers? Les visiteurs continuent à s'avancer, sans s'inquiéter des offrandes, jusqu'à la colonne d'airain qui soutient la statue du roi Hiéron, monument que n'a pas signalé Pausanias, mais qui se trouvait sur sa route, puisque les causeurs arrivent bientôt après à la pierre de la Sibylle et à la salle du sénat. Après s'être arrêtés quelque temps en cet endroit, ils passent devant les trésors des Corinthiens et des Acanthiens, et, bientôt après, se trouvent devant le temple. C'est à ce moment que le guide leur montre la place des broches de Rhodopis; puis la statue de Phryné, qui est l'objet d'un long débat, où sont citées la plupart des offrandes que nous avons placées devant le temple. A ce moment, leur hôte les ramène à la première question, et ils tournent à l'angle du temple pour aller s'asseoir sur les degrés du midi. On voit donc que les indications contenues dans ce dialogue confirment celles de Pausanias, et s'accordent avec les données si brèves, mais si précises, que nous avons trouvées dans Hérodote.

Que reste-t-il de cette partie autrefois si riche du sanctuaire? Rien ou presque rien. Les offrandes précieuses ont disparu les premières; l'or et l'argent été fondus par les Phocidiens et par Sylla. Après l'avidité de la richesse est venue celle de l'art; les amateurs, comme Néron, ont trouvé tout naturel de décorer leurs palais avec les chefs-d'œuvre enlevés au sanctuaire des dieux. Le changement de capitale et la fondation de Constantinople ont achevé la dévastation. Pour embellir leur nouvelle ville, les empereurs chrétiens ont fait main basse sur tout ce qui pouvait rester d'œuvres curieuses, et avec d'autant moins de scrupules qu'ils n'étaient même plus retenus par un reste de respect religieux ou par le souvenir de la gloire que consacraient ces monuments; après la dévastation générale, la destruction de détail, aux progrès lents, mais sûrs, et qui dure depuis des siècles. La meilleure part en revient aux habitants, avides de pierres pour construire leurs maisons, de marbre pour en faire de la chaux, renversant un mur pour arracher les scellements en plomb, et encore pour le seul plaisir de détruire, comme des enfants. Aussi n'y a-t-il pas à s'étonner de trouver si peu de chose. Dans la première partie, les terrasses se sont écroulées les unes sur les autres; le terrain s'est affaissé, entraînant ce qui avait pu rester de la terrasse supérieure recouvrant l'inférieure; là il y aurait encore chance de retrouver. La seconde partie, la plus voisine du temple, est occupée par les premières maisons du village; elles sont pour la plupart appuyées sur des pierres antiques dont il est impossible de reconnaître la provenance; une tête de lion, le derrière d'une tête humaine à la chevelure abondante, encastré dans un mur comme ornement, tels sont les seuls restes de sculpture visibles. Il y a plus, j'en suis convaincu, dans les maisons elles-mêmes, mais ces restes sont cachés par crainte du Gouvernement, qui les prendrait sans payer. Il y aurait surtout à chercher dans le groupe de maisons compris entre la ruelle qui monte de la petite place publique de Castri à la fontaine d'H. Georgios et la ruelle suivante, qui va dans une direction à peu près parallèle. Là, disent les habitants, on trouva, il y a une cinquantaine d'années, une statue de femme qui fut vendue à un Anglais, et transportée à la mer pendant la nuit. Dans la maison au-dessous, j'ai vu dans l'angle du mur de l'étage inférieur une moitié de cheval en marbre; à un pied au-dessous du sol est un vaste bassin de marbre. J'ai vainement essayé de le faire

tirer dehors; le poids était trop considérable, et la mauvaise volonté des ouvriers, qui craignaient qu'une découverte chez le voisin n'amenât des fouilles de ce côté, me força d'y renoncer. Il est bon néanmoins de signaler cet endroit comme l'un de ceux où il y aurait le plus de chances de trouver. Telles sont les seules indications précises que je puisse donner sur l'état actuel de Delphes. On ne pourra rien faire tant que le gouvernement grec n'aura pas adopté le parti qu'on lui a déjà plusieurs fois proposé, de transporter ailleurs le village de Castri. Les habitants ne montrent pas trop de répugnance à le quitter, à condition que l'État leur donnera une partie des terres publiques et des oliviers de la plaine de Salone; le Gouvernement de son côté ne demanderait pas mieux que de les exproprier, mais à la grecque, c'est-à-dire en ne payant rien. Là est la difficulté.

CHAPITRE IV.

TEMPLE.

A l'extrémité de cette longue avenue de statues, de trésors, d'offrandes de tout genre, s'élevait le sanctuaire d'Apollon Pythien, qui ne le cédait ni en grandeur ni en réputation aux temples de Jupiter à Olympie et de Minerve à Athènes. De cet édifice magnifique, il ne reste de visible aujourd'hui qu'une longue assise située au nord de la petite place de Castri; on en trouve la suite au fond de la troisième maison; cette assise, en pierres bleuâtres d'H. Élias, est en place et appuyée sur des substructions en tuf calcaire. C'est bien peu pour l'imagination du voyageur qui arrive, tout plein de souvenirs classiques, du sanctuaire d'Apollon, du trépied fatidique de la Pythie; c'est assez néanmoins pour permettre d'en fixer la place et donner à une exploration un point de départ assuré. Essayons maintenant avec quelques passages des auteurs anciens et quelques débris dispersés de donner une idée plus complète de ce monument et de relever quelques restes de cette splendeur passée.

Premier temple.

Pausanias[1] ne compte pas moins de cinq temples successifs, le plus ancien, construit en forme de hutte avec des branches de lau-

[1] Pausanias, X, v, 5.

rier venues de Tempé; le second, avec la cire et les ailes des abeilles; Apollon l'aurait envoyé aux Hyperboréens. Tout crédule qu'il est, le bon Pausanias n'ose affirmer l'existence d'un monument aussi merveilleux et se contente de rapporter l'assertion des Delphiens. Mais il accepte assez volontiers l'existence du troisième temple, qui était d'airain, et il n'y a rien d'étonnant, dit-il (*θαῦμα οὐδέν*), puisque Acrisius avait bien fait pour sa fille une chambre d'airain et que les Lacédémoniens ont encore le temple de Minerve à la demeure d'airain (*χαλκίοικος*); il n'y a donc rien d'invraisemblable dans sa construction, non plus que dans sa disparition, sans doute, lorsqu'il fut englouti dans les entrailles de la terre. « Le quatrième temple fut construit par Trophonius et Agamède, et il était en pierre. » Ne commençons qu'à ce quatrième temple, d'une antiquité déjà respectable, car ses deux constructeurs sont antérieurs à la guerre de Troie, et Phébus lui-même avait dirigé leurs travaux.

Ὣς εἰπὼν, διέθηκε θεμείλια Φοῖβος Ἀπόλλων,
Εὐρέα καὶ μάλα μακρὰ διηνεκές· αὐτὰρ ἐπ' αὐτοῖς
Λάϊνον οὐδὸν ἔθηκε Τροφώνιος ἠδ' Ἀγαμήδης,
Υἱέες Ἐργίνου, φίλοι ἀθανάτοισι θεοῖσιν·
Ἀμφὶ δὲ νηὸν ἔνασσαν ἀθέσφατα φῦλ' ἀνθρώπων
Ξεστοῖσιν λάεσσιν, ἀοίδιμον ἔμμεναι αἰεί[1].

Que l'hymne soit ou non d'Homère, on ne peut néanmoins contester sa haute antiquité; un historien qui n'acceptait pas facilement les fables, Thucydide, en citait les vers, sans mettre en doute leur authenticité[2]. Laissons de côté les deux architectes fabuleux Agamède et Trophonius, qui personnifient les grands travaux de ces époques primitives : il faut reconnaître que le sanctuaire était regardé comme une œuvre gigantesque, exécutée par une population innombrable et qu'un dieu seul avait pu diriger. Il est certain que les faits sont d'accord avec la description homérique, qui n'est nullement une description de fantaisie. Le mur qui soutenait la terrasse du temple est une construction pélasgique, en pierres polies et jointes exactement (*ξεστοῖσιν λάεσσιν*); l'expression *εὔρεα καὶ μάλα μακρὰ διηνεκές* est justifiée par sa longueur, qui

[1] *Hym. hom.* I, v. 294.

[2] Thuc. III, 104 : *Δηλοῖ δὲ μάλιστα Ὅμηρος ὅτι τοιαῦτα ἦν ἐν τοῖς ἔπεσι τοῖσδε ἅ ἐστιν ἐκ τοῦ προοιμίου Ἀπόλλωνος.*

n'est pas moindre de quatre-vingt-cinq mètres. Rien ne reste de ce temple primitif qu'Homère appelle περικαλλής; mais l'étendue de ce mur de soutenement permet de supposer que l'édifice dépassait les proportions ordinaires de cette époque. Un savant allemand, M. Bœttiger, s'est amusé à en faire la restauration d'après la peinture d'un vase, mais sans textes d'auteurs et sans ruines; c'est une œuvre d'imagination encore plus que d'érudition.

Grâce à l'oracle, qu'Agamemnon consultait déjà avant la guerre de Troie, le temple était d'une richesse proverbiale au temps d'Homère; car Achille s'écrie qu'il préfère la vie à toutes les richesses, même à celles que renferme le seuil de pierre d'Apollon qui lance au loin les traits. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'y rencontrer des offrandes vénérables par leur antiquité. Un certain Phanias d'Éphèse y avait vu le poignard d'Anténor, le trépied gagné par Diomède aux jeux célébrés après les funérailles de Patrocle; il en rapporte même les inscriptions. D'autres offrandes moins antiques, mais d'une origine plus certaine, et vues par un historien digne de foi, ornaient ce premier sanctuaire et attestaient la célébrité de l'oracle : les riches présents des rois d'Asie Mineure, le trône d'or du Phrygien Midas, les six cratères d'or de Gygès, le cratère d'argent d'Halyatte, et surtout les fameuses briques d'or de Crésus, qui soutenaient un lion d'or; ses deux immenses cratères d'or et d'argent placés à droite et à gauche de l'entrée. Après l'incendie du temple, toutes ces offrandes, déposées d'abord dans la demeure même du dieu, furent changées de place ou dispersées dans plusieurs trésors. Nous ne savons rien de l'architecture de ce temple primitif; était-il déjà entouré de colonnes? Ou bien, comme le temple du mont Ocha, n'avait-il que quatre murailles destinées à cacher aux yeux du vulgaire l'adyton, l'omphalos et les richesses consacrées? Quel qu'il fût, il subsista jusqu'à l'archontat d'Erxicleides, la première année de la 58me Olympiade (548); à cette époque le feu y prit subitement et le consuma.

Second temple.

Les Amphictyons, chargés de régler tout ce qui touchait au sanctuaire, s'occupèrent de faire élever au dieu un nouveau temple[1].

[1] Hérodote, II, CLXXX, V.

La construction fut mise en adjudication pour le prix de 300 talents, sur un plan (παράδειγμα) fourni d'avance. Les Alcméonides, riche famille athénienne, chassée par les Pisistratides, se chargèrent de l'entreprise; mais, désireux de mériter la bienveillance du dieu, ils allèrent au delà de leurs engagements et firent beaucoup mieux que le plan ne l'exigeait. L'architecte du temple fut un Corinthien nommé *Spintharos;* les statues des deux frontons furent exécutées en grande partie par l'Athénien Praxias, élève de Calamis, et, après sa mort, par un autre Athénien, Androsthène, élève d'Eucadmos [1].

Époque de la construction.

Il y a peu de monuments sur lesquels les anciens nous aient laissé des renseignements aussi précis. La date de la construction est fixée par la destruction même du temple précédent. A quelle époque le nouveau temple fut-il achevé? Aucun texte ne donne une date précise. L'expression de Pausanias *χρόνου δὲ, ὡς ὁ ναὸς ἐποιεῖτο, ἐγγιγνομένου*, fait supposer que les travaux durèrent assez longtemps. Il est certain qu'après la défaite des Perses à Marathon le temple n'était pas encore achevé ou consacré (car on n'est pas d'accord sur le texte d'Eschine *ἐξέργεσθαι* ou *ἐξαρᾶσθαι*) [2]; mais, à la même époque, les travaux étaient assez avancés pour que les Athéniens pussent suspendre aux architraves les boucliers enlevés aux Perses. Lors de la seconde guerre médique, le temple était certainement achevé et consacré, puisqu'on avait déjà placé dans l'intérieur les armes sacrées offertes au dieu. Hérodote en parle toujours comme d'un édifice terminé. On voit donc ce que signifie la scholie d'Eschine que le temple ne fut achevé que par Néron. En prenant les mots dans ce sens rigoureux, on pourrait dire que le Parthénon et les Propylées ne furent pas achevés sous l'administration de Périclès, puisque, de nos jours, on voit encore certaines parties où la dernière main n'a pas été mise. Pour le temple de Delphes, l'achèvement des détails traîna pendant longtemps, puisqu'on trouve, dans des inscriptions du IIe siècle avant notre ère, des récompenses aux architectes qui se sont occupés du temple [3]. Mais de 545 à 480 au plus tard, le plan fut arrêté, et les parties

[1] Pausanias, X, XIX, 3.
[2] Esch. *De Cor.*
[3] Lebas, n° 840.

principales assez avancées pour qu'on puisse le regarder comme appartenant à cette époque. Il est donc antérieur aux temples de la Grèce dont il reste des ruines, aux temples de Thésée, d'Égine, d'Olympie, au Parthénon, aux Propylées; le temple seul de Corinthe est plus ancien. L'école d'architecture de cette ville avait acquis une grande réputation par l'invention du double fronton; aussi les Amphictyons, qui voulaient élever au dieu de la Grèce un temple digne de lui, eurent recours à un architecte de Corinthe.

Dépenses.

La somme de 300 talents (1,800,000 fr.) ne paraît pas considérable à côté des sommes énormes que coûtèrent les Propylées et le Parthénon. Il ne faudrait pas en conclure que le temple de Delphes leur fût de beaucoup inférieur pour les dimensions. N'oublions pas qu'aux Propylées, avant de commencer l'édifice lui-même, il fallut dépenser beaucoup d'argent pour préparer le terrain; à Delphes, au contraire, la terrasse du temple était soutenue par un mur pélasgique dont la masse était indestructible; on profita des constructions antérieures en y ajoutant seulement quelques assises helléniques. En outre, 300 talents, à cette époque, représentent une valeur beaucoup plus considérable que cinquante ans plus tard; les dépouilles enlevées aux Perses dans les deux guerres Médiques répandirent dans la Grèce une quantité considérable de métaux précieux qui en fit baisser la valeur. Enfin, par une générosité assez rare chez des entrepreneurs, les Alcméonides ajoutèrent à la somme allouée pour la construction du temple. Si l'on s'en tenait simplement à la somme primitive de 300 talents, décrétée par les Amphictyons, on se ferait une idée inexacte des dépenses faites pour le temple de Delphes et, par suite, de sa grandeur.

Venons à l'édifice lui-même et voyons ce que nous pouvons connaître de sa forme et de ses dimensions par le témoignage des anciens et les débris parvenus jusqu'à nous. Même sans l'indication de Pausanias, on pourrait reconnaître que l'architecte était un Corinthien. De sa patrie, il avait apporté l'invention du double fronton, qui donne à l'édifice plus de grandeur et de régularité, et l'emploi de ce tuf calcaire, léger, facile à tailler et à revêtir de stuc, dont on s'était servi pour le temple de Corinthe. La pierre du Parnasse fut rejetée à cause de ses défauts, veines de couleurs

différentes, coquillages, lourdeur massive sans solidité. Le plan de l'édifice fut celui qu'on reproduisit depuis dans tous les temples grecs; mais il était alors dans toute sa nouveauté : une colonnade appuyée sur un soubassement, formant portique autour du sanctuaire, couronnée à l'est et à l'ouest par un double fronton, que les anciens appelaient le *visage* (*πρόσωπον*)[1] de l'édifice; au milieu, le sanctuaire lui-même, divisé en trois parties, « pronaos, naos et adyton. »

Matériaux.

La partie antérieure du temple était en marbre de Paros; c'était le marbre employé alors, même pour les constructions, comme au prytanée de Siphnos par exemple[2].

A cette époque, les monuments de l'Acropole n'avaient pas encore habitué les Grecs à voir des édifices tout entiers en marbre; l'emploi du marbre, même restreint à la partie antérieure du temple, était de la part des Alcméonides une générosité qu'Hérodote a jugée digne d'être signalée. L'expression *τὰ ἔμπροσθε τοῦ ναοῦ* doit-elle être restreinte au mur oriental de la cella et aux antes, ou faut-il l'étendre aux colonnes de cette façade? Rien ne l'indique. De cette façade, il ne reste qu'un bloc de marbre considérable, trouvé au-dessous des ruines du temple; ce bloc a été arraché d'un mur, car il contient des inscriptions dont la fin ou le commencement se trouvaient sur les pierres voisines. Ce sont des décrets de proxénie, décrets souvent gravés sur le mur de la cella; il est donc probable que cette pierre faisait partie de la façade orientale, la seule qui fût en marbre. Si cette conjecture est juste, la manière dont ce bloc est taillé nous ferait connaître un détail curieux de la construction adoptée à cette époque et dont je n'ai pas vu d'autre exemple dans l'architecture grecque. Ce bloc de marbre est taillé triangulairement, il devait en être de même des autres; les pierres s'enchâssaient donc les unes dans les autre, comme les dents d'une scie[3].

[1] Euripide, *Ion*.
[2] Hérodote, III, XVII.
[3] C'est une simple conjecture, et je la donne pour telle. Mais il est impossible d'admettre, comme on l'a supposé, que ce bloc a servi de base à un trépied. Il est certain que ce marbre a fait partie d'une construction, puisqu'on y trouve des inscriptions qui ne sont pas achevées. Si c'était une base de trépied, n'est-ce

L'emploi du marbre dans la façade orientale était le plus grand embellissement apporté au plan des Amphictyons; mais il y en avait d'autres qu'Hérodote signale, sans entrer dans le détail. Ces embellissements devaient porter, non sur le plan de l'édifice, réglé d'avance par l'architecte, mais sur la qualité des matériaux. Les assises extérieures du temple en sont la preuve; les soubassements sont en tuf calcaire, mais les degrés, comme on peut le voir par celui qui subsiste, étaient en pierre d'H. Élias, aussi compacte que le marbre et d'une belle couleur d'un gris bleuâtre. La même pierre avait été employée pour les murs de la cella; car les décrets des gouverneurs romains réglant les limites du territoire sacré sont gravés sur une pierre de cette espèce, et, comme les arrêtés des Amphictyons qu'ils rappellent, ils devaient être placés dans la cella même, près du dieu dont ils assuraient les possessions. De même pour le pavé du temple. Ainsi le tuf, spécifié dans le plan primitif, avait été remplacé presque partout par des matériaux plus beaux; il n'a été conservé que pour les colonnes, où il était caché par une couche de stuc. C'était encore une innovation et un progrès sur les temples précédents, qui n'étaient construits qu'en pierre, même à l'Acropole. En outre, l'édifice devait présenter un aspect original par la diversité des matériaux employés dans sa construction, marbre de Paros, pierre bleuâtre d'H. Élias, tuf calcaire de Corinthe.

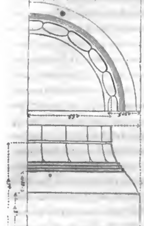
Colonnes.

Il n'y a plus une seule colonne en place ni entière; mais les tambours et les chapiteaux que nous avons mis à découvert dans nos fouilles permettent de s'en faire une idée assez exacte. Les colonnes sont en tuf calcaire, non plus d'un seul bloc, comme à Corinthe, mais en plusieurs tambours dont la hauteur varie entre $0^{m},72$, et $0^{m},75$. Le tuf était revêtu d'une couche de stuc d'une épaisseur d'un centimètre; à quelques endroits, elle existe encore, mais la couleur, s'il y en a jamais eu, a disparu.

Les colonnes sont d'ordre dorique et à vingt cannelures. Les dimensions en sont assez considérables; à l'endroit où le chapiteau s'unit au fût, le diamètre est de $1^{m},26$ et la circonférence de $4^{m},30$;

pas le nom du donateur que porterait l'inscription? Ou peut-on supposer que plusieurs étrangers se soient réunis pour aller graver sur la base d'un trépied les décrets qui leur donnaient les droits de proxénie?

parmi les autres tambours, le plus volumineux a $1^{m},72$ de diamètre, $5^{m},30$ de circonférence. Rapprochant ces mesures de celles du temple de Jupiter à Olympie, qui paraît avoir été construit à peu près sur le même modèle, on voit que celui de Delphes était un peu moins grand; les colonnes d'Olympie ont $2^{m},24$ à la base, $1^{m},69$ au sommet. L'amincissement du fût, qui va toujours en diminuant depuis les temps les plus anciens jusqu'à une époque plus moderne, est à peu près semblable à Delphes et à Olympie, $0^{m},26$ du diamètre de la base dans le premier, $0^{m},25$ dans le second. On voit donc combien le temple de Delphes, évidemment conçu sur le plan du temple de Corinthe, marquait déjà un progrès sensible dans l'architecture de l'ordre dorique; il était loin de ces proportions courtes et ramassées des temples les plus anciens de la Grèce, de la Sicile et de la Grande-Grèce. Il avait toujours la puissance de l'ordre dorique, peut-être encore un peu de lourdeur; mais il annonçait déjà les colonnes à la fois sveltes et puissantes du Parthénon, qu'il a précédé de près d'un siècle. — Il en est de même pour le chapiteau; il n'est pas aplati ni creusé comme à Corinthe ou à Pœstum, mais, presque droit, il ressemble assez à celui d'Olympie.



A dessein ou par hasard, la hauteur du tailloir est exactement égale à celle de l'échine, $0^{m},30$; dans la partie inférieure de l'échine sont tracés quatre filets taillés assez profondément et qui semblent plutôt destinés à orner qu'à marquer la division du fût et du chapiteau [1].

On peut, d'après ces mesures, se faire une idée de la grandeur du temple. En supposant six colonnes à la façade, treize sur les côtés, et l'entre-colonnement double du diamètre, il pouvait avoir vingt-six mètres de large sur soixante et un de long. Il est bien entendu que ces chiffres sont approximatifs, puisqu'on n'a pas de

[1] Je dois le dessin ci-dessus, ainsi que celui de la page 92 et la planche représentant le mur pélasgique, à l'obligeance de M. Boitte, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

données certaines sur les entre-colonnements. Je les indique seulement par analogie avec les autres temples, et en tenant compte de l'époque.

Architraves, métopes.

Aux architraves étaient suspendues des armes dorées, dépouilles de l'ennemi vaincu; c'était un usage général et dont nous trouvons des exemples à Olympie et au Parthénon. Les faces occidentale et méridionale étaient ornées de boucliers enlevés aux Gaulois; la façade orientale, des boucliers des Mèdes vaincus à Marathon.

On faisait ainsi hommage au dieu de Delphes, comme au protecteur de la Grèce, des dépouilles des deux peuples barbares qui avaient menacé son temple; les Gaulois se trouvaient assimilés aux Perses. Ce rapprochement avait sans doute frappé Pausanias et lui avait fait noter la ressemblance de forme entre les boucliers perses et les boucliers gaulois. Cette offrande des Athéniens fut la cause indirecte ou plutôt l'occasion de l'asservissement de la Grèce. Nul n'avait songé à les blâmer de leur empressement à consacrer au dieu les dépouilles des Perses vaincus. Mais, plus d'un siècle après, les Locriens d'Amphissa eurent la malencontreuse idée de se souvenir qu'à cette époque le temple de Delphes n'était pas encore consacré et d'accuser les Athéniens de sacrilége[1]. La rancune des Grecs aimait à fouiller ainsi dans le passé et à y trouver des accusations d'impiété; on se rappelle que les Lacédémoniens, pour faire exiler Périclès, demandèrent aux Athéniens de chasser comme impies les Alcméonides, dont l'ancêtre avait autrefois violé le respect dû aux suppliants. La réclamation des Spartiates n'eut pas de suite; mais celle des Locriens eut des conséquences terribles pour la Grèce. Eschine saisit l'occasion de lancer contre les Locriens une harangue qu'il a pris soin de nous conserver, et de susciter une nouvelle guerre sacrée, qui mena Philippe à Chéronée. Les habitants de Castri racontent que, du temps des Turcs, on fouilla sur la place publique et qu'on y trouva des armes antiques, boucliers et casques; l'aga se hâta de les faire emporter. Étaient-ce les armes suspendues autrefois aux architraves de la façade méridionale? Le fait est possible, car cette place touche aux ruines du temple, et les Grecs sont plus portés à exa-

[1] Esch. *De Cor.*

gérer qu'à inventer. Ce n'est qu'une tradition; mais, de la part de gens qui ignorent qu'autrefois des armes étaient suspendues aux architraves du temple, elle peut avoir quelque valeur.

Au-dessus de l'architrave, l'ordre dorique place les triglyphes qui rappellent l'ancienne construction en bois et accusent l'extrémité des poutres transversales appuyées sur l'architrave. L'espace intermédiaire était laissé vide dans l'origine; mais de bonne heure on commença à y placer des morceaux de sculpture, comme on le voit au temple de Sélinonte. Cet ornement fut d'abord réservé aux façades, et c'est après les guerres médiques que nous le trouvons certainement employé sur les deux longs côtés. Comment en était-il à Delphes? Le passage d'Enripide montre seulement qu'il y en avait à la façade orientale; le chœur, arrêté devant le temple, ne peut parler que des métopes placées de ce côté (*σκέψαι ἐν τείχεσι λαΐνοισιν*, dit le chœur)[1]. Nous connaissons ainsi cinq des sujets : 1° Hercule luttant contre l'hydre de Lerne, avec l'aide de Iolaos; 2° Bellérophon, monté sur Pégase, triomphe de la Chimère au triple corps, qui vomit des flammes. Les trois autres sont des épisodes de la guerre des Géants : Jupiter lançant la foudre contre Encelade, Minerve renversant Mimas, et Bacchus frappant Mimas de son thyrse. Il semble, par l'expression d'Euripide (*χρυσέαις ἅρπαις*), que ces sculptures étaient dorées, au moins en partie. La nature même des métopes condamnait les artistes à tourner dans un cercle restreint et uniforme de sujets; le cadre étroit qu'ils avaient à remplir ne se prêtait pas à une grande conception, à une scène développée; à peine y avait-il place pour deux ou trois personnages. Il fallait donc revenir sans cesse aux sujets qui fournissaient des groupes aussi simples; les combats des Géants ou des Centaures, les travaux d'Hercule ou de Thésée. Pour le temple de Delphes, les artistes avaient représenté les monstres vaincus par les dieux ou les héros, sans doute par analogie avec Apollon vainqueur du serpent Python. En général, les sculpteurs des métopes étaient condamnés à une monotonie qui dégoûta les grands artistes de ce genre de travail et le fit abandonner à des sculpteurs de second ordre. Au Parthénon, les métopes sont certainement la partie la moins bien traitée; c'est sans doute pour cette raison que Pausanias ne jugeait pas les métopes de Delphes dignes d'être signalées.

[1] Eurip. *Ion*, v. 190-219.

Frontons.

Il n'en était pas de même pour les statues des frontons, qui formaient le morceau capital. La sculpture ne se séparait pas de la religion qui l'inspirait; les statues n'étaient pas considérées comme une simple décoration, mais comme l'expression, sous une forme sensible, de la divinité qui présidait au temple. Aussi à Delphes, le fronton oriental, le plus important et le plus en vue, appartenait de droit à Apollon; le dieu occupait le centre du groupe formé par ses compagnes habituelles, Latone, Diane et les Muses; dans un angle le coucher du soleil. Le fronton occidental était rempli par Bacchus et son cortége de Thyades; il n'y a pas à s'en étonner, puisque à Bacchus appartenaient trois mois de l'année delphique et que les restes mêmes du dieu étaient, selon la tradition, conservés dans l'adyton. Ces deux gronpes étaient l'œuvre de l'Athénien Praxias, élève de Calamis, et d'un autre Athénien, Androsthène, élève d'Eucadmos; par conséquent, ils appartiennent à l'ancienne école attique. Il est tout naturel que les Alcméonides aient appelé des artistes de leur patrie, mais je crois qu'il faut faire honneur de ce choix surtout à la célébrité de cette vieille école. Aucun fragment ne nous permet d'apprécier directement ces statues de Delphes; mais, à mon avis, on leur ferait tort en les jugeant par celles d'Égine, qui sont à peu près de la même époque. La diversité, l'opposition même des deux écoles éclate dans la différence des sujets qu'elles ont choisis. Chacun incline vers l'œuvre qu'il se sent le plus capable de faire et où il trouve le mieux l'occasion de déployer les qualités qui lui sont propres. Cet attrait est si fort que, même sans avoir vu les œuvres d'un artiste, on pourrait presque deviner la nature de son talent par les sujets qu'il a traités de préférence. Les sculpteurs d'Égine ont excellé à rendre le corps humain, avec une vigueur qui n'est pas exempte de dureté; aussi ont-ils choisi pour leurs frontons la représentation d'un combat, où leurs qualités paraissaient plus henreuses et leurs défauts moins choquants. Au contraire, les sculpteurs attiques se sont complu dans les statnes de femmes, les Muses, les Thyades, Apollon, Bacchus, ces jeunes dieux d'une beauté un peu féminine. Auraient-ils recherché de tels sujets s'ils ne s'étaient sentis portés vers l'expression de la grâce et de la souplesse? Comment, avec la dureté vigoureuse des Éginètes, repré-

senter les Bacchantes autour de leur dieu, les une appuyées, les autres baissées ou couchées pour suivre la dégradation du fronton? Un amateur de goût trouvait encore un peu de roideur dans les statues de Calamis, mais déjà plus de souplesse que dans ses prédécesseurs. N'y a-t-il pas eu progrès chez ses élèves? Et à ces époques heureuses qui précèdent et préparent les grands siècles, ne saiton pas que le progrès est rapide et continu? Les défauts archaïques disparaissent, tandis que les qualités se développent. Phidias a longtemps fait tort à cette vieille école attique. Pendant longtemps on a cru que l'école attique ne pouvait produire que le guerrier Aristion ou le masque de Méduse. La découverte du bas-relief d'Éleusis est venue donner une idée plus juste de l'école attique et surtout de ses derniers représentants. Les draperies de Cérès ont un peu conservé de cette roideur archaïque que Cicéron reprochait à Calamis; mais quelle grâce et quelle souplesse dans la Proserpine, dans cette tête légèrement penchée, dans les contours du cou et de la poitrine, dans les plis de la draperie, et, dans l'ensemble, quel charme inexprimable de jeunesse et de beauté! Je craindrais d'être trop favorable aux statues des frontons de Delphes en les jugeant d'après ce chef-d'œuvre. Je crois trouver un point de comparaison plus juste dans un bas-relief que M. Léon Heuzey vient de rapporter de Thessalie, œuvre probablement de l'un de ces artistes athéniens que les Aleuades attiraient auprès d'eux. L'archaïsme est évident, l'œil de face, dans une figure vue de profil, en est un caractère qu'on ne peut méconnaître; encore un peu de roideur dans les bras des deux jeunes filles qui se présentent des fleurs; mais la tête est d'une grâce charmante, ainsi que la poitrine. C'est avec ces qualités et ces défauts que je me figure les œuvres de Praxias et d'Androsthène; et je place dans les frontons du temple de Delphes des statues dignes du dieu et des chefs-d'œuvre qui lui sont consacrés.

Dès les premiers moments, le temple de Delphes excita l'enthousiasme de la Grèce; en 490, Pindare, quoique Thébain, rendait hommage à la famille athénienne des Alcméonides, qui l'avait fait construire. « O Phébus! s'écrie-t-il, toutes les villes s'entretiennent des citoyens d'Érechthée qui ont élevé ton temple superbe dans la divine Pytho[1]. » Plus tard, à une époque où le

[1] Pindare, *Pyth.* IV.

Parthénon était achevé, ce monument excitait encore l'admiration des Grecs, et de ceux-là même qui avaient le droit d'être difficiles, des Athéniens. Quel éloge dans la bouche des femmes athéniennes que ces vers où le temple de Delphes est mis en regard des temples de l'Acropole : « Ce n'est pas seulement dans la riche Athènes que les temples des dieux sont entourés de belles colonnes, mais dans la demeure de Loxias, fils de Latone, brillent aussi deux frontons jumeaux comme les yeux aux belles paupières [1]. »

Pronaos.

Pausanias, en commençant la description du temple, avait donné assez de détails sur le sujet des frontons et le nom des artistes. Mais la vue des boucliers gaulois lui inspire le désir irrésistible de raconter l'expédition de ces barbares, qui avaient menacé le sanctuaire d'Apollon. Après une longue digression de cinq chapitres, il se souvient qu'il a commencé la description du temple; il revient donc à son sujet et continue en ces termes [2] : « Dans le pronaos sont gravées des inscriptions bien utiles à l'homme pour régler sa vie..... Les sept sages de la Grèce, venus à Delphes, ont consacré à Apollon ces maximes si vantées : Connais-toi toi-même, et Rien de trop. » Les Amphictyons [3] avaient eu soin de les faire graver de nouveau sur le second temple. Tout est dit sur ces fameuses maximes, et je ne voudrais pas m'exposer, en en parlant ici, à ne dire que quelques généralités banales ou à commencer un traité de philosophie. Dès l'antiquité, elles avaient suscité une quantité incroyable d'écrits. Mais pourquoi Pausanias n'a-t-il pas signalé une troisième maxime toujours rappelée avec les deux autres et attribuée au Lacédémonien Chilon, Ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα. Elle est d'un ordre moins élevé que les précédentes, mais elle n'est pas moins pratique ni moins utile aux hommes. Pausanias l'aurait-il jugée indigne de la majesté du dieu?

Ces trois maximes avaient le mérite d'être claires, qualité bien rare et qui doit être appréciée chez le dieu des oracles. Mais il semble avoir voulu prendre sa revanche avec l'E placé au-dessus de la porte, énigme proposée à tous ceux qui venaient visiter

[1] Eurip. *Ion*, v. 185.
[2] Pausanias, X, xxiv, 1.
[3] Plutarque, *De Garr.* xvii.

le sanctuaire. Son obscurité avait rendu cet E vénérable. L'impératrice Livie avait remplacé par une lettre d'or[1] l'ancienne lettre de bronze consacrée par les Athéniens, laquelle avait elle-même succédé à l'offrande primitive, qui était en bois. C'était une simple lettre; mais, par là même, elle offrait une ample matière à l'esprit subtil et disputeur des Grecs. Le dialogue de Plutarque, sans résoudre la question, donne l'idée de l'incroyable diversité des opinions à ce sujet; c'est une énigme que chacun interprète suivant son goût et ses études. Le prêtre Nicandros expose l'explication adoptée à Delphes; cet ε est pour *εἰ* (*si*), la particule sans cesse employée dans les questions adressées à Apollon comme devin et dans les souhaits où on l'invoque comme dieu. Un dialecticien prétend que c'est un hommage rendu à la science qu'il professe, car la conjonction *si* est nécessaire à tous les raisonnements. Le mathématicien ne veut voir que la lettre E; c'est l'expression du nombre cinq, nombre qui joue un rôle important dans toute la nature, et il développe longuement les mérites et la formation de ce nombre. Le philosophe Ammonius lui répond qu'on pourrait en dire autant du nombre sept; il n'a donc pas trouvé la véritable signification. D'après lui, c'est la seconde personne du verbe être, *tu es*. La maxime *Connais-toi toi-même* est le le salut que le dieu adresse à celui qui pénètre dans son temple, et fidèle répond *Tu es*, seul hommage qui convienne à la divinité; car de sa nature elle est immuable, éternelle, tandis que nous, nous passons, et, dans ce rapide passage, nous sommes sans cesse soumis au changement. Cette interprétation est beaucoup plus élevée que toutes les autres, est-elle plus vraie? Je n'entreprends pas de le décider. Cet E est une énigme, et elle a reçu tant d'explications qu'elle me paraît insoluble.

Le mur du pronaos était en outre couvert d'inscriptions, de décrets accordant les droits de proxénie aux étrangers qui avaient bien mérité de la ville de Delphes. Le bloc de marbre trouvé au-dessous du temple et placé dans la cour de Franco en est une preuve[2]. Le fait, du reste, n'a rien d'extraordinaire; des inscriptions de même nature trouvées à Paros et à Amorgos[3] portent que le décret sera gravé sur les parois du temple.

[1] Plutarque, *De Ei delphico*.
[2] *Inscript. Delph.* 460-3.
[3] *Corpus inscriptionum*, 2374.

Le pronaos[1], fermé par une grille, contenait un certain nombre d'offrandes. Celle qui la première attirait l'attention, était la statue d'Homère, placée sur une colonne avec l'oracle du dieu. « Homme fortuné et misérable, car tu es né pour éprouver ce double sort, tu demandes le pays de ton père : le pays de ta mère existe, mais non celui de ton père. L'île d'Ios est la patrie de ta mère, c'est elle qui recevra ton corps, mais prends garde à l'énigme des jeunes gens[2]. » On connaît la tradition que rappelle et que consacre cet oracle : Homère aurait abordé dans l'île d'Ios, où des enfants lui proposèrent une énigme qu'il ne put deviner ; à ce signe, il reconnut que sa mort était proche. Les habitants d'Ios se vantaient de posséder le tombeau du poëte et de sa mère, réclamant ainsi pour leur île l'honneur de lui avoir donné le jour. On conservait encore à Delphes une offrande d'Homère, un disque d'argent remporté dans un combat de poésie, et consacré au dieu avec une inscription.

Φοῖβε ἄναξ, δῶρον τόδ' Ὅμηρος καλὸν ἔδωκα
Σῇσιν ἐνὶ φροσύναις· σὺ δέ μου κλέος αἰὲν ὀπάζοις[3].

La statue de bronze d'Homère était probablement la seule chose remarquable du temps de Pausanias ; le sanctuaire avait été plus riche autrefois. Hérodote a signalé deux offrandes précieuses qui disparurent après lui. L'une, présent de Crésus, était un cratère d'argent placé à l'entrée de l'ancien temple et transporté dans un angle du pronaos[4]. Il contenait six cents amphores. Outre sa richesse, il était précieux comme œuvre d'art ; les Delphiens ne craignaient pas de l'attribuer à un artiste renommé, « et pour moi, dit l'historien, je le crois, car il ne me paraît pas l'œuvre du premier venu. » Ce vase servait à l'une des nombreuses fêtes de Delphes, celle des Θεοφάνια, la même que Plutarque appelle Θεοξένια et qui avait donné son nom à l'un des mois de l'année delphique, Θεοξένιος. Près de ce cratère était une offrande des Éginètes, consacrée bien à contre-cœur après la bataille de Salamine[5]. « Les Grecs, après avoir envoyé à

[1] Euripide, *Ion*, v. 1221.
[2] Pausanias, X, XXIV, 2.
[3] Homère, *Fragments*.
[4] Hérodote, I, LI.
[5] *Id.* VIII, CXXII.

Delphes la dîme du butin, demandèrent en commun au dieu s'il en avait reçu la dîme pleinement et complétement. Il répondit qu'il l'avait reçue de tous les Grecs, excepté des Éginètes, et il leur réclamait le prix de la bataille de Salamine. Les Éginètes, l'ayant appris, consacrèrent les trois étoiles d'or qui sont sur le mât d'airain, dans l'angle, tout près du cratère de Crésus. » Ainsi le dieu était un créancier rigoureux, mais il ne pouvait trop l'être avec des débiteurs comme les Éginètes, plus soucieux de s'enrichir que de payer leurs dettes, même aux dieux.

Cella.

La grande porte donnait accès du pronaos dans la cella. Dans les temples grecs, il n'y a d'ordinaire qu'une seule porte; mais plusieurs passages prouvent qu'il y en avait plus d'une au temple de Delphes. Dans l'Ion d'Euripide, le chœur resté près de la porte dit :

> *Ὠς δ' ἐπ' ἐξόδοισιν ὄντος τῶν δ' ἀκούομεν πυλῶν*
> *Δοῦπον.*

Il ne peut être question de portes placées sur les côtés ou à la façade occidentale, car le chœur est resté pendant tout le temps devant l'entrée du temple [1]. Dans un autre passage, Euripide emploie encore le pluriel *αἵδε δ' εὐωποι πυλαί*. Peut-être peut-on entendre par là les deux battants d'une seule porte. Mais Plutarque [2], racontant la fête célébrée aux jeux Pythiens et destinée à rappeler la victoire du dieu sur Python, dit que ceux qui ont mis le feu à la tente s'enfuient, sans retourner la tête, par les portes du temple, *διὰ θυρῶν*. Ici il me paraît difficile de trouver le même sens que dans le vers d'Euripide. Enfin, dans une inscription d'affranchissement, le vendeur déclare avoir reçu du prêtre d'Apollon la somme convenue, près de la grande porte, *τὸ μέγα θύρωμα* [3]. Pourquoi aurait-on fait mention de la grande porte du temple, s'il n'y en avait qu'une? On a voulu la distinguer de deux portes plus petites qui donnaient accès dans les galeries latérales, tandis que la grande porte était à l'entrée de la nef même de la cella. Dans les temples romains, on trouve souvent trois portes; mais jusqu'ici on ne connaissait qu'un seul exemple de cette dis-

[1] Eur. *Ion*, v. 1611.
[2] Plutarque, *Quest. gr.*
[3] *Inscript. Delph.*

position dans les monuments grecs, celui du temple de Jupiter à Sélinonte[1]; c'est donc une particularité qui mérite d'être signalée.

Le temple était hypèthre, comme tous les grands temples; Justin[2] l'indique clairement, lorsque les prêtres, pendant l'attaque des Gaulois, s'écrient qu'ils ont vu le dieu arriver au secours des habitants : *Eum se vidisse desilientem in templum per aperta culminis fastigia.*

On a même considéré comme venant de la colonnade intérieure trois tambours de colonne et un chapiteau ioniques en marbre trouvés au bas du mur pélasgique qui soutient la terrasse du temple. La place où ils furent découverts est la seule raison qu'on en puisse apporter; mais cette raison ne me paraît pas suffisante pour prouver que l'ordre intérieur était ionique. A Pestum, à Agrigente aussi bien qu'à Égine, à Athènes, à Olympie, il est dorique à l'intérieur comme à l'extérieur. Phigalie est, je crois, le seul endroit où l'on trouve non pas des colonnes, mais des demi-colonnes ioniques; mais c'est une singularité, une innovation de l'architecte Ictinus; ne pouvant faire mieux qu'au Parthénon, il a cherché à faire autrement. Ce n'était pas le cas pour le temple de Delphes. De plus, si la colonnade intérieure avait été en marbre, et non en tuf revêtu de stuc comme à l'extérieur, Hérodote, qui marque parmi les embellissements apportés au plan des Amphictyons l'emploi du marbre de Paros pour la partie antérieure du temple, en aurait aussi fait mention. Ainsi, tout en admettant l'existence de l'hypèthre, qui se retrouve dans tous les autres grands temples doriques, et que Justin désigne clairement, rien n'autorise à croire que la colonnade intérieure fût en marbre et d'ordre ionique. Quant aux débris de colonnes trouvés à la terrasse inférieure, ils appartiennent à un autre temple dont je parlerai plus loin.

La première chose qui frappe Pausanias à son entrée dans la cella, c'est l'autel de Neptune, ancien maître de l'oracle[3]. Puis un groupe de statues, les deux Parques, et Jupiter Μοιραγέτης, qui remplace la troisième; à côté est un Apollon Μοιραγέτης[4]. Pourquoi n'y avait-il que deux Parques au lieu des trois qu'on admettait par-

[1] *Revue de l'architecture et des travaux publics, 1857. Architecture au siècle de Pisistrate*, par M. Beulé, p. 290.

[2] Justin, XXIV, VIII.

[3] Pausanias, X, XXIV, 4.

[4] Plutarque, *De Ei delph.*

tout ailleurs? C'est une des nombreuses énigmes que Plutarque signalait dans le temple de Delphes, mais sans en donner la solution. Que signifie cette épithète de **Μοιραγέτης** donnée à Jupiter et à Apollon? Si elle les désigne comme ceux qui conduisent et dirigent les Parques, comment la concilier avec la réponse du dieu à Crésus, qui lui reproche sa défaite et sa captivité : « Échapper à la destinée est impossible même à un dieu. » Malgré son désir de sauver le roi de Lydie, Apollon n'a pas pu fléchir les Parques[1]; l'expression grecque *οὐ παραγαγεῖν* est précisément l'opposé de l'épithète **Μοιραγέτης**. La contradiction est évidente; elle est née de l'idée confuse que les Grecs se faisaient de la Providence. Ils n'ont pu arriver à la concevoir comme un attribut de la divinité toute-puissante qui voit et règle la marche des affaires humaines; ils en ont fait le destin, force aveugle et supérieure à toutes les autres; c'est en général l'idée qui domine et qu'Eschyle et Sophocle ont développée dans leurs tragédies. D'autres fois ils ne pouvaient admettre qu'un dieu tout-puissant fût soumis à une force indépendante de sa volonté, et ils lui donnaient ce titre de *Μοιραγέτης*. Les Parques étaient aussi les divinités de la religion primitive qu'Apollon avait détrônée, lutte dont on pourrait voir la trace dans les Euménides d'Eschyle (v. 170), où le chœur reproche au jeune dieu d'avoir abaissé les antiques Parques *παλαιγενεῖς Μοίρας φθίσας*. Vaincues, ces déesses se transformèrent et partagèrent, avec le dieu qui les avait vaincues, les honneurs du sanctuaire.

Sur le foyer brûlait le feu qu'on appelait *immortel*, le bois seul du sapin servait à l'alimenter[2]; l'entretien en était confié[3], non pas à des vierges, comme les vestales romaines, mais à des femmes qui avaient été mariées. L'idée d'honorer la divinité en entretenant devant ses autels une lampe ou un feu qui ne doit pas s'éteindre se retrouve chez toutes les nations et dans tous les cultes. Ce foyer était consacré par les traditions et la poésie; Eschyle, entre autres, le cite à côté de l'omphalos; c'était là que Néoptolème avait péri sous les coups du grand prêtre, *πυρός τε φέγγος ἄφθιτον κεκλημένον*. Après la bataille de Platée, un oracle ordonna aux Grecs d'éteindre tous les feux souillés par les barbares

[1] Hérodote, I.
[2] Plutarque, *De Ei delph.*
[3] Plutarque, *Numa*, IX.

et de prendre sur le foyer sacré de Delphes la flamme qui devait les rallumer[1]. Plutarque a rendu célèbre le Platéen qui, dans la même journée, parcourut deux fois la distance du champ de bataille à Delphes, et mourut en remettant à ses concitoyens le flambeau allumé sur le foyer immortel d'Apollon.

« Non loin du foyer est le siége de Pindare; ce siége est en fer; on dit que, lorsqu'il venait à Delphes, il s'asseyait sur ce trône et chantait ses hymnes en l'honneur d'Apollon[2]. » Pindare, lui-même, semble demander ou rappeler cet honneur. « Au nom de Jupiter Olympien, au nom des Grâces et de Vénus, temple éclatant d'or, où Phébus rend ses illustres oracles, reçois-moi dans ton divin sanctuaire, moi, l'illustre *pontife* des Muses. » Entre tous les poëtes, Pindare avait été comblé des faveurs du dieu; un oracle avait ordonné aux Delphiens de lui donner la moitié des dîmes offertes à Apollon, et un décret des Amphictyons lui avait décerné le droit de proxénie dans toute la Grèce. Le poëte lui-même avait conscience de sa valeur: toutes les fois qu'il parle de ses œuvres, c'est avec orgueil; aussi j'admettrais sa réponse à ceux qui lui demandaient ce qu'il sacrifierait au dieu. — Un péan, dit-il. — C'était une offrande plus digne du dieu de la poésie que le sang des victimes. Une partie de ses œuvres, aujourd'hui perdue sauf quelques lignes, comprenait des **Παιᾶνες** et des **Ὑπορχήματα** en l'honneur d'Apollon; et c'est sans doute pour ces poésies qu'on avait placé son trône près du foyer du dieu.

La plus grande curiosité de la cella était l'omphalos. Pausanias en parle, mais au milieu de sa course à travers les offrandes. « Ce qu'on appelle *omphalos* est une pierre blanche que les Delphiens disent être au centre de toute la terre, et une ode de Pindare est d'accord avec leur affirmation[3]. » Cette pierre était certainement dans l'intérieur de la cella; comment donc Pausanias en parle-t-il en décrivant les offrandes placées en dehors du temple? Faut-il croire qu'en passant devant la porte du temple il l'a aperçue et s'est empressé d'en parler? Je pense plutôt que ce passage n'est pas à sa place; on peut le détacher et le transporter dans la description du temple, sans déranger en rien la suite du récit; il ne tient ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Quelle que soit l'opinion

[1] Plutarque, *Aristide*, xx.
[2] Pausanias, X, xxiv, 4.
[3] *Id. ibid.* xvi, 2.

que l'on adopte sur la phrase de Pausanias, il est certain que l'omphalos était dans la cella du temple. Dans la pièce des Euménides[1], la Pythie se dirige vers le temple et elle reste saisie d'horreur à la vue du spectacle qu'elle découvre. « Je vais vers le sanctuaire aux nombreuses couronnes, j'aperçois près de l'omphalos un homme haï des dieux, dans une posture suppliante. »

Cette scène a été reproduite dans la peinture de plusieurs vases antiques : Oreste épouvanté, poursuivi par les Furies, est accroupi près de l'omphalos, qu'il embrasse; la pierre est ornée de bandelettes; des colonnes indiquées dans le fond prouvent que la scène se passe dans le temple. Le témoignage d'Euripide est encore plus précis[2]. Le chœur, arrêté devant le temple, demande au jeune Ion s'il peut y pénétrer. « Il ne vous est pas permis, ô étrangères. — Ne pourrai-je pas même entendre de toi une parole? — Laquelle désires-tu? — Est-ce que réellement la demeure de Phébus renferme l'omphalos, centre de la terre? — Oui, certes, et il est entouré de bandelettes, et tout autour sont les Gorgones. — C'est aussi ce que dit la renommée. » De même Strabon : *Δείκνυται καὶ ὀμφαλός τις ἐν τῷ ναῷ τεταινιωμένος*[3]. On a supposé avec assez de raison que cette pierre était un ancien fétiche, comme celui de Vénus à Paphos, et qu'elle appartenait au culte de la Terre, qui avait précédé à Delphes et dans la Grèce celui d'Apollon. La nouvelle religion avait adopté ce débris des croyances vaincues, en l'accommodant au nouveau culte[4]. Il était devenu le centre de la terre[5], que Jupiter lui-même avait pris soin de déterminer. « Pindare dit qu'en cet endroit se rencontrèrent les deux aigles envoyés par Jupiter, l'un parti du levant, l'autre du couchant. On montre aussi dans le temple un omphalos entouré de bandelettes et, tout auprès, les deux aigles de la légende. » Dans les œuvres qui nous restent de Pindare, ce passage n'existe plus; il y a seulement une allusion dans la quatrième Pythique : « La prêtresse assise près des aigles d'or de Jupiter[6]. » Le scholiaste, expliquant ce vers, ajoute que les deux aigles furent enlevés par les Phoci-

[1] Eschyle, *Euménides*, 38.
[2] Euripide, *Ion*, v. 222.
[3] Strabon, X, III.
[4] *Id. ibid.*
[5] Plutarque *De Def. orac.* I.
[6] Pindare, *Pyth.* IV, et schol.

dieux. Une longue tradition et l'autorité de la poésie avaient consacré cette croyance, et, pour toute l'antiquité grecque et romaine, Delphes était le nombril de la terre, ὀμφαλος, *umbilicus.*

La description rapide de Pausanias nous laisse bien à désirer, et malheureusement nous n'avons que peu de chose à y ajouter. Hérodote[1] nous signale les armes sacrées placées dans l'intérieur du temple, qu'il n'était permis à aucun mortel de toucher. A l'arrivée des Perses elles se trouvèrent transportées en dehors, prodige effrayant pour les barbares, et qui rendit un peu de courage aux défenseurs du sanctuaire.

L'intérieur du temple était décoré de peintures. Pline[2] nous a même conservé le nom de l'artiste Androclidès, *Androclides, qui pinxit ædem Apollinis Delphis.* Mais il ne dit ni sa patrie ni son époque; nulle indication non plus sur les sujets. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était un peintre de second ordre; car Pline ne le cite qu'après avoir fait l'énumération des artistes que l'antiquité plaçait au premier rang. Ces peintures ne devaient pas couvrir la surface entière des parois de la cella; car une inscription de l'époque romaine qui détermine les limites du territoire sacré fait mention des décrets des Amphictyons gravés sur les murs du temple et qui servaient de fondement à cette nouvelle délimitation; ces nouveaux décrets devaient être gravés au même endroit, près des anciens actes qu'ils confirmaient; leur extrême importance leur avait valu cette place d'honneur[3].

Adyton.

Voilà tout ce que nous savons sur le naos du temple; nous avons encore moins de détails précis sur la partie la plus intéressante, l'adyton. «Peu de personnes, dit Pausanias, pénètrent dans la partie la plus reculée du temple; il y a là une autre statue d'Apollon qui est dorée.» Il faut donc demander des renseignements à d'autres auteurs. Selon le scholiaste d'Aristophane[4], il y avait là un trépied d'or dont l'histoire merveilleuse était digne du lieu où on le conservait. Des pêcheurs mityléniens l'avaient retiré de la mer

[1] Hérodote, VIII, XXXVII.

[2] Pline, XXXV, XIII.

[3] *Corpus inscript.* 1711 : «Quum optimus princeps sententiam hieromnemonum..... quæ *etiam Delphis, in latere ædis* insculpta est.»

[4] Scholiaste d'Aristophane, *Plutus*, v. 9.

dans leurs filets; on consulta l'oracle sur cette trouvaille, et il répondit de l'offrir à l'homme le plus sage. Il fut porté successivement aux sept sages, qui se le renvoyèrent mutuellement, et enfin consacré au dieu comme surpassant tous les mortels par sa sagesse.

L'adyton renfermait encore les restes de Bacchus, dont un historien, Philochoros[1], indique positivement la place : *Ἐστιν ἰδεῖν τὴν ταφὴν αὐτοῦ (Διονύσου) ἐν Δελφοῖς παρὰ τὸν Ἀπόλλωνα τὸν Χρυσοῦν. Βαθρὸν δέ τι εἶναι ὑπονοεῖται ὁ τάφος ἐν ᾧ γράφεται· Ἐνθαδε κεῖται θανὼν Διόνυσος ὁ ἐκ Σεμέλης.*

Un autre historien, Dinarque, cité partie par un latin, partie par un grec, constate le même fait et presque dans les mêmes termes: « Qui autem spectare voluerit, licet ei adhuc spectare Bacchi sepulcrum Delphis juxta Apollinem aureum. » — *Βάθρον δέ τι νομίζεται τοῖς ἀγνοοῦσιν ὁ Διονύσου τάφος*[2].

Sur ce tombeau, les cinq Hosii, qui prétendaient descendre de Deucalion, offraient des sacrifices secrets (*ἀπόρρητά*) à l'époque des fêtes de Bacchus.

Il est regrettable que Pausanias n'ait pu pénétrer dans l'adyton et nous donner quelques détails sur sa disposition, car la nature particulière du sanctuaire avait dû amener une modification dans l'architecture ordinaire des temples. Par exemple, il ne pouvait y avoir une porte de derrière, comme à l'Opisthodome du Parthénon, destiné seulement à recevoir les offrandes précieuses consacrées à la déesse. A Delphes, au contraire, c'était la partie principale du temple, celle où la divinité révélait ses volontés aux hommes; le mur du côté de l'ouest devait être entièrement fermé et cacher le sanctuaire aux yeux des profanes; il n'y avait donc pas de porte symétrique avec la grande porte de l'est.

L'adyton communiquait avec la cella par une entrée, probablement fermée d'une grille. Il semble qu'il y avait une chambre où étaient introduits ceux qui venaient consulter l'oracle. La Pythie répond aux députés qui consultent le dieu sur l'invasion des Perses : « Malheureux, pourquoi rester? Sortez de l'adyton (*ἐξ ἀδυτοῖο*)[3]. — Les députés reviennent suppliants et déclarent qu'ils ne sortiront pas de l'adyton (*ἦ οὔ τοι ἄπιμεν ἐκ τοῦ ἀδύτου*)

[1] Phil. *Fr. Hist. gr.* t. II.
[2] Sync. p. 162.
[3] Hérodote, VII, 140.

avant d'avoir obtenu une réponse plus favorable. Hérodote ne dit pas s'ils pénétraient dans l'adyton même ou s'ils restaient dans une chambre construite à l'entrée. Le passage suivant de Plutarque tranche la question dans ce dernier sens. *Ὁ γὰρ οἶκος, ἐν ᾧ τοὺς χρωμένους τῷ Θεῷ καθίζουσιν, οὔτε πολλάκις οὔτε τεταγμένως, ἀλλ' ὡς ἔτυχε, διὰ χρόνων εὐωδίας ἀναπίμπλαται καὶ πνεύματος, οἵας ἂν τὰ ἥδιστα καὶ πολυτελέστατα τῶν μύρων ἀποφορὰς, ὥσπερ ἐκ πηγῆς τοῦ ἀδύτου προσβάλλοντος*[1].

Laissons de côté le fait lui-même et la cause que lui assigne Plutarque; une chose est attestée expressément, c'est qu'il y avait une chambre (*οἶκος*) pour les députés, et que cette chambre était assez voisine de l'adyton pour qu'on pût supposer que les émanations du sanctuaire y pénétraient.

Le niveau de cette partie était plus bas que celui du temple; car tous les écrivains, pour désigner l'action d'y entrer, emploient un verbe composé avec la préposition *κατά* qui marque l'action de descendre.

Il serait surtout intéressant de connaître la manière dont l'enthousiasme se communiquait à la Pythie, et de dégager le vrai du faux dans ces récits merveilleux. Les détails les plus précis nous ont été conservés par Strabon[2] : « L'oracle est un antre profond dont l'ouverture n'est pas très-large; de cet antre s'élève un souffle inspirateur; sur l'ouverture est placé un trépied élevé; la Pythie monte sur ce siége, et, recevant ce souffle, elle rend des oracles en vers et en prose. » Longin[3] donne exactement la même explication : La Pythie monte sur le trépied dans un endroit « où il y a une fissure de la terre et d'où s'exhale, dit-on, un souffle inspirateur. » De même Justin : « Exigua est planities atque in *ea profundum terræ foramen quod in oracula patet.* » La description la plus détaillée est celle du scholiaste d'Aristophane; mais le commentateur a emprunté à son auteur une crudité de termes qui ne permet pas de la traduire tout entière en français. *Ἦν δὲ ἡ Πυθία γυνὴ ἥτις, ὥς φασιν, ἐπικαθημένη τῷ τρίποδι τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ διαιροῦσα τὰ σκέλη, πονηρὸν κάθωθεν ἀναδιδόμενον πνεῦμα διὰ τῶν γεννητικῶν ἐδέχετο μορίων*[4]; remplie du souffle divin, les cheveux

[1] Plutarque *De Def. or.* L.
[2] Strabon, IX, III.
[3] Longin, *Traité du Sublime.*
[4] Scholiaste, d'Aristophane, *Plutus*, 39.

épars, l'écume à la bouche, et avec les autres signes qui accompagnent ordinairement la démence, elle rendait ses réponses.

Tous ces passages sont d'accord entre eux et avec un passage du faux Aristote, qui généralise le fait[1]. « Il en est de même des exhalaisons qui s'ouvrent des issues en divers endroits de la terre; les unes inspirent à ceux qui s'en approchent un violent enthousiasme, les autres produisent sur l'économie une sorte d'épuisement. Il y en a qui font rendre des oracles, comme à Lébadée et à Delphes. »

Tout n'était donc pas charlatanisme dans cet oracle célèbre. Un fait est bien constaté, c'est que dans la sanctuaire existait un dégagement de gaz qui provoquait chez la Pythie une sorte d'hallucination, augmentée encore par le laurier qu'on lui faisait mâcher. La violence de ces convulsions pouvait parfois amener l'épuisement et la mort, comme Plutarque le rapporte pour une Pythie morte de son temps[2]. « Les présages étaient défavorables et elle ne descendit dans l'adyton que malgré elle et avec répugnance. Elle s'agita sans laisser échapper un mot, elle paraissait violemment secouée; avec un cri terrible, elle se précipita vers la sortie; sa vue fit prendre la fuite non-seulement aux envoyés qui consultaient l'oracle, mais encore au prêtre Nicandre et à ceux des Hosii qui étaient présents. Toutefois, ils vinrent la relever peu de temps après, et elle avait toute sa raison; mais elle mourut après avoir langui quelques jours. »

Aussi les prêtres avaient soin de choisir une femme simple et ignorante, atteinte de quelque affection nerveuse qui la rendait sujette à ces convulsions, hystérique même, comme le scholiaste le donne à penser; et, selon Pouqueville, ce genre d'affection est fréquent dans la Grèce du Nord.

Dès l'antiquité, Aristote avait cherché et trouvé une explication physique au délire prophétique; il l'attribuait à l'action de la bile sur le système nerveux : *Ὅθεν (ἐκ τῆς μελαγχολίας) Σιβύλλαι καὶ Βακίδες καὶ οἱ ἔνθεοι γίνονται πάντες*[3]. Mais tous les anciens auraient cru ravaler la divinité en donnant à ce phénomène une cause naturelle; ils y voyaient une intervention directe de la divinité. On connaît la célèbre théorie de Platon sur le délire. De cette opi-

[1] Aristote, *De Mundo*, IV.
[2] *De Def. or.* LI.
[3] Aristote, *Probl. lect.* CCCIX 1.

nion générale naissait la croyance aux oracles; on expliquait par le merveilleux les faits dont on ne saisissait pas la cause naturelle. Puis venait le charlatanisme : la Pythie était entourée des Hosii, des prêtres chargés de mettre en vers ses réponses et de donner un sens à ses paroles incohérentes. Avec le penchant invincible de l'homme à croire au merveilleux, un fait naturel en réalité, mais qui paraissait surnaturel parce que la canse physique en était inconnue, quelques rencontres heureuses, beancoup d'habileté à ne pas se compromettre et à laisser une porte aux explications après l'événement, il n'en fallait pas davantage pour fonder et maintenir le crédit de l'oracle de Delphes.

Le savant Ot. Müller, dans ce dernier et fatal voyage de Delphes qui l'enleva à la science, avait songé à faire des fouilles dans les environs du temple, espérant tomber sur l'adyton. Mais l'entreprise lui parut, avec raison, trop hasardeuse. A cette époque en effet, on aurait peut-être pu le trouver, mais par un coup de hasard, et non par des conjectures fondées sur le raisonnement et la connaissance des lieux; il valait donc mieux s'abstenir. Mais depuis nos dernières fouilles, on peut, je crois, fixer avec certitude l'emplacement de l'adyton et l'endroit où il faudrait creuser pour retrouver cette fissure du rocher, si elle n'a pas disparu dans les tremblements de terre qui agitent fréquemment cette contrée. Pausanias, après avoir parlé de la fontaine Cassotis, ajoute : « On dit que l'eau de cette fontaine disparaît sons terre et passe dans l'adyton[1], où elle rend les femmes prophétesses. » De l'adyton, il est évident que cette eau devait continuer sa course, et elle ne pouvait passer qu'à travers le mur pélasgique qui soutient la terrasse du temple. Ce point une fois trouvé, la ligne qui le joindrait à la fontaine d'H. Nicolaos (Cassotis) traverserait l'emplacement du temple à l'endroit où se trouvait l'adyton. Or le mur pélasgique que nous avons dégagé présente à mi-hauteur un trou circulaire, de deux à trois centimètres de diamètre, qui le traverse entièrement (O sur le plan). Un bâton de plus de deux mètres y a été enfoncé sans atteindre l'extrémité, et en a été retiré couvert d'une boue liquide, malgré la sécheresse de la saison. Faute d'instruments, il a été impossible de le nettoyer pour rouvrir le passage à l'eau. Elle y a coulé toutefois, et pendant longtemps, car elle a laissé sur le mur

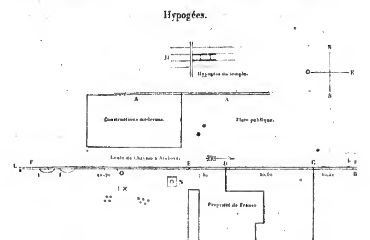
[1] Plutarque parle aussi de cette source de l'adyton, πηγή τοῦ ἀδύτου.

des traces certaines de son passage. Au-dessous du trou par lequel elle s'échappait, est une croûte épaisse formée par les matières calcaires qu'elle entraînait avec elle. Chose curieuse, dans l'antiquité cette eau a cessé de couler pendant un certain temps; on peut même préciser l'époque de l'interruption, car sous la croûte qu'elle a déposée sont des inscriptions qu'on peut placer entre 220 et 160 av. J. C. A cette époque, elle ne sortait donc plus par cette ouverture. Elle avait repris son cours du temps de Plutarque, qui, assis sur les degrés méridionaux du temple, parle de ce soupirail (ἀναπνοή) comme étant devant lui. Cicéron [1], qui avait été à Delphes, dit que, de son temps, la force souterraine dont l'exhalaison remplissait la Pythie d'une fureur divine paraissait s'être évaporée, comme un fleuve qui a changé de cours ou s'est tari. — On sait combien sont capricieuses les sources dans les pays ébranlés par les tremblements de terre, elles tarissent brusquement et non moins brusquement reprennent leur cours. Il serait curieux de savoir exactement à quelle époque a eu lieu cette interruption. Serait-ce au tremblement de terre mentionné en 275, à l'approche des Gaulois? Les inscriptions dont j'ai parlé sont postérieures de soixante ans. Il serait encore plus curieux de savoir si à cette interruption a correspondu une diminution dans le dégagement des gaz qui produisaient l'hallucination de la Pythie et, par suite, dans la renommée de l'oracle, que les moyens artificiels employés par les prêtres ne suffisaient pas à maintenir. On pourrait le supposer d'après le passage de Cicéron et la décadence de l'oracle au temps de Strabon. C'est une simple indication à laquelle on peut songer, mais non accorder l'importance d'un fait avéré. Revenons aux conséquences plus certaines et plus pratiques, parce qu'elles ont pour principe une réalité, l'existence de ce soupirail. La ligne qui le joint à la fontaine d'H. Nicolaos traverse le temple à l'endroit où se trouvait l'adyton. Le point précis où l'on doit chercher la fissure du rocher est le point d'intersection de cette ligne avec une autre ligne menée parallèlement au degré encore subsistant du temple. Pour plus de sûreté, on pourrait fouiller sur toute la largeur du temple. On peut même fixer la profondeur à laquelle il faudrait pousser les travaux, en se souvenant que le niveau de l'adyton était plus bas que celui de la

[1] Cicéron, *De Div.* I, xix.

cella. Le niveau de la cella est marqué par le pavé même du temple que j'ai retrouvé dans un sondage que j'ai fait faire lors de mon premier voyage à Castri et dont il me reste à parler.

Hypogées.



Diodore et Strabon rapportent que les généraux phocidiens, après avoir pillé les offrandes d'or et d'argent, voulurent trouver les richesses dont parle Homère; ils crurent qu'il existait un trésor caché sous terre. Des fouilles furent entreprises, mais la nuit, et l'on chercha surtout aux environs de l'autel et du foyer. Le dieu sauva ses richesses par un prodige : un tremblement de terre jeta l'épouvante parmi les travailleurs et fit renoncer à l'entreprise. L'instigateur était un homme qui lisait les poëtes au point de vue pratique et qu'avait frappé ce vers d'Homère.

> *Οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἐέργει*
> *Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἐνὶ πετρηέσσῃ.*

L'explication ordinaire de ce vers ne le satisfaisait pas, il voulait, et avec raison, lui donner un sens plus précis : *οὐδός* n'est pas la partie pour le tout, le seuil du temple pour le temple tout entier; c'est proprement le seuil, le pavé du temple; *ἐντός*, dans

l'intérieur, ajoute une nouvelle précision. Le vers d'Homère désigne donc les richesses enfermées sous le pavé du temple, c'est donc là qu'il faut fouiller. Cette interprétation fait honneur, sinon à la piété du commentateur, du moins à sa sagacité. Je ne sais si de son temps il y avait un grand trésor d'or et d'argent, comme il se le figurait, mais certainement il existait sous le temple des chambres souterraines, et elles existent encore de nos jours. Pendant mon premier voyage à Castri, un habitant m'assura que dans son enfance il était descendu dans un souterrain qui allait jusqu'à la montagne. L'exagération était évidente; mais le fait était possible, car l'emplacement qu'il indiquait était la cour située au nord de la place de Castri, et par conséquent dans l'intérieur du temple. Je me décidai donc facilement à faire une fouille en cet endroit; et le succès confirma le dire du Castriote et donna raison à l'antique commentateur d'Homère, qui avait indiqué aux généraux phocidiens les hypogées du temple[1].

A un pied environ au-dessous du sol actuel, on mit à découvert un couloir perpendiculaire au degré A. Une des assises enlevée au mur nous donna accès dans une première chambre souterraine. C'est un carré presque parfait, 1m,50 de large sur 1m,20 de long. Je n'ai pu déterminer exactement la hauteur, parce que la terre avait recouvert le pavé. On voyait encore trois assises d'une longueur égale à celle du mur, et de 0m,45 de hauteur. Mon guide m'assura que le sol était plus bas d'un mètre et qu'il était pavé en mosaïque. Je suis assez disposé à le croire par la façon dont il me l'expliqua. Au lieu du mot grec que je ne comprenais pas, il employa une périphrase qui parlait aux yeux : il ramassa plusieurs cailloux de couleurs différentes et les mit à côté l'un de l'autre pour me faire comprendre ce qu'il voulait dire; c'est là le témoignage d'un homme qui a vu la chose dont il parle. Cette chambre est recouverte par une seule pierre, qui d'un côté en forme le plafond, et de l'autre le pavé du temple; en dehors elle mesure deux mètres sur 1m,80. Une petite porte, percée au milieu du côté est, conduit dans une seconde chambre exactement semblable à la première, puis à une troisième. Celle-ci était presque comblée par la terre, et je ne pus m'avancer plus loin. Je pressai de questions les hommes qui prétendaient y être descendus autrefois; ils me dirent

[1] Voir le plan.

avoir parcouru ainsi une douzaine de chambres. Ils m'assurèrent en outre qu'entre ces chambres et le degré du temple il y avait une autre galerie semblable à celle où nous étions. En effet dans les angles, à droite et à gauche, sont pratiquées de petites portes qui devaient donner accès dans deux galeries de chambres parallèles. (Elles sont indiquées dans le plan par des lignes pointées.)

J'aurais vivement désiré pousser plus loin cette bonne fortune, faire déblayer les hypogées et remettre au jour le pavé du temple; mais la cour où étaient ces ruines appartenait à plusieurs propriétaires qui poussèrent les hauts cris. Ni les raisons, ni même l'argent, ne purent les décider à me laisser poursuivre; le sondage même que j'avais fait faire fut recouvert de terre. Quand je retournai à Delphes, et cette fois en compagnie de mon collègue M. Wescher, nos instances ne furent pas plus heureuses. Les habitants étaient encore plus effrayés en voyant les fouilles que nous faisions sur un autre point; ils étaient convaincus que, partout où l'on trouverait des antiquités, le gouvernement les exproprierait, et, bien entendu, ne leur payerait pas l'indemnité promise. Il est donc important de signaler exactement la place de ces chambres souterraines dont rien au dehors ne trahit l'existence. Elles se prolongent sous les maisons (H). Un des propriétaires m'affirma les avoir vues en construisant son habitation; mais il est encore moins possible d'y fouiller, tant que le village et les habitants n'auront pas été transportés ailleurs. — L'appareil de ces chambres est de la meilleure époque; elles ont succédé à celles qui devaient exister aussi dans le temple primitif et que désigne le vers d'Homère. Quel était leur usage? La beauté de leur construction, le soin de les paver en mosaïque montrent que ce n'étaient pas de simples substructions; l'attention à ne les faire communiquer que par des passages très-étroits fait supposer qu'on devait y renfermer des trésors. L'entrée même devait être connue seulement des prêtres et soigneusement cachée; car nous y avons pénétré, non par une porte, mais par l'ouverture que laissait une assise enlevée. Serait-ce par hasard une trace des fouilles faites par les Phocidiens, et dont on voyait des vestiges au temps de Strabon?

Trois côtés du temple étaient seulement accessibles : ce sont les trois dont parle Pausanias; car il est peu probable qu'il eût repassé devant le côté méridional, qu'il avait déjà vu une première fois en allant de la façade orientale à la façade occidentale, s'il eût

pu passer devant le côté nord. C'est dans l'espace compris entre ce côté et la fontaine Cassotis qu'il faut placer ces jardins immortels où pousse le laurier sacré, dont parle l'Ion d'Euripide[1].

Ἄγ' ὦ νεηθαλὲς ὦ
καλλίστας προπόλευμα δάφνας.....,
κήπων ἐξ ἀθανάτων,
ἵνα δρόσοι τέγγουσ' ἱεραὶ
τὸν ἀέναον παγὰν
ἐκπροϊεῖσαι.

Cette rosée sacrée, cette source intarissable dont il parle, n'est-ce pas la fontaine Cassotis, dont l'onde entretenait une fraîcheur nécessaire au laurier? Le laurier lui-même semble immortel, comme le dit le poëte. Dans la cour d'H. Georgios, Ulrichs a vu croître un beau laurier, qui venait de périr quand j'allai à Castri au mois de septembre; on en avait planté une nouvelle tige lorsque j'y retournai au printemps. Curieux exemple de la façon dont certaines traditions se perpétuent en Grèce et sont chères aux habitants, quoiqu'ils en ignorent l'origine.

Pour le touriste qui ne fait que traverser le village de Castri, à vrai dire le temple de Delphes n'existe plus; quelques tambours de colonnes épars çà et là, un degré du soubassement, des hypogées cachés sous le sol, le tout au milieu de misérables cabanes: il n'y a rien là qui saisisse comme les ruines grandioses de l'Acropole. Mais il n'en est plus de même après un long séjour; on finit par s'attacher à ces vieilles pierres, à les relever par l'imagination; on sent, à l'aspect de ces rochers d'une majesté sauvage, que de grandes choses ont dû s'y passer. Et lorsque le soleil levant dore de ses premiers rayons les cimes des Phædriades, il semble voir, dans l'ombre qui couvre encore le village, se dresser le temple de l'antique cité, debout sur sa terrasse élevée, entouré de ses magnifiques colonnades, dominant ce peuple de statues qui l'entoure; on s'attend presque à entendre les vers du poëte[2]: « Déjà le char éclatant du soleil brille sur la terre, et ses feux chassent les astres dans la nuit divine. Les roches inaccessibles du Parnasse s'illuminent et annoncent aux mortels l'astre du jour. La fumée

[1] Euripide, *Ion*, 114.
[2] *Id. ibid.* v. 83.



MUR PELASGIQUE

au dessous du temple d'Apollon à Delphes

de l'encens s'élève vers le ciel. Ô Delphiens, serviteurs de Phébus, allez vers les eaux argentées de Castalie, et, purifiés par cette onde pure, dirigez-vous vers le temple..... Déjà les oiseaux quittent leurs retraites du Parnasse[1]. »

CHAPITRE V.

MUR PÉLASGIQUE. — COLONNE DES NAXIENS. — AUTRES RUINES. — TEMPLES DES NYMPHES ET DE LA TERRE.

Le temple s'élevait sur une terrasse que soutenait un mur pélasgique. Avant d'en commencer la description, je crois devoir rappeler dans quel état était cette partie du village avant les fouilles. La portion orientale du mur (BC) avait été mise au jour par Ot. Müller, que la mort vint frapper au milieu de son travail; les inscriptions furent publiées par son ami Curtius, et une seconde fois par Lebas. A la suite, le propriétaire du terrain voisin, Franco, fit déblayer le mur sur une longueur de vingt mètres; mais ce fut une perte plutôt qu'un gain pour la science. Cet homme, ancien officier d'irréguliers, était un petit tyran de village; grâce à son andace et à sa violence, il devint, pendant les troubles, la terreur des habitants et de l'autorité. Cette partie du mur, qui appartenait au domaine public, fut usurpée et renfermée dans des bâtiments. Alors commença l'œuvre de destruction; les pierres furent arrachées du mur et brisées pour servir de matériaux, les assises helléniques renversées, pour en arracher les scellements de plomb. L'amende prononcée contre lui, sur les plaintes de l'inspecteur des antiquités, ne fit qu'aggraver le mal : jusque-là il avait détruit par intérêt, il détruisit par vengeance. Une partie du mur est visible dans une de ses bâtisses, et il en permet l'accès à quelques étrangers; une autre partie est cachée à tout le monde, et d'ailleurs l'obscurité complète qui y règne ne permettrait de rien distinguer. Aucune

[1] Malgré la désolation de ce sol rocheux, les habitants de Castri sont fiers de leur pauvre pays et se regardent comme supérieurs à leurs riches voisins de Chrysso et d'Arachova. Un jour que j'étais assis près des ruines du Gymnase, songeant à toutes ces splendeurs passées et contemplant ce site grandiose, un jeune Grec s'approcha de moi et me dit avec un accent de triomphe : « N'est-ce pas qu'elle est belle, ma patrie? »

inscription de cette partie n'a été publiée. Voilà ce qu'on connaissait de ce mur. Tout le reste (DF) était sous terre; le niveau même était tellement exhaussé, que les assises supérieures étaient à plus de trois pieds sous le sol. Au lieu de deux terrasses superposées, le terrain présentait une pente rapide qui descendait de la route principale à un chemin secondaire.

Tel était l'état des lieux au mois de septembre 1860, lorsque je vins pour la première fois à Castri réunir les éléments de mon mémoire. Je ne songeais nullement à faire des fouilles en cet endroit, et bien des voyageurs m'avaient précédé sans y songer davantage. Mais la découverte des hypogées fixa l'emplacement du temple d'une manière certaine; l'assise encore en place dans la maison (A') me prouva que le degré continuait dans la direction de l'ouest, plus loin que je ne l'avais d'abord supposé. Par conséquent, le mur qui soutenait la terrasse devait également continuer dans cette direction. Un sondage était le meilleur moyen de vérifier mon hypothèse, de m'assurer si le mur existait encore et s'il était couvert d'inscriptions, comme dans la partie déjà connue. Après de longues négociations, je triomphai des défiances du propriétaire, des objections des ouvriers grecs, qui ont la prétention de diriger celui qui les emploie et qui trouvaient mon entreprise insensée. A quatre pieds au-dessous du sol, parurent les assises helléniques qui couronnent le mur pélasgique, puis le mur lui-même, où les inscriptions commençaient dès le haut; j'en copiai sur-le-champ une quarantaine. Comme j'avais fait faire ce sondage (Ff) à la partie la plus éloignée de la partie déjà connue, l'existence du mur en cet endroit suffisait pour me prouver qu'il continuait sans interruption jusqu'à la maison de Franco, et il était très-probable qu'il était couvert d'inscriptions au centre comme aux deux extrémités. Cette première campagne finie, je retournai à Athènes, en me proposant de revenir terminer ce que j'avais commencé, et sûr désormais du succès de ces fouilles. Mais les difficultés de toute espèce que j'avais rencontrées de la part des habitants et l'immensité du travail de la transcription m'avaient convaincu que, si je retournais seul à Delphes comme j'y étais allé la première fois, il me serait impossible de mener cette entreprise à bonne fin. Je proposai donc à mon collègue M. Wescher de partager avec moi les fatigues et les résultats de ces travaux. Grâce à cette association, nous avons pu sur-

monter, non sans peine, les obstacles qui attendent tous ceux qui veulent entreprendre des fouilles en Grèce; nous avons pu surtout donner avec sûreté le texte de quatre cent soixante inscriptions, qui sont au nombre des documents épigraphiques les plus considérables et les plus précieux qui restent de l'antiquité. Après ces explications que j'ai crues nécessaires, j'arrive aux ruines elles-mêmes.

Le mur pélasgique s'étend de l'est à l'ouest, dans une direction parallèle au côté méridional du temple. La longueur de ce mur, dans la partie actuellement visible, est de quatre-vingts mètres; mais elle était plus considérable. L'angle B en marque l'extrémité à l'est. Les pluies du printemps ont mis à découvert une pierre des assises supérieures (b) du mur oriental. De l'autre côté, un chemin et des maisons nous ont empêchés d'atteindre l'angle occidental. Le propriétaire de la maison L disait l'avoir rencontré en construisant sa demeure. On peut donc évaluer la longueur totale à quatre-vingt-dix mètres. Des deux extrémités partaient à angles droits deux murs qui isolaient et maintenaient la terrasse sur laquelle s'élevait le temple. Au nord, il n'y avait pas de mur de soutenement, puisque de ce côté il n'y avait pas de terrains à retenir. Le même système est appliqué au temple de Sunium, également construit sur un terrain en pente : les murs de soutenement n'existent que de trois côtés et pour la même raison.

La hauteur du mur n'est pas constante, elle va en diminuant, de l'ouest à l'est, de 3 mètres à 2^{m},50. Il faut y ajouter plusieurs assises helléniques, d'une hauteur moyenne de 0^{m},45 par assise. Nous avons fouillé plus profondément pour nous rendre compte du mode de construction employé dans cette muraille.

Plusieurs lits de blocs de grande dimension, jetés irrégulièrement forment le soubassement qui fait saillie. Sur ce fondement solide s'élève le mur lui-même, qui est double; ce doublement était nécessaire, si l'on songe qu'il ne s'agissait pas d'enclore ni de fermer une construction, mais de soutenir une masse de terre considérable. Le but a été atteint; car depuis plus de trente siècles le mur subsiste, et dans toute la partie que nous avons dégagée, il est intact. C'est, je crois, le seul mur pélasgique qui soit parvenu jusqu'à nous dans un état aussi parfait de conservation. La construction se rattache à ce qu'on appelle la seconde époque pélasgique. Ce ne sont plus des quartiers de roc entassés, comme

aux fortifications de Tyrinthe; il y a moins de force matérielle, mais plus d'art, et, sans être aussi colossal, son aspect est encore grandiose. Les blocs, en pierre commune du Parnasse, sont irréguliers, mais taillés et joints exactement; les pierres sont d'assez grande dimension; l'une d'elles, par exemple, a 1m,50 sur 2 mètres. Les Pélasges n'ont employé ni le ciment, comme les Romains, ni même les scellements en plomb, comme les Grecs; la masse des pierres et l'exactitude des joints assurent la solidité de leurs constructions. Une particularité remarquable, c'est la courbe des lignes de jonction. Dans les autres murs pélasgiques, la ligne droite domine; ici c'est la ligne courbe, et elle décrit les sinuosités les plus capricieuses. Cet usage des courbes se retrouve à la terrasse de Marmaria, à celle d'H. Georgios et dans toutes les constructions pélasgiques de Delphes; il leur donne un cachet original et semble marquer une période distincte dans l'histoire de cet art reculé.

La face du mur a été aplanie avec soin, mais par un travail postérieur à la construction. Quand les pierres ont été mises en place, elles n'étaient pas encore taillées comme elles le sont maintenant; les côtés seuls avaient été préparés et la face restait brute. C'est seulement après l'achèvement du mur qu'elle a été travaillée à son tour. La preuve en est dans les pierres qui appartiennent à la fois au soubassement et au mur lui-même : la partie inférieure, qui devait demeurer cachée sous terre, a été laissée brute et en saillie; la partie supérieure du même bloc, destinée à paraître, a été seule travaillée. C'est ce qui explique comment on a pu obtenir une surface plane d'une aussi grande régularité. Encore un procédé que nous retrouvons dans les constructions helléniques, et notamment dans celles de l'Acropole : on laissait aux blocs déjà taillés et mis en place une épaisseur de quelques centimètres, qui ne devait être abattue qu'après l'achèvement de l'édifice, et bien souvent le temps a manqué pour y mettre la dernière main; imperfection qui nous laisse deviner un secret de l'ancienne construction. Les Grecs l'avaient-ils emprunté aux Pélasges? Les murs de Delphes permettent de le supposer.

L'admiration est un sentiment réservé pour les chefs-d'œuvre; on n'ose donc employer ce mot pour un simple mur, construction d'un genre secondaire. Toutefois comment se défendre d'un vif sentiment d'étonnement à la vue de ce mur, qui se développe sur

une longueur de quatre-vingt-dix mètres, intact, après tant de siècles, comme au jour où il fut achevé? Sa masse a résisté au temps, à la poussée des terres, à la destruction des hommes, aux tremblements de terre; à force de solidité, il est presque beau, et l'on se demande quelle était cette race primitive des Pélasges qui a su construire de tels ouvrages. Leur grandeur avait vivement frappé les Grecs eux-mêmes; ils les attribuaient à des ouvriers fabuleux, d'une force surhumaine. Selon la tradition homérique, une foule innombrable avait travaillé aux murs de Delphes, sous les yeux d'Apollon et sous la direction de ses deux architectes chéris, Agamède et Trophonius.

Après l'incendie du premier temple de Delphes, toute cette partie fut remaniée. Les nouveaux constructeurs ne songèrent pas à détruire l'œuvre de leurs devanciers, mais à s'en servir. Le sommet du mur fut aplani avec soin et surmonté de quelques assises helléniques en tuf calcaire. La nature même des matériaux, semblable à celle des colonnes et des soubassements du temple, montre qu'il faut rapporter ce travail à la même époque et au même architecte, Spintharos le Corinthien. Ces assises helléniques avaient complétement disparu dans la portion du mur déjà connue; nous les avons retrouvées en partie, conservées dans le champ où nous avons fouillé. Il y en a encore en place, tantôt un rang, tantôt deux, jamais plus de trois, d'une hauteur moyenne de o^{m},45. Quelques-unes sont à moitié poussées en dehors, d'autres tout à fait tombées. Selon l'usage des Grecs, elles ont été unies, non par du mortier, mais par des scellements en plomb qui ont la forme d'un double T. Ces assises devaient être couronnées par un ornement quelconque. Nous avons trouvé au-dessous du mur un très-grand nombre de pierres d'H. Élias qui présentent trois bandes, comme les frises ioniques, mais creusées plus profondément. Leur nombre et la place où elles furent découvertes prouvent qu'elles proviennent d'une construction voisine; la hauteur à laquelle quelques-unes se sont rencontrées ne permet pas de supposer cette construction dans la terrasse inférieure; reste donc qu'elles soient tombées de la terrasse supérieure. Était-ce le couronnement du mur? Il n'y aurait rien de contraire aux habitudes des Grecs de le supposer surmonté d'une sorte de frise ionique, et pour ces moulures on a employé une pierre d'un grain plus compacte et d'une plus belle apparence que le tuf cal-

caire. C'est une supposition, mais qui se présente si naturellement, que j'ai cru pouvoir la proposer avec quelque confiance.

Les inscriptions dont le mur est couvert contribuent à lui donner un aspect original. Je n'en ai jamais vu un si grand nombre réuni dans un même endroit; en ajoutant à celles que nous avons transcrites celles qu'avait déjà relevées Curtius, celles de la maison de Franco et celles de la partie occidentale, qui est encore sous terre, on peut évaluer le nombre total à un millier, et bien plus encore, si, comme il est probable, les deux murs latéraux portent aussi des inscriptions. La plupart sont des actes d'affranchissement plus ou moins développés, avec des clauses différentes; mais il y a aussi des décrets honorifiques, des droits de proxénie, des donations, des listes de jeux; enfin tous les actes faits en l'honneur ou sous la protection du dieu. La plus longue compte trois cent vingt-cinq lignes, et quatre ont quatre-vingts lignes; mais ce sont des exceptions; d'ordinaire elles ont de cinq à vingt-cinq lignes, de grandeur tout à fait inégale. Aucun ordre régulier n'a été suivi dans leur disposition; les actes les plus divers, par exemple la liste des proxènes et les listes des jeux, sont voisins; au milieu des affranchissements sont des décrets honorifiques. Ni l'ordre des archontes, ni même celui des prêtres d'Apollon n'a servi de règle; les actes d'une même année sont le plus souvent groupés, mais parfois aussi dispersés sur toute la surface de la muraille[1]. Quant aux divisions que semblent indiquer au premier coup d'œil deux surfaces larges d'un mètre (h, h) et laissées vides depuis le haut jusqu'en bas, elles ne paraissent être que la trace de deux murs venant s'appliquer à la muraille pélasgique. La seule chose qu'on puisse constater avec certitude, c'est que les inscriptions ont été gravées en montant de bas en haut. En effet, la partie inférieure ne présente pas de lacunes, tandis que dans la partie supérieure il reste un assez grand nombre de places vides. Quelques preuves de détail vien-

[1] On pourrait en citer des exemples nombreux; je me contente d'en prendre quelques-uns au hasard. Deux actes de l'archontat d'Andronicos sont, l'un au numéro 50, l'autre au numéro 160 de notre Recueil des inscriptions inédites de Delphes. Les numéros 69, 154, 364, très-éloignés l'un de l'autre, appartiennent non-seulement à la même année, mais au même semestre; les numéros 66 et 225 sont du même mois. Il n'est donc pas possible de croire qu'on a gravé ces inscriptions, d'après un ordre spécial, en allant de l'est à l'ouest.

nent confirmer cette première vue d'ensemble. Au numero 253, il est fait mention d'une dette à payer; le numéro 254, qui est placé au-dessus, est la quittance de cette même dette, acte évidemment postérieur. Quand on trouve plusieurs actes du même archonte, c'est toujours celui qui est daté du premier mois qui est gravé en dessous. Tel est le seul ordre qu'on puisse reconnaître dans ces inscriptions. On a commencé par le bas, immédiatement au-dessus du soubassement et au niveau du sol; puis, on a continué de graver les inscriptions en montant. Dans la partie centrale, le sommet du mur pélasgique a été atteint; à quelques endroits même, les assises helléniques ont été envahies, quoique le tuf calcaire ne soit pas très-propre à recevoir des inscriptions.

Pareille diversité dans les inscriptions elles-mêmes. A première vue, on croirait souvent que deux inscriptions placées côte à côte ont été gravées à trois siècles de distance l'une de l'autre, tant il y a de différence pour la forme des lettres et l'orthographe, et cependant elles sont du même archonte; il n'y a qu'une différence d'un mois : c'est la main-d'œuvre qui a varié. C'est une nouvelle preuve de la défiance qu'il faut apporter pour déterminer l'époque d'une inscription d'après la forme des lettres et l'orthographe. Les renseignements historiques peuvent presque seuls donner la certitude. L'exécution matérielle n'est pas sujette à moins de diversité. Le plus souvent la surface de la pierre a été travaillée de nouveau et polie avec soin; les lignes sont tracées d'avance pour guider le graveur, précaution qui n'a pas toujours beaucoup servi; les lettres sont petites, mais élégantes et visibles. D'autres au contraire sont tracées à la pointe, les lignes irrégulières, la grandeur des lettres inconstante : on sent la hâte et l'économie. L'orthographe est quelquefois négligée et violée sans respect; en d'autres cas, elle a été l'objet d'une révision soigneuse qui a fait corriger les lettres fautives et ajouter celles qui manquaient. Tantôt l'inscription se renferme sur une seule pierre, sur les contours de laquelle est réglée la longueur des lignes, tantôt elle passe d'une pierre à l'autre, grâce à l'exactitude des joints. Quelques-unes de ces inscriptions étaient peintes en rouge, et, chose étonnante, toutes celles qui ont reçu de la couleur se trouvent dans l'espace ED; ce terrain appartient au propriétaire voisin, qui, lors de mon premier voyage, m'avait laissé creuser plus bas que le niveau actuel; mais il l'avait comblé de nouveau, et il refusa de

laisser rouvrir cette fouille quand je retournai à Delphes pour la seconde fois et avec mon collègue M. Wescher. J'aurais désiré lui faire constater ce fait, et la singulière irrégularité avec laquelle la couleur avait été appliquée; mais le vermillon était trop éclatant pour que j'aie conservé aucun doute à ce sujet. La couleur semble avoir été mise pour distiuguer les différentes inscriptions, qui sont plus pressées en cet endroit; quelques-unes seulement ont été peintes, et pas entièrement; à l'une d'elles, par exemple, les cinq premières lignes sont peintes en rouge, les suivantes ne le sont que de deux en deux. Il semble qu'on ait cherché par là à en rendre la lecture plus facile.

Le terrain où nous avons fouillé était rempli de pierres de toute espèce, provenant de constructions antiques; mais la plupart sont informes et n'ont aucune signification. Les morceaux les plus intéressants et les plus nombreux sont les tambours de colonnes et les deux moitiés de chapiteaux doriques en tuf calcaire provenant du temple, plusieurs fragments de chapiteaux ioniques en marbre blanc, et ces grandes pierres d'H. Élias à trois bandes, que j'ai attribuées au couronnement du mur pélasgique. Au point X, trois petites assises en marbre blanc un peu rosé sont encore en place; on ne peut en voir la signification, mais elles prouvent que des offrandes s'élevaient également sur cette terrasse inférieure.

Colonne des Naxiens.

Plus loin, en allant vers l'est et à une distance de deux mètres du mur, est la colonne des Naxiens (N) dont la forme et l'inscription méritent d'attirer notre attention. L'inscription est gravée sur la base en grands caractères, bien soignés.

1 ΔΕΛΦΟΙΑΠΕΛΩΚΑΝ
2 ΝΑΞΙΟΙΣΤΑΝΠΡΟΜΑΝΤΗΙΑΝ
3 ΚΑΤΤΑΑΡΧΑΙΑΑΡΧΟΝΤΟΣ
4 ΘΕΟΛΥΤΟΥΒΟΥΛΕΥΟΝΤΟΣ
5 ΕΠΙΓΕΝΕΟΣ

Le sens n'est pas douteux : il s'agit du droit de consulter les premiers l'oracle, que les Delphiens accordent ou plutôt restituent aux habitants de Naxos, suivant les anciennes conventions. Ils constatent ce privilége par l'érection d'une colonne honorifique, sur laquelle il est gravé, comme les Lacédémoniens et les Athéniens

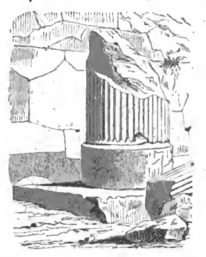
l'avaient fait, au temps de Périclès, en le gravant sur le front et le flanc droit du loup d'airain.

Par une exception assez rare, cette inscription n'est pas écrite dans le dialecte éolo-dorien, qui avait prévalu à Delphes, et qu'on retrouve dans tous les actes d'affranchissement, quelle que soit la patrie du vendeur. Τάν au lieu de τήν appartient à ce dialecte delphique; mais προμαντήίαν, au lieu de προμαντεία, que l'on trouve dans tous les décrets honorifiques du mur pélasgique, est ionien. Il en est de même de la forme des lettres, surtout du Ξ [1], qui est de l'alphabet ionien et qui se retrouve dans une autre inscription des Naxiens, à Délos, inscription qui est de la fin du v° siècle avant Jésus-Christ, selon l'opinion très-plausible de Bœckh. En tout cas, on ne peut descendre jusqu'à l'époque macédonienne, où l'ionien commença à disparaître des actes publics. L'histoire de Naxos est peu connue et elle n'a jamais été très-importante; mais si cette île put jamais obtenir le droit de προμαντηία, il n'est pas vraisemblable que ç'ait été à l'époque de la domination macédonienne, mais plutôt au temps de l'indépendance de la Grèce. A cette époque, la piété des Naxiens pour Apollon est attestée par la restauration de la grande statue qu'ils lui avaient consacrée à Délos [2], et qu'ils relevèrent quand elle fut écrasée par la chute du palmier de Nicias. Peut-être faut-il rattacher à cette restauration le renouvellement de leurs anciens priviléges.

L'époque est moins importante pour l'inscription elle-même que pour la colonne, qui est d'une forme dont jusqu'ici on n'avait pas d'exemple. La large dalle de marbre sur laquelle elle repose s'appuie sur un rocher qui sort du sol et qui a été taillé pour la recevoir. Sur cette dalle est une base de 0m,49 de haut, ronde et sans moulures, qui porte l'inscription; la colonne est de même grosseur que la base; il n'en reste que la partie inférieure, mais elle présente cette particularité, qu'elle a quarante-quatre *cannelures doriques;* ces cannelures sont peu profondes à cause de leur nombre même, mais l'absence de baguettes et l'arête vive ne permettent pas d'y voir une colonne ionienne ou corinthienne. Voilà donc un nouveau genre de colonne appartenant à la meilleure époque de l'art grec, une colonne dorique, mais avec une base qui n'est pas en

[1] Franz. p. 103.
[2] Plut. *Nic.* III.

saillie sur le fût et un nombre de cannelures presque double du nombre ordinaire (24). La colonne des Naxiens n'était pas une exception, mais il semble qu'il y ait eu un genre particulier pour les colonnes honorifiques, car nous avons trouvé près de là trois autres tambours ayant également quarante-quatre cannelures doriques, mais d'un diamètre plus petit et par conséquent appartenant à d'autres colonnes de même espèce. La partie inférieure du fût de la colonne des Naxiens est évidée. Était-ce pour recouvrir une offrande précieuse, pour cacher un trésor? C'est la première idée qui vint à nos ouvriers, et ils s'empressèrent de chercher.



Mais d'autres pillards les avaient précédés, et, guidés par le même espoir d'un trésor caché, ils avaient pratiqué une ouverture dans le bas de la colonne. Le chapiteau n'a pas été trouvé; il serait curieux de savoir s'il avait aussi subi quelque modification; peut-être est-il enfoui dans les terrains à l'est; mais il a fallu s'arrêter devant les limites de la propriété voisine.

Sphinx.

Non loin de cette colonne, et plus près du mur, était un sphinx ou plutôt les débris d'un sphinx en marbre blanc : le corps, moins la tête et le train de derrière; les ailes, brisées en plusieurs morceaux, mais qu'on peut rajuster et rétablir entièrement. Tout mutilé qu'il est, il permet encore de voir de quelle manière les artistes grecs avaient représenté ces êtres fabuleux et fondu les divers membres dont leur imagination les avait composés. Les Égyptiens s'étaient complu à représenter des sphinx; en Grèce, la tradition d'Œdipe devinant l'énigme était une des traditions les plus anciennes et les plus répandues.

L'artiste l'a représenté, non pas accroupi comme le sphinx

égyptien, mais debout; les jambes sont brisées, mais ce qui reste de la partie supérieure suffit pour indiquer la position; le corps est celui du lion, d'un travail assez vigoureux; les ailes sont celles de l'aigle, mais elles ne sont ni étendues ni repliées; elles se recourbent en avant et les pointes viennent jusque derrière la tête, représentation inexacte de la nature, mais type convenu qui se retrouve sur les monnaies de Chio. La régularité symétrique des plumes rappelle les ailes des taureaux assyriens de Khorsabad. La poitrine présente encore une différence avec les sphinx égyptiens : ce n'est pas celle d'une femme, mais celle de l'aigle, et les plumes sont disposées avec la même symétrie qu'aux ailes. La tête a disparu, mais le bas des boucles qui tombaient sur le cou et les épaules montre avec évidence que c'était une tête de femme. Ce sphinx ne pouvait être mieux placé qu'à Delphes, près du sanctuaire d'Apollon dont les oracles étaient moins des réponses que des énigmes. C'était une offrande bien ancienne, car les ailes et surtout la poitrine et le corps sont d'un travail archaïque; mais rien ne peut nous indiquer l'origine de cette offrande, par quel peuple et à quelle occasion ce sphinx fut consacré. La place où il fut trouvé donne lieu de croire qu'il a été précipité de la terrasse supérieure; dans la chute, le tronc, qui offrait une masse compacte, a résisté, mais les ailes, moins solides et en saillie, ont été brisées. Tous les morceaux ont été retrouvés près du corps. La tête manquait, soit qu'on ait décapité le monstre avant de le précipiter, ou qu'elle soit tombée un peu plus loin. Mais nous étions arrivés à la limite, et nous avons été obligés de nous arrêter, bien à regret; car c'est de ce côté que nous avons trouvé les inscriptions les plus intéressantes, et le plus de débris de sculpture et d'architecture.

Exèdre.

A une quinzaine de mètres au-dessous de la colonne des Naxiens, mais à un niveau beaucoup plus bas, est une petite terrasse hellénique formée seulement de trois assises. La différence de niveau entre les terrasses rend nécessaire l'existence d'un mur intermédiaire. L'espace compris entre le mur pélasgique et l'hellénique (Hellenico), qui forme le péribole, était divisé en plusieurs petites terrasses d'une hauteur médiocre, étagées les unes au-dessus des autres, comme les gradins d'un théâtre; disposition

qui avait frappé les anciens et leur avait suggéré cette comparaison toute naturelle (θεατροειδής). Ces terrasses, enfermées dans l'enceinte sacrée, devaient, elles aussi, être couvertes de trésors et d'offrandes, et traversées par des chemins particuliers qui aboutissaient à ces nombreuses sorties dont parle Pausanias. La petite terrasse que nous avons découverte semble avoir été, non pas un mur de soutenement, car elle n'est pas assez solide pour résister au poids des terres et elle forme un angle à l'O. mais plutôt une plate-forme destinée à soutenir un petit édifice. En effet, au pied, nous avons retrouvé presque au complet les débris d'un monument demi-circulaire. Les dimensions sont petites, mais les moulures ont une simplicité de bon goût; il y a une certaine recherche dans le choix des matériaux, car les parties inférieures sont en pierre d'H. Élias. Est-ce l'exèdre que Dodwel vit encore debout au commencement du siècle et qui aurait été renversé et englouti pendant la guerre de l'indépendance? Parmi les débris, un petit morceau de la frise a une grande importance pour l'histoire de l'art. Sur la pierre sont sculptés de petits ornements, se rapprochant de la fleur dont la forme légère et gracieuse rappelle les arabesques des Thermes de Titus. Ce n'est donc pas aux Romains qu'il faut rapporter l'invention de ce genre d'ornement, mais aux Grecs; car ce petit exèdre est de l'époque grecque; sans parler de la simplicité et du bon goût des ornements qui l'indiquent clairement, les inscriptions qu'il porte en sont une preuve certaine. Ce sont des ventes d'esclaves, comme sur le mur pélasgique, et où l'on retrouve les mêmes noms de magistrats et de citoyens; une autre inscription, malheureusement mutilée, est un traité des Étoliens. Ces actes sont tous antérieurs à la conquête romaine, et par conséquent le monument sur lequel ils sont gravés est au moins du commencement du II[e] siècle ou de la fin du III[e] avant notre ère.

Temples des Muses et de la Terre.

Ces débris ne sont qu'une faible partie des monuments élevés sur les terrasses placées au-dessous du temple. A défaut de Pausanias, qui n'a pas parcouru cette partie du sanctuaire, Plutarque nous fournit une indication précieuse. Dans le dialogue sur les oracles de la Pythie [1], les causeurs, après s'être promenés au mi-

[1] Plut. *De Pyth. orac.* XVII.

lieu des offrandes, arrivent devant l'entrée du temple; l'un d'eux propose alors de s'asseoir pour continuer la discussion. Je cite le texte grec : *Περιελθόντες οὖν ἐπὶ τῶν μεσημβρινῶν καθεζόμεθα κρηπίδων νεὼ πρὸς τὸ τῆς Γῆς ἱερὸν τό τε ὕδωρ ἀποβλέποντες· ὥστε εὐθὺς εἰπεῖν Βόηθον, ὅτι καὶ ὁ τόπος τῆς ἀπορίας συνεπιλαμβάνεται τῷ ξένῳ. Μουσῶν γὰρ ἦν ἱερὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν ἀναπνοὴν τοῦ νάματος.* « Nous fîmes donc le tour pour nous asseoir sur les degrés méridionaux du temple, les regards dirigés vers le temple de la Terre et vers l'eau. Aussi Boéthos dit sur le champ que le lieu même venait au secours de leur hôte; car il y avait là un temple des Muses près du soupirail de l'eau. » Et quelques lignes plus loin, *Τὰς δὲ Μούσας ἱδρύσαντο παρέδρους τῆς μαντικῆς καὶ φύλακας παρὰ τὸ νᾶμα καὶ τὸ τῆς Γῆς ἱερὸν, ἧς λέγεται τὸ μαντεῖον γενέσθαι.* « Ils ont placé les Muses auprès de l'oracle, et, comme des gardiennes, près de l'eau et du temple de la Terre, à qui, dit-on, appartint l'oracle. »

Voilà donc deux temples dont aucun autre auteur n'a fait mention; heureusement le passage de Plutarque est assez précis pour permettre d'en fixer la place avec sûreté. Les promeneurs, tout en causant, ont tourné à l'angle sud-est du temple (*περιελθόντες*) et sont venus s'asseoir sur les degrés du midi. Le degré encore subsistant est précisément un de ces degrés du midi. Dans cette position, ils ont sous les yeux l'hiéron de la Terre et celui des Muses. Or, de cette place, on ne peut voir que les terrasses situées au-dessous du temple; la première, et celle qui frappe le plus, est celle où nous avons fait fouiller. Je ne comprends donc pas comment Ulrichs a pu placer l'hiéron des Muses près de la fontaine Cassotis, car cette fontaine est située, non pas au sud, mais au nord du temple, et il est matériellement impossible de l'apercevoir si l'on est assis sur les degrés du sud. Ce qui l'a sans doute trompé, c'est l'expression *ἀναπνοὴ τοῦ νάματος*; il a cru qu'elle désignait la fontaine Cassotis; mais il serait singulier d'employer cette expression au lieu des termes ordinaires, *κρηνή*, *πηγή*. Il faut donc y voir un autre sens; la traduction exacte de *ἀναπνοή* est *soupirail* : ce mot s'appliquerait bien à un courant d'eau qui s'est enfoncé sous terre et qui reparaît. Il y a là un rapport évident avec le passage déjà cité de Pausanias, que l'eau de Cassotis s'enfonce sous terre et passe dans l'adyton. Le soupirail dont parle Plutarque est celui par lequel elle s'échappe après avoir traversé

l'adyton. Or, dans le mur pélasgique, précisément dans la direction de la fontaine d'H. Nicolaos (Cassotis), est percé un trou par lequel l'eau a longtemps coulé, car elle a déposé sur le mur une croûte assez épaisse. Ce conduit est à présent obstrué, et l'eau a été obligée de chercher un autre passage : elle sort maintenant au pied de l'Hellenico, à l'extrémité d'une ligne droite passant par la fontaine de Cassotis et le trou que j'ai indiqué (O). On peut donc regarder presque avec certitude l'ouverture pratiquée dans le mur pélasgique comme le soupirail dont parle Plutarque. C'est là qu'il faut placer la chapelle des Muses; cette position s'accorde encore très-bien avec ce que dit l'un des interlocuteurs, que les Muses sont placées près du sanctuaire où se rendent les oracles, (*παρέδρους τῆς μαντικῆς*), car elle est immédiatement au-dessous de l'adyton. La muraille pélasgique porte les traces d'une construction qui venait s'y appuyer; de chaque côté de cette ouverture, est un espace large d'un mètre et où il n'y a pas d'inscriptions. Nous avons vu plus haut que ces vides n'indiquent aucune division : on peut donc supposer que cet espace était occupé par les deux parois d'une chapelle qui venaient s'appuyer sur le mur pélasgique.

Le temple de la Terre était situé sur la même terrasse et près de la chapelle des Muses (*φύλακας παρὰ τὸ νᾶμα καὶ τὸ τῆς Γῆς ἱερόν*). La place la plus exacte doit être la maison de Franco, qui occupe la partie orientale de cette terrasse. Le propriétaire m'affirma qu'en creusant pour construire sa demeure il avait trouvé un pavé formé de larges dalles. Le passage de Plutarque et la disposition des lieux ne sont pas contraires à cette assertion; on peut donc l'accepter comme vraie, d'autant plus qu'elle m'a été répétée par plusieurs habitants qui avaient été employés à ces travaux. Ce qui la confirme encore mieux, c'est l'inquiétude de cet homme lorsqu'il vit entreprendre des fouilles près de sa maison, son regret d'en avoir trop dit et son refus énergique à toutes nos demandes de nous laisser entrer dans la partie basse de sa maison. De plus, c'est en cet endroit (ED) qu'on a trouvé le chapiteau ionique et les trois tambours ioniques en marbre blanc, dont l'un a été transporté et dressé sur la place de Castri. On les a attribués, mais sans fondement, à la colonnade intérieure du temple d'Apollon. J'ai exposé dans le chapitre précédent les raisons qui rendent cette destination peu probable. On pourrait, avec plus de vrai-

semblance, les regarder comme des débris du temple de la Terre. Le chapiteau ionique, dont Curtius a donné le dessin, appartient à la meilleure époque de l'art grec; on le voit à la courbe gracieuse de la ligne qui unit les deux volutes, à la simplicité des ornements, des oves et des deux listels avec une petite fleur à l'angle. Ce sont les seuls débris qu'on puisse attribuer à ce temple de la Terre, et encore n'est-ce qu'une conjecture; mais l'existence d'un dallage antique et le passage de Plutarque ne peuvent pas laisser de doutes sur ce point, qu'il s'élevait sur la terrasse située immédiatement au-dessous du temple d'Apollon.

Parmi les débris qui furent trouvés, il y a une vingtaine d'années, en creusant la maison de Franco, il faut encore citer un bloc de marbre blanc qui semble avoir fait partie d'une frise : il est sculpté des deux côtés et représente un combat de fantassins contre des cavaliers. Près de là était une inscription qu'Ulrichs a copiée, mais qui depuis a disparu[1]. C'était une mention en l'honneur d'un général béotien dont la victoire avait délivré les Locriens Opuntiens de leur garnison. Les deux premiers vers, qui contenaient le nom du général, étaient effacés, mais le mot *φρουρά* fait supposer qu'il s'agit d'une garnison macédonienne chassée de la Locride par les Béotiens. Cette inscription devait être gravée sur la base d'une statue, et la place où Ulrichs l'a vue confirmerait l'opinion que j'avançais plus haut, que la terrasse méridionale du temple était couverte d'offrandes, comme la partie qui précédait le temple lui-même.

Le but de notre entreprise était de dégager le mur pélasgique et d'en relever les inscriptions dans la partie encore libre d'habitations; l'argent et le terrain mis à notre disposition ne nous ont pas permis d'aller plus loin. C'est peu en comparaison de ce qui reste à faire; mais c'est déjà beaucoup d'avoir commencé et d'avoir montré quelles richesses sont encore cachées dans ce sol de Delphes. En outre, on peut tracer avec plus de sûreté un plan pour des fouilles à venir : achever le dégagement de la muraille pélasgique sur toute sa longueur, où avec des inscriptions, on trouverait, je crois, beaucoup sous la maison de Franco, située à l'est;

[1] *Πεζοὶ δ' ἱππῆές τε γέρας θέσαν, οὓς προέηκεν*
Δᾶμος ὁ Βοιωτῶν τοῦδε μεθ' ἁγεμόνος,
Ῥυσαμένους Ὀπόεντα, βαρὺν δ' ἀπὸ δεσμὸν ἑλόντες
Φρουρᾶς, Λοκροῖσιν τεῦξαν ἐλευθερίαν.

car c'est de ce côté que les débris étaient le plus nombreux et le plus importants; remonter ensuite, en partant des deux angles, le long des deux côtés de la muraille pélasgique. La plate-forme sur laquelle s'élevait le temple ainsi isolée, les fouilles qui auraient le sanctuaire pour objet seraient circonscrites. On n'aurait pas à craindre des travaux inutiles, maintenant que l'on sait exactement où sont les chambres souterraines. S'il y a peu de chance de retrouver les colonnes en place, le pavé du temple doit avoir conservé l'empreinte des divisions intérieures; la nature particulière du sanctuaire a dû entraîner des modifications importantes dans les dispositions ordinaires de l'architecture. En dehors du temple, du côté de l'est, le dégagement du mur qui soutient la terrasse ferait connaître le niveau du sol antique, qui doit être à peu près inférieur de deux à trois mètres au sol actuel; on pourrait alors tenter une recherche fructueuse dans la partie des trésors, trouver l'origine et le sens de tous ces débris, qui maintenant n'ont pas de signification, encastrés qu'ils sont dans les murs ou cachés dans les maisons. Le temple et sa terrasse sont le seul point d'où l'on pourrait partir avec certitude; partout ailleurs, ce serait une entreprise chanceuse et qui ne s'appuierait pas sur des données certaines. Ces indications m'ont semblé le complément naturel et nécessaire de nos travaux; outre les résultats obtenus, il est bon de montrer ceux qu'il est maintenant permis d'espérer.

CHAPITRE VI.

TOMBEAU DE NÉOPTOLÈME. — LESCHÉ. — THÉÂTRE. — STADE.

Reprenons notre guide où nous l'avons laissé, c'est-à-dire aux portes du temple. « En tournant à gauche, après être sorti du temple, on trouve le péribole qui renferme le tombeau de Néoptolème, fils d'Achille[1]. »

La direction est bien indiquée, ainsi que le point de départ; il est donc facile, sinon de retrouver les ruines, au moins de fixer l'emplacement de ce tombeau. C'est le nord qui est à la gauche de celui qui sort du temple; le tombeau de Néoptolème en est très-voisin; et, comme Pausanias n'indique pas qu'il monte pour

[1] Pausanias, X, xxiv, 5.

y arriver, on pourrait le placer sur le petit plateau[1] où s'élevait le temple lui-même. En 1838, Ulrichs voyait encore un mur hellénique, orné de moulures, près de la cour de l'église, à gauche du chemin qui va de la place à la fontaine. Ces débris ont maintenant disparu, mais le témoignage du voyageur est précis et d'accord avec Pausanias; on peut donc le prendre comme une donnée certaine. La cour de l'église occupe l'emplacement où poussaient autrefois les lauriers sacrés. Cette position est encore confirmée par un passage de Pindare, qui rappelle les honneurs rendus à Néoptolème :

Ἔχρῆν δέ τιν' ἔνδον ἄλσει παλαιτάτῳ
Αἰακιδᾶν κρεόντων τὸ λοιπὸν ἔμμεναι
Θεοῦ παρ' εὐτείχεα δόμον, ἡρωίαις δὲ πομπαῖς
Θεμισκόπον οἰκεῖν ἔοντα πολυθύτοις
Εὐώνυμον ἐς δίκαν[2].

Que peut être cet antique bois sacré, sinon le bois de lauriers, le jardin immortel, où les serviteurs du dieu coupaient les rameaux destinés à parer son temple? L'existence d'un tombeau dans l'enceinte sacrée, et si près du sanctuaire, était un fait unique; aussi il avait frappé Strabon, qui le citait comme une des curiosités de Delphes; il n'avait fallu rien moins qu'un oracle pour l'établir. *Δείκνυται δ' ἐν τῷ τεμένει τάφος Νεοπτολέμου, κατὰ χρησμὸν γενόμενος, Μαχαιρέως Δελφοῦ ἀνδρὸς συνελόντος αὐτόν*[3].

Il semble même qu'on ait voulu l'isoler en l'entourant d'une enceinte, car le *περίβολος* dont parle Pausanias ne peut être la grande enceinte qui renfermait tout le sanctuaire, mais une enceinte particulière. Les traditions variaient sur la mort de Néoptolème : les uns rapportaient qu'il était venu demander au dieu justice de la mort d'Achille, d'autres qu'il venait piller le temple, d'autres enfin qu'il apportait au dieu la dîme du butin fait à Troie, et qu'il s'était pris de querelle avec les Delphiens pour les chairs des victimes; mais on s'accordait à le faire frapper près de l'autel par le prêtre même d'Apollon. Son tombeau, élevé près du sanctuaire, et la fête expiatoire célébrée chaque année par les Delphiens, semblent une réparation de ce meurtre sacrilége.

[1] *Planities exigua.* (Justin.)
[2] Pindare, *Ném.* VII, 59.
[3] Strabon, IX, III.

Un romancier ancien, Héliodore[1], décrit même la cérémonie que les Æníanes, peuple thessalien descendant des Éacides, célébraient tous les cinq ans, à l'époque des jeux Pythiens. Un roman a peu de valeur historique; mais, en n'acceptant pas les détails de fantaisie introduits par l'auteur pour embellir son sujet et préparer l'amour de ses héros, il est permis de croire qu'il a dû prendre les traits principaux dans la réalité et rendre ainsi sa fiction plus vraisemblable. Le reste de la mise en scène du roman prouve d'ailleurs que l'écrivain était venu à Delphes et connaissait assez bien la cité sainte pour qu'on puisse tenir compte de sa description. D'abord marchaient les taureaux et les autres victimes, accompagnés des sacrificateurs armés de haches à double tranchant; puis les jeunes filles, divisées en deux chœurs, la tête chargée de corbeilles remplies de fleurs et de parfums; elles s'avancent en chantant et en dansant (cette union du chant et de la danse s'est conservée chez les Grecs modernes); enfin les cavaliers, escortant le chef de la théorie, ferment la marche; derrière eux se presse la foule des habitants. Trois fois la pompe fait le tour du tombeau de Néoptolème; tous les assistants poussent un grand cri, les victimes sont égorgées, leurs dépouilles entassées sur le grand autel et brûlées en l'honneur des dieux. Ainsi dégagée de ses longueurs, cette description n'a rien qu'on ne puisse accepter, et elle nous donne une idée de ces fêtes incessantes qui étaient la vie des Delphiens.

« En montant, à partir du tombeau, on trouve une pierre qui n'est pas très-grande; on croit qu'elle fut présentée à Cronos à la place de son fils, et que Cronos la rejeta plus tard. Tous les jours on verse de l'huile sur cette pierre, et aux fêtes on la couronne de laine blanche[2]. »

Cette pierre est probablement encore un fétiche de l'ancienne religion tellurique, comme l'omphalos. Après la victoire du nouveau culte, elle changea de sens et devint la pierre que Saturne avait dévorée au lieu de dévorer son fils Jupiter. Transformation bien ancienne, car cette fable est déjà rappelée dans la Théogonie d'Hésiode[3]. Quant à cette pierre, on ne peut guère songer à la retrouver; mais le soin qu'a pris Pausanias d'indiquer qu'on monte

[1] Livre III, ch. 1, 107.
[2] Pausanias, X, xxv, 5.
[3] *Théog.* v. 493.

pour y arriver (ἐπαναβάντι) montre qu'il faut la chercher dans la direction du nord, à partir du temple, mais sans sortir de l'enceinte sacrée. Je la placerais donc dans l'espace compris entre les fontaines d'H. Georgios d'un côté, et, de l'autre, les dernières maisons du village, à l'est.

« En retournant vers le temple après qu'on a vu la pierre, est la source appelée *Cassotis;* au-dessus il y a un petit mur qui donne accès à la source[1]. » Τεῖχος δὲ οὐ μέγα ἐπ' αὐτῇ καὶ ἡ ἄνοδος διὰ τοῦ τείχους ἐστὶν ἐπὶ τὴν πηγήν.

Il faut reconnaître la source de Cassotis dans la fontaine d'H. Nicolaos et non dans celle de Kerna. Cette dernière jaillit d'un gros rocher situé tout en haut du village. Mais dans la cour de la maison immédiatement placée au-dessous, il y a un bloc de rocher dans lequel est creusé un tombeau antique; ce tombeau est nécessairement en dehors de l'enceinte sacrée, et, par conséquent, la source de Kerna n'y est pas comprise. Sans cela il faudrait supposer que Pausanias est sorti du péribole sans le dire, puis, qu'il y est rentré pour visiter le théâtre qui y était renfermé; il faudrait placer également hors de l'enceinte la Lesché, qui est au-dessus de Cassotis et la supposer presque au pied des roches Phædriades. On ne peut admettre une supposition qui entraîne à sa suite tant de conséquences invraisemblables, tandis que la position de la fontaine d'H. Nicolaos s'accorde très-bien avec toutes les autres indications. Qu'est-ce que ce petit mur qui conduit à la source? Faut-il en voir les débris dans les restes d'un petit mur pélasgique voisin de la fontaine moderne? Ce serait alors une enceinte destinée à la protéger et à en défendre l'accès aux profanes. Telle est l'explication donnée d'ordinaire; en voici une autre que me suggère une recherche faite en 1860 par les habitants. Pendant l'été, les Castriotes furent curieux de savoir d'où venait l'eau de cette fontaine et si l'on n'en pourrait pas augmenter le volume. Ils fouillèrent donc au-dessus, et mirent à découvert un double mur hellénique où un homme put s'avancer une vingtaine de pas; le conduit était obstrué, et il ne put aller plus loin. L'eau ne jaillissait donc pas à l'endroit même où était la fontaine: elle était amenée de plus haut par un conduit; ce n'était donc pas là, à proprement parler, la source. On peut penser que ce conduit

[1]. Pausanias, X, xxv, 5.

amenait les eaux de la source de Kerna, qui est située au-dessus, dans la même direction. Le guide de Pausanias lui aurait fait remarquer, en lui montrant la fontaine Cassotis, que la source n'était pas en cet endroit même, mais que l'eau venait de plus haut et qu'elle était amenée par un conduit. Je ne donne pas la préférence à cette explication, je me contente de la proposer; le sens un peu élastique des prépositions ἐπί et διά se prête également à l'une et à l'autre; mais le mot ἄνοδος semble s'appliquer à ce double mur qui sert de conduit et qui remonte jusqu'à la source même.

« Au-dessus de Cassotis est un bâtiment contenant des peintures de Polygnote, offrandes des Cnidiens; les habitants de Delphes l'appellent *Lesché*[1]. »

La position en est déterminée exactement par ce détail, ὑπὲρ τὴν Κασσωτίδα, qui est d'accord avec un autre que Pausanias donne dans la description des peintures, où il dit que ce bâtiment est au-dessus du tombeau de Néoptolème. Ulrichs affirme en avoir retrouvé deux assises dans un magasin à foin, au-dessus de la fontaine d'H. Nicolaos. Encore un débris qui a disparu depuis 1838, ou que les habitants de cette maison ont pris soin de cacher pour le dérober à la vue des étrangers, dont la curiosité les inquiète. Nous n'avons aucune donnée sur la forme de la Lesché; Pausanias, qui a longuement décrit les peintures, n'a pas laissé la moindre indication sur les dispositions de l'édifice. Pour la date de la construction, elle est fixée, par l'époque même de Polygnote, aux temps des guerres médiques. La Lesché était un bâtiment où les habitants se réunissaient pour converser; aussi Plutarque a pu y placer avec vraisemblance la scène d'un de ses dialogues. Ce genre de bâtiment, destiné à la conversation, devait être un des plus anciens chez les Grecs, amis de la parole; il y en avait déjà du temps d'Homère et l'on y renvoyait dédaigneusement les bavards. Le principal ornement de la Lesché était les deux grandes peintures de Polygnote, représentant l'une la prise de Troie, l'autre les Enfers. Il y aurait tout un mémoire à faire sur ces peintures remarquables, qui ont donné lieu à de vives discussions entre les savants[2]; mais je n'ai à parler que de l'emplacement du bâtiment qui les renfermait. Une description ne pour-

[1] Pausanias, X, xxv, 1.
[2] Académie des Sciences de Berlin, 1844.

rait que répéter les chapitres de Pausanias; le dessin seul peut en donner une idée plus nette, et, pour cela, je renvoie au mémoire de M. Welker, dans le volume (année 1844) des Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin.

« Le péribole sacré renferme encore un théâtre qui mérite d'être vu[1]. » Le théâtre subsistait encore en entier au quinzième siècle, à l'époque où Cyriaque d'Ancône fit son voyage en Grèce, et il en parle comme d'un édifice remarquable : *Juxta amphitheatrum* (c'est le théâtre qu'il désigne ainsi) *admirandum, magnorum lapidam gradibus XXXIII.*

Il est regrettable que cette mention soit si brève, car ce théâtre est aujourd'hui ruiné, et l'emplacement occupé par les maisons du village. Le débris le plus considérable et le plus intéressant est le mur méridional, qui subsiste encore dans une maison à l'ouest de Cassotis; les assises helléniques ont une hauteur de trois mètres et portent quelques inscriptions de la même époque que celles du mur polygonal. A l'est, est encore l'angle de ce mur et du mur oriental qui remonte vers le nord et paraît dans trois ou quatre maisons; à l'ouest, de l'autre côté de la ruelle, est un débris du mur hellénique qui fait suite à celui que je viens d'indiquer. Depuis ces deux murs jusqu'à la sortie du village, presque toutes les maisons renferment des gradins du théâtre. Dans le haut, près de la petite chapelle de María Pantaconesa, on trouve encore en place, dans deux jardins, des traces du mur circulaire du nord, plusieurs pierres qui en viennent, mais avec des inscriptions frustes ou hors de portée. Au-dessous, un conduit hellénique, caché dans l'hypogée d'une maison, montre qu'il y avait sous le théâtre et sous la scène des constructions souterraines dont il est maintenant impossible de déterminer l'usage. En cet endroit le terrain se relève brusquement, de manière à former une forte saillie; c'est à cette hauteur que le théâtre était adossé, selon l'usage des Grecs, et cette circonstance naturelle a déterminé à le construire en cet endroit. Comme on le voit, ces débris dispersés et cachés dans les maisons ne peuvent nous donner aucun renseignement utile sur l'architecture des théâtres grecs; après en avoir fixé la place, il faut se contenter de la rapide mention de Pausanias et du témoignage de Cyriaque d'Ancône.

[1] Pausanias, X, XXXII, 1.

Quant à la place du théâtre dans l'enceinte sacrée, il n'y a pas à s'en étonner; de même, à Épidaure, le théâtre de Polyclète était compris dans l'hiéron. Pour les Grecs, le théâtre n'était pas seulement le lieu des représentations scéniques, c'était un lieu sacré placé sous la protection de Bacchus, dont l'autel s'élevait au milieu de l'orchestre; les acteurs n'étaient pas, comme chez les Romains, de vils histrions, c'étaient des hommes libres, serviteurs et artisans du dieu, les compagnons du thiase. Les représentations scéniques étaient un hommage rendu au dieu, et cet hommage, aussi méritoire qu'un sacrifice, prouvait à la compagnie les décrets honorifiques de la cité et des Amphictyons[1]. Là avaient lieu les concours dramatiques qui tiennent une si grande place dans les Σωτήρια célébrés à Delphes; il n'y a ni trace ni mention d'un odéon réservé pour les combats de musique; il faut donc les placer dans la même enceinte. Le théâtre servait encore aux réunions du peuple; le héraut y proclamait les décrets, les actes d'affranchissement, gravés ensuite sur le mur extérieur de la scène.

Le village, de ce côté, est renfermé dans l'ancienne enceinte, et la porte, voisine du théâtre, par laquelle est sorti Pausanias peut se placer à la seconde ou troisième maison en montant au-dessus de la route d'Arachova.

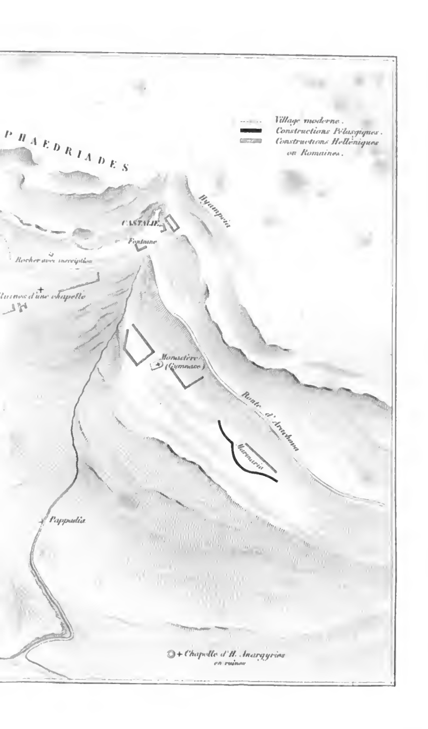
A la sortie du sanctuaire était une statue de Bacchus, offrande des Cnidiens. On passait par cette porte pour aller au stade et à l'antre Corycien. « Le stade est tout en haut de la ville; il a été fait avec la pierre qu'on trouve en grande quantité dans le Parnasse, jusqu'au moment où Hérode Atticus le décora d'un revêtement en marbre pentélique[2]. » Ce revêtement de marbre a si bien disparu qu'il n'en reste pas le plus petit débris. Mais, à l'emplacement appelé *Lakkoma*, on reconnait parfaitement la forme allongée du stade. Le petit côté demi-circulaire tourné du côté de l'est a conservé plusieurs de ses gradins taillés dans le roc; à l'extrémité opposée, on voit encore sur le sol la trace de la porte par laquelle les combattants entraient dans le stade. Tout le long côté du sud est soutenu par un mur moitié hellénique, moitié pélasgique; un conduit percé dans le milieu donnait passage aux eaux qui descendent de la montagne. Pour le stade, comme pour le théâtre, il en reste assez pour fixer la place, indiquer la forme

[1] Lebas, n[os] 377, 842.

[2] Pausanias, X, XXXII, 1.




ROCHES
Route de Salona
Fortifications de Philomèle
Lakkoma (Stade)
Kerna
Ruines du théâtre
Mur Hellénique
Route de Chrysso
PLEISTOS


Village moderne.
Constructions Pélasgiques.
Constructions Helléniques ou Romaines.
PHAEDRIADES
Hyampeia
CASTALIE
Fontaine
Monastère (Gymnase)
Route d'Arachova
Marmaria
Pappadia
Chapelle d'H. Anargyrios en ruines



et la grandeur, trop peu pour nous apprendre rien de nouveau sur ce genre de constructions.

Cyriaque d'Ancône a signalé également le stade, qui était encore bien conservé de son temps; il l'appelle à tort hippodrome : *In sublimi civitatis arce, altissimis sub rupibus, ornatissimum gradibus marmoreis hippodromum DC pedum.*

CHAPITRE VII.

VILLE. — FAUBOURG DE PYLÆA. — FORTIFICATIONS.

Laissons encore une fois Pausanias pour nous arrêter à la ville de Delphes et au faubourg de Pylæa dont il n'a pas fait mention. La ville même de Delphes était la plus grande de la Phocide[1]; elle comprenait toute la partie située sur la rive gauche du torrent qui passe devant Castalie jusqu'à Marmaria, et, sur la rive droite, les terrasses étagées au-dessous de l'Hellenico. Dans ce vaste espace, il y avait moins de grands édifices, et, par suite, il reste moins de ruines que dans l'enceinte du sanctuaire. Il serait inutile de parler de tous les petits fragments de murs antiques qu'on y trouve; je me suis contenté de les indiquer sur le plan. Ce ne sont pas des débris d'édifice, mais simplement des murs de soutenement destinés à retenir la terre, et qui formaient comme les gradins de cet immense théâtre. La nécessité a été la même de tout temps, pour les Pélasges comme pour les Hellènes et les Castriotes : où les murs antiques se sont écroulés, les modernes ont été forcés d'en établir de nouveaux. Deux points seuls méritent d'attirer l'attention : le point X, où se trouvent les ruines d'une petite chapelle construite sur l'emplacement et avec les matériaux d'un temple antique. A qui était-il consacré? Rien ne nous l'apprend; il y a bien une inscription, mais les caractères en sont si petits et si rongés par le temps qu'il est impossible d'en tirer un seul mot. En se dirigeant vers l'ouest, on voit une autre petite chapelle qui porte le nom d'*H. Georgios*. En dehors de toutes les habitations, elle n'a été construite que pour remplacer un édifice antique. Dans l'intérieur de la chapelle sont encore des débris de mosaïque et quelques pierres d'une substruction qui continue en dehors; des pierres taillées,

[1] Pausanias, X, XXXIV, 1.

des stèles, deux morceaux de marbre blanc portant un acte d'affranchissement, la moitié d'un chapiteau dorique, sont encastrés dans le mur, et mêlés au blocage grossier des modernes. L'emplacement d'H. Georgios convenait très-bien à un édifice important; la petite plate-forme sur laquelle s'élève la chapelle a été formée et se soutient encore grâce à une muraille pélasgique. Les blocs en sont plus petits que ceux du mur inscrit et des terrasses de Marmaria; mais ils sont assemblés avec la même précision et présentent les mêmes courbes capricieuses : c'est donc un ouvrage moins important, mais de la même époque. A droite et à gauche de la chapelle on peut, en suivant cette espèce de gradin naturel, retrouver en plusieurs endroits le mur pélasgique. Il s'étend surtout vers l'est et sa direction est clairement marquée par trois fragments faciles à distinguer au milieu des matériaux de toute espèce avec lesquels on a essayé de boucher les brèches. On arrive ainsi à une petite ravine creusée par les eaux, qui, les jours d'orage, se précipitent dans le village comme un torrent. A cet endroit est une construction hellénique étayée par deux contreforts massifs, destinée sans doute à soutenir la terrasse minée et ébranlée par les eaux qui coulent dans ce petit ravin.

Toute cette partie a été habitée du temps des Grecs, et présente encore des traces de demeures antiques. Sur la terrasse inférieure à celle d'H. Georgios, le rocher au-dessous du mur pélasgique a été taillé verticalement pour y adosser les maisons; le sol a été nivelé pour obtenir une surface plane; mais on a laissé subsister la partie sur laquelle s'appuyaient les murs de séparation. Il y a ainsi plusieurs lignes parallèles qui tombent sur le rocher à angle droit et forment plusieurs compartiments. Chacun de ces compartiments représente une maison antique, à peu près semblable, pour la forme et les dimensions, aux maisons qui ont laissé leurs traces sur le rocher de l'Observatoire à Athènes. C'est une nouvelle preuve de l'exiguïté des constructions privées chez les Grecs et de la nécessité de la vie en plein air; comment rester enfermé dans un pareil logis? Le peu d'épaisseur des murs de séparation, qu'atteste la bande de pierre sur laquelle ils reposaient, explique à merveille le mot de *τοιχωρύχος* et l'industrie de ces voleurs; il était plus facile de percer le mur que de forcer la porte. Les maisons adossées au mur pélasgique, comme les cabanes du village actuel le sont aux constructions antiques, petites, serrées les unes contre

les autres s'avançaient vers le bord de la terrasse sur laquelle elles reposent, en ne laissant pour la rue qu'un étroit espace. En comparaison, les petites maisons de Pompéi sont de vastes palais. Cette partie de l'antique cité est peu connue des voyageurs, et avec raison ; elle n'a pour attirer ni la grandeur des ruines ni celle des souvenirs. Et pourtant il est intéressant de la parcourir après l'enceinte sacrée, tant est frappant le contraste entre la petitesse des constructions privées et la grandeur des édifices publics et la splendeur des temples; c'est l'image la plus vive d'une société où l'état et la religion étaient tout, et l'homme, peu de chose.

L'étendue de ces constructions appelées *pélasgiques*, en dehors du sanctuaire, est importante pour l'histoire obscure de ces temps primitifs; elle prouve qu'une population assez considérable s'est établie tout d'abord en cet endroit, en même temps qu'était fondé le temple d'Apollon. La ville ne se serait donc pas formée peu à peu par le concours d'habitants appelés plus tard par la célébrité de l'oracle, elle en serait contemporaine et devrait sa fondation à la peuplade même qui apporta à Delphes le culte d'Apollon, de Diane, de Latone et de Minerve.

Pylæa.

Le faubourg de Pylæa, au contraire, est relativement moderne, et l'on ne peut le faire remonter plus haut que les Antonins. Dans l'origine, c'était le cimetière de la ville de Delphes; les deux flancs du mamelon, que projettent les roches Phædriades, sont percés d'un nombre considérable de niches sépulcrales; elles ne sont pas moins nombreuses au-dessous de la route. Il y a même des monuments funèbres plus importants, entre autres, une chambre taillée dans le roc et qui renferme trois tombeaux. Lebas, dans son *Voyage archéologique*, en a donné le dessin et le plan; c'est la meilleure description.

Cet emplacement (aujourd'hui les aires de Castri, ἀλώνια) servait à dresser les tentes des pèlerins qui se rendaient de tous côtés aux fêtes des jeux Pythiens; c'était en même temps le lieu du marché aux esclaves, qui se tenait, comme à Délos, à l'époque des fêtes.

Le seul monument de l'époque hellénique qu'on y puisse placer est le Synedrion, où se réunissaient les Amphictyons. Cette assemblée, qu'elle se tînt à Delphes ou aux Thermopyles, s'ap-

pelait Πυλαία, car les inscriptions portent également πυλαίας ὀπωρίνης et πυλαίας ἐαρίνης; de là le nom du faubourg de Pylæa[1]. On connaît la célèbre invective d'Eschine contre les Locriens d'Amphissa, qui donna le signal de la seconde guerre sacrée : « Voyez, s'écriait l'habile orateur, voyez, ô Amphictyons, cette plaine mise en culture par les Amphissiens; voyez ces fourneaux à briques et ces étables qu'ils y ont bâtis. Voyez de vos yeux le port maudit et abominable, entouré de murailles. » Eschine a pris soin de dire qu'il parle de sa place dans le Synedrion, et que l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil la plaine de Cirrha. Les aires de Castri sont le seul endroit d'où l'on découvre la mer et la plaine; c'est donc là qu'il faut placer le Synedrion. Il faut même aller plus loin que l'église d'H. Élias, jusqu'à l'endroit où la route tourne pour descendre à Chrysso. L'édifice dans lequel Eschine a tenu son discours, l'ancien Synedrion des Grecs, n'était donc pas exactement sur l'emplacement du nouveau Synedrion, élevé par Adrien. A l'époque hellénique, c'était le seul édifice bâti de ce côté.

Il est facile de comprendre pourquoi cette partie ne fut pas habitée tout d'abord. Les Grecs ont établi leurs cités ou sur des acropoles ou près de sources abondantes. Or l'eau manque absolument dans le faubourg de Pylæa, tandis qu'elle coule toute l'année aux fontaines de Castalie, de Cassotis et de Kerna : c'est donc de ce côté qu'ils devaient d'abord s'établir.

C'est à l'époque romaine, sous Adrien, que le faubourg de Pylæa prit un grand développement, car le tableau qu'en trace Plutarque est celui d'une chose actuelle. Après avoir parlé des constructions nouvelles ou des restaurations faites à Delphes[2], il ajoute : « Mais comme les arbres vigoureux poussent de nouveaux rejetons, de même Pylæa croît et se développe à côté de Delphes; elle prend de l'apparence et de la beauté; grâce à la richesse de la ville, elle a été ornée de synedrions, de temples et d'eaux plus que dans les mille années qui ont précédé. »

Les ruines qui restent de ce côté prouvent aussi que le tableau tracé par Plutarque est bien du siècle des Antonins, car elles sont toutes de l'époque romaine. Les plus considérables sont celles

[1] Eschine, *Adv. Ctesiph.* éd. Tauchnitz, p. 197.
[2] Plutarque, *De Pyth. or.* xxx.

d'H. Élias; l'enceinte au milieu de laquelle s'élève la petite église a la forme d'un quadrilatère plus long que large. Sur trois des côtés apparaissent des murailles antiques; le long côté de l'est est soutenu par des contre-forts, genre de construction qui appartient à l'époque romaine. Le quatrième côté, tourné vers Chrysso, et qui, par conséquent, était l'entrée naturelle en venant de la mer, ne pouvait pas être fermé par un mur; en effet, je n'en ai trouvé aucun vestige. Au contraire, j'ai rencontré, à quelques mètres au-dessous, plusieurs fragments de colonnes doriques en marbre pentélique. La dimension de chaque cannelure (vingt-cinq centimètres) fait supposer nne circonférence de six mètres. Des colonnes aussi fortes que celles du Parthénon ne peuvent appartenir qu'à un édifice considérable, et tel nous paraît être celui-ci, d'après l'enceinte des trois côtés. L'entrée, qu'il faut placer du côté du sud, était donc ornée d'une colonnade d'ordre dorique de grande dimension et en marbre pentélique. L'ornementation de cet édifice ne permet pas d'y voir un temple. Laissons-lui donc le nom de *Synedrion* qu'on lui donne d'habitude. Plutarque le désigne par un pluriel emphatique. C'était dans ce bâtiment, construit par Adrien près de l'ancien Synedrion[1], que se tenait l'assemblée des Amphictyons, telle qu'Auguste l'avait organisée. Cet édifice renfermait une bibliothèque rassemblée avec l'argent sacré et réunie par les soins d'un certain Flavius[2]; c'était encore là que l'on conservait les décrets des Romains consacrant l'autonomie de la ville de Delphes et son exemption d'impôts.

Entre la chapelle d'H. Élias et le village, au-dessous de la route, est une autre construction d'époque romaine, soutenue par des contre-forts; les débris de l'étage supérieur sont en blocage et l'on peut y distinguer la naissance de voûtes; mais rien n'indique la destination de cet édifice. Mentionnons encore un petit exèdre taillé dans le rocher et placé sur la route pour offrir un lieu de repos aux voyageurs qui arrivaient de Cirrha, fatigués de la rude montée de Crissa à Delphes. Le rocher a égalcment conservé la trace de maisons construites à l'époque romaine; car les dimensions en sont plus grandes que dans la ville, et l'on y a trouvé en grande quantité des poteries romaines.

[1] Plutarque, *loc. cit.*

[2] Lebas, n° 845. L'ioscription relative à la bibliothèque est maintenant dans la cour du monastère, mais elle a été trouvée à H. Élias.

Le manque d'eau était une des causes qui avaient empêché les Grecs de s'établir à Pylæa. Pour les Romains, passés maîtres dans l'art d'amener les eaux, même de très-grandes distances, ce n'était pas un obstacle. Ils allèrent les chercher sur le plateau du Parnasse; les traces d'aqueducs sont une des marques les plus sûres du passage de la civilisation romaine; on les retrouve partout où ils ont dominé. Un canal avait été pratiqué dans le flanc du rocher qui longe la route de Chrysso; quand on se dirige vers le Parnasse, la montée de Kaki-Scala présente les traces d'un double aqueduc taillé dans le roc par les Romains; l'un suit les détours de la route, tandis que l'autre descend en droite ligne. Tous deux partent du plateau du Parnasse où sont les Kalyvia, et aboutissent à ce faubourg de Pylæa; l'eau qu'ils y amenaient était abondante, si l'on en juge par l'éloge de Plutarque[1].

Le mamelon auquel est adossé le faubourg de Pylæa ferme Delphes du côté de l'ouest comme un rempart. Frappé de cette forte position et de la sainteté du lieu, Justin se demande s'il est mieux défendu par la divinité qui l'habite que par les fortifications naturelles. Ce passage semble indiquer que la ville n'était pas protégée par des remparts; mais c'est une erreur de l'abréviateur latin; car, en suivant la crête de ce mamelon, on y reconnaît les restes et parfois même plusieurs assises de tours helléniques reliées entre elles par un mur. Ces fortifications s'avancent jusqu'au bord du rocher et en défendent les endroits accessibles. Cette construction est hellénique; Diodore nous apprend même à quelle époque et pour quelle cause elle fut élevée. « Philomèle construisit un rempart en avant du sanctuaire[2]. » Il est à croire que les Phocidiens ne fortifièrent la ville que du côté de l'ouest : c'était le seul qu'ils eussent à défendre. A l'est, ils n'avaient rien à craindre, puisque c'était la route de Phocide; à l'ouest, au contraire, il fallait se protéger contre les Locriens d'Amphissa, qui montrèrent dans la guerre sacrée un grand acharnement. Diodore dit que Philomèle les vainquit aux roches Phædriades et qu'il précipita un grand nombre de prisonniers; les modernes ont suivi l'exemple de leurs ancêtres, et, pendant la guerre de l'indépendance, ils ont précipité du haut des rochers les prisonniers turcs.

[1] Plutarque, *De Pyth. or.* XXX.
[2] Diod. XVI, XXX.

Les roches Phædriades dont parle Diodore ne sont pas ces rochers à pic qui s'élèvent au-dessus de Delphes et dont la possession ne serait d'aucun avantage pour l'ennemi, car il est presque impossible d'en descendre. Il faut étendre ce nom de Phædriades au mamelon projeté à l'ouest de Delphes et qui est la clef de la position. Ce contre-fort se présente comme une barrière à une armée venant de la Locride, et son occupation entraîne celle de la ville. La position fut donc disputée avec acharnement, et Philomèle, pour prévenir une surprise de ce côté, éleva les fortifications dont nous voyons maintenant les ruines.

Au moyen âge, Delphes, placé non loin de la mer et sur la route de Salone en Phocide, fut fortifié par les Vénitiens et les Turcs. On trouve des restes nombreux de ces ouvrages de défense, d'abord sur le contre-fort des Phædriades, où ils suivaient à peu près la même ligne que la muraille hellénique, puis au bas du village, et enfin entre Marmaria et le monastère. De là le nom de *Castri* donné au village.

Frappés de la grandeur de ces ruines, de ces murailles, de ces aqueducs, les Grecs ont imaginé une légende assez curieuse. Le commencement est celui de tous les contes, une querelle d'amour; mais le dénoûment est bien du pays. Dans les temps anciens, Delphes appartenait à une riche et belle princesse; deux fils de rois se disputaient sa main. Pour terminer le différend, ils firent une gageure : l'un devait amener les eaux de la montagne dans la ville; l'autre, l'entourer de murailles; celui qui aurait le plus tôt achevé devait être le vainqueur. Le premier attaqua franchement son travail, tailla le rocher, et avec une telle ardeur que bientôt il eut presque fini; encore quelques jours, et l'eau de la montagne allait descendre dans la ville. A ce moment son rival accourt : « Regardez, s'écrie-t-il, j'ai terminé. » En effet, des hauteurs du Parnasse, la ville paraissait entourée de murailles; on ne pouvait de cet endroit s'apercevoir que le côté du nord n'était pas même commencé. Le malheureux fut pris au piége, il se crut vaincu et, plein de douleur, il s'enfuit pour ne pas assister au triomphe de son heureux rival; celui-ci épousa la princesse et devint maître de Delphes et de ses richesses. Ainsi la ruse triomphe de l'honnêteté, l'homme loyal et franc est vaincu; le prix est au mensonge et à l'adresse. Dans la patrie d'Ulysse, c'est le dénoûment naturel, une moralité à la grecque.

CHAPITRE VIII.

TERRITOIRE DE DELPHES. — LE PARNASSE. — CRISSA ET CIRRHA.

Une excursion au Parnasse et une visite à l'antre Corycien étaient le complément obligé d'un voyage à Delphes. Le Parnasse était une montagne sacrée, une continuation, pour ainsi dire, de la ville sainte. « Ἱεροπρεπὴς δ' ἔστι πᾶς ὁ Παρνασσὸς, ἔχων ἄντρα τε καὶ ἄλλα χώρια τιμώμενά τε καὶ ἁγιστευόμενα ὧν ἔστι γνωριμώτατον καὶ κάλλιστον τὸ Κωρύκιον[1]. » Les étrangers qui figurent dans le dialogue de Plutarque, après avoir parcouru le sanctuaire, se dirigèrent vers l'antre Corycien, et, à l'époque des fêtes, les visiteurs étaient en si grand nombre que la ville restait presque déserte. Pausanias[2] n'a pas manqué à cette obligation. « En sortant de Delphes pour aller sur les hauteurs du Parnasse, à soixante stades environ au-dessus de la ville, il y a une statue de bronze; un homme agile ainsi que des bêtes de somme et des chevaux peuvent monter sans difficulté jusqu'à l'antre Corycien. » On suit aujourd'hui le même chemin que dans l'antiquité; après avoir longé les ruines du stade, on arrive au passage appelé Κακὴ σκάλα : ce nom vient à la fois des degrés taillés dans le roc par les anciens et dont un grand nombre subsiste, et de la roideur du chemin, qui monte en tournant dans les parois de la montagne. La statue de bronze dont parle Pausanias semble se placer naturellement au sommet de cette montée, à l'entrée du plateau. La distance est moindre que les soixante stades indiqués par Pausanias; mais je crois qu'il n'a donné qu'une mesure approximative, et, comme la roideur de la pente l'a forcé à ralentir le pas, il juge moins d'après la longueur même du chemin que par le temps de la montée.

La route traverse un plateau couvert de sapins et coupé par de petits ravins jusqu'au monticule au milieu duquel est l'antre Corycien. « Des cavernes que j'ai vues, dit Pausanias[3], celle-ci m'a paru la plus digne d'être visitée. » Et il cite les plus célèbres qu'il a visitées en Grèce et en Asie[4]. « Mais l'antre Corycien, ajoute-

[1] Strabon, IX, III.
[2] Pausanias, X, XXXII, 2.
[3] *Id. ibid.*
[4] *Id. ibid.* 5.

t-il, surpasse en grandeur tous ceux dont j'ai parlé, et l'on peut en parcourir la plus grande partie sans lumière. La partie supérieure s'élève suffisamment au-dessus du sol; l'eau qui vient des sources dégoutte surtout de la partie supérieure, de telle sorte que dans toute la grotte on voit sur le sol les traces de ces suintements. Les habitants du Parnasse regardent cet antre comme consacré aux nymphes coryciennes et à Pan. »

Il a fallu longtemps pour constater l'identité de Sarantauli et de l'antre Corycien; mais une inscription trouvée au commencement du siècle et copiée par plusieurs voyageurs en est une preuve décisive.

Εὔστρατος Δακιδόμου Ἀμβρύσιος
συμπερίπολοι Πανὶ, Νύμφαις[1].

La vue des lieux s'accorde tout à fait avec la description de Pausanias et justifie ses éloges. On y retrouve ces stalagmites lentement formés par le suintement de l'eau et qui ont les formes les plus pittoresques; ce sont plus que des blocs de pierre, ce sont presque des groupes de statues. L'entrée de la première chambre est maintenant obstruée; on s'y glisse plutôt qu'on n'y entre. Mais l'étroitesse de l'ouverture ajoute à l'illusion en ne laissant pénétrer qu'une demi-lumière dont les teintes vertes et roses donnent aux stalagmites l'aspect le plus pittoresque. Dès l'entrée, le toit de la grotte s'élève et la salle s'arrondit en forme de théâtre; les parois sont tapissées d'immenses draperies de pierre dont les plis tombent le long du rocher. Dans ce demi-jour mystérieux, le bloc du fond semble un autel qui supporte les divinités adorées dans cette retraite; de chaque côté de l'autel se dressent d'autres groupes de statues fantastiques, si vivantes, si hardies dans leurs poses, qu'on les prendrait pour des hommes saisis au milieu de l'action et pétrifiés par un prodige. Nulle part l'illusion n'est aussi forte et ne s'empare aussi vivement de l'imagination; l'autel, les divinités sont encore à leur place, il semble que la foule bruyante des adorateurs de Bacchus va reparaître et reprendre les sacrifices et les chants, un moment interrompus.

La seconde chambre est aussi étendue que la première; mais sur ce sol humide et glissant, à la lueur incertaine des torches,

[1] Lebas, n° 832.

il est difficile d'en saisir l'ensemble; les stalagmites y ont encore des formes presque humaines; un bloc entre autres est un véritable Hermès. Je ne doute pas que ces créations capricieuses de la nature n'aient beaucoup contribué dans l'antiquité à la renommée de l'antre Corycien. On donne le nom de troisième chambre à un couloir étroit placé à l'extrémité droite de la seconde; ce n'est pas la peine d'y pénétrer.

L'antre Corycien était le principal, mais non pas le seul qui eût ses dieux et ses fêtes [1]. La montagne tout entière était consacrée à Bacchus; c'était sur ce plateau que les Thyades célébraient les fêtes de leur dieu. Les femmes de l'Attique et de Delphes se réunissaient tous les cinq ans, et, après un sacrifice secret que les Hosii faisaient dans l'adyton, elles s'élançaient sur le Parnasse vêtues de peaux de chevreaux, armées de thyrses et de flambeaux. Pendant les nuits elles couraient et elles dansaient au son des tambourins, et agitaient leurs torches; les lueurs qu'on apercevait sur la montagne étaient pour les anciens le flambeau du dieu luimême, qui se mêlait à leurs jeux. Les tragiques grecs rappellent souvent ces courses des Thyades sur le Parnasse [2], les courses échevelées, les thyrses, les tambourins, les flambeaux. Cette fête avait donné son nom à l'un des mois de l'année delphique, **Δαιδαφόριος**. On sait quels désordres se glissaient dans ces fêtes, célébrées la nuit, et à quels accès de fureur et de débauche se livraient ces femmes enivrées par les danses et par le vin. Les bacchanales et leurs danses sans frein, sans mesure, sont un des sujets que nous trouvons le plus souvent sur les vases et dans les peintures antiques. C'en était une suite inévitable, et, pas plus que les autres, les fêtes du Parnasse n'y purent échapper. Le passage d'Euripide [3] où Xuthus, trompé par la réponse du dieu, croit que Ion est véritablement son fils et qu'il est le fruit d'une de ces nuits d'orgie sur le Parnasse, montre que la licence s'était introduite, presque dès l'origine, dans les cérémonies de ce culte.

Après tant de siècles, le souvenir de ces courses et de ces danses nocturnes n'a pas complétement disparu; il a donné naissance à l'une de ces croyances qui s'emparent de l'imagination, facile à frap-

[1] Strabon, IX, III.

[2] Esch. *Eum.* v. 22. Soph. *Ant.* v. 1126, 1150; Eurip. *Bacch.* v. 306, 555; *Phén.* v. 225; *Fr.* v. 743.

[3] Eurip. *Ion*, v. 550-555.

per, des Grecs modernes. Bien peu oseraient ne pas ajouter foi à l'existence des Néréides, ces fées malignes qui ont remplacé les nymphes des fontaines et aussi les bacchantes. Elles se plaisent à dresser, la nuit, leurs tables invisibles, et malheur au voyageur qui les heurte; il est sûr d'être maltraité et de porter les traces de cette mauvaise rencontre. Mais elles aiment surtout le plateau du Parnasse, et bien des habitants de Castri jureraient y avoir entendu, la nuit, le bruit de leurs tambourins. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que le Grec s'aventure à traverser pendant l'obscurité le plateau des Kalyvia. L'imagination pleine des contes qui ont bercé son enfance, mal à l'aise dans cette solitude, il prête avec inquiétude l'oreille au bruit du vent qui agite les feuilles, et presse le pas pour échapper aux Néréides, dont il croit entendre les danses.

Quelques jours après Pâques, le plateau du Parnasse est le rendez-vous de tous les Castriotes; on égorge et l'on fait rôtir les agneaux, on boit du vin résiné, on danse en chantant : c'est le programme obligé de toute fête grecque. Est-ce un souvenir de ces sacrifices et de ces repas que célébraient au même lieu ceux qui avaient obtenu du dieu une réponse favorable? Tel est Xuthus dans la tragédie d'Euripide[1]. Après avoir retrouvé celui qu'il croit son fils, il va sur le Parnasse immoler des victimes à Bacchus et préparer un festin, auquel il convie les habitants de Delphes. Ce n'est pas là une invention du poëte, c'est un usage dont la fête des Castriotes est peut-être un souvenir.

Bien d'autres traditions, et quelques-unes plus récentes et plus tragiques, se rattachent au Parnasse. De tout temps la montagne, avec ses cavernes et ses forêts, a servi de refuge. A l'approche des Perses, tous les habitants de Delphes, excepté soixante hommes, prirent la fuite. « Le plus grand nombre s'enfuit sur les hauteurs du Parnasse et dans l'antre Corycien[2]. » De même, pendant la guerre de l'indépendance, la montagne servit d'asile aux bandes de pallicares vaincus par les Turcs; et, dans ce refuge presque inaccessible, ils purent échapper à leurs vainqueurs et se préparer à de nouveaux combats. Dans ces dernières années, le Parnasse fut occupé par une bande de brigands qui protestaient, à leur façon,

[1] Eurip. *Ion*, v. 71[illegible].
[2] Hérod. VIII, xxxvi.

contre l'occupation anglo-française, et faisaient la guerre aux Turcs en pillant leurs compatriotes. Leur chef, Davély, acquit une grande réputation; tous les efforts pour détruire sa bande étaient infructueux; la rapidité de ses mouvements, la complicité des habitants, qui ont toujours eu une secrète sympathie pour les brigands, le rendirent longtemps insaisissable. Quand on le cherchait d'un côté, la bande était du côté opposé, occupée à piller le village dont les habitants étaient partis à sa poursuite. Enfin les réclamations énergiques des alliés forcèrent le gouvernement grec à trouver un remède. Un ministre, qui connaissait bien ses compatriotes, promit cinq mille drachmes à celui qui dénoncerait les brigands : dès lors ils étaient perdus. Des renseignements certains parvinrent de tous côtés, les troupes entourèrent le Parnasse, la bande fut vaincue, quatorze klephtes furent décapités sur la place d'Arachova, et leurs têtes exposées à la porte du village. Ceux qui avaient échappé comprirent que le métier n'était plus bon, et, en gens d'esprit, ils en prirent un autre, et rentrèrent dans leurs foyers. On ne leur rappelle leurs anciens exploits que par un de ces euphémismes délicats que les Grecs emploient à merveille. « Tu connais bien le Parnasse, » disait en souriant un berger à mon guide, grand pallicare, bien découplé, au teint hâlé, et qui avait tout l'air d'avoir fait un autre métier. Et celui-ci de répondre par un sourire équivoque, qui ne témoignait pas un bien vif repentir. Mais autres temps, autres mœurs; autrefois il détroussait les voyageurs sur le Parnasse, aujourd'hui il se résigne à n'être plus que leur guide. Au milieu de la nuit, à travers des rochers où il n'y a pas trace de sentier, il m'a conduit jusqu'au sommet, sans se tromper, sans hésiter. Évidemment, dans des temps meilleurs, il avait couru plus d'une fois dans ces parages, dont il connaissait si bien tous les détours et toutes les cachettes.

L'ascension du Parnasse demande de sept à huit heures en partant de Castri. On part d'ordinaire à la nuit, pour éviter la chaleur et arriver au sommet au lever du soleil, avant que les vapeurs se lèvent à l'horizon. Les mois d'août et de septembre sont les plus favorables, car on est sûr alors de ne plus trouver de neige dans la région la plus élevée. La route traverse d'abord plusieurs petits ravins couverts de buissons et de sapins qui rappellent les halliers où Ulysse fut blessé par le sanglier. On atteint alors un plateau plus uni, et l'on traverse le lit de deux petits lacs,

desséchés à la fin de l'été. Sur ce plateau sont les Kalyvia de Castri et d'Arachova, espèces de huttes ou plutôt de chalets où les habitants viennent s'établir pendant la belle saison. D'immenses troupeaux de bœufs errent jour et nuit dans ces pâturages; la liberté les a rendus sauvages, et, pour les tuer, il faut les abattre à coups de fusil. Leurs gardiens ne paraissent guère moins sauvages, et qui ne connaîtrait pas les Grecs serait médiocrement rassuré en voyant brusquement sortir d'un buisson un grand gaillard, à la mine farouche, des pistolets à la ceinture et le fusil au poing. Au milieu de la nuit, et en ce lieu, il y a de quoi rappeler les fameux klephtes du Parnasse. Mais tout se borne à quelques questions, à la demande inévitable de l'heure, et se termine par des souhaits de bon voyage : ce qui prouve qu'en Grèce, pas plus qu'ailleurs, il ne faut juger les gens sur la mine. Ce plateau est entouré de mamelons couverts de sapins; dans le fond se détache le Parnasse. L'aspect de cette masse chauve et rocheuse n'a rien qui réponde aux souvenirs que ce nom réveille dans l'esprit, et l'on serait bien désenchanté, si on se l'était figuré, comme dans la fresque de Raphaël, avec des bosquets et de claires fontaines.

A partir de la dernière cabane, il y a encore quatre heures de marche, et, sans être dangereuse, l'ascension devient très-pénible. Le chemin ne valait guère mieux dans l'antiquité, et Pausanias[1] avait raison de dire qu'à partir de l'antre Corycien il est difficile, même à un homme agile, de parvenir au sommet du Parnasse. Il n'y a pas de sentier frayé, et l'on grimpe plutôt qu'on ne monte à travers des roches pointues et tranchantes. Aussi je me figure difficilement que les Thyades y aient jamais couru en secouant leurs torches en l'honneur d'Apollon et de Bacchus. Le Parnasse a deux sommets à peu près de même hauteur et voisins l'un de l'autre; ils ont l'aspect des deux pointes d'un croissant. C'est ce que l'on appelle ses deux têtes (*δικόρυφος*, *δίλοφος*, *biceps Parnassus*), célébrées dans la poésie grecque et latine. De loin, cette particularité est peu frappante, et Homère ne lui donnait que l'épithète de *νιφόεντα*, commune à toutes les hautes montagnes. Pausanias dit que ces sommets sont au-dessus des nuages; il n'y a là rien de propre aux sommets du Parnasse et cela ne prouve rien pour leur élévation; car, de Castri, j'ai vu souvent sous mes pieds

[1] Pausanias, X, XXXII.

les nuages qui remontaient le lit du Pleistos, se traînant et se déroulant comme le serpent Python.

De la cime du Parnasse, les Grecs prétendent découvrir Constantinople : c'est qu'ils voient avec les yeux de la convoitise. Les points les plus éloignés qu'on aperçoive sont les cimes de l'Olympe et celles du Taygète au sud. Après avoir parcouru la Grèce, il y a plaisir à l'embrasser ainsi d'un seul coup d'œil comme dans une carte d'un immense relief, à voir le soleil, se levant peu à peu, dorer d'abord de ses rayons les plus hautes cimes, puis descendre dans les vallées et découvrir successivement aux regards tant de contrées célèbres. L'Eubée et l'Attique apparaissent les premières, puis les plaines de la Béotie et de la Phocide, les pics abrupts, presque perpendiculaires de l'Œta et l'Othrys, enfin les hautes montagnes de la Locride et de l'Étolie, qui bornent la vue du côté de l'ouest. Le paysage qu'on a sous ses pieds se dessine avec plus de relief et des détails plus accusés : à l'étage supérieur, le plateau des Kalyvia, au-dessous, le ravin du Pleistos, où se cache Delphes, la plaine d'oliviers de Chrysso, le plateau du Kirphis, qui s'avance entre les deux baies de Cirrha et d'Anticirrha; plus loin, le golfe de Corinthe, depuis l'isthme et le promontoire de Junon Acræa jusqu'à Lépante, semble un grand lac aux eaux bleues; les côtes d'Achaïe, dont les contours se dessinent avec une infinie variété de formes et de couleurs, se dressant à pic au-dessus de la mer et ravinées profondément par de petits torrents; au delà les grandes montagnes de l'Arcadie, l'Olenos (Erymanthe), le Khelmos, le Ziria (Cyllène), le Mænale, et, dans le fond tout à fait, le pic aigu du Taygète.

Pour nous, le Parnasse est le séjour d'Apollon et des Muses, et le nom en est synonyme de poésie; c'est aux Latins qu'il doit cette réputation, de même que Castalie. Nous avons vu que les poëtes grecs ne l'ont chanté que comme la montagne sacrée de Bacchus, où le dieu se joue au milieu des Ménades.

Le plateau du Parnasse ne formait qu'une partie du territoire de Delphes; la partie la plus considérable, et par sa richesse et par les événements qui s'y rattachent, est la plaine sacrée. Ulrichs a traité complétement ce point; il a eu l'honneur de résoudre une question sur laquelle les géographes anciens étaient déjà en désaccord : l'existence de deux villes distinctes, Cirrha et Crissa, et d'en déterminer la place. Je n'ai rien trouvé de nouveau sur ce

point; je serai donc très-bref, renvoyant à la brochure d'Ulrichs[1] pour de plus amples développements.

La distance entre Delphes et Chrysso est de trois quarts d'heure environ. Dès qu'on a tourné, après les aires de Castri, on perd de vue la cité sainte, et la route descend très-rapidement vers Chrysso. C'est à peu près à cet endroit qu'il faut placer l'embuscade dont le roi Eumène faillit être victime[2]. Les assassins au service de Persée s'étaient postés un peu en avant de l'endroit où commençaient les maisons, derrière une maçonnerie qui était sur la gauche de la route, resserrée à cet endroit par un éboulement qui forçait les voyageurs à ne passer qu'un à un. Après avoir manqué leur coup, les meurtriers se réfugièrent sur le Parnasse. L'embuscade a donc eu lieu tout près de la ville, à proximité des roches Phædriades, qui offraient un refuge aux assassins.

Crissa était une des plus anciennes villes de la Grèce[3]; elle est nommée dans le catalogue, au second livre de l'Iliade, avec l'épithète de divine (*ζαθέη*) et placée après Pytho; mais elle était bien antérieure, car l'auteur de l'Hymne à Apollon l'indique comme déjà puissante à l'époque où le dieu cherchait un emplacement pour fonder son sanctuaire. Quelques traits par lesquels il la décrit permettraient à eux seuls d'en fixer l'emplacement. La nymphe Delphousa, pour éloigner de ses eaux le dieu dont elle redoute la gloire lui conseille d'aller à Crissa.

> *Ἵκεο δ' ἐς Κρίσην, ὑπὸ Παρνησόν νιφόεντα,*
> *Κνημὸν πρὸς Ζέφυρον τετραμμένον, αὐταρ ὕπερθεν*
> *Πέτρη ἐπικρέμαται, κοίλη δ' ὑποδέδρομε βῆσσα,*
> *Τρηχεῖα*[4].

et plus loin le poëte l'appelle *εὐδείελον*, *ἀμπελόεσσαν*[5].

Aucun de ces traits ne peut s'appliquer à Cirrha, qui est située sur le bord de la mer, à l'extrémité de la plaine sacrée, et qui est tournée vers le sud et non vers l'ouest. Au contraire, ils s'accordent avec la position et la physionomie du village moderne de Chrysso. Il n'est exposé au vent que du côté de l'ouest, il est au pied mêm

[1] *Reisen und Forschungen in Griechenland*, p. 5, 25.
[2] Tite-Live, XLII, xv; Appien, IX, 11.
[3] Homère, *Iliade*, II, v. 520.
[4] *Id. Hymne à Apollon*, v. 282.
[5] Voir Nonnos, *Dionysiaques*, v. 438.

du Parnasse, et au-dessous du plateau on voit la vallée étroite et encaissée du Pleistos. Le village s'élève au milieu de massifs de verdure entretenus par quatre sources abondantes. C'était donc à Chrysso, ou du moins dans les environs, qu'il fallait chercher l'antique cité de Crissa; c'est en face du village, à dix minutes environ, qu'Ulrichs en a retrouvé les ruines. Au-dessous de l'église isolée des Quarante-Saints (Ἁγίων σαράντα) est une enceinte que les gens du pays appellent Στεφάνι. C'est une muraille pélasgique de la première époque, analogue à celle de Tirynthe, mais faite avec des matériaux plus petits. Elle est composée de blocs non taillés, entassés les uns sur les autres; les interstices sont bouchés par de petites pierres. Ce genre de construction est antérieur aux murailles pélasgiques de Delphes, formées de blocs irréguliers, mais taillés avec soin et assemblés avec précision. Nouvelle preuve de l'exactitude des détails donnés par Homère et de l'antériorité de Crissa sur Delphes. La position de Crissa est une de celles que les populations primitives de la Grèce choisissaient de préférence. Comme Mycènes, comme Athènes, elle est construite sur une acropole qui domine la plaine et qui est éloignée de deux lieues de la mer; elle en avait ainsi les avantages, sans les dangers. — Parmi ces ruines, se trouve la fameuse inscription boustrophédon qui a excité de longues discussions entre les savants; elle est gravée sur un petit autel avec deux trous (ἐσχάραι) destinés à recevoir le sang des victimes. Les caractères sont d'assez grande dimension, mais très-abîmés et très-difficiles à lire. De là de grandes variétés d'interprétation. Bœckh y a vu le piédestal d'une statue d'Apollon, Ulrichs un autel consacré à Junon et à Minerve. Qu'il me soit permis de me récuser, et de ne pas me prononcer sur une question aussi controversée.

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Ce qui explique, comment Strabon a pu se tromper sur la position de Crissa, qu'il place sur le bord de la mer, après Cirrha, comment Pausanias n'en a pas parlé, c'est que l'antique cité a disparu de très-bonne heure; les seules ruines qu'on y trouve appartiennent à l'époque pélasgique. Placée entre le sanctuaire de Delphes et le port de Cirrha[1], tous deux construits plus tard, elle devait décli-

[1] Éphore, cité par Strabon.

ner et disparaître; la population s'établit partie à Delphes, partie à Cirrha; quelques habitants, conduits par le tyran Daulius allèrent, suivant Éphore, fonder la colonie de Métaponte.

Au sortir de Chrysso, on entre dans la riche plaine de Salone, célèbre dès l'antiquité pour sa fertilité[1]. Προσκεῖται τῇ Κίῤῥᾳ τὸ Κρισσαῖον πεδίον εὔδαιμον. Cette riche plaine n'appartenait pas tout entière aux Delphiens; ils la partageaient avec les Locriens d'Amphissa. De là des discussions sans cesse renouvelées pour les limites et la nécessité de faire à chaque époque une délimitation exacte. Les hiéromnémons l'avaient fixée; puis Man. Acilius et les commissaires du sénat[2]; enfin, sous l'empire, la démarcation fut tracée de nouveau par le gouverneur de la province. Il est impossible de retrouver aujourd'hui les points par lesquels passait la ligne de partage, la forêt de chênes, la chapelle du héros Astrabas; on peut conjecturer seulement que cette ligne partait du monastère situé dans la montagne et aboutissait à Cirrha, divisant ainsi la plaine en deux parties égales.

Les ruines que l'on s'accorde à reconnaître pour celles de Cirrha sont à vingt minutes à l'est de l'Échelle de Salone, où aborde le bateau à vapeur et où s'élèvent quelques maisons. Cet endroit s'appelle *Magoula*. On y voit encore les restes d'une antique enceinte et quelques autres débris peu intéressants. Ils suffisent néanmoins pour attester l'existence d'une ville antique, et cette position concorde avec les témoignages des auteurs anciens au sujet de Cirrha. D'après Pausanias[3], Cirrha s'élevait à l'embouchure du Pleistos; Strabon[4] dit de plus qu'elle était située au pied du Cirphis, sur le bord de la mer.

La position même de Cirrha et la nécessité d'y aborder pour se rendre de là à Delphes avaient promptement enrichi ses habitants; ils vexèrent les étrangers et les soumirent à un tribut[5]. Les Amphictyons intervinrent, et, sur les instances de Solon[6], la guerre fut déclarée aux Cirrhéens par les peuples de l'amphictyonie. Elle dura dix ans et se termina par un stratagème assez puéril

[1] Strabon, IX, III.
[2] *Corpus Inscriptionum*, n° 1721.
[3] Pausanias, X, VIII, 5.
[4] Strabon, IX, III.
[5] Pausanias, X, XXXVII.
[6] Plutarque, *Solon*.

que rapporte Pausanias. On détourna le canal qui apportait l'eau à Cirrha et on l'empoisonna avec l'ellébore; les habitants, en proie à une violente diarrhée, furent obligés d'abandonner les remparts, qui tombèrent aux mains des assiégeants. La lutte avait été longue; les Amphictyons se vengèrent cruellement. La ville fut détruite, le port comblé, les habitants vendus, leur territoire consacré, selon l'oracle, à Apollon, Diane, Latone et Athéné Pronœa[1]. Les Amphyctions s'engageaient par serment et par des imprécations terribles à ne pas laisser relever la ville et cultiver la plaine sacrée; au temps de Pausanias, il n'y avait pas un seul arbre. Quelques abris cependant étaient nécessaires pour les pèlerins qui se rendaient à Delphes : la dimension de ces habitations, la durée du séjour étaient fixées; il était défendu d'en exiger aucun loyer. Pour célébrer la chute de la ville impie, les Amphictyons instituèrent les jeux Pythiens; l'ancienne lutte de musique qui suivait la fête célébrée, tous les neuf ans, en mémoire de la défaite du serpent Python, fut conservée, mais éclipsée par les courses de chevaux et de chars. L'hippodrome où ils avaient lieu était dans la plaine, d'après le témoignage positif de Pausanias[2]; mais rien n'indique s'il était sur le bord de la mer, ou au-dessous de Chrysso, sur les bords du Pleistos.

Cette plaine sacrée était une tentation perpétuelle pour les voisins; la fertilité du sol leur faisait oublier les terribles imprécations prononcées contre ceux qui la mettraient en culture, et il faut croire que les Amphictyons fermaient les yeux sur les empiétements, puisque les Locriens d'Amphissa purent s'y établir, cultiver les terres, construire des fours à brique et surtout fortifier le port de Cirrha. L'invective violente d'Eschine les força à voir l'usurpation sacrilége, et il fallut recommencer une guerre sacrée. La ville fut-elle détruite de nouveau? Ou bien l'assemblée des Amphictyons fut-elle distraite par les événements, bien autrement graves, qui livraient la Grèce à Philippe? Quoi qu'il en soit, la ville existait à l'époque macédonienne, et c'est là qu'on abordait pour se rendre à Delphes; au temps de Pausanias, elle servait de port aux Delphiens. On y voyait un temple consacré à Apollon, Diane et Latone, avec les statues colossales de ces divinités, œuvres

[1] Eschine, *Contre Ctésiphon*; et *Corpus Inscriptionum*, n° 1688.
[2] Pausanias, X, XXXVII.
[3] Lebas, n° 853; Orelli, n° 3671.

d'artistes atheniens, et une statue d'Adrasté, seul souvenir du crime et du châtiment des Cirrbéens.

Une inscription latine nous apprend que le territoire de Delphes[1] s'étendait encore à l'est, sur une partie du plateau du Cirphis; mais elle semble en même temps nous avertir qu'il serait inutile de vouloir retrouver exactement ces limites. Le préteur chargé par l'empereur de régler les prétentions entre les Delphiens et les habitants d'Anticyra fut obligé de faire une enquête très-minutieuse (*exploratio diligentior*). Les noms avaient changé depuis les décrets des hiéromnémons et de Man. Acilius, qui avaient déjà fait la délimitation du territoire sacré; il fallut consulter les souvenirs des habitants, et la querelle fut terminée par une sentence qui ne donnait complétement satisfaction ni à l'une ni à l'autre des deux villes, mais qui leur était utile en faisant disparaître les contestations. Si, à une époque où l'on pouvait disposer de tous les documents nécessaires, il était déjà difficile de fixer cette limite, que pourrait faire un voyageur moderne avec cette seule inscription? et encore est-elle mutilée! Tout ce qu'on peut en tirer, c'est que, du côté de la mer, le territoire sacré allait jusqu'au cap Opus ou Opuenta (vraisemblablement la pointe du promontoire qui sépare les deux golfes de Cirrha et d'Anticyre), situé à une distance de neuf milles en partant de Cirrha; de là une ligne divisant le plateau et passant près d'un petit monticule; c'est probablement celui auquel est appuyé le village de Desphina. Le plus sage est de s'en tenir à ces indications un peu vagues, mais auxquelles aucun autre document, aucune ruine, ne permettent de donner plus de précision.

[1] Cette inscription, gravée sur un grand bloc en pierre d'H. Élias, et qui paraît provenir des murs de la cella du temple, est au fond de la maison située à l'angle de la place de Castri.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE ET CARACTÈRE DU CULTE D'APOLLON À DELPHES.

Toutes les questions d'origine sont obscures, à plus forte raison celles qui ont rapport à la mythologie. De bonne heure, les légendes se sont multipliées et confondues; les unes, traditions défigurées, les autres forgées après coup pour flatter la vanité nationale, ou inventées par les savants pour expliquer leurs systèmes physiques ou philosophiques. Les anciens les ont toutes acceptées, même les plus contradictoires; poëtes et historiens semblent d'accord pour laisser planer sur le berceau de leurs dieux une religieuse obscurité.

Le témoin le plus précieux et le plus vrai pour ces temps reculés, parce qu'il en est le moins éloigné, est Homère. L'Hymne à Apollon, que Thucydide lui attribue formellement, n'est peut-être pas de lui, mais appartient du moins à la même époque que l'Iliade et l'Odyssée. Les légendes que chante le poëte m'ont paru un écho moins affaibli et plus pur des traditions primitives, et son témoignage s'est toujours trouvé d'accord avec les monuments encore debout. C'est donc sur son autorité que je m'appuierai pour ces temps primitifs, laissant de côté les fables rapportées par les écrivains postérieurs, surtout quand ce sont des compilateurs crédules comme Pausanias et Diodore.

L'époque de la fondation du temple peut être fixée d'une manière approximative d'après les vers d'Homère. Dans l'Hymne [1], Apollon arrive à Crissa, ville déjà riche et peuplée; c'est près de cette cité qu'il décide d'élever un temple où il révélera à tous les hommes la volonté divine. Le dieu lui-même en jette les fonde-

[1] *Hymne à Apollon*, v. 446.

ments; les fils d'Éginus[1], chéris des immortels, construisent le seuil de pierre, et, sous leurs ordres, des tribus innombrables d'ouvriers élèvent le temple avec des pierres polies (ξεστοῖσι λάεσσιν). Ces détails ne sont pas une pure invention du poëte; l'examen des ruines de Chrysso et de Castri en prouve l'exactitude et leur donne ainsi une valeur historique. Les remparts de l'antique Crissa appartiennent à l'époque primitive des constructions pélasgiques, tandis que les murs les plus anciens de Delphes, ceux qui soutiennent les terrasses du temple d'Apollon, de Minerve Pronæa, d'H. Georgios, sont en blocs irréguliers, mais taillés et assemblés avec soin. Combien a-t-il fallu d'années pour passer de cette construction presque informe à cet appareil déjà régulier? Est-ce une race nouvelle qui a apporté ce nouveau système? Il serait difficile de le déterminer. Mais ce qui ressort évidemment et des vers du poëte et de la vue des ruines, c'est que la fondation de Delphes a été postérieure à celle de Crissa, et que le culte d'Apollon n'a été introduit en Grèce qu'à une époque relativement récente.

D'un autre côté, il ne faut pas descendre jusqu'à la guerre de Troie, car Homère parle déjà des habitants de la rocheuse Pytho, de son oracle, consulté par Agamemnon, des richesses de son temple. Ce sanctuaire est donc antérieur à l'invasion dorienne. Entre ces deux termes se place l'établissement en Grèce des premières tribus helléniques, et c'est à cette époque qu'on doit, ce me semble, rapporter l'introduction du culte d'Apollon.

L'origine et le caractère de ce dieu ont été le sujet de vives controverses. Ot. Müller a soutenu qu'Apollon était une divinité exclusivement hellénique et dorienne, distincte du soleil[2]. Dans une certaine mesure, ces assertions sont justes, mais le célèbre historien les a faussées en les exagérant.

Si l'on veut remonter jusqu'à l'origine première d'Apollon, c'est en Orient qu'il faut la chercher, comme l'a très-bien démontré M. Maury[3]. Dans les passages des Védas qu'il cite à l'appui de son opinion, l'analogie d'Apollon, vainqueur du serpent Python, avec le dieu Indra, qui perce de ses traits le ténébreux Ali, se montre d'une manière trop claire pour qu'on puisse la contester.

[1] *Hymne à Apollon*, v. 299.
[2] *Die Dorier.*
[3] Maury, *Religions de l'Antiquité*, t. I, p. 126.

Les mythes indiens sont donc la source première des croyances grecques sur Apollon, comme la race indo-européenne est la race mère d'où sont sortis les Hellènes. Mais, dans le long trajet du Caucase indien à la Thrace, la langue, les mœurs, les croyances ont subi de grandes altérations; et, arrivés au pied de l'Olympe, les Hellènes avaient perdu tout souvenir de leur première patrie. Par conséquent, si l'origine indienne d'Apollon est un fait démontré, il n'est pas moins juste de dire que c'est un dieu hellénique, en ce sens que les tribus helléniques qui descendirent des montagnes de l'Olympe en Grèce l'apportèrent avec elles, qu'elles ne trouvèrent pas son culte établi chez les Pélasges et ne l'empruntèrent pas aux religions de l'Égypte et de la Phénicie.

Au reste, l'objet de ce mémoire n'est pas une recherche mythologique sur Apollon, mais une étude sur l'influence qu'a eue en Grèce le sanctuaire de Delphes. Il est donc moins important de discuter l'origine première et la signification réelle de son culte que de rechercher quelles ont été les croyances des Grecs eux-mêmes, car ce sont ces croyances qui ont influé sur la religion et la civilisation helléniques. La recherche des origines antérieures n'est utile qu'autant qu'elle porte une nouvelle lumière dans cette histoire. C'est donc encore à l'hymne homérique qu'il faut revenir. La légende qui place à Délos la naissance d'Apollon a été chantée par tous les poëtes, acceptée même par les républiques, qui envoyaient dans cette île de brillantes théories. Faut-il croire qu'ils la regardaient comme l'endroit où son culte avait pris naissance? Mais alors comment concilier cette opinion avec la tradition qui le faisait venir de la Thrace et du pays des Hyperboréens? Je crois que les Grecs, en un sujet si fabuleux, s'inquiétaient peu d'accorder les diverses traditions et faisaient volontiers comme Homère, qui, dans son Hymne, les chantait toutes deux, sans se mettre en peine de les concilier. Chaque sanctuaire où le culte du dieu avait brillé d'un vif éclat lui devenait une nouvelle patrie, comme Délos, comme la Lycie. Malgré cela, on distingue clairement que le culte d'Apollon est parti, comme les Hellènes eux-mêmes, des vallées de l'Olympe. Sur le sommet de cette haute montagne, dont les poëtes faisaient le palais des dieux, s'élevait un temple d'Apollon Pythien, dont parlent les auteurs anciens et dont M. Heuzey a retrouvé les traces[1]. Dans la vallée du Pénée, le dieu

[1] Heuzey, *Olympe*, p. 60.

était l'objet d'un culte particulier, comme le prouve l'inscription si souvent citée, Ἄπλωνι Τεμπείτᾳ[1]; c'était de la vallée de Tempé que le laurier avait été transplanté à Delphes, c'est là encore que tous les neuf ans la théorie allait chercher un rameau de l'arbre chéri du dieu. Ces témoignages donnent une nouvelle force aux vers du poëte[2] : « C'est d'abord dans la Piérie que tu descends des sommets de l'Olympe; tu traverses Lectos, l'Émathie, le pays des Énianes et des Perrhèbes; bientôt tu parviens à Iolcos, tu gravis le Cénéon, promontoire de l'Eubée, célèbre par ses vaisseaux; tu t'arrêtes dans la plaine des Lélantes, mais il ne plaît pas à ton cœur d'y établir un temple et des bois touffus. De là, traversant l'Euripe, ô dieu, toi qui lances au loin les traits, tu gagnes le sommet d'une riche montagne couverte de verdure; promptement tu descends vers Mycalesse et la verte Teumesse, et tu parviens sur le territoire de Thèbes couvert de forêts... De là, tu pousses encore plus loin et tu parviens à Oncheste, consacrée à Neptune; tu atteins ensuite les rives aimables du Céphise aux belles eaux, qui verse de Lilæa ses ondes agréables. Tu le traverses, divin archer, ainsi qu'Ochalée, riche en froment, tu arrives à la verdoyante Haliarte et tu vas vers Telphoussa... Tu passes à travers la contrée des impies Phlégyens, qui, sans souci de Jupiter, habitent une aimable vallée, près du lac que forme le Céphise. De là, tu diriges ta course vers le sommet de la montagne et tu atteins Crissa, au pied du Parnasse couvert de nuages. » Cette marche du dieu n'est-elle pas l'expression vive et poétique des progrès de son culte? C'est dans toutes ces contrées qu'on retrouve les sanctuaires les plus anciens. Il paraît donc certain que le culte d'Apollon fut apporté à Delphes par les tribus helléniques qui descendirent des vallées de l'Olympe et traversèrent la Thessalie, l'Eubée, la Béotie et la Phocide.

Mais ce fut un peuple plus avancé dans la civilisation et dans la science des choses divines qui fournit au sanctuaire de Delphes ses prêtres et ses devins. Au-dessus du peuple qui avait construit le temple, s'établit une colonie crétoise qui forma une aristocratie sacerdotale. Il n'est pas nécessaire de revenir longuement sur ce point, qu'Ot. Müller a traité avec le plus grand

[1] *Corpus Inscriptionum*, n° 1767.
[2] *Hymne à Apollon*, v. 215-225, 230-245, 277.

détail et établi d'une manière évidente[1]. Des colonies helléniques avaient de bonne heure établi dans la Crète le culte d'Apollon. Ce culte y prit un nouvel éclat, et les Crétois le portèrent à leur tour à Délos, en Lycie, dans l'Archipel, dans la Péloponèse, sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace. La tête du dieu, que l'on retrouve sur les monnaies avec la lyre et le trépied, l'association de Diane et de Latone, les oracles et les cérémonies du culte, prouvent l'identité de cette religion dans toutes ces contrées; les surnoms seuls du dieu ont varié et se sont multipliés à l'infini. Il n'est donc pas étonnant de retrouver des prêtres crétois à la tête du sanctuaire de Delphes. C'est le dieu lui-même changé en dauphin (pour expliquer le surnom de *Delphinios* qu'il portait à Cnosse) qui pousse leur vaisseau aux rives de Crissa et leur confie son temple déjà fondé. « Alors Phébus Apollon se demanda dans son cœur quels prêtres il conduirait pour le servir dans la montueuse Pytho. Roulant ces pensées dans son esprit, il aperçut sur la sombre mer un rapide navire monté par des hommes nombreux et braves, Crétois de la ville de Cnosse, fondée par Minos. Ce sont eux qui offrent les sacrifices et qui annoncent les volontés de Phébus Apollon à l'arc d'or, les paroles qu'entouré de lauriers le dieu prononce au pied des montagnes du Parnasse. »

Le nouveau culte, qui ne s'établit pas sans résistance, fut forcé de lutter contre des divinités plus anciennes et leurs adorateurs. L'omphalos, la pierre de Kronos, étaient sans doute des fétiches de cette religion primitive, des symboles de la Terre, qu'Apollon trouva en possession de l'oracle. Sous la personnification d'Héra, que les Grecs confondirent plus tard avec Junon, elle poursuivit sans relâche la mère d'Apollon et de Diane, lui suscitant partout des ennemis, partout lui faisant refuser un asile. Comment ne pas voir également le souvenir d'une lutte très-vive dans la mort de l'impie Titye, qui avait outragé Latone, dans le combat contre le serpent Python, dans le châtiment des Phlégyens, qui vivent sans souci de Jupiter, et qui tentèrent de brûler le temple d'Apollon? Il y eut donc entre les deux races et les deux religions une lutte acharnée, dans laquelle les Hellènes finirent par triompher. Mais à Delphes, comme dans le reste de la Grèce, les dieux vaincus ne furent pas chassés, ils se transformèrent, et, à d'autres titres,

[1] *Die Dorier*, t. II, ch. II.

partagèrent avec leurs vainqueurs les honneurs divins. La Terre cède son oracle de bonne grâce, et son temple s'élève à Delphes à côté de celui d'Apollon; les anciens fétiches se rattachent aux légendes de la religion nouvelle; ils deviennent ou la pierre que Saturne a dévorée croyant dévorer Jupiter, ou le centre de la terre, entouré de bandelettes et arrosé de libations. Quant aux populations vaincues, elles disparaissent dans la légende ou plutôt se personnifient dans d'impies tyrans, qui tombent sous les coups d'Apollon. Ainsi se transforme et s'efface le souvenir de la lutte entre les deux religions, au point que le nouveau culte semble presque s'être établi sans combat.

En fut-il de même dans l'Attique? Ou plutôt la nouvelle religion vint-elle sans violence s'ajouter aux autres, comme les différentes races vinrent s'y mêler, sans qu'il y eût de conquête ni d'asservissement? On est réduit à des conjectures. Une seule chose paraît certaine, c'est que le culte d'Apollon s'établit chez les Ioniens de l'Attique dès la plus haute antiquité. Les traditions qui se rapportent aux époques les plus anciennes de leur histoire se sont groupées autour de Thésée, et ce héros s'était mis sous la protection spéciale d'Apollon [1]. C'est au dieu de Delphes qu'il va demander conseil dans les moments difficiles, c'est à lui qu'il offre des sacrifices au moment du péril, c'est à son autel qu'il amène les monstres qu'il a vaincus. Peut-être même est-ce lui qui rapporta son culte de la Crète et l'établit à Athènes. La légende qui faisait de ce dieu le père d'Ion, et par conséquent l'ancêtre des Athéniens, était acceptée par tout le monde et chantée par les poëtes; on l'honorait du titre de πατρῷος, qui n'était pas accordé à Jupiter lui-même; les jeunes gens lui consacraient leur chevelure coupée pour la première fois, les jeunes filles allaient danser autour de son autel en souvenir des victimes qu'il avait sauvées du Minotaure; six mois de l'année athénienne lui étaient consacrés; enfin deux familles privilégiées étaient chargées héréditairement de veiller sur les théories de Delphes et de Délos. Plus tard même les Athéniens voulurent que le dieu fût parti de leur pays pour se rendre à Delphes, prétention évidemment fausse, mais qui prouve combien le culte d'Apollon s'était établi de bonne heure en Attique et y avait brillé d'un vif éclat. Aussi un grand

[1] Plutarque, *Thésée*, VI, XIV, XVII, XXI, XXII, XXXVI.

nombre de temples s'élevaient en son honneur. Sans parler de la chapelle placée dans le flanc de l'Acropole, qui consacrait l'antre témoin de ses amours avec Créuse, il avait deux temples à Athènes même, le Pythium et le Delphinium; bien d'autres encore dans les dèmes. Les deux grandes théories de Delphes et de Délos, qui continuèrent jusque sous l'empire, prouvent assez la piété des Athéniens pour Apollon.

Dès le temps de l'hymne homérique, son culte s'étendait au loin. « Sorti de cette île (Délos), tu commandes à tous les mortels, à tous ceux que renferment la Crète et la ville d'Athènes, et l'île d'Égine, et l'Eubée, célèbre par ses vaisseaux; Æges, Pirésia, et la maritime Péparèthe; l'Athos de la Thrace, et les sommets du Pélion; Samothrace, et les montagnes ombreuses de l'Ida; Scyros et Phocée, et le pic élevé d'Autocane; la riche Lemnos, et Imbros qui manque de ports; la divine Lesbos, patrie de l'Éolien Macar, et Chios, la plus fertile des îles que baigne la mer; les rochers de Mimas et les sommets de Corycon, la brillante Claros et les monts élevés d'Æsagea; Samos, aux beaux ruisseaux; les hauts sommets de Mycale; Milet; Cos, ville des hommes mortels; la haute Cnide, et Carpathos, battue par les vents; Naxos, Paros et la pierreuse Rhénéa..... Ô roi qui possèdes la Lycie, l'aimable Méonie..... Il attend les hécatombes de tous ceux qui possèdent la riche presqu'île de Pélops, de tous ceux qui habitent l'Europe et les îles baignées par les flots[1]. »

En rapprochant ces passages des vers cités plus haut, on voit qu'à cette époque reculée le culte d'Apollon était déjà établi dans tout le bassin de la mer Égée.

Cette énumération poétique suffit à elle seule pour réfuter l'assertion trop exclusive d'Ot. Müller, qui prétend qu'Apollon fut un dieu dorien par excellence. Ne trouvons-nous pas Apollon également honoré chez les Achéens du Péloponèse, les Éoliens de la Béotie et les Ioniens de l'Attique? Son culte, parti des vallées de l'Olympe et de l'Ossa, ne s'est-il pas répandu en Grèce, dans l'Archipel, sur les côtes d'Asie Mineure et de Thrace, à une époque où les Doriens n'avaient aucune puissance, où leur nom même n'existait pas, puisqu'on ne le trouve ni dans l'hymne homérique, ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée.

[1] *Hymne à Apollon*, v. 30-45.

Plus tard, il est vrai, ce fut la conquête des Doriens qui donna à son culte, dans le Péloponèse, un éclat qu'il n'avait pas eu d'abord; il occupa le premier rang dans leurs cités; grâce à eux, il fut adoré au loin, sur les côtes de la Sicile et de la Grande-Grèce; les Spartiates se firent les protecteurs du temple de Delphes et voulurent le rendre indépendant des Phocidiens. La gloire et les services de ces derniers venus purent faire oublier les mérites et la piété des premiers adorateurs d'Apollon. Les dieux du paganisme, faits à l'image de l'homme, étaient ingrats comme lui, et, comme lui, savaient calculer leurs intérêts. Mais il n'en reste pas moins établi qu'à l'origine Apollon était, non pas un dieu dorien, mais le dieu de toutes les tribus helléniques et de leurs colonies.

Il me paraît également difficile d'accepter l'opinion d'Ot. Müller sur le caractère d'Apollon [1]. D'après lui, c'est une erreur d'en faire une divinité solaire; ce qui le prouve, c'est l'existence d'un dieu soleil, Ἥλιος, distinct d'Apollon et invoqué séparément chez les anciens Grecs; ce sont les philosophes naturalistes, et Euripide à leur suite, qui ont tenté de les identifier. La mythologie païenne n'était pas assez rigoureusement fixée pour que cet argument soit décisif; à côté d'Hélios nous trouvons encore Phaéthon, Hypérion; faudrait-il en conclure qu'Hélios n'était pas une divinité solaire? La meilleure réfutation de la thèse d'Ot. Müller a été tirée des religions de la haute Asie. M. Maury montre que dans les Védas, à côté de la personnification du soleil, Sourya, existe un autre dieu solaire, Roudra, qui présente avec Apollon une ressemblance incontestable. J'emprunte à son savant ouvrage sur les religions de l'antiquité la traduction de quelques passages qui me paraissent décisifs [2]. « Ô Roudra, archer robuste et armé de flèches légères, dieu sage, fort, invincible, accompagné de l'abondance et lançant des traits aigus. » Le mythe d'Indra, dieu du ciel serein et de l'azur, rappelle le combat d'Apollon contre le serpent Python. « Ô Indra, tu as donné la mort au violent Ahi, qui enchaîne les eaux. Ô Indra, tu as frappé Ahi, gardien endormi des ondes, et tu les as précipitées vers la mer; tu as brisé l'enveloppe compacte du nuage; tu as ouvert la porte à ces ondes, qui se sont élancées de

[1] *Die Dorier*, t. I, p. 227 et suiv.
[2] T. I, p. 127, 132.

divers côtés; tu as chassé de l'air le grand Ahi[1]. » Et, dans un autre passage, la comparaison des nuages et des serpents montre l'origine de la légende grecque. « *Les serpents*, qui ont pour roi Éravata, qui brillent dans les combats, marchent *comme des nuages* chassés par un vent plein d'éclairs. »

Dans ces passages des livres sacrés des Hindous, on distingue facilement le symbole exprimé par ce combat, le triomphe du soleil sur les nuages, de la lumière sur les ténèbres. Telle est l'origine lointaine de la fable du serpent Python. Faut-il dans la fable grecque chercher une explication naturaliste des moindres détails? C'est ce qu'a tenté un savant Allemand, M. Forschammer, qui a prétendu trouver des symboles dans le nom de Delphes, de Python, dans les détails poétiques de la lutte; mais cette subtilité ingénieuse, en poussant à l'extrême une idée juste, arrive à la fausser. Dans la mythologie grecque, le sens naturaliste et symbolique des divinités s'était promptement effacé. En général, les dieux d'Homère ne sont plus les forces de la nature, mais des êtres qui ont les passions de l'homme et une puissance beaucoup plus grande. Le serpent n'était plus l'emblème du nuage, mais un serpent réel suscité par Junon, et les détails de la lutte appartiennent à l'imagination du poëte. Le symbole n'a existé qu'à l'origine.

Apollon a d'abord été une divinité solaire, le dieu de la lumière et du ciel pur; plus tard l'imagination l'a revêtu de formes humaines, mais c'est toujours de l'idée première de la lumière qu'on peut faire dériver tous ses attributs.

Apollon, dans les poésies homériques, est un dieu à la longue chevelure, brillant de jeunesse et de beauté; il s'élance de l'Olympe sur la terre, aussi rapide que la pensée. Impétueuse est sa course, terrible est son courroux; de son arc d'argent partent les traits aigus qui portent la peste dans le camp des Grecs ou donnent la mort au serpent Python. Il chérit les bois touffus, tous les lieux élevés, les fleuves qui se précipitent vers la mer, les sommets escarpés des hautes montagnes, les promontoires penchés vers les flots et les ports maritimes.

Cependant le caractère guerrier domine bientôt tous les autres; l'arc et les flèches ne sont plus l'expression poétique des rayons

[1] *Religions, etc.* t. I, p. 133, note 2.

du soleil, mais les armes d'une divinité faite à l'image de l'homme, et qui s'en sert pour se venger de ses ennemis. Tel est le caractère le plus saillant d'Apollon dans l'Iliade. Malgré cela l'idée du dieu de la lumière et de son éclat se retrouve et se conserve encore dans quelques-uns de ses surnoms Φοῖβος, Λύκειος, Λυκογενής.

L'idée de pureté physique et morale s'y joint naturellement. Pour tous les peuples de l'Orient il y a toujours eu un rapport étroit entre les ténèbres et le mal, le bien et la lumière. Tous les dieux ont horreur de la souillure et exigent la pureté des mortels qui s'approchent de leurs autels; mais Apollon est par excellence le dieu des purifications. Le voisinage d'un cadavre est une souillure pour le père de la lumière; aussi, par trois fois, il ordonne aux Athéniens d'enlever les tombeaux de son sanctuaire de Délos; l'île sainte ne doit être souillée ni par la mort, ni par la naissance d'un mortel. La purification par l'eau ou par les sacrifices est nécessaire avant qu'on approche de son temple. Malheur au meurtrier qui ose paraître à ses fêtes encore couvert de sa souillure[1]! il est à la merci de quiconque veut lui enlever la vie. Mais la vengeance n'est pas implacable. L'ancienne religion, que représentent les Furies, ne laissait aux coupables aucun espoir de salut. Au contraire, le dieu qui avait eu lui-même besoin de se purifier après la mort de Python apportait une religion plus douce; il prenait sous sa protection les fils qui avaient tué leur mère pour obéir à ses ordres et venger leur père; il recevait dans son temple Oreste, encore couvert du sang de Clytemnestre, et le défendait contre les Euménides; il indiquait à Alcméon l'asile où il trouverait le repos. A Athènes, le Delphinium était le tribunal où venaient se justifier les hommes coupables d'un meurtre involontaire, ou rendu légitime par la nécessité.

Ot. Müller[2] a exagéré l'importance et méconnu le caractère des offrandes non sanglantes qu'on offrait à Apollon à certaines époques de l'année. Il est vrai qu'à Delphes et à Athènes on apportait dans des corbeilles sacrées des gâteaux et de l'encens; à Patare, des gâteaux en forme d'arc et de lyre; à Délos, sur l'autel des *Pieux*, des grains d'orge et de froment. Mais n'était-ce pas plutôt comme divinité solaire donnant la vie à toutes choses, qu'il recevait ces

[1] Dém. *Cont. Aristogit.* XXXVII.
[2] Ot. Müller, *Die Dorier*, p. 327.

offrandes des biens de la terre? C'est le sens qu'indique le surnom de Γεννήτωρ, qu'il avait sur cet autel de Délos. Cette explication est d'accord avec l'usage de lui consacrer les prémices de toutes choses, même le dixième d'une génération tout entière; car nous trouvons chez les Crétois et chez les Magnètes cette espèce de printemps sacré, et l'envoi à Delphes des hommes nés pendant le temps consacré. Ces offrandes non sanglantes sont d'ailleurs une exception; dans l'Iliade nous voyons souvent Grecs et Troyens immoler à Apollon des hécatombes de bœufs, de chèvres et de brebis; même aux temps historiques l'oracle de Delphes exigeait encore deux fois des sacrifices humains. Ainsi le sang était une offrande agréable à Apollon comme aux autres divinités.

Apollon était aussi le dieu de la divination et de la poésie. Les anciens attribuaient à l'une et à l'autre une même origine : c'est un délire envoyé par les dieux et bien supérieur à la raison humaine. Tantôt il éclaire les hommes sur l'avenir, les rend prophètes et leur fait trouver un remède aux fléaux dans des pratiques religieuses ou dans des vœux expiatoires[1]; tantôt il s'empare d'une âme simple et vierge et l'excite à chanter des hymnes ou d'autres poëmes, et à embellir des charmes de la poésie les hauts faits des anciens héros. Comment ne pas attribuer au dieu qui répand sur les corps la lumière matérielle cette lumière spirituelle qui découvre aux yeux de l'âme le monde de l'avenir et de la poésie? Aussi, dès le temps d'Homère, Apollon était le dieu prophète, et il se réservait ce privilége à l'exclusion de tout autre. « Fils de Jupiter[2], dit-il à Mercure, pour l'art de la prophétie que tu me demandes, il ne m'est permis de le partager ni avec toi, ni avec aucun autre des immortels, car telle est la volonté de Jupiter. Moi-même, à qui il le confie, j'ai promis, j'ai juré par un serment inviolable que nul autre que moi, parmi les dieux éternels, ne connaîtrait les sages conseils de Jupiter. Ne me presse donc pas, ô mon frère à la baguette d'or, de te révéler les desseins que médite le puissant Jupiter. » Aussi l'oracle de Delphes, que le dieu lui-même avait choisi pour son sanctuaire, est en honneur dès la plus haute antiquité. Selon la légende, Hercule, Laius, Égée étaient allés le consulter; Agamemnon l'avait interrogé avant de partir pour Troie[3].

[1] Platon, *Phèdre*.
[2] *Hymne à Hermès*, v. 533.
[3] *Od.* VIII, v. 77.

Les oracles se multiplièrent bientôt en Béotie, en Phocide, en Asie Mineure; les plus anciens, ceux de Tégyre, d'Abæ, de Claros, de Didyme, de Patræ, avaient été fondés par le dieu lui-même ou ses enfants. Mais nul ne pouvait, contre sa volonté, chercher à pénétrer les secrets des dieux.

La musique ne lui était pas moins chère que la divination. Au milieu des dieux, il chante en frappant de son plectre d'or la cithare, qui rend des sons agréables, et les immortels sont charmés de ses chants et des sons de la lyre; le chœur des Muses célèbre le bonheur et la puissance des dieux comparés à la misère des hommes; aux sons de sa cithare et sous sa conduite, les Grâces, les Heures, Hébé et Vénus, forment des chœurs gracieux qui réjouissent le roi de l'Olympe. Ainsi, même à l'époque héroïque, où les divinités paraissent surtout avec le caractère guerrier, la divination et la musique ne lui sont pas moins chères que son arc d'argent. « J'aimerai, s'écrie le fils de la glorieuse Latone, j'aimerai l'agréable cithare et l'arc recourbé, et j'annoncerai aux mortels les véritables desseins de Jupiter [1]. »

Aussi, dès l'origine, on l'honore par des jeux gymniques et musicaux. Telle est, dans le poëte, la fête de Délos. « C'est là que, vêtus de longues tuniques, se rassemblent les Ioniens avec leurs enfants et leurs chastes épouses. Pour te plaire, ils établissent en ton honneur des combats de pugilat, de danse et de chant. Celui qui viendrait au milieu de la foule pressée des Ioniens les croirait immortels et à l'abri de la vieillesse; car il verrait leur grâce et se réjouirait dans son cœur en regardant les hommes et les femmes aux belles ceintures et leurs rapides navires et leurs immenses richesses. Et quel spectacle admirable, dont la renommée ne périra jamais, que les vierges de Délos, servantes du dieu qui lance au loin les traits; elles célèbrent d'abord Apollon, puis Latone et Diane, qui aime les flèches; elles chantent l'hymne des héros et des femmes de l'ancien temps, et elles charment la foule des hommes [2]. »

Autour d'Apollon se groupe un certain nombre de divinités qui forment le panthéon particulier de Delphes. Latone, Diane et Minerve sont les trois divinités associées à Apollon et qui parta-

[1] *Hymne à Apollon*, v. 184, 205 et passim.
[2] *Ibid.* v. 143 et sq.

gent avec lui la protection de la cité sainte[1]. L'Artémis hellénique, comme l'a très-bien prouvé Ot. Müller, est distincte de plusieurs autres divinités qui ont porté le même nom et qui plus tard se sont confondues avec elle, mais qui en sont entièrement différentes par l'origine et par le culte[2]. La déesse de Delphes n'est pas l'Artémis pélasgique adorée dans l'Arcadie, ni l'Artémis Taurique originaire de la Scythie et dont le culte sanglant avait pénétré sur quelques points de la Grèce, notamment à Brauron, ni la Diane d'Éphèse, symbole de la fécondité, à la poitrine chargée de mamelles, et qui appartient aux religions de l'Asie Mineure. La Diane hellénique est la compagne de son frère Apollon dans les combats autour de Troie et dans le sanctuaire de Delphes. Jeune et belle comme lui, elle s'avance au milieu de ses nymphes qu'elle dépasse de la tête. L'arc et les flèches sont aussi ses armes favorites; elle s'en sert contre les bêtes sauvages ou les impies qui bravent sa colère. Déesse de la chasse par excellence, elle n'aime pas moins que son frère les chants et la danse[3]. « Après avoir réjoui son âme à poursuivre les bêtes sauvages, la déesse détend son arc flexible et se rend dans la vaste demeure de son frère chéri, Phœbus Apollon, vers le peuple opulent des Delphiens, pour présider aux chœurs agréables des Muses et des Grâces. » Elle semble même avoir disputé à son frère le don de la divination, si l'on croit ce passage des prédictions de la Sibylle rapporté par Clément d'Alexandrie : « O Delphiens, serviteurs de Phœbus qui lance au loin les traits, je suis venue révéler les volontés du puissant Jupiter, pleine de courroux contre mon frère Apollon[4]. »

D'autres traditions font de la Sibylle une simple femme inspirée par le dieu; elle-même, dans d'autres passages, se donne comme née d'une mère mortelle; on ne peut donc pas l'identifier avec Artémis. Mais l'analogie des deux enfants de Latone n'est pas moins évidente. Homère célèbre une déesse de la Lune distincte de Diane, comme un Hélios distinct d'Apollon. Cependant on est obligé d'y reconnaître une divinité lunaire; les traits de la déesse sont les rayons de la lune, et la mort subite qu'elle envoie

[1] Eschine, *Advers. Ctesiph*, LXX. *Corpus inscriptionum*, n° 1688.
[2] *Die Dorier*, l. II, ch. IX.
[3] Homère, *Iliade*, XX, v. 39; XVI, v. 183.
[4] Alexandre, *Oracula Sibyllina*, Ex. II et app.

aux femmes, influence que les anciens attribuaient à cet astre. En tous cas, Diane et Apollon, tous deux enfants de Latone, sont associés avec leur mère dans tous les sanctuaires fondés par les Hellènes; à Delphes, en particulier, les deux déesses étaient représentées aux côtés d'Apollon dans le fronton oriental, et le temple de Diane remontait à la plus haute antiquité.

Nous avons vu plus haut, à propos des ruines du temple d'Athéné Pronæa, comment cette déesse était associée à Apollon dans le sanctuaire de Delphes; divinité nouvelle, née comme lui de Jupiter, elle avait partagé sa fortune, comme à Thèbes, à Sparte et à Tégée.

Outre ces quatre divinités, protectrices officielles de Delphes, d'autres avaient encore trouvé place dans le temple et l'enceinte sacrée. Les Muses, dont la chapelle était au-dessous de l'adyton, et dont les statues ornaient le fronton, étaient les compagnes naturelles du dieu de la divination et de la poésie. D'abord simples nymphes des fontaines, elles passaient pour inspirer le délire, comme le témoignent les inscriptions trouvées dans l'antre des Nymphes au sud de l'Hymette, et l'expression de *νυμφόληπτος*. Leur culte, originaire de l'Olympe, s'était répandu dans les vallées de l'Hélicon et du Parnasse, et, dès le temps d'Homère, s'était lié à celui d'Apollon.

On se rend plus difficilement compte des honneurs attribués à Bacchus, qui était représenté avec les Ménades sur le fronton occidental; trois mois de l'année lui étaient consacrés. Au temps de Plutarque, son culte était devenu l'égal de celui d'Apollon et il pouvait, aussi bien que lui, être regardé comme le maître de Delphes. Plus tard également les philosophes imaginèrent les symboles qui donnèrent à son culte un sens mystique et profond. Dans l'origine, autant qu'on peut en juger par les traditions qui s'y rattachent, il fut accueilli par Apollon, qui semble le protéger, et ses membres déchirés, réunis par le dieu, furent enterrés auprès du trépied.

L'autel de Neptune, placé dans le temple même, était un souvenir de l'échange de Delphes contre Calaurie; mais son culte n'y a pas eu d'éclat. Il en est de même pour Jupiter, dont Apollon n'était que l'interprète; sa statue s'élevait dans le temple, et il semble que le roi des dieux devait occuper une place importante; mais il est éclipsé par Apollon. Ajoutons-y Thémis et

la Terre, divinités pélasgiques vaincues par la nouvelle religion, mais qui y avaient trouvé place. Tel est dans son ensemble le panthéon de Delphes, tel que l'invoque la Pythie au début des Euménides.

En résumé, Apollon, primitivement symbole de la lumière, est devenu chez les Hellènes un dieu guerrier, poëte et devin. Son culte, descendu avec eux de l'Olympe, a triomphé des Pélasges et de leurs divinités. A leur religion naturaliste et grossière, succède une religion où les dieux, faits à l'image de l'homme, représentent moins les forces physiques que les forces morales. Autour d'Apollon se groupent diverses divinités, mais c'est à lui qu'appartient le premier rang. Peu à peu il absorbe les attributs des autres dieux; il devient la grande divinité de la Grèce, le dieu de Delphes, et son sanctuaire, le centre religieux et politique du monde hellénique.

CHAPITRE II.

ORACLES. — LEUR INFLUENCE.

Apollon fut surtout un dieu prophète, et c'est à ce titre qu'il a exercé une grande influence sur la Grèce, sur les faits aussi bien que sur les croyances. Sans parler de Bacis, de la Sibylle et et des autres devins qu'il inspirait, il révélait l'avenir dans les nombreux oracles de la Béotie et de la Phocide; mais ce furent des oracles secondaires, dont l'éclat fut éclipsé par celui de Delphes. Grâce à l'autorité de ses réponses, Apollon devint le dieu commun de la Grèce; il finit presque par perdre son caractère personnel; on l'appela le dieu de Delphes. Plusieurs recueils de ses oracles avaient été faits dans l'antiquité; le nom de quelques-uns des auteurs de ces recueils nous sont connus, comme Mnaséas de Patras et Chrysippus, dont Cicéron vante le livre. Ces ouvrages et d'autres du même genre ont péri; mais de nombreux débris s'en retrouvent dans presque tous les auteurs grecs, et ils suffisent pour confirmer l'opinion générale de l'antiquité, et montrer que les réponses d'Apollon avaient eu la plus grande influence non-seulement sur la religion et la morale, mais encore sur l'histoire de la Grèce.

Le plus célèbre de ces oracles était la réponse du dieu à Crésus :

Οἶδα δ' ἐγὼ ψάμμου τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης,
Καὶ κωφοῦ συνίημι καὶ οὐ φωνεῦντος ἀκούω.

Ces paroles avaient frappé les Grecs par leur grandeur, et elles avaient été gravées sur une plaque de marbre que C r i aque d'Ancône retrouva au milieu des ruines du théâtre.

Influence morale de l'oracle.

Apollon était-il le maître ou seulement l'interprète de l'avenir? Sans parler du surnom de Μοιραγέτης que lui donnaient les Delphiens, quelques réponses pourraient faire croire qu'il parlait en son propre nom. Lorsque les Spartiates lui demandent l'Arcadie [1], ne semble-t-il pas être le maître d'accorder ou de refuser leur prière?

Ἀρκαδίην μ' αἰτεῖς; μέγα μ' αἰτεῖς· οὔ τοι δώσω.
.... Ἐγὼ δέ τοι οὔτι μεγαίρω,
Δώσω τοι.............................

Mais le plus souvent il ne fait que révéler une destinée inflexible qu'il ne peut changer, malgré son désir. Sa défense à l'égard de Crésus en est un aveu formel. « Nul ne peut échapper à la destinée marquée, même un dieu. » Dans plusieurs autres oracles, revient cette idée de la fatalité qui pèse sur les mortels et à laquelle ils ne peuvent se soustraire [2]. Il termine sa réponse aux instances des Messéniens par ce vers :

Ἔρδ' ὅπῃ τὸ χρέων, ἄτη δ' ἄλλοισι πρὸ ἄλλων.

Cette force supérieure est tantôt impersonnelle, la destinée, tantôt elle s'appelle Jupiter, Thémis, les Parques.

Les Grecs croyaient que les dieux pouvaient, sinon changer les arrêts de cette force toute-puissante, au moins les adoucir et en retarder l'accomplissement. Comment s'expliquer autrement les instances des Athéniens, dont les supplications font violence au dieu et le sursis que lui-même avait fait accorder à Crésus [3]?

C'était une idée bien grossière et bien confuse de la Providence;

[1] Hérodote, I, LXVI.
[2] Pausanias, IV.
[3] Hérodote, VIII, CXLI.

mais c'était déjà beaucoup de rappeler aux hommes qu'il y a une puissance supérieure à laquelle rien ne peut échapper et qui, tôt ou tard, punit les fautes. « Vous ne tromperez pas le dieu, dit la Pythie aux Messéniens[1]. C'est par la ruse que vous avez eu la Messénie, c'est par la ruse que vous la perdrez. » Gygès a régné heureusement après avoir assassiné son maître, mais le malheur de ses descendants sera la punition de son crime[2].

Toute l'antiquité a célébré la belle réponse de la Pythie au Spartiate Glaucus, qui demandait s'il pouvait nier par serment le dépôt qu'on lui avait confié. « Fils d'Épicyde, Glaucus, tu y gagneras, pour le moment, de triompher par ce serment et de voler ces richesses. Jure donc, puisque l'homme fidèle à sa parole n'est pas plus qu'un autre exempt de la mort. Mais du serment naît un fils sans nom, qui n'a ni pieds, ni mains; infatigable, il te poursuivra jusqu'à ce qu'il ait ruiné toute ta race et ta maison tout entière; au contraire, l'homme fidèle à sa parole laissera derrière lui une postérité florissante[3]. » En entendant cet arrêt, Glaucus demanda pardon au dieu de ses paroles; mais la Pythie lui répondit que c'était la même chose de tenter le dieu ou de commettre le crime. La leçon avait frappé les Spartiates; un siècle plus tard, leur roi rappelait aux Athéniens le châtiment de Glaucus, comme un argument qui devait les décider à rendre les otages des Éginètes, et il terminait son discours par une conclusion tirée de cet exemple : « Tant il est bon de n'avoir pas même d'autre pensée, au sujet d'un dépôt, que de le rendre à ceux qui le réclament. »

L'oracle avait-il été jusqu'à attester l'immortalité de l'âme? Plutarque[4] est le seul qui le dise; mais, à l'époque dont nous nous occupons, il n'en est jamais question dans les oracles, et la punition des fautes, si elle ne tombe pas sur le coupable pendant sa vie, n'est pas différée après sa mort, et elle frappe même ses descendants.

Dans bien d'autres cas, l'oracle de Delphes se montre comme le vengeur des crimes et surtout des sacriléges. Il prescrit aux Pélasges de Lemnos de donner satisfaction aux Athéniens pour

[1] Pausanias, IV.
[2] Hérodote, I, XIII, XCI.
[3] *Id.* VI, LXXXVI.
[4] Plutarque, *De ser. Num. vind.*

le massacre de leurs filles enlevées à Brauron [1]; il ordonne aux Spartiates d'expier le meurtre des envoyés perses en livrant deux de leurs citoyens à Xerxès [2]. Avec quelle indignation sont accueillis les députés des Sybarites, qui avaient mis à mort un joueur de cithare dans le temple de Junon : « Éloignez-vous de mon trépied. »

Le meurtrier d'Archiloque est également repoussé par l'oracle. Néoptolème, frappé près de l'autel, est enseveli dans l'enceinte sacrée et sa mémoire apaisée par des sacrifices annuels. Les Delphiens sont contraints d'expier la mort d'Ésope [3], et de chercher partout un de ses descendants qui veuille en recevoir satisfaction. Les Apolloniates reçoivent l'injonction de faire réparation au gardien des troupeaux sacrés, dont ils avaient puni trop cruellement la négligence [4]. L'oracle gourmande le roi de Cyrène, Arcésilas, et lui reproche sa tyrannie à l'égard de ses sujets.

Une religion plus douce remplace le culte barbare des Pélasges, et les sacrifices humains, deux fois prescrits par l'oracle, sont une exception contraire à ses tendances générales, probablement un reste de l'ancienne religion. Le dieu, qui, d'après la légende, avait dû se purifier d'un meurtre, substitue l'expiation à la vengeance implacable que poursuivaient les Furies; son temple sert d'asile à Alcméon, à Oreste, qui, par ses ordres, avaient donné la mort à une mère coupable. A ses yeux le fait matériel a moins d'importance que l'intention [5]; l'oracle excuse un homme qui a tué son ami en essayant de le défendre contre les brigands, tandis qu'il flétrit comme des meurtriers les lâches compagnons qui l'ont abandonné. Aussi était-ce dans le temple et sous la protection d'Apollon Delphinien qu'étaient jugés à Athènes ceux qui avaient tué par mégarde ou par nécessité.

Malgré sa science divine et infinie, le dieu n'avait pas de mépris pour les efforts bornés de la science humaine. Il ne dédaignait pas d'associer à ses oracles les maximes de la philosophie et il acceptait les célèbres sentences gravées dans le pronaos, comme l'offrande la plus agréable. De son propre mouvement, il rendait

[1] Hérodote, VI, cxxxix.
[2] *Id.* VII, cxxxiv.
[3] *Id.* II, cxxxiv.
[4] *Id.* IX, xciii.
[5] Élien, *Histoires.*

hommage aux grands hommes, et la Pythie saluait de ces paroles Lycurgue entrant dans le sanctuaire : « Tu viens, ô Lycurgue, dans mon temple opulent, chéri de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. Je ne sais si je dois t'appeler un dieu ou un homme, mais je t'appellerai plutôt un dieu, ô Lycurgue[1]. » Les statues d'Homère et d'Hésiode avaient trouvé place dans le temple du dieu qui les avait inspirés; Pindare avait été récompensé de ses chants par des honneurs plus grands encore; son siége était placé près de l'autel et l'oracle avait prescrit aux Delphiens de lui donner une part des dîmes offertes au dieu. Apollon était le protecteur des sciences comme de la philosophie et de la poésie. L'oracle qui commandait aux Déliens de doubler l'autel du dieu, forçait les esprits à l'étude de la géométrie. Était-ce là l'intention de l'oracle? On ne peut l'affirmer; mais c'est ainsi que les Grecs l'avaient entendu[2]. Xénagoras, qui avait mesuré le mont Olympe, consacrait ses calculs dans le temple de Delphes et priait le dieu de le récompenser de ses travaux. L'Athénien Nausicrate y avait également déposé une table d'airain contenant une série de calculs[3]. Hippocrate consacre la statue d'un homme à qui la maladie n'a laissé que les os.

Mais le dieu était impitoyable pour l'orgueil ou la vanité qui mendiait des éloges. Le Scythe Anacharsis, qui lui demandait s'il y avait un Grec plus sage que lui, fut confondu par la réponse de la Pythie, qui lui indiqua un obscur montagnard de l'Œta. Une semblable humiliation punit la vanité des Mégariens, qui demandaient quel rang leur cité avait dans la Grèce; le dieu, après avoir rappelé les titres de chacune des grandes villes, leur répond que Mégare n'occupe pas même la dixième place.

Dangers de l'oracle.

Ainsi le dieu, dans ses réponses, nous apparaît comme l'ami des vrais sages, des poëtes et des savants, le protecteur des faibles, le vengeur des crimes; et, sous ce rapport, on peut dire que l'influence de l'oracle servit utilement la morale. Mais n'eut-elle pas aussi des conséquences dangereuses, qui tenaient moins, du reste, à l'oracle de Delphes en particulier qu'à la nature même des

[1] Hérodote, I, LXV.
[2] Plutarque, *Paul-Émile*, XV.
[3] Pline, VII, LVIII, 1; Diodore de Sicile.

oracles? N'était-ce pas habituer les hommes à chercher la règle de leur conduite, non plus dans leur conscience, mais dans les réponses du dieu, à croire que les paroles de la Pythie faisaient la justice ou l'injustice d'une action? On arrivait ainsi, comme Glaucus, à demander au dieu s'il valait mieux voler et faire un faux serment que tenir sa promesse. Glaucus fut sévèrement puni, mais n'était-ce pas un peu la faute de l'oracle si les hommes songeaient à lui adresser de semblables questions?

Une autre conséquence, et plus funeste encore, c'est que les Grecs, convaincus que l'oracle leur révélait l'avenir, employaient tous les moyens possibles pour détourner ses menaces ou réaliser ses promesses; par là la voie était ouverte à bien des crimes. La légende d'Œdipe est un exemple frappant des maux que produirait la connaissance de l'avenir si les hommes pouvaient l'obtenir. Croire à la fatalité, c'est bien souvent la créer. Le crime de Laïus, qui ordonne de mettre son fils à mort, était la suite naturelle de l'oracle et l'origine de tous les crimes qui suivirent. Bien souvent les prédictions du dieu durent avoir ces funestes conséquences; l'histoire de Cypsélus en est une preuve[1].

Un premier oracle avait annoncé aux Corinthiens la naissance d'un tyran qui devait les réduire en servitude. Peu de temps après, un citoyen demande à l'oracle s'il aura un fils la Pythie : lui répond que sa femme donnera le jour à un fils qui régnera sur Corinthe. Voilà donc cet enfant désigné aux soupçons des nobles de la ville, qui prennent la résolution de le mettre à mort, pour prévenir le malheur annoncé par l'oracle. L'enfant leur échappe; mais, dès qu'il devient homme, il songe à réaliser la prédiction et à asservir sa patrie. Une nouvelle réponse de la Pythie l'encourage dans son entreprise. « Heureux l'homme qui pénètre dans ma demeure, Cypsélus, fils d'Éetion, roi de l'illustre Corinthe, lui et ses enfants, mais non pas les enfants de ses enfants. » Les paroles du dieu le remplirent d'une nouvelle confiance et lui donnèrent de nombreux partisans. Le voilà devenu tyran de sa patrie, exilant les uns, dépouillant les autres, en mettant un plus grand nombre à mort. Sans l'oracle, les nobles de Corinthe auraient-ils songé à faire périr cet enfant? Cypsélus aurait-il pensé à s'élever au-dessus d'eux, à chercher la vengeance, à assurer

[1] Hérodote, V, xcii.

par des crimes une autorité usurpée sur la foi de l'oracle? Et n'est-ce pas à la réponse du dieu qu'on est en droit de faire remonter la cause de tous ces maux? Voilà les côtés immoraux et dangereux de l'oracle; il importait de les signaler après avoir reconnu les services qu'il a rendus à la morale et à la religion.

Le culte.

Quant au culte, il lui appartenait naturellement de le régler. Un peuple souffrait-il d'un fléau, c'était un signe de la colère céleste, et nul mieux qu'Apollon n'était en mesure de dire à quelles divinités il fallait s'adresser et par quelles cérémonies apaiser leur courroux[1]. En cette matière son autorité était souveraine et s'étendait aux plus petits détails.

Influence politique.

Il est plus important et plus difficile de déterminer quelle a été, au juste, l'influence de l'oracle sur les événements politiques. Pour le décider, il faut distinguer soigneusement les époques. Suivant qu'on citera un fait contemporain des guerres médiques ou de la guerre du Péloponèse, on pourra soutenir avec une égale raison que cette influence a été réelle ou seulement apparente, une autorité véritable ou un instrument aux mains des puissants.

Voyons donc si, dans les événements que nous rapporte l'histoire, nous pouvons saisir et marquer l'action de l'oracle. Lorsque nous trouverons, sur la foi d'une réponse venue de Delphes, une guerre commencée ou suspendue, une décision changée, une alliance brisée ou formée, il faudra bien reconnaître que l'oracle a eu une autorité véritable.

Il est impossible de méconnaître son influence souveraine dans les deux grands faits qui suivent la guerre de Troie : l'invasion dorienne et la fondation des colonies grecques dans tout le bassin de la Méditerranée[2].

De même pour les guerres de Messénie; la cause en est tout humaine, la jalousie des Spartiates et leur désir d'acquérir un fertile territoire; mais dans le cours de la lutte, quelle ne fut pas

[1] Plutarque, *Aristide*, XI; Hérodote, V, LXXXII.
[2] Diodore et Pausanias, *passim*, et surtout Hérodote, IV, LV et sq.

l'influence des réponses de la Pythie sur les actions et les sentiments des deux partis, et, par suite, sur les événements eux-mêmes[1] ?

Si nous regardons la république lacédémonienne, on peut dire que toutes les affaires, à l'extérieur comme à l'intérieur, furent réglées par les réponses de Delphes. Dans les guerres contre Tégée, contre Argos[2], ce sont les paroles de la Pythie qui décident du moment où il faut entreprendre ces guerres, où il faut s'arrêter, de quelle manière les conduire; les sacrifices à accomplir. Les présages y tiennent autant de place que les considérations politiques et militaires.

Mais où paraît encore mieux l'autorité de l'oracle, c'est dans la guerre contre les Pisistratides. Sur l'ordre du dieu, les Lacédémoniens se décidèrent à les renverser « quoiqu'ils fussent leurs alliés, car ils avaient plus de considération pour les dieux que pour les hommes[3]. »

Peu importe que la Pythie ait été achetée par les Alcméonides, que les Delphiens aient été séduits par la libéralité de cette famille. Ce qu'il faut remarquer, c'est que les Lacédémoniens firent cette guerre malgré eux, forcés par les oracles de Delphes; qu'ils y portèrent assez de persévérance pour envoyer une seconde expédition après une première défaite. Le témoignage d'Hérodote a d'autant plus de valeur qu'il est confirmé par l'assertion d'Aristote, qui n'était guère porté à la crédulité. On a voulu expliquer cette intervention par des raisons politiques, par la jalousie de Sparte, qui triompha de leur amitié pour les Pisistratides. Ce serait se faire une idée fausse de cette époque, que de ne voir partout que des calculs de jalousie ou d'intérêt. Dans tous les temps, les Spartiates prirent grand soin de satisfaire leurs rancunes et de servir leur ambition; mais il ne faut pas non plus oublier qu'ils étaient les plus religieux et même les plus superstitieux des Grecs. D'après quelle autorité contredire le témoignage positif d'Aristote, les détails si précis d'Hérodote, qui rapporte qu'ils cédèrent seulement aux injonctions plusieurs fois répétées de la Pythie, et qui dit par deux fois qu'ils ne firent cette guerre qu'à contre-cœur? L'oracle de Delphes me paraît avoir été assez puissant à cette époque

[1] Pausanias, IV.
[2] Hérodote, I, LXVI; VI, LXXVI.
[3] *Id.* V, LXIII.

pour être la cause, et non pas seulement le prétexte de cette intervention.

Il en est de même pour les affaires intérieures de Sparte. La double royauté fut établie d'après la réponse d'Apollon. Lycurgue lui demanda de consacrer la nouvelle constitution qu'il donnait à sa patrie[1]. Démarate fut déclaré illégitime et déposé par la sentence de la Pythie, et la découverte de la fraude amena, non le décri de l'oracle, mais seulement la punition des coupables. Ce recours incessant à Delphes était plus qu'un usage, c'était une institution, et, pour ces députations sacrées, on avait institué une magistrature permanente, tenue en haut honneur. Ces envoyés sacrés, au nombre de quatre, appelés Πύθιοι[2], étaient nourris, comme les rois, aux frais de la république, et partageaient avec eux la connaissance des oracles.

La confiance dans les réponses du dieu l'emporta même sur les lois et les maximes observées avec le plus de rigueur. On sait avec quelle jalousie les portes de la cité étaient fermées aux étrangers; elles ne s'ouvrirent qu'une seule fois, et ce fut pour satisfaire un oracle venu de Delphes.

La Pythie avait prédit à l'Éléen Tisamène la victoire dans cinq grands combats; il s'exerça au pentathle, mais fut vaincu. Les Spartiates comprirent que l'oracle désignait des triomphes, non pas dans les jeux, mais à la guerre, et ils s'efforcèrent d'acheter ses services. « Tisamène, voyant l'importance que les Spartiates attachaient à s'assurer son amitié, répondit qu'il la leur accorderait s'ils lui donnaient le titre de citoyen avec tous ses droits, mais qu'il n'accepterait pas d'autre condition. Cette proposition indigna d'abord les Spartiates, et ils négligèrent complétement l'oracle; mais enfin la crainte de la guerre des Perses, qui les menaçaient, les fit consentir. Tisamène, apprenant ce changement, répondit qu'il ne se contenterait plus de cette concession, mais qu'il fallait que son frère Hégias devînt Spartiate au même titre que lui..... Les Spartiates, qui avaient un grand besoin de lui, acceptèrent toutes ses conditions..... Ce furent les deux seuls qui obtinrent à Sparte le droit de cité[3]. » J'ai cité le passage en entier, parce que ce fait,

[1] Hérodote, VI, LII; I, LXV; Xénophon, *De Rep. lacon.* Hérodote, VIII, V; V, LXVI, LXXXIV.

[2] Hérodote, VI, LVII.

[3] *Id.* IX, XXXIII, XXXV.

qui s'est passé au temps d'Hérodote, me semble une preuve des plus fortes de la confiance que les deux partis avaient dans la vérité de l'oracle. Autrement, comment s'expliquer cette discussion du prix, ces exigences répétées de Tisamène, sûr de l'emporter, et, de l'autre côté, l'étonnement, le refus, puis le consentement des Spartiates, qui croient avoir absolument besoin de lui?

Les autres États de la Grèce ne montraient pas moins de respect pour les ordres d'Apollon Pythien; nous trouvons dans l'histoire plusieurs faits où l'oracle décide des guerres et des alliances [1].

Les Athéniens eux-mêmes n'avaient pas moins de foi que leurs rivaux dans les réponses de la Pythie. Sans parler des anciennes traditions d'Égée et de Thésée, du Crétois Épiménide, appelé à Athènes pour lui donner une constitution, de la guerre sacrée contre Cirrha, nous le verrons plus clairement dans un exemple antérieur de peu d'années aux guerres médiques. La rivalité de races et d'intérêts avait excité une haine implacable entre les Éginètes et les Athéniens. Ceux-ci préparaient une expédition contre leurs ennemis, lorsqu'un oracle arriva de Delphes; il fallait suspendre la vengeance pendant trente années et ne commencer la guerre que la trente et unième, après avoir construit un temple à Éaque; alors ils triompheraient; sinon, après beaucoup de succès, ils finiraient par échouer. Lorsque les Athéniens eurent connaissance de l'oracle, ils se hâtèrent de dédier un temple à Éaque sur l'Agora; mais ils ne supportèrent pas l'idée de remettre à trente ans la vengeance de leurs injures et ils firent les préparatifs de l'expédition, qui fut retardée seulement par d'autres dangers. Est-ce là une preuve d'incrédulité? Je ne le pense pas, car les Athéniens ne songèrent pas à justifier leur conduite en révoquant en doute la véracité de la Pythie; ils n'accusèrent pas l'oracle d'avoir parlé sous l'influence de Sparte, qui avait probablement cherché à protéger les Éginètes, Doriens de race et ses alliés naturels. Ils exécutèrent même en partie les prescriptions du dieu, en élevant immédiatement le temple d'Éaque, et, s'ils ne lui obéirent pas complétement, c'est que leur haine était trop violente et leurs griefs trop grands pour céder même à l'autorité d'un dieu. Est-ce la seule fois que les hommes ont agi contre les ordres de la divinité, sans cesser d'y croire? La différence est grande entre la dé-

[1] Hérodote, VI, LXXVII; V, LXXIX; VIII, XXVII; Pausanias, VIII, XXXIX; X, I.

sobéissance et l'incrédulité. Il est donc permis d'affirmer que les Athéniens n'accordèrent pas moins de crédit que les Spartiates à l'oracle de Delphes, et, si leur soumission fut moins complète que celle de leurs rivaux, il faut l'attribuer à la diversité, non pas des croyances, mais du caractère des deux peuples.

Guerres médiques.

La piété de tous les Grecs redoubla à l'approche de Xerxès; tous coururent à l'oracle de Delphes pour lui demander quelle conduite ils devaient tenir et quel sort leur était réservé. L'oracle semble avoir faibli dans ce moment décisif et avoir partagé la terreur qui saisit la Grèce entière. Tout d'abord, la Pythie n'annonce que des malheurs et ne donne que des conseils de faiblesse aux peuples qui la consultent. « Insensés, dit-elle aux Crétois, rappelez-vous combien vous avez souffert pour avoir voulu venger l'injure de Ménélas[1]. » De même aux Argiens, aux Corcyréens, elle conseille de ne pas s'exposer aux périls de la guerre[2].

Comment s'expliquer ces réponses, si l'on voit dans l'oracle de Delphes un instrument politique dont se servait Lacédémone? Ce sont des conseils tout contraires qu'aurait fait donner une république aussi intéressée à réunir tous les Grecs dans une ligue commune. Il est plus juste de croire que la Pythie et ceux qui interprétaient ses paroles étaient de bonne foi, et que la terreur qui se répandit en Grèce à l'arrivée des barbares s'empara aussi des Delphiens et des ministres du dieu.

Les Lacédémoniens s'étaient hâtés de consulter l'oracle dès le début de la guerre; *κατ' ἀρχὰς τοῦ πολέμου αὐτίκα ἐγειρομένου.* La Pythie leur annonça la ruine de leur cité ou la mort de l'un des deux rois. Hérodote assure que cette prédiction détermina Léonidas à renvoyer les alliés et à se faire tuer aux Thermopyles; en ce cas, il faudrait rapporter à l'oracle de Delphes l'honneur d'avoir inspiré un dévouement célèbre dans le monde entier. Les Athéniens ne manquèrent pas non plus de consulter la divinité. Ils montrent dans cette affaire leur caractère, non pas incrédule, mais indocile aux réponses du dieu. Il faut lire dans Hérodote le

[1] Hérodote, VII, CLXIX.
[2] *Id. ibid.* CXLVIII.

passage entier qui donnera l'idée la plus exacte des croyances et des sentiments des Athéniens à cette époque[1].

Quelques historiens ont voulu y voir une scène préparée à l'avance par Thémistocle et concertée avec Timon de Delphes pour faire adopter à ses concitoyens le parti qu'il jugeait le plus favorable. C'est une conjecture ingénieuse, mais qui ne s'appuie sur aucun fondement solide. Thémistocle était un homme d'un esprit supérieur et hardi; mais il faut avouer que son adresse aurait été dangereuse, car il courait risque d'abattre le courage de ses concitoyens et de les porter à une soumission honteuse. En tout cas, les autres Grecs, les chefs de l'état comme le peuple, ajoutaient une entière confiance aux paroles du dieu. A coup sûr, les députés athéniens étaient de bonne foi : il y a trop de naturel dans l'abattement où les jette la première réponse du dieu, dans leurs instances désespérées, et leur joie d'obtenir une sentence moins dure. La croyance des Athéniens n'est pas moins évidente dans la délibération qui suit la lecture de l'oracle. Les avis sont partagés, mais quelles sont les raisons alléguées de part et d'autre? Au siècle suivant, les orateurs auraient fait valoir, les uns, la possibilité de défendre l'Acropole, le danger d'abandonner la ville; les autres, la force de la marine athénienne, l'impossibilité de lutter sur la terre ferme. A cette époque, au contraire, nul ne songe à mettre en question l'autorité de l'oracle, ni à faire valoir d'autres arguments. On discute seulement sur le sens de *la muraille de bois* dont avait parlé la Pythie. Les interprètes des oracles sont consultés, et Thémistocle ne l'emporte sur eux que parce qu'il paraît avoir mieux compris l'épithète de divine donnée à Salamine, et qui ne peut présager une défaite pour les Athéniens. *Ταύτῃ Θεμιστοκλέους ἀποφαινομένου, οἱ Ἀθηναῖοι ταῦτα σφι ἔγνωσαν αἱρετώτερα εἶναι μᾶλλον ἢ τὰ τῶν χρησμολόγων.*

Ainsi, dès le début de la guerre, l'oracle de Delphes est consulté par toutes les républiques grecques, et ses réponses décident de leur conduite. Une parole de la Pythie abattait ou relevait les esprits. Pour cette époque, l'autorité d'Hérodote est décisive; il est contemporain des faits qu'il raconte, il en a connu et interrogé les témoins et les acteurs, il peut non-seulement rapporter les événements, mais donner une juste idée de l'état des esprits. Le passage

[1] Hérodote, VII, CXL et sq.

suivant montre quelle était l'influence de l'oracle. « Cependant les Delphiens, craignant pour eux-mêmes, consultaient le dieu; il leur fut répondu de sacrifier aux vents, car ils devaient être les alliés de la Grèce. Ayant reçu cette réponse, les Delphiens la communiquèrent aux Grecs, qui voulaient être libres, et, en annonçant ces paroles aux peuples qu'effrayait l'arrivée du barbare, *ils s'acquirent une reconnaissance immortelle*[1]. » Un autre oracle confirma le précédent; sur sa foi, les Athéniens firent des sacrifices à Borée en le suppliant de détruire la flotte perse. La tempête s'éleva; Hérodote n'ose pas affirmer que ce soit à cause de ces prières; ce doute est déjà une hardiesse. Quant aux Grecs, ils étaient convaincus de l'efficacité de la protection du dieu, témoin le temple élevé à Borée sur les rives de l'Ilissus, le titre de *Sauveur* donné à Neptune après la bataille d'Artémisium, et les offrandes consacrées à Delphes pour remercier Apollon[2].

La résistance victorieuse des Grecs paraît avoir ranimé le courage de l'oracle. Apollon, qui avait faibli à l'annonce du danger, se montra digne des combattants des Thermopyles, lorsqu'il eut à se défendre lui-même. Après avoir forcé le passage, les Perses envahirent la Phocide, ruinant et brûlant les villes et les temples. Un corps d'armée considérable se dirigea vers le sanctuaire de Delphes, laissant à sa droite le Parnasse. Le but de l'expédition était de piller le temple et d'apporter au grand roi ces richesses de Delphes, qu'il connaissait bien mieux que les trésors de ses palais. Beaucoup de gens lui en parlaient sans cesse, et surtout des offrandes de Crésus. Le médecin Ctésias, qui avait vécu à la cour des rois perses[3], rapporte un détail important et qui prouverait que les Perses eux-mêmes n'entreprenaient pas avec confiance cette expédition contre le dieu. « Xerxès chargea Mégabaze de piller le temple de Delphes; il s'en défendit, et l'on envoya l'eunuque Matacas, chargé d'outrager Apollon et de tout ravager. » La crainte du dieu ne fut pas étrangère à ce refus de Mégabaze, car les oracles avaient fait une vive impression sur les Perses, et même sur leurs généraux. Quelques jours avant la bataille de Platée, Mardonius demanda à ses convives s'ils ne connaissaient aucun oracle annonçant la ruine des Perses. Tous gardaient le si-

[1] Hérodote, VII, CLXXVIII.
[2] *Id.* VII, CLXXXIX.
[3] Ctésias, XXVII.

lence par ignorance ou par crainte. Mardonius prit alors la parole : « On dit qu'il faut que les Perses arrivés en Grèce pillent le temple de Delphes, et qu'après ce pillage ils soient tous détruits. Connaissant cette prédiction, nous ne marcherons pas contre ce temple et nous n'essayerons pas de le piller, et ainsi nous ne périrons pas[1]. » On pourrait croire que Mardonius ne parlait ainsi que pour rassurer les Grecs auxiliaires, si un autre passage d'Hérodote ne montrait que les Perses eux-mêmes semblaient s'attendre à une fatale destinée. Ce fait curieux est aussi certain que puisse l'être une chose rapportée par un narrateur de bonne foi, puisque Hérodote déclare le tenir de l'Orchoménien même à qui le Perse avait fait cette confidence. Un festin avait réuni les chefs des Grecs auxiliaires et les nobles perses ; l'un d'eux, se penchant vers son voisin lui dit : « Vois-tu ces Perses qui mangent avec nous et l'armée que nous avons laissée campée sur le bord du fleuve ? Dans quelques jours, bien peu seront encore vivants. » Il lui tint ce discours en pleurant, et ajouta que beaucoup de Perses avaient la même idée, mais qu'ils étaient forcés de suivre Mardonius. La croyance à l'oracle de Delphes et en général aux prédictions était si forte à cette époque qu'elle s'était emparée même des Perses, après un séjour d'un an dans la Grèce. L'esprit humain est si enclin à la superstition que la différence même de religion n'avait pu les en préserver. Mardonius s'applaudissait de n'avoir pas fait l'expédition de Delphes ; et c'est probablement la crainte de ces mêmes prédictions qui poussa Mégabaze à refuser le commandement. L'expédition de Delphes n'avait pas seulement pour but de piller les richesses du temple. Xerxès, qui savait quelle autorité l'oracle avait sur l'esprit des Grecs, voulait aussi en outrageant le dieu (*ὕβρεις φέρων*), en renversant son temple, abattre la confiance que ses prédictions donnaient aux Grecs et préparer la victoire en les décourageant.

Pour les deux partis, cette expédition était de la plus haute importance. Le dieu répondit dignement à l'attente de la Grèce. Les Delphiens, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent à Amphissa ou sur le Parnasse ; soixante hommes seuls restèrent pour la défense du sanctuaire. L'honneur de la victoire revient donc au dieu. Quand les habitants lui demandèrent s'il fallait cacher ou emporter les

[1] Hérodote, IX, XLII.

richesses sacrées, il leur répondit fièrement de n'y pas toucher, qu'il était capable de défendre lui-même ce qui lui appartenait. Cependant l'ennemi approchait de la cité sainte; au temple de Minerve Pronæa, il était aux portes mêmes de la ville. Alors un ouragan terrible éclata dans la montagne; des blocs de rocher tombés d'Hyampeia écrasèrent des rangs entiers. Aux yeux des Grecs, c'était le dieu lui-même qui combattait pour son temple. Ces prodiges ranimèrent leur courage, et ils massacrèrent les fuyards. Les Perses eux-mêmes y virent plus qu'un phénomène naturel; les prédictions menaçantes du dieu avaient frappé leur imagination, et ils crurent voir deux guerriers gigantesques s'acharner à leur poursuite [1].

Xerxès avait donc échoué devant Delphes; non-seulement les richesses du temple lui échappaient; mais sa défaite redoublait la confiance des Grecs dans les promesses du dieu, qui seul avait si bien protégé son sanctuaire abandonné par les hommes. La prise d'Athènes, prédite par l'oracle, fut le dernier succès; la défaite de ceux qui s'étaient obstinés à rester dans l'Acropole confirma l'interprétation donnée par Thémistocle. Des oracles de Bacis et d'autres devins anciens annonçaient qu'après la ruine d'Athènes Jupiter et la Victoire feraient luire pour la Grèce le jour de la liberté. Ces oracles avaient cours, même avant la bataille de Salamine. Hérodote, qui n'est que l'écho de l'opinion générale, les trouve si clairs et si bien confirmés par l'événement qu'il déclare ne pouvoir les contredire ni admettre que d'autres les contredisent [2]. Après la victoire, le premier soin des Grecs est d'envoyer au dieu prophète la dîme du butin, le colosse de douze coudées tenant à la main un ornement de navire.

L'oracle exerce une autorité souveraine dans la dernière année de la guerre; les réponses du dieu servent non-seulement à régler la politique, mais vont même jusqu'à dicter le plan de campagne. La défaite de Salamine et le désastre de Delphes avaient donné à Mardonius confiance dans les révélations des dieux grecs. Par son ordre, le Carien Mys parcourt les sanctuaires de la Béotie et interroge le devin d'Apollon Ptoos; sa réponse décide le général perse à offrir aux Athéniens l'oubli de leurs injures, l'amitié du

[1] Hérodote, VIII, XXXVI.
[2] *Id. ibid.* LXXVII.

grand roi et le commandement de la Grèce[1]. Les deux armées furent arrêtées dix jours sur les rives de l'Asopus par les prédictions des devins, qui promettaient la victoire à ceux qui ne commenceraient pas le combat. A la fin Mardonius, impatient d'en venir aux mains, déclara qu'il ne tiendrait plus compte des victimes d'Hégésistrate et qu'il reviendrait aux coutumes des Perses. Pausanias, au contraire, refusa de commencer le combat tant que les victimes furent défavorables, et plusieurs guerriers furent tués à leur place, en attendant l'heureux augure qui devait permettre de commencer le combat.

La Pythie promettait la victoire après des sacrifices soigneusement détaillés, et si l'on combattait sur le territoire des Athéniens près du temple de Cérès et de Proserpine. Ces prescriptions jetèrent le chef dans un grand embarras; il fut même question de décamper et de s'établir près d'Éleusis; heureusement, on découvrit un vieux temple de Cérès, et, pour satisfaire complétement à l'oracle, les Platéens enlevèrent les bornes qui séparaient leur territoire de l'Attique. Cet abandon généreux de l'indépendance nationale, cette soumission volontaire à des voisins, ne sont-ce pas là encore des preuves frappantes de l'autorité de l'oracle?

Aussitôt après la victoire, le butin fut recueilli et la dîme prélevée pour les dieux. Apollon, dont l'oracle avait dirigé la résistance, reçut la première part : le trépied d'or supporté par le triple serpent, placé près de l'autel. C'est le serpent de bronze retrouvé à l'hippodrome de Constantinople et dont plus haut j'ai parlé en détail. On demanda à l'oracle quels sacrifices il fallait offrir. La Pythie répondit de sacrifier à Jupiter Libérateur; mais d'éteindre avant tous les feux souillés par les barbares, et de prendre la flamme au foyer commun de Delphes[2].

Le dernier acte de la guerre médique est d'accord avec le premier; l'oracle a été consulté avant la lutte, il l'est encore après la victoire; la politique et la stratégie ont été soumises à son autorité. Ses réponses jetaient le découragement ou ranimaient l'espoir dans le camp des Grecs, et même dans celui des Perses.

Rois de Lydie.

L'autorité du dieu de Delphes s'étendait même au delà de la

[1] Hérodote, IX, XXXVI; Plutarque, *Aristide*.
[2] Plutarque, *Aristide*, XIX.

Grèce et de ses colonies; les rois de Lydie et les Romains envoyèrent à Delphes leurs ambassades et leurs présents[1].

Le dieu rendait ses réponses aux étrangers de l'Orient et de l'Occident, comme aux cités de la Grèce et aux colonies; son oracle était bien « l'oracle commun du genre humain. » Pour suffire à la foule de ceux qui venaient l'interroger, la Pythie répondait non plus une fois par an, mais une fois par mois, et, une seule Pythie ne suffisant plus, il avait fallu en créer trois[2].

Il était nécessaire d'insister sur la partie historique et d'en rapporter avec quelques détails les faits principaux pour répondre aux questions suivantes : pendant la période qui s'étend jusqu'à la fin des guerres médiques, l'oracle de Delphes fut-il un instrument ou une autorité réelle? Servit-il aux chefs des républiques grecques, comme la religion au sénat romain, pour diriger le peuple en profitant de sa crédulité, ou sa puissance existait-elle par elle-même, appuyée sur la foi générale et sincère des chefs d'état comme des peuples?

Objection.

On a prétendu que les cinq Hosii étaient les chefs de l'aristocratie delphienne[3], et qu'ils délibéraient sur les réponses à faire aux questions des cités grecques. Quelle est la preuve de cette assertion? Que savons-nous des Hosii? Rien, ou à peu près rien. D'après Plutarque, c'étaient des prêtres de Bacchus qui avaient la prétention de descendre de Deucalion; ils étaient nommés à vie et faisaient un sacrifice secret dans l'adyton. Peut-on en conclure qu'ils dictaient les réponses? Le prophète, dira-t-on, chargé de mettre en vers les paroles de la Pythie, les arrangeait à son gré. Qui prouve que lui-même n'était pas de bonne foi et qu'il ne croyait pas sincèrement entendre et comprendre les paroles que le dieu prononçait par la bouche de la prophétesse? On cite l'exemple de Cobon acheté et de la Pythie séduite par Cléomène. Mais on oublie que, la fraude une fois découverte, Cobon fut chassé de Delphes et la Pythie déposée. D'ailleurs ce fait ne prouverait qu'une fois de plus que la corruption et l'abus peuvent se glisser partout. La Pythie n'était pas inaccessible aux pro-

[1] Hérodote, I, XIII et suiv. Tite-Live, I; Appien, VIII, I.
[2] Plutarque, *De Def. orac.*
[3] *Id. Quest. gr.*

messes humaines, les nobles de Delphes pouvaient avoir une grande influence sur ses paroles; mais quelques faits isolés ne prouvent pas l'existence d'un système. Au reste, est-il vraisemblable que les cités de la Grèce eussent consenti à remettre la décision de leurs affaires à l'aristocratie d'une ville étrangère? La fréquence des consultations faites par toutes les républiques et l'importance qu'on accordait aux réponses prouvent au contraire qu'on regardait l'oracle comme indépendant et inspiré directement par le dieu. C'est donc une simple supposition, et l'on ne peut l'admettre, puisqu'elle ne s'appuie sur aucun fait.

Causes du crédit de l'oracle.

D'ailleurs, tout expliquer par la supercherie et la politique, c'est méconnaître étrangement le caractère de cette époque. On peut dire qu'alors la foi était générale et sincère. Les dieux, pour les chefs comme pour les peuples, étaient des êtres réels qui intervenaient dans les affaires humaines avec une autorité souveraine. Dès lors il fallait chercher à se mettre en communication avec eux pour leur demander une règle de conduite et la connaissance des événements futurs. Le besoin irrésistible de connaître l'avenir, besoin que, de tout temps, l'homme a cherché à satisfaire par les calculs de la raison ou par les pratiques de la superstition, poussait les Grecs à chercher et à trouver des interprètes de la divinité. Le délire de la Pythie semblait trop merveilleux à des gens qui n'en connaissaient pas les causes naturelles pour n'y pas voir une intervention du dieu. Cette femme troublée, exaltée par le gaz qui s'échappait de l'adyton et l'odeur enivrante du laurier, ne semblait plus s'appartenir, et, à vrai dire, elle n'était plus maîtresse de sa raison ni de sa volonté. Au lieu d'en chercher l'explication naturelle, il était plus facile et plus vrai pour l'imagination de la croire possédée d'Apollon. Les paroles incohérentes qui lui échappaient étaient des révélations, et les prêtres attachés au temple leur donnaient un sens et une forme. Ajoutons encore la position de Delphes au centre du monde grec, l'antiquité et l'éclat de son sanctuaire, le hasard heureux de quelques réponses habilement interprétées, et nous comprendrons le crédit accordé à l'oracle pendant toute cette période.

Hérodote.

Hérodote est le témoin le plus vrai et le plus fidèle de cette époque, non-seulement pour les faits, mais encore pour les sentiments et les croyances. Il n'ajoute pas une foi aveugle à tous les prodiges qu'il raconte; parfois même il doute. Mais lorsqu'il voit l'accomplissement d'une prédiction, il n'hésite pas à la croire inspirée par le dieu auquel tous les Grecs accordaient le don de prophétie. Ce sentiment n'est pas de la crédulité; réservons ce mot pour un Pausanias, qui rapporte sans jugement et sans critique les fables ridicules des exégètes, à une époque où les gens éclairés les traitaient de bavardages. Hérodote n'est pas crédule, mais il n'est pas impie; il est religieux comme ses contemporains; comme eux, il croit sincèrement à l'existence des dieux qui parlent par la bouche des inspirés. On trouve chez lui la croyance à un destin qui pèse sur la race humaine, jaloux d'une prospérité trop grande, attentif à punir les excès d'orgueil ou de cruauté: c'est l'idée qu'on retrouve dans plusieurs oracles de Delphes, c'est l'opinion générale de la Grèce. Son livre est l'image la plus fidèle de son siècle; la place que les oracles tiennent dans ses récits, ils l'ont occupée dans la société de cette époque. Son histoire montre de la manière la plus claire, non pas la vérité des oracles, mais le crédit que tous leur accordaient, et l'influence qu'ils ont eue sur les affaires politiques et religieuses, sur la morale et sur le culte.

Est-ce à dire que, dans cette partie de l'histoire grecque, il ne faille voir que l'autorité de l'oracle de Delphes et prétendre que les Grecs ont fermé l'oreille à la voix de l'intérêt et de la passion pour n'écouter que les paroles du dieu? Nulle religion, pas même la plus vraie, n'a eu un tel pouvoir. Que faisaient les Grecs, lorsque les réponses de la Pythie ne s'accordaient pas avec leurs désirs? Ils essayaient de séduire le dieu par des promesses, des supplications, d'éluder ses ordres, de le tromper par des ruses, comme l'homme à l'image duquel on l'avait fait; mais jamais ils n'osèrent braver en face son autorité. Est-ce la conduite d'incrédules ou celle de gens qui croient, mais qui ont leurs intérêts et leurs passions et tâchent de les accommoder avec leurs croyances?

Cause du peu d'influence de l'oracle sur l'ensemble de l'histoire grecque.

Si l'on cherche maintenant quelle action l'oracle de Delphes a

exercée, non plus sur les détails, mais sur l'ensemble de l'histoire grecque, on sera tout étonné de la trouver presque nulle. C'est que l'oracle n'était consulté et ne répondait que pour des circonstances isolées. Une guerre à entreprendre inquiétait les peuples, un malheur abattait les courages : on interrogeait le dieu, on lui demandait le remède du mal présent ou la connaissance de l'avenir. C'est sur ces questions particulières qu'il avait à répondre; jamais il n'a donné de règles générales, mais seulement des préceptes particuliers. Quel principe d'ailleurs avait-il à défendre, quelle doctrine à faire prévaloir? Nous le voyons répondre également aux deux partis, favoriser tantôt la liberté, tantôt la tyrannie, ne pas plus refuser ses prédictions aux Spartiates, qui veulent soumettre injustement leurs voisins d'Arcadie, qu'aux Athéniens, qui défendent contre l'étranger l'indépendance commune. Cicéron compare la maison d'un jurisconsulte assiégée de consultants à l'oracle d'Apollon Pythien. Ne pourrait-on pas aussi bien comparer Apollon à un jurisconsulte divin, siégeant à Delphes? Les cités rivales viennent le consulter; le dieu ne s'occupe pas, comme le magistrat, de chercher à faire prévaloir la justice; mais, comme un avocat, il révèle à tous ses clients les ressources du droit des dieux, les moyens de défense et de succès. Cette impartialité, ou plutôt cette insouciance de la justice, a pu être une cause de son crédit; elle l'a été aussi de sa faiblesse et de son peu d'influence sur l'ensemble des affaires. Pour exercer sur les hommes une action efficace et puissante, il ne suffit pas de dire à tous ce qui peut leur être utile dans tel ou tel cas, il faut des idées arrêtées, de grands principes, des maximes fixes et inébranlables.

CHAPITRE III.

AMPHICTYONIE.

L'oracle d'Apollon faisait de la ville d'Apollon le centre religieux du monde grec; l'assemblée des Amphictyons en eût fait le centre politique, si la Grèce eût été capable d'unité. Nous avons vu quelles causes avaient empêché l'oracle d'agir sur l'ensemble des affaires; voyons maintenant quel fut le rôle de l'assemblée amphictyonique et quelles furent les causes de son impuissance.

Origine.

Le conseil amphictyonique remontait à la plus haute antiquité et son origine était entourée de légendes fabuleuses. « L'assemblée des Grecs à Delphes fut établie, selon les uns, par Amphictyon, fils de Deucalion, et c'est de lui que vint le nom d'*Amphictyons* donné à ceux qui s'y réunissaient. Mais Androtion, dans son Histoire de l'Attique, dit que dès le début les peuples voisins se réunirent à Delphes pour y former une assemblée; que ceux qui y prenaient part furent appelés *Amphictyons* et qu'avec le temps ce nom prévalut[1]. » — « Grâce à cette position favorable de Delphes, les peuples, et surtout les peuples voisins, s'y réunissaient facilement. Ainsi fut formée l'assemblée amphictyonique chargée de délibérer sur les intérêts communs et d'avoir en commun l'intendance du temple..... Acrisius est le premier, de ceux que l'on connaît, qui paraît avoir réglé ce qui concerne les Amphictyons[2]. » Malgré le temple élevé en son honneur aux Thermopyles, Amphictyon est évidemment un personnage fabuleux, créé pour expliquer le nom de l'assemblée, comme les fils d'Hellen pour le nom des tribus helléniques. Il est plus probable que l'origine de ce nom est *ἀμφικτίονες*, car on trouve, même dans les inscriptions, ce nom écrit avec un iota, et il a le même sens que *περικτίονες* (les voisins, *ἀμφί* ou *περί* et *κτίζω*). Cette explication avait déjà été proposée par les anciens, entre autres par Androtion, que cite Pausanias. Une amphictyonie est donc la réunion de plusieurs peuples voisins. Il y en avait une pour la Béotie à Oncheste, une autre à Épidaure pour sept villes voisines; le Panionium des colonies d'Asie Mineure était une confédération du même genre.

Celle de Delphes et des Thermopyles devint la plus célèbre. Il est impossible de fixer une date précise pour sa fondation; mais, en voyant le nom des peuples qui la composent, on est obligé de la rapporter à l'époque où les tribus helléniques n'étaient pas encore établies dans la Grèce. Comment supposer en effet que les Ioniens et les Doriens surtout, après la conquête du Péloponèse, aient accepté de n'avoir pas plus d'autorité dans le conseil que les Phthiotes et les Maliens? On ne peut le comprendre que si cette

[1] Pausanias X, IX, 1.
[2] Strabon, IX, III.

association a été formée à une époque reculée où les tribus helléniques étaient encore en Thessalie et en Doride, alors qu'aucune n'avait une prépondérance marquée; et le premier siége de l'amphictyonie aux Thermopyles s'accorde avec cette supposition. Plus tard, les Hellènes, en descendant dans la Grèce, apportèrent avec eux cette organisation primitive, comme ils apportèrent le culte des nouvelles divinités dont le sanctuaire fut à Delphes. Ce sont là deux faits contemporains, qui ont la plus étroite liaison et qui remontent à une haute antiquité.

L'assemblée se tenait deux fois par an, à l'automne et au printemps, aux Thermopyles et à Delphes. La réunion des Thermopyles fut probablement la plus ancienne; de là le nom de *πυλαία* donné à l'assemblée, même quand elle avait lieu à Delphes, et de *πυλαγόραι* que portaient certains membres du conseil. Il y avait, près du lieu où elle siégeait, une chapelle d'Amphictyon et un temple de Cérès, à laquelle on faisait des sacrifices solennels. C'est à peu près tout ce que nous savons de l'assemblée des Thermopyles; aucun grand fait de l'histoire grecque ne s'y rattache. L'assemblée de Delphes devint la principale, à cause de l'importance du sanctuaire; c'est là que furent décidées les guerres sacrées contre Cirrha et Amphissa. L'époque de la réunion n'était pas fixée, d'une manière absolue, au printemps à Delphes, à l'automne aux Thermopyles, ou du moins elle fut changée à l'époque macédonienne, car, parmi les décrets amphictyoniques trouvés à Delphes, les uns sont datés du printemps, les autres de l'automne.

Composition de l'assemblée.

Deux faits sont bien établis :

1° Que l'assemblée se composait de douze peuples[1];

2° Que chacun de ces peuples avait deux suffrages[2].

Quels étaient ces douze peuples? Voici les trois listes données par les auteurs anciens.

[1] Ταῦτα (τὰ ἔθνη) ἦν δώδεκα. (Théopompe, frag. 80.) Κατηριθμησάμην δ' ἔθνη δώδεκα, τὰ μετέχοντα τοῦ ἱεροῦ. (Esch. *De Fals. leg.* éd. Didot, p. 83.)

[2] Δύο ψήφους ἕκαστον φέρει ἔθνος. (Esch. *loc. cit.*)

ESCHINE.	THÉOPOMPE. FR. 80.	PAUSANIAS.
1. Thessaliens.	Ioniens.	Ioniens.
2. Béotiens.	Doriens.	Dolopes.
3. Doriens.	Perrhèbes.	Thessaliens.
4. Ioniens.	Béotiens.	Æníanes.
5. Perrhèbes.	Magnètes.	Magnètes.
6. Magnètes.	Achéens.	Méliens.
7. Locriens.	Phthiotes.	Phthiotes.
8. Œtéens.	Méliens.	Doriens.
9. Phthiotes.	Dolopes.	Phocidiens.
10. Maliens.	Æníanes.	Locriens.
11. Phocidiens.	Delphiens.	
12.	Phocidiens.	

Une seule liste paraît complète, celle de Théopompe; mais, en réalité, c'est la plus inexacte. D'abord elle n'est connue que par la citation de faiseurs de lexiques. Les erreurs, qu'il faille les attribuer à l'historien ou plutôt aux compilateurs qui l'ont cité, y sont évidentes: division des Achéens Phthiotes en deux peuples, omission des Thessaliens et des Locriens, qui faisaient notoirement partie de l'assemblée; introduction des Delphiens, dont la présence est discutable. — Pausanias ne nomme que dix peuples; mais peut-être est-il facile de compléter la liste par l'addition des Béotiens et des Œtéens. Pour les premiers, il n'y a pas besoin de preuve; quant aux Œtéens, ils faisaient partie de l'amphictyonie, puisque, après la guerre sacrée, ils pouvaient proposer dans l'assemblée de mettre à mort toute la jeunesse phocidienne[1]. — Il importe de tenir un grand compte de la liste d'Eschine, qui avait été trois fois pylagore et qui connaissait à fond tout ce qui touchait à l'amphictyonie. Il n'y a que onze peuples au lieu de douze dans sa liste. Les noms ne manquent pas pour la compléter, car Pausanias donne les Æníanes et les Dolopes, et Théopompe les Delphiens de plus. Mais on aurait ainsi quatorze peuples au lieu de douze. On sait, il est vrai, que ces tribus primitives s'étaient subdivisées, et, en même temps, les deux voix dont elles disposaient. Mais quels sont les peuples qu'il faut exclure ou réunir à d'autres? La difficulté ne porte, il est vrai, que sur les Delphiens et les petites peuplades thessaliennes; mais elle n'est pas moins réelle.

[1] Esch. *De Fals. legat.* éd. Didot, p. 88.

Cette difficulté a beaucoup diminué depuis la découverte d'une nouvelle inscription de Delphes qui donne une liste des hiéromnémons, comprenant dix-sept peuples et vingt-quatre suffrages. D'après ce document, M. Wescher dresse ainsi qu'il suit la liste des peuples[1].

1. Δελφοί.
2. Θεσσαλοί.
3. Φωκεῖς.
4. Δωριεῖς. { οἱ ἐκ Πελοποννήσου. / οἱ ἐκ Μητροπόλεως.
5. Ἴωνες... { Ἀθηναῖοι. / Εὐβοιεῖς.
6. Βοιωτοί.
7. Ἀχαιοὶ-Φθιῶται.
8. Μαλιεῖς-Οἰταῖοι.
9. Περραιβοὶ-Δόλοπες.
10. Μάγνητες.
11. Αἰνιᾶνες.
12. Λοκροί { Ὑποκνημίδιοι. / Ἑσπέριοι.

Est-ce là la liste définitive des peuples amphictyoniques? Oui, sans aucun doute, pour l'époque romaine, avant la réforme d'Auguste; mais il faut, je crois, y introduire quelques modifications pour l'époque de l'indépendance hellénique. Les Delphiens, qui occupent ici le premier rang, n'ont pas eu dès le commencement deux suffrages dans l'assemblée; et voici quelles raisons me portent à le supposer :

1° Ils ne sont pas nommés dans les deux listes d'Eschine et de Pausanias. Ces listes sont incomplètes, il est vrai, mais ne serait-il pas surprenant que l'omission, dans toutes les deux, eût porté sur le même peuple? Est-il probable qu'en parlant de l'amphictyonie de Delphes, tous deux aient oublié le nom des Delphiens, qui se présentait naturellement? Théopompe les nomme. Mais nous ne connaissons ce passage que par des citations d'auteurs bien postérieurs, qui avaient besoin de douze peuples; pour arriver à ce chiffre, ils ont dédoublé les Achéens Phthiotes; ils auront ajouté, sans plus de critique, le nom des Delphiens, qui, à une certaine époque, eurent deux suffrages dans l'assemblée.

2° En ajoutant les Delphiens, il faudrait admettre chez Eschine une erreur beaucoup plus grande qu'une omission, due peut-être à la négligence des copistes. Que le nom des Ænianes ait disparu, qu'au lieu des Perrhèbes et des Dolopes, ayant chacun un suffrage, l'auteur n'ait mis qu'un seul nom, comme pour les autres peuples, rien de surprenant; mais, pour faire place aux Delphiens, il faudrait réunir les Œtéens aux Maliens. Or Eschine les désigne

[1] *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, 1865, p. 18.

comme deux peuples distincts, dont chacun avait deux suffrages; s'il fallait les réunir et ne leur laisser que deux voix au lieu de quatre, il y aurait là une faute grave, peu vraisemblable chez un homme aussi versé dans toutes les affaires de l'amphictyonie.

3° Nous avons vu, d'après les traditions et le nom des membres de l'assemblée, qu'elle fut formée en Thessalie avant l'établissement des tribus helléniques dans la Grèce. Or, à cette époque, les Delphiens n'existaient pas, ou du moins n'avaient pas assez d'importance pour obtenir deux suffrages. Strabon même nous apprend que les Delphiens firent partie de la ligue des Phocidiens jusqu'au moment où les Lacédémoniens leur donnèrent l'indépendance, c'est-à-dire après les guerres Médiques. Les Delphiens, à cette époque, ne pouvaient donc pas avoir deux suffrages, puisqu'ils ne formaient pas même un peuple. Les premiers monuments où ils paraissent comme membres de l'assemblée sont contemporains de la puissance de la ligue étolienne.

Voilà pourquoi je ne puis admettre les Delphiens dans la liste primitive des peuples amphictyoniques; voici comment on peut la composer, en conciliant les différentes listes et en les complétant l'une par l'autre :

1. Thessaliens.
2. Phocidiens.
3. Doriens... { de la Doride. / du Péloponèse.
4. Ioniens... { d'Athènes. / d'Eubée ou d'Ionie.
5. Béotiens.
6. Achéens Phthiotes.
7. Maliens.
8. Œtéens.
9. Perrhèbes et Dolopes.
10. Magnètes.
11. Ænianes.
12. Locriens. { Hypocnémidiens. / Hespériens ou Ozoles.

Le principe qui avait présidé à la répartition des suffrages était l'égalité de droits[1], *ἰσονομία*; chaque peuple, quelle que fût son importance, avait deux voix, *δύο γὰρ ψήφους φέρει ἔθνος.* Dans l'origine, ces peuples étaient de même force et de même importance; il était donc naturel de leur donner une part égale dans l'association. Mais quelques-unes de ces tribus, les Ioniens et les Doriens, prirent un accroissement extraordinaire; elles se subdivisèrent en plusieurs peuples. Le nombre des voix n'étant pas augmenté, il fallut les partager. Les villes eurent donc tantôt un suffrage entier, tantôt une moitié ou même une part plus petite

[1] Eschine, *De Fals. leg.* p. 83.

de suffrage : *Καὶ ψῆφον ἑκάσῃ πόλει δοῦναι, τῇ μὲν καθ' αὑτὴν, τῇ δὲ μεθ' ἑτέρας ἢ μετὰ πλειόνων*[1]. Par exemple, les Ioniens avaient deux suffrages : l'un appartenait à la ville d'Athènes, l'autre aux Ioniens d'Eubée et d'Asie Mineure. De même pour les Doriens : Lacédémone possédait l'une des deux voix, la seconde appartenait aux autres villes de la Doride[2]. Pour Athènes et Sparte, il n'y a pas de difficulté; chacune de ces villes disposait à elle seule d'un suffrage tout entier. Mais comment faisaient les colonies pour le suffrage qui leur était attribué en commun? Chacune avait-elle une fraction de suffrage et envoyait-elle à l'assemblée un député qui avait non pas un vote, mais un quart ou un cinquième de vote? Ou bien ces villes commençaient-elles par se réunir pour nommer un député qui disposait du suffrage entier? Ou encore chacune d'elles en jouissait-elle à tour de rôle? Nous ne savons pas quelle était la combinaison adoptée. En tout cas, c'était un mécanisme assez compliqué, et nous verrons plus loin comment cette organisation fut la cause la plus réelle de l'impuissance des amphictyons.

Hiéromnémons. — Pylagores.

Il est plus difficile de se rendre compte des fonctions des différents membres de l'assemblée. En tête des deux décrets conservés par Démosthène[3], il y a *Ἔδοξε τοῖς πυλαγόροις καὶ τοῖς συνέδροις τῶν Ἀμφικτυόνων καὶ τῷ κοινῷ τῶν Ἀμφικτυόνων*. Lebas[4] a rapporté neuf décrets des Amphictyons; nous en avons trouvé deux nouveaux où la formule est différente : *Ἔδοξε τοῖς ἱερομνήμοσι* simplement, ou *Ἔδοξε τοῖς ἱερομνήμοσιν καὶ τοῖς ἀγοράτροις*. Il est donc évident que le conseil des Amphictyons était composé de membres portant des noms différents et probablement revêtus de fonctions différentes. Écartons tout d'abord *τὸ κοινὸν τῶν Ἀμφικτυόνων* des deux décrets de Démosthène rendus dans une circonstance extraordinaire et par une assemblée extraordinaire; nous en reparlerons tout à l'heure.

Restent les hiéromnémons, les synèdres des Amphictyons, les agoratres et les pylagores. Ce n'étaient pas quatre sortes de dépu-

[1] Strabon, IX, III.
[2] Eschine, *De Fals. leg.* p. 83.
[3] Demosth. *Pro Corona*, p. 279.
[4] Lebas, n[os] 833-342. — *Inscr. Delph.* n[os] 1 et 2.

tés, mais des noms différents pour les mêmes membres de l'assemblée. Eschine[1] parlant des membres de la même assemblée que Démosthène, les appelle *pylagores* et *hiéromnémons;* donc *σύνεδροι τῶν Ἀμφικτυόνων* n'est qu'un synonyme de *ἱερομνήμονες.* C'est ce que confirme la scholie de Libanius sur le passage d'Eschine : *Ὁ ἱερομνήμων ἐλέγετο ὁ πεμπόμενος σύνεδρος εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας ὑπὲρ τῆς πόλεως.* L'identité du radical (*ἀγορά*) montre que les *πυλαγόραι* et les *ἀγορατροί* étaient le même nom, avec une légère différence dans la composition.

Quelles étaient les fonctions des hiéromnémons et des pylagores? Il n'y a pas de définition précise dans les auteurs anciens, mais on peut y suppléer d'après ce passage d'Eschine : « Sous l'archontat de Théophraste, Diognète d'Anaphistos étant hiéromnémon, vous avez choisi pour pylagores Midias, Thrasyclès de Lesbos, et moi pour le troisième[2]. » Ainsi Athènes envoyait quatre députés à l'assemblée; cependant nous savons qu'à cette époque elle ne disposait que d'une seule voix; cette voix ne pouvait appartenir qu'à l'hiéromnémon. Cette supposition devient encore plus probable, si l'on considère l'autre nom qu'on donnait aux hiéromnémons, *ὁ σύνεδρος*, celui qui a un siége dans l'assemblée, et par suite un vote. Le scholiaste de Démosthène l'attribue formellement à l'hiéromnémon : *Τοὺς ἱερομνήμονας· οἱ πεμπόμενοι εἰς τὸ τῶν Ἀμφικτυόνων συνέδριον, ὡς κύριοι τῶν ψήφων.* C'étaient donc eux seuls qui disposaient des votes; ils étaient à vie, tandis que les pylagores étaient élus. L'hiéromnémon est proprement celui qui est chargé des choses sacrées[3]; il avait la préséance sur le pylagore, les jours consacrés au dieu; c'étaient les hiéromnémons, membres permanents de l'assemblée, qui étaient chargés de présenter à la réunion suivante le décret pour la punition des Amphissiens[4], coupables d'avoir envahi la plaine sacrée; ce sont encore eux qui poursuivent l'exécution de l'arrêt porté contre les Spartiates et les Phocidiens[5]. Dans les inscriptions ayant trait aux affaires religieuses, ils sont les seuls nommés[6].

[1] Eschine, *Advers. Ctesiph.* p. 117 et sq.

[2] *Id. ibid.* p. 117.

[3] Scholiast. d'Aristophane, *Nuées*, v. 624.

[4] Eschine, *Advers. Ctesiph.* p. 119.

[5] Diodore de Sicile, XVI; *Corpus Inscriptionum*, n° 1688.

[6] Parmi les siéges réservés qu'on a retrouvés dans le théâtre de Bacchus, l'un portait cette inscription *ἱερομνήμονος*; rien de semblable pour les pylagores.

Qu'étaient-ce que les pylagores? On peut le voir par leur nom même et par le rôle que joue Eschine dans l'assemblée. Leur nom signifie les orateurs de l'assemblée de Pylæa ou simplement les orateurs, πυλαγόραι, ἀγορατροί. Tel est, en effet, le rôle d'Eschine. L'hiéromnémon athénien, prévenu des projets des Locriens d'Amphissa contre Athènes, le fait venir et le charge de plaider devant l'assemblée la cause de la ville. Les hiéromnémons étaient le tribunal chargé de décider la cause; car Démosthène dit qu'Eschine persuada aux hiéromnémons, hommes peu faits à l'éloquence et ne prévoyant pas l'avenir, de porter un décret[1]. Si les pylagores avaient eu aussi le droit de voter, pourquoi ne les aurait-il pas nommés avec les hiéromnémons.

De tous ces passages, on peut, je crois, tirer cette conclusion : l'assemblée tout entière était désignée sous le nom d'*assemblée amphictyonique*. Elle était composée de deux sortes de députés : 1° les hiéromnémons, partie permanente de l'assemblée, membres en possession d'un siége et d'un suffrage, défenseurs des choses sacrées et décidant par leur vote. Chacun des peuples de la confédération avait deux voix; en tout vingt-quatre. 2° Les pylagores, orateurs politiques, dont le nombre ne semble pas fixé; ils sont nommés par une ville pour défendre ses intérêts devant l'assemblée; ils n'ont pas de suffrage, mais seulement l'autorité que leur donnent leur éloquence, la sagesse de leurs conseils et l'importance de la ville qui les envoie. Peut-être, dans les affaires politiques, étaient-ils investis du droit de suffrage. Les décrets de l'assemblée rendus au nom des hiéromnémons et des pylagores sont gravés sur le marbre ou sur l'airain et proclamés par le héraut sacré.

Telle était l'assemblée ordinaire, le conseil (συνέδριον). Mais, dans les cas fort graves, elle pouvait convoquer une assemblée extraordinaire (ἐκκλησία) ou, comme l'appelle Démosthène, τὸ κοινὸν τῶν Ἀμφικτυόνων. « On appelle ἐκκλησία, dit Eschine, l'assemblée où l'on convoque non-seulement les pylagores et les hiéromnémons, mais encore ceux qui font des sacrifices et qui consultent le dieu. » Cette assemblée extraordinaire, composée de tous les Grecs qui se trouvaient alors à Delphes, pouvait aussi délibérer et rendre des décrets.

[1] Démosthène, *Pro Corona*, p. 277.

Attributions.

Quelles étaient les attributions du conseil amphictyonique? Strabon[1] dit qu'il se forma pour délibérer sur les intérêts communs et pour avoir en commun l'intendance du temple; car il y avait de grandes richesses et de nombreuses offrandes qui avaient besoin d'être gardées soigneusement; plus loin, il dit qu'Acrisios organisa le jugement des Amphictyons pour les querelles que les villes ont entre elles. L'assemblée paraît ainsi chargée de régler les intérêts politiques et religieux, et je crois qu'elle eut à l'origine ce double caractère. Les tribus helléniques, lorsqu'elles étaient encore autour de l'Œta, formèrent naturellement une confédération pour régler aussi leurs intérêts communs; les tribus qui la composaient à cette époque, égales en force et en puissance, pouvaient accepter les décisions d'un conseil où toutes étaient également représentées. En fut-il de même dans la suite, quand le nombre des suffrages ne correspondit plus à l'importance de chaque peuple? Ce nom de conseil commun des Grecs conservé à l'assemblée amphictyonique fut-il un simple souvenir de l'antique assemblée, ou montre-t-il qu'en réalité elle décida des affaires communes de la Grèce? C'est ce que nous apprendra l'examen du rôle qu'elle a joué jusqu'à la fin des guerres médiques.

Les renseignements les plus complets sur ses attributions se trouvent dans Eschine, qui avait été trois fois pylagore et qui nous a transmis l'analyse de quelques-uns des documents originaux. « Je passai en revue, depuis le commencement, la fondation du temple, la première assemblée des Amphictyons; je lus leurs serments, par lesquels nos ancêtres s'engageaient à ne détruire aucune des villes amphictyoniques, à n'intercepter les eaux potables ni dans la guerre, ni dans la paix; et si quelque peuple transgressait ces obligations, à marcher contre lui et à détruire ses villes; et, si quelqu'un pille les richesses du dieu, est complice ou auteur d'un projet de pillage contre les biens du temple, à le poursuivre avec le pied, la main, la voix, de toute leur force. Au serment était jointe une imprécation terrible[2]. »

Dans ce serment primitif, il y a deux parties bien distinctes :

[1] Strabon, IX, III.
[2] Eschine, *De Fals. leg.* p. 83.

la première contient une sorte de droit hellénique, destiné à adoucir les rigueurs de la guerre entre nations de même origine. Ce droit commun fut toujours proclamé et reconnu en principe, mais rarement respecté dans la réalité.

La seconde partie est relative à la protection du temple et des richesses sacrées; là l'autorité des Amphictyons fut souveraine et régla jusqu'aux plus petits détails; nous en pouvons juger par les documents originaux qui nous sont parvenus. Le sanctuaire d'Apollon et les jeux Pythiens n'appartenaient pas à la cité de Delphes, mais à la Grèce tout entière. Les Amphictyons, conseil commun des Hellènes, étaient chargés de décider toutes les questions qui s'y rapportaient et d'en surveiller l'exécution. L'intendance des jeux Pythiens avait passé entre leurs mains après la ruine de Cirrha; le soin en était spécialement confié aux hiéromnémous, chargés de proclamer et de faire respecter la trêve sacrée [1] qui précédait ces jeux, et d'assurer à chaque cité le libre accès du sanctuaire. Chaque hiéromnémon devait veiller, pour sa part, à l'entretien de la route et des ponts que devait traverser la théorie. La fête devait se célébrer au mois *Βουκάτιος* (août-septembre), mais l'assemblée devait se réunir au mois *Βύσιος* (février-mars) pour en régler les détails; par exemple, les sacrifices à faire à Anemuia, les dépenses de la pompe sacrée, dont nous connaissons même quelques articles : *τὸ ἀμπέχονον* (probablement de Minerve), 150 stat. d'Égine; la couronne, 100 stat. le bouclier, 200 stat. l'aigrette, 15 stat. le taureau d'honneur (*τιμὰ τοῦ βοὸς τοῦ ἥρωος*), 100 stat. On voit donc que leur autorité descendait jusqu'aux plus petits détails. La présidence des jeux leur appartenait naturellement; ils décernaient un siége au premier rang (*προεδρία*) pour récompenser des services éclatants; ils remplissaient les mêmes fonctions que les hellanodices aux jeux olympiques [2]; ils inscrivaient les combattants et maintenaient l'ordre parmi les spectateurs, pouvaient les exclure s'ils n'étaient pas légitimes et nés de parents libres; leurs surveillants maintenaient l'ordre parmi les spectateurs; le héraut sacré proclamait les vainqueurs; aussi les jeux Pythiens sont-ils souvent appelés les jeux des Amphictyons.

[1] *Corpus Inscriptionum*, n° 1688.
[2] Philostrate, *De la gymnastique*, ch. xxv.

L'administration des biens du temple leur était confiée[1]. Quand il fallut reconstruire le temple de Delphes, détruit par un incendie, les Amphictyons furent chargés de fixer la somme à dépenser (300 talents) et d'en répartir le payement entre les différentes cités de la Grèce. Ils adjugèrent cette entreprise aux Alcméonides, mais en fournissant un plan dans lequel ils spécifiaient les dimensions de l'édifice et la qualité des matériaux. De tout temps l'architecte du temple fut sous leurs ordres, et reçut d'eux la récompense de ses services[2]. Les autres édifices publics de Delphes, comme le gymnase, les ateliers, étaient de même sous leur direction; ils avaient à surveiller les temples, l'aire sacrée, l'hippodrome et la source située dans la plaine.

Mais la plaine sacrée était le principal objet de leur surveillance[3]. D'après l'oracle du dieu, le territoire des Cirrhéens et des Acragallides avait été consacré à Apollon, Latone, Artémis et Minerve Pronæa, et ne devait pas être mis en culture. Cette obligation était longuement rappelée dans le serment des hiéromnémons. Chaque année ils devaient parcourir la plaine sacrée; ceux qui l'avaient cultivée étaient mis à l'amende de 30 stat. d'Égine par plèthre[4]; près de la mer, on ne pouvait construire aucune maison, mais seulement des abris temporaires destinés aux pèlerins, et pour lesquels on ne devait exiger aucune redevance. Par suite, les hiéromnémons avaient été chargés de fixer les limites du territoire de Delphes; ils l'avaient fait certainement à l'ouest pour les Amphissiens, et à l'est pour les habitants d'Anticirrha. Ces délimitations remontaient à une époque très-ancienne, car les gouverneurs romains, chargés de les tracer de nouveau, suivaient les décrets des hiéromnémons gravés dans le temple, mais en

[1] M. Wescher, d'après une inscription découverte à Delphes depuis nos fouilles, et qui n'est pas encore publiée, distingue trois sources de richesse pour le temple : 1° le trésor, appelé *θησαυρός*; 2° le rapport des troupeaux, *τῶν θρεμμάτων πρόσοδος*; 3° l'argent monnayé, *χρήματα*, provenant des redevances payées par les fermiers des terres appartenant au dieu. (*Revue Archéologique*, mars 1865, bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.) Il faut y ajouter les redevances des maisons louées à des particuliers. Deux fragments d'inscriptions (*Corp. Inscript.* n[os] 1689, 1690) contiennent des listes de maisons et de terres affermées par le temple.

[2] Lebas, n° 840; *Inscr. Delph.* n° 1.

[3] Eschine, *Advers. Ctesiph.* p. 118.

[4] *Corpus Inscriptionum*, n° 1688.

ajoutant que, sur plusieurs points, leur antiquité empêchait de retrouver les points indiqués.

Quelle était la sanction de cette autorité? Par quels moyens les Amphictyons faisaient-ils respecter leurs décisions sur les jeux Pythiques et les terres du temple. La première peine prononcée était l'amende; si elle n'était pas payée, l'exclusion du temple. Ceux qui cultivaient la plaine sacrée tombaient sous le coup d'une imprécation terrible. « Si quelqu'un viole cette défense, ou ville, ou simple particulier, ou peuple, qu'il soit dévoué à Apollon, Diane, Latone et Minerve Pronæa; que leur terre ne porte pas de fruits; que leurs femmes ne donnent pas le jour à des enfants semblables à leurs parents, mais à des monstres; que leurs troupeaux ne se multiplient pas selon l'ordre de la nature; qu'ils soient vaincus à la guerre, devant les tribunaux, devant le peuple; qu'ils périssent eux et leurs maisons et leur race; qu'ils ne puissent sacrifier saintement à Apollon, ni à Diane, ni à Latone, ni à Minerve Pronæa, et que ces divinités n'acceptent pas leurs offrandes. » C'était une sorte d'excommunication; mais, pour la rendre efficace, il fallait une puissance matérielle. En principe, les Amphictyons avaient le droit de lever une armée, de nommer un général, d'imposer une amende aux peuples qui n'envoyaient pas leurs troupes. Mais comment faire exécuter cette sentence? Il fallait que la piété ou la politique leur donnât des alliés puissants, capables de faire exécuter par les armes la décision de l'assemblée. Elle n'avait pas de puissance par elle-même, et c'est ce qui explique la faiblesse de son action dans les affaires de la Grèce; elle pouvait rendre des sentences, mais non les faire exécuter. Elle avait eu la force de châtier les Mégariens, qui avaient pillé et massacré la théorie envoyée à Delphes[2]; mais c'était une cité peu considérable, et leur crime avait soulevé l'indignation générale. Dans la guerre contre Cirrha, ce fut l'autorité de Solon et d'Athènes qui assura le succès. Les habitants de Cirrha vexaient les pèlerins qui venaient de Sicile et d'Italie[3]; nul n'avait intérêt à les défendre. Athènes se déclara contre Cirrha, et l'on put trouver des troupes; cependant il fallut encore un long siége pour en

[1] Eschine, *Advers. Ctesiph.* p. 117.
[2] Plutarque, *Quæst. gr.*
[3] Plutarque, *Solon*; Eschine, *Advers. Ctesiph.* p. 116.

venir à bout. La punition fut terrible, comme la vengeance des faibles, qui, une fois par hasard, se trouvent les plus forts; les habitants furent réduits en esclavage, la ville fut détruite, le port comblé, le territoire consacré aux dieux; l'oracle couvrit toutes ces cruautés de l'autorité divine. Cette guerre pouvait être appelée une guerre sacrée; c'était au nom du dieu qu'on avait attaqué les Cirrhéens; c'étaient les réponses du dieu qui avaient dirigé la guerre, et c'est lui qui profita de la victoire. Mais l'impuissance du conseil amphictyonique éclatait dans son triomphe même; sans la piété de Solon, ou tout autre motif qui le décida à intervenir, que seraient devenus ses décrets? Les Cirrhéens auraient continué à les braver. Cette nécessité de recourir à un protecteur puissant devait, tôt ou tard, faire servir cette assemblée aux projets des ambitieux et fournir des prétextes spécieux à leur convoitise.

Nulle part l'impuissance du conseil amphictyonique ne se montre mieux que dans les guerres médiques. S'il avait été de fait, et non pas seulement de nom, le conseil de la Grèce, n'était-ce pas le moment de le réunir, quand la Grèce entière était menacée par l'invasion des Perses? Il pouvait être le conseil politique aussi bien que le conseil religieux. L'assemblée du Panionium[1], fondée en Asie Mineure sur le modèle de l'assemblée amphictyonique et composée comme elle de douze peuples, se réunissait à l'approche des Perses; elle décrétait de détruire les remparts de Milet, de ne pas combattre sur terre, mais de porter toutes ses forces sur mer, et ses décrets étaient exécutés. Mais, en Grèce, on ne songea pas à réunir l'assemblée amphictyonique. Par la manière dont elle était composée, les Perses y auraient eu près de dix-huit voix contre les six dont disposaient les peuples décidés à défendre leur liberté. Aussi dès qu'il s'agit, non plus de questions relatives au temple, à ses biens ou aux jeux Pythiens, mais de l'existence même de la Grèce, les villes qui avaient les meilleurs sentiments envoyèrent des députés à l'isthme de Corinthe. C'était là la véritable assemblée de la Grèce, parce qu'elle avait la force, et ce fut elle qui décida le plan de campagne contre l'invasion. Pendant toute cette guerre, en quoi consista le rôle des Amphictyons? A mettre à prix la tête du traître Éphialte, qui avait indiqué aux Perses un sentier pour tourner les Thermopyles; à décerner une

[1] Hérodote, VI, VII.

statue au plongeur Scyllis, qui avait prévenu les Grecs de l'attaque de la flotte perse; à faire graver les inscriptions sur la tombe de Léonidas et des héros tombés aux Thermopyles; à recevoir l'accusation des Platéens contre l'orgueilleuse inscription de Pausanias[1].

Leur impuissance éclate dans cette guerre, et la cause en est facile à voir : c'est cette égalité de suffrage que vante Eschine. « J'énumérai les douze peuples..... je montrai que chacun avait un suffrage égal, le plus grand comme le plus petit, que le député de Dorium ou de Cytinium a une puissance égale à celui des Lacédémoniens, car chaque peuple a deux suffrages; que, pour les Ioniens, le député d'Érétrie, de Priène, est aussi puissant que celui des Athéniens, et de même pour les autres[2]. » Il est impossible de mieux faire ressortir le vice d'une telle assemblée et son impuissance. Il est évident que ni les Spartiates ni les Athéniens ne pouvaient accepter les décisions d'un conseil où ils n'avaient qu'une voix, tandis que douze suffrages appartenaient aux petits peuples de Thessalie. Aussi, après la victoire comme pendant le combat, on n'eut pas recours aux Amphictyons; ce fut l'assemblée de Platées, composée des vainqueurs, qui décida la continuation de la guerre, le nombre de vaisseaux et de soldats que chaque peuple aurait à fournir.

Le vice de l'assemblée était si évident qu'il ne pouvait échapper à personne, non plus que le remède. Les Lacédémoniens proposèrent d'exclure les peuples qui avaient pris parti pour les Mèdes, et de donner leurs voix à ceux qui avaient combattu pour l'indépendance[3]. C'était le meilleur moyen de réorganiser le conseil et de lui donner la force qui lui manquait, en le composant de peuples capables de faire exécuter ses arrêts. Quelles auraient été les conséquences de cette mesure, si elle avait été adoptée? Elle aurait peut-être changé la face de la Grèce; on peut le présumer par le parti que les Athéniens surent tirer du conseil des alliés; grâce à lui, ils purent établir, sur une partie de la Grèce et des îles, une domination étendue et solide, qui ne fut renversée que par des entreprises insensées et des fautes répétées. Il en aurait probablement été de même pour l'assemblée amphictyonique.

[1] Hérodote, VII, CLXXII, CCXIII, CCXXVIII.
[2] Eschine, *De Fals. legat.* p. 83.
[3] Plutarque, *Thémistocle*.

réorganisée au moment où les Lacédémoniens tenaient le premier rang dans la Grèce, et où leur influence aurait dominé. Mais les Grecs ne se souciaient pas de soumettre leur liberté municipale aux décisions d'un conseil commun; ils virent bien que ce serait pour Lacédémone un instrument de domination, et Thémistocle n'eut pas de peine à leur persuader de rejeter cette proposition.

Pendant quelques années, le conseil des alliés se réunit encore pour continuer la guerre contre les Perses; il se tint d'abord à Sparte, puis à Athènes; là se décidèrent en réalité les affaires de la Grèce. Quant à l'assemblée amphictyonique, elle resta dans la nullité politique d'où la proposition de Lacédémone aurait pu la tirer; elle conserva ce qu'on lui laissait, l'administration financière et la surveillance du sanctuaire de Delphes. C'était le seul rôle que son organisation lui permettait de jouer; et, quand elle voulut en sortir et décréter la guerre, elle ne servit qu'à amener l'asservissement de la Grèce. Dès cette époque, le conseil des Amphictyons méritait le nom que lui donna plus tard Démosthène : *l'ombre qui est à Delphes.*

CHAPITRE IV.

THÉORIES. — JEUX PYTHIENS. — DELPHIENS.

Les fêtes tenaient une grande place dans la vie des Grecs; Platon[1] en attribuait la fondation aux dieux mêmes, qui, touchés de compassion pour le genre humain, condamné par sa nature au travail, nous ont ménagé des intervalles de repos dans la succession régulière des fêtes instituées en leur honneur.

Nous avons perdu les livres spéciaux écrits sur ce sujet et qui nous auraient fait connaître en détail les fêtes qui se succédaient dans la cité sainte. Essayons du moins de donner une idée de la fête principale, qui portait le nom d'Apollon Pythien, et qui réunissait la Grèce tout entière pour représenter devant elle le combat du dieu contre le serpent Python et célébrer sa victoire.

C'était vraiment la fête nationale de la Grèce et la seule qui eût ce caractère. Tous les Grecs étaient conviés aux solennités de l'Isthme et d'Olympie, mais la surveillance et la direction en ap-

[1] *Lois*, II.

partenaient aux Corinthiens et aux Éléens. Au contraire, la fête d'Apollon avait bientôt cessé d'appartenir aux habitants de Delphes, et, depuis la ruine de Cirrha, elle était confiée aux soins du conseil commun de la Grèce, l'assemblée des Amphictyons. Nous avons vu, en parlant de ses attributions, comment ils avaient mission de fixer l'époque, de proclamer et de faire respecter la trêve d'un an, de veiller à l'envoi des théories, de tout préparer pour la célébration des fêtes, de fixer chacune des dépenses, etc.

La célébration de la fête d'Apollon, dans le principe, ne revenait que chaque neuvième année [1]. Ce chiffre paraissait avoir quelque chose de divin, et il jouait un très-grand rôle dans la légende d'Apollon et dans les cérémonies qui en perpétuaient la mémoire. Latone avait éprouvé pendant neuf jours et neuf nuits les douleurs de l'enfantement. Le dieu lui-même avait été contraint de servir Admète pendant une grande année, qui comprenait huit années ordinaires et se terminait à la neuvième [2]. Chaque neuvième année, Apollon se rendait dans le pays des Hyperboréens [3]. Ce n'est pas ici le lieu de chercher à quelle révolution astronomique correspondait cette période; il suffit de constater que les Grecs la regardaient comme sacrée et l'employaient à marquer le retour des fêtes d'Apollon, à Thèbes, par exemple, pour la fête des lauriers [4], de même à Sparte, Argos, Sicyone, Messine, Sybaris, Agrigente. Dans cette dernière cité, on dressait neuf tentes où neuf citoyens étaient nourris pendant neuf jours aux frais de l'État. En voilà assez pour montrer l'importance que les anciens accordaient à ce nombre dans tout ce qui concernait le culte d'Apollon, et par quelle raison, la fête principale du dieu revenait chaque neuvième année.

Plus tard, sans doute à l'époque où les Amphictyons prirent la direction des jeux Pythiens, le retour de ces jeux fut fixé à chaque cinquième année. Mais il n'en fut pas de même pour la célébration des pompes et des représentations qui précédaient ces jeux et qui, à proprement parler, constituaient la fête d'Apollon. Du temps de Plutarque, elle n'avait lieu que tous les neuf ans [5], et,

[1] Censorinus, ch. XVIII; Scholiaste de Pindare, *Pythiques.*

[2] Élien, *Hist. var.* II, IV.

[3] Diodore de Sicile, II, XLVII.

[4] Proclus, *ap. Photium*, p. 988; Plutarque, *Agis*, ch. II.

[5] Plutarque, *Quæst. græc. De def. or.* XV.

dans une inscription athénienne de l'époque romaine, elle est appelée *ἐνναέτηρις* [1].

On a longuement et savamment discuté sur le mois et la saison où avaient lieu les jeux Pythiens; on a voulu fixer ce point d'après quelques passages de Thucydide et de Xénophon; mais ils ne pouvaient fournir de données certaines, car, d'après les mêmes textes, Clinton démontre que c'était en automne, et Bœckh au printemps. L'inscription amphictyonique qui se trouve au musée du Louvre désigne le mois *Βουκάτιος* pour la célébration des jeux, et le mois *Βύσιος* pour la réunion des hiéromnémons chargés de prendre les mesures nécessaires. Une des nouvelles inscriptions delphiques porte, après la mention de l'archonte, *μηνὸς Βουκατίου, Πυθίοις*, ce qui s'accorde avec l'inscription précédente et prouve que les jeux pythiques étaient célébrés au mois *Βουκάτιός*. Mais à quel mois correspondait-il? Les analogies de noms avec les mois athéniens, qui seules pouvaient guider, étaient trompeuses et ne pouvaient fournir de résultats décisifs. Les nouvelles inscriptions trouvées à Delphes m'ont permis de fixer le calendrier delphien; *Βουκάτιος* appartient au premier semestre et correspond à la fin d'août et au commencement de septembre; *Βύσιος* est dans le second, et correspond à la fin de février et au commencement de mars.

Les hiéromnémons se réunissaient donc au printemps à Delphes pour régler les détails de la fête, et la fête elle-même se célébrait au commencement de septembre. La trêve sacrée durait un an, depuis le mois Bysios d'une année jusqu'à celui de l'année suivante, pour donner aux peuples qui y assistaient le temps de se préparer, de se rendre aux fêtes et d'en revenir.

Cette explication s'accorde avec tous les passages cités de part et d'autre. Ainsi Xénophon dit que la Cadmée fut surprise pendant l'été, et Diodore ajoute que ce fut pendant la célébration des jeux pythiens [2]. Plutarque rapporte qu'Agésilas, blessé à la bataille de Coronée, avait été transporté à Delphes, où il avait assisté à la célébration des jeux, conduit la pompe sacrée et offert au dieu la dîme du butin [3]. Une éclipse de soleil avait signalé cette bataille, ce qui a permis aux astronomes d'en fixer la date au 14 août 392;

[1] Société archéologique, 1855, n° 67.
[2] Xénophon, *Hellenica*, V, II, 29. Diodore de Sicile, XV, XX.
[3] Plutarque, *Agésilas*, XVII-XIX.

les jeux pythiens se célébraient quelques jours après. Il n'est donc pas nécessaire de supposer, comme on l'a fait, qu'Agésilas attendit au printemps suivant et passa dans les montagnes un hiver rigoureux, ou bien qu'il fit célébrer d'autres jeux.

Enfin le mois de septembre me semble bien mieux convenir que le printemps à la célébration des jeux. J'ai passé à Delphes les deux saisons, et je n'hésiterais pas à me prononcer en faveur même du mois d'août. La chaleur y est forte; mais du moins on peut compter sur un ciel pur jusqu'à la fin de septembre; les pluies commencent déjà en octobre, les jours baissent, on ne pouvait donc reculer jusqu'à ce moment. Aux mois d'avril et de mai, la belle saison ne s'établit pas à Delphes sans de brusques variations et des pluies torrentielles; on passe sans transition d'une chaleur très-forte à un froid rigoureux; l'époque aurait été mal choisie pour une fête qui devait durer plusieurs jours, et pour laquelle les théories avaient une longue route à parcourir.

Tout se réunit donc pour prouver que les jeux pythiens se célébraient à la fin d'août et au commencement de septembre. J'ai insisté un peu longuement sur ce point de détail, parce qu'il avait été l'objet de controverses assez vives et que des documents nouveaux pouvaient seuls terminer; je l'ai fait surtout, parce que les jeux pythiens peuvent servir à fixer la date de plusieurs événements de l'histoire grecque et notamment du célèbre débat oratoire de Démosthène et d'Eschine pour la Couronne.

Théories.

La Grèce tout entière prenait part à cette fête d'Apollon, et de toutes les contrées partaient des théories qui venaient, au nom de la république, offrir les sacrifices transmis par les ancêtres, assister aux solemnités de la fête et porter au dieu les prémices[1]. Ce nom de *théorie* était réservée à ces ambassades sacrées, et de vils adulateurs pouvaient seuls proposer de le donner aux députations envoyées à Antigone et Démétrius.

Les auteurs anciens ont fait mention des théories du Péloponèse, de Béotie, de Chio, mais celle d'Athènes est la seule sur laquelle il nous reste quelques détails. Nous avons vu plus haut

[1] Hésychius, *Θεωροί*; Scholiaste d'Aristophane, *Paix*, v. 342; Plutarque, *Démosthène*, XI.

que le culte d'Apollon n'était pas moins en honneur chez les Ioniens de l'Attique que chez les Doriens du Péloponèse; les traditions et la poésie en faisaient le père d'Ion, et, par conséquent, l'auteur de leur race. Deux temples à Athènes, un grand nombre dans les dèmes, prouvent combien son culte était répandu. Aussi la théorie que l'on envoyait à Delphes (Πυθιάς) ne devait le céder à aucune autre, et les témoignages parvenus jusqu'à nous confirment cette supposition.

Le plus important est une liste de citoyens qui ont payé les prémices que la théorie doit porter au dieu[1]. L'offrande des prémices remonte à la plus haute antiquité; c'est un sentiment naturel à l'homme d'apporter la première part de ses biens au dieu dont il les tient. Dans l'origine, ces dons étaient faits en nature, mais on avait dû arriver bien vite à fixer une contribution régulière en argent. C'est ce que nous voyons à Athènes.

Un citoyen nommé par le vote (*κεχειροτονημένος*) était chargé de recueillir l'argent des prémices (*ἀπαρχαί*) que la théorie allait porter au dieu de Delphes tous les neuf ans. L'inscription qui rapporte ce détail nous donne aussi par année la liste de ceux qui ont contribué. En tête, le stratége militaire, *σἱρατηγὸς ἐπὶ τὰ ὅπλα*, puis l'archonte roi, le polémarque, les thesmothètes, le héraut de l'aréopage, les prêtres, le banquier et l'intendant de Délos, les présidents des jeux; pas de particuliers, mais seulement des fonctionnaires civils ou religieux; les honneurs qu'ils ont obtenus les ont rendus débiteurs du dieu qui les a favorisés. C'est la dignité qui semble fixer la somme à payer, car elle est la même pour tous les archontes, et un certain Midias, à la fois agonothète des Panathénées et des jeux de Délos, intendant et banquier de la banque publique de Délos, paye séparément pour

[1] Soc. Arch. 1855, n° 67. L'inscription est de l'époque romaine puisqu'on y trouve un prêtre de Rome à Délos; mais ce n'est pas une innovation, c'est la continuation d'un usage ancien dont il est déjà fait mention dans Philochoros. Τῆς *πρώτης ἐνναετηρίδος* a embarrassé. Celui qui a publié l'inscription suppose que les Athéniens furent réduits par la détresse des finances publiques à s'adresser aux particuliers, et que cette période de neuf années fut la première où l'on eut recours à des contributions volontaires. Supposition tout à fait gratuite. Le chapitre de Plutarque fournit une explication plus simple. Les Delphiens célèbrent de suite trois fêtes appelées *ἐνναετηρίς*, la seconde est en l'honneur de Bacchus, la troisième est propre à la ville de Delphes. (Plut. *Quæst. græc.*) La première seule regarde Apollon, et c'est celle qui est ici désignée par *πρώτη ἐνναετηρίς*.

chacune de ces quatre charges. Les sommes varient de 250 à 500 drachmes et forment un total de 40,000 drachmes environ. Portait-on cet argent à Delphes ou l'employait-on à acheter des victimes, à consacrer une offrande? Il n'y a rien sur ce sujet, mais on ne l'appliquait pas aux dépenses de la théorie, car le scholiaste d'Aristophane nous apprend qu'elles étaient à la charge du trésor public [1].

Le récit de Plutarque montre quel soin et quel éclat les Athéniens donnaient à la théorie de Délos [2]. Celle de Delphes n'était pas moins brillante, si l'on en juge par une lettre des Delphiens qui célèbre la magnificence de la théorie athénienne, digne du dieu et de la république [3]. Son chef était toujours un des premiers de la cité, et sa charge n'était ni moins difficile, ni moins glorieuse que la direction d'une armée. C'était en effet une véritable armée, au moins par le nombre, et il s'agissait de vaincre, par l'éclat et la bonne ordonnance, les députations des cités rivales. Des sénateurs et les thesmothètes, envoyés par la république pour rehausser l'éclat de la cérémonie, sont les seuls magistrats dont la présence soit attestée par un texte précis [4]; mais n'est-il pas probable que les autres, au moins ceux qui payaient les prémices, en faisaient partie? La prêtresse de Minerve marchait au premier rang dans cette fête; la beauté et la bonne tenue de la procession pouvaient lui valoir de la part des Delphiens des éloges publics, une couronne de laurier et des priviléges pour elle et ses descendants [5]. A sa suite s'avançaient les prêtres et les prêtresses des autres dieux, puis venaient sans doute des chœurs nombreux de jeunes garçons et de jeunes filles, les joueurs de flûte, les corporations religieuses, les artistes Dionysiaques ou compagnons du thiase; les Thyades athéniennes qui allaient se joindre aux femmes de Delphes pour célébrer la fête de Bacchus, qui suivait immédiatement celle d'Apollon. Qu'on ajoute un grand nombre de pèlerins attirés par la piété ou la curiosité, la tourbe des marchands (ἀγοραῖος ὄχλος), nécessaires à tout ce monde [6];

[1] Scholiaste d'Aristophane, *Oiseaux*, v. 1541.
[2] Plutarque, *Nicias*.
[3] Lebas, n° 372.
[4] Démosthène, *De Fals. leg.* 380.
[5] Lebas, n° 372.
[6] Dion, XXVII.

qu'on se représente cette foule de chars, d'hommes, de femmes, d'enfants campant tous les soirs, pendant une marche de plusieurs jours, et l'on comprendra que ce n'était pas une petite affaire, ni une faible gloire pour l'archithéore d'amener en bon ordre cette longue procession jusqu'à Delphes. Aussi avait-il fallu établir une police sévère, dont nous pouvons nous faire une idée par l'inscription récemment trouvée à Andanie; elle est relative aux mystères de cette ville, mais je crois qu'elle n'a rien d'exceptionnel et que, dans toutes les autres fêtes, il devait y avoir quelque chose d'analogue. La minutie des règlements semble une preuve de la facilité avec laquelle les abus devaient s'introduire dans cette foule si nombreuse et si diverse; on s'étonne de voir régler par un décret des détails de toilette pour lesquels la société moderne s'en remet au bon goût et au sentiment des convenances. Rien n'est oublié, ni la coiffure, ni la chaussure, ni les vêtements, dont on détermine le prix, la couleur, la forme, la matière; défense aux femmes de porter des vêtements transparents; pas de broderies, pas d'ornements d'or, toutes mesures excellentes pour maintenir la pureté et la simplicité convenables dans une cérémonie religieuse. Mais se serait-on avisé de les prendre, si de graves désordres ne les avaient rendues nécessaires? L'exclusion des cérémonies, l'amende, ne parurent pas suffire; on jugeait nécessaire la création d'un magistrat spécialement chargé de surveiller les femmes (*γυναικονόμος*). Ce ne devait pas être le moins occupé, car on mettait à ses ordres des huissiers armés de verges (*μαστιγοφόροι*) chargés de maintenir plus efficacement la discipline. Cette police pouvait être nécessaire; mais que penser d'une piété placée sous la baguette des huissiers? Au reste, c'est un des caractères de la piété antique de donner plus à l'apparence et à l'extérieur qu'aux dispositions intérieures de l'âme. Tout était bien, quand les sacrifices d'usage avaient été accomplis, quand toutes les formalités avaient été minutieusement observées.

Pour cette pompe solennelle, qui ne partait que tous les neuf ans et dont la rareté rehaussait encore l'importance, les Athéniens ne croyaient pas pouvoir mettre trop de soins à s'assurer de la volonté divine. Il n'appartenait pas à l'homme de fixer le moment du départ; c'était la divinité elle-même qui donnait le signal en faisant briller l'éclair sur un des pics du Parnès, appelé

l'Harma[1]. Le soin de l'observer était réservé aux membres d'une ancienne famille désignée par un oracle. Établis près de l'autel de Jupiter qui lance la foudre, les Pythaïstes restaient en observation trois jours et trois nuits pendant trois mois, les yeux fixés sur le Parnès, attendant que, des nuages amoncelés sur la montagne, jaillit l'éclair qui annonçait le moment favorable. Dès que le dieu avait donné le signal du départ, nouveaux sacrifices au temple d'Apollon Pythien à Œnoé; chaque jour le devin cherchait à lire sa volonté dans les entrailles des victimes. Alors seulement la procession sortait d'Athènes par la porte sacrée; après avoir traversé le bois sacré, elle disparaissait dans le défilé mystique et suivait la route autrefois suivie par le dieu lui-même[2]. La voie sacrée traversait la Béotie et la Phocide. C'était vraiment une voie sacrée, car les légendes et les temples y étaient nombreux : à Daphné, un temple d'Apollon, un autre dans la plaine de Thria; en mémoire de Thésée[3], qui avait purgé la route des brigands qui l'infestaient, les Athéniens étaient armés de haches; à Panopé, les femmes athéniennes, réunies à celles de la Phocide, dansaient en l'honneur de Bacchus; là aussi autrefois l'impie Tityos était tombé sous les coups d'Apollon; à la *Σχιστή τρίοδος*, le souvenir du meurtre de Laius rappelait vivement la vérité et l'infaillibilité des oracles du dieu; à Daulis, on commençait à gravir les pentes du Parnasse jusqu'à Anemoreia, d'où l'on apercevait pour la première fois la ville sainte et le temple d'Apollon[4]. De là la procession descendait en se déroulant lentement le long de la montagne, et, après les purifications d'usage, pénétrait enfin dans la cité sainte. Des sacrifices pompeux étaient offerts par les députés des

[1] Strabon, IX, II, 11; Philoch. fr. 158.

[2] L'autel de *Ζεὺς Ἀστραπαῖος* était situé sur le mur de la ville, entre le temple de Jupiter Olympien et celui d'Apollon Pythien. Ce point n'a pas été fixé dans les topographies d'Athènes; il est cependant facile de le déterminer. Les colonnes corinthiennes, encore debout, montrent l'emplacement du temple de Jupiter; une inscription prouve que le temple d'Apollon, voisin du Lycée, a été remplacé par l'église russe de Saint-Lycomède. Cet emplacement s'accorde avec le texte de Strabon. En partant des colonnes de Jupiter et en se dirigeant par le boulevard vers le palais, on dépasse le rocher de l'Acropole et l'on découvre la chaîne du Parnès, dont les lignes se détachent nettement à l'horizon. Le pic qui domine Philé et dont parle Strabon a une ressemblance vague avec un char; c'était assez pour lui donner ce nom.

[3] Hérodote, IV, XXIX.

[4] Esch. *Eum.* v. 13, et schol.

villes; une seule théorie immolait jusqu'à une hécatombe; les cités se disputaient l'honneur d'offrir le plus beau taureau qu'on appelait *le chef, le héros*, *ἡγεμών*, *ἥρως*. Les préparatifs de Jason et les victimes qu'il commanda à ses sujets, quand il voulut présider les jeux pythiens, donnent une idée de la somptuosité de ces offrandes.

Fête du Στεπτήριον.

A Thèbes, une procession symbolique rappelait les forces naturelles qui faisaient le fond de la religion d'Apollon. Y avait-il à Delphes quelque cérémonie semblable? On peut le supposer, mais sans qu'aucun témoignage permette de l'affirmer. Nous ne connaissons que la fête du *Στεπτήριον*, ou le drame du dragon, qui prit naissance dans les temps les plus anciens et qui dura jusqu'à l'époque de saint Cyrille. Ce drame sacré, qui a quelque analogie avec les mystères du moyen âge, représentait devant la foule la légende d'Apollon, son combat avec Python, sa fuite à Tempé et sa purification [1].

Tous les huit ans on dressait dans l'aire du temple une tente qui représentait la tente du tyran Python [2]; les Delphiens y pénétraient en silence par la porte appelée *Dolonia*, conduits par un enfant qui avait encore son père et sa mère; ils renversent la table, mettent le feu à la tente et s'enfuient par les portes du temple. C'était la première partie du drame, le combat du dieu appelé par les Delphiens contre le tyran, la surprise et la mort de ce dernier. La seconde partie avait lieu loin de Delphes [3]. Comme le dieu avait expié le meurtre par un exil volontaire dans la vallée de Tempé, l'enfant qui avait pénétré dans la tente devait prendre la fuite et aller en Thessalie. Tempé était le sanctuaire le plus ancien du dieu; un temple (Pythium) s'élevait sur le sommet de l'Olympe; sur les bords du Pénée croissait le laurier qui fournissait les palmes aux vainqueurs des jeux.

La victoire du dieu était célébrée par des chants et des danses. Le nom du Pæan rappelait le cri des Delphiens (*ἴε, Παιάν*) exhortant le dieu à percer Python de ses flèches [4]; de là aussi le nom

[1] Plutarque, *Quæst. græc.*
[2] *Id. De Def. or.* xv; Éphore, cité par Strabon, IX. III.
[3] Élien, *Hist. var.*
[4] Strabon, IX, III.

de *pæan* donné au chant qu'entonnaient les armées qui en venaient aux mains. Dans la fête primitive des Delphiens[1], il n'y avait qu'un combat de citharèdes qui chantaient un pæan en l'honneur du dieu. On conservait le nom des premiers vainqueurs, Chrysothémis, Philammon, Thamyris; Tynnichus avait composé des pæans avec lesquels Eschyle refusait d'entrer en lutte[2]. Il répondait aux Delphiens que Tynnichus avait composé les plus beaux; que les siens seraient comme les statues modernes, qui ont plus d'art, mais semblent moins divines que les anciennes[3]. Le Delphien Philammon avait chanté dans ses vers la naissance de Latone, de Diane et d'Apollon, et donné les règles du chant et de la cithare; le premier il avait institué les chœurs des jeunes filles autour de l'autel. Telle était la fête primitive d'Apollon; des théories, un drame sacré, des chants, des danses et un combat de musiciens.

La chute de Cirrha amena un changement considérable dans l'organisation des jeux pythiens; la présidence passa des Delphiens aux Amphictyons et le nombre des combats fut augmenté; ils cessèrent d'être les jeux d'une ville pour devenir les jeux nationaux de la Grèce. Ce grand changement eut lieu pendant la troisième année de la cinquante-huitième olympiade, et de là datèrent les Pythiades. Les jeux primitifs avaient consisté dans une lutte de citharèdes, tandis que ceux d'Olympie avaient commencé par des luttes d'athlètes; aussi avait-on eu raison de leur donner Hercule pour fondateur. Au contraire, les jeux consacrés au dieu des Muses devaient être naturellement des combats de musique. C'était à l'origine leur caractère distinctif, qui s'est peu à peu effacé par le temps et par le désir de rivaliser avec les jeux d'Olympie.

Ces jeux se composaient de trois parties bien distinctes, et ils se célébraient dans trois endroits différents.

1° *Ἀγων μουσικὸς* avait lieu dans le théâtre construit près du temple d'Apollon et dans l'enceinte sacrée; la cithare avec chant, la flûte et la cithare seules, tels furent pendant longtemps les seuls combats. Plutarque[4] est le premier qui fasse mention des combats de tragédie, et, la porte une fois ouverte, on laissa pénétrer

[1] Pausanias, X, VII, 2.
[2] Porphyre, II, XVIII.
[3] Plutarque, *De Mus.* III et V. Phérée. fr. 63.
[4] Plutarque, *Symp.* V, II.

la foule des autres combats, où l'on s'adressait aux oreilles, sans doute les concours de comédiens, de tragédiens, de rapsodes, de joueurs de trompette, de cithare légère, de chœurs comiques et tragiques, de poëtes comiques, épiques, satiriques, tels que les présentent plusieurs inscriptions de cette époque dans d'autres villes de la Grèce[1]. Mais je crois qu'il faut descendre encore plus bas et arriver à la décadence même de l'empire pour placer le combat d'éloges où triompha Julianus de Smyrne, *ἐγκωμιογράφος*[2].

2° Les combats gymniques et équestres ne furent qu'une imitation des jeux Olympiques, et jamais ils ne purent atteindre à leur splendeur. Les combats gymniques étaient doubles: les mêmes exercices avaient lieu pour les enfants et pour les hommes. Il me semble qu'il y a quelque chose de répugnant dans ces combats d'enfants; passe encore pour la course; mais je m'étonne que les Grecs aient pu prendre plaisir à les voir se meurtrir et se blesser aux luttes violentes du pancrace et du pugilat. Le stade placé dans la partie la plus élevée de la ville, en dehors du sanctuaire (Lakkoma), servait pour ces combats.

3° Les jeux équestres étaient encore plus éloignés; il fallait descendre dans la plaine. La rocheuse Pytho n'offrait pas un emplacement convenable, et le dieu lui-même, qui s'était éloigné de la fontaine Tilphousa pour ne pas être troublé par le bruit des chevaux, avait ainsi témoigné de l'aversion pour ces courses tumultueuses. Pour les Grecs, au contraire, elles avaient le plus vif attrait; institués les derniers, les jeux équestres allèrent toujours en se développant : c'étaient les jeux des riches et des puissants; le premier vainqueur avait été le tyran de Sicyone; plus tard, ce furent un roi de Cyrène, un membre de la famille des Alcméonides. Pindare n'a célébré que les vainqueurs dans ces jeux. La raison en est toute simple, ceux-là seulement qui pouvaient entretenir des attelages étaient assez riches pour payer les chants de triomphe du poëte lyrique. L'éclat de ces courses, la noblesse des concurrents, devaient encore augmenter la faveur que les Grecs leur témoignaient. La description même de ces jeux avait des charmes assez forts pour séduire un poëte comme

[1] Pour les changements apportés successivement dans les différents exercices, je ne pourrais que reproduire les détails donnés par Pausanias (X, VII) et Strabon (IX, III); il vaut donc mieux renvoyer à leur récit.

[2] *Inscr. Delph.* n° 469.

Sophocle, qui l'insérait dans le récit de la mort d'Oreste, et les Athéniens, qui écoutaient avec plaisir ce brillant hors-d'œuvre.

L'intendance de ces jeux appartenait aux Amphictyons; des surveillants choisis parmi les hiéromnémons recevaient le nom des combattants, qui devaient se faire inscrire d'avance, et désignaient le vainqueur, proclamé ensuite par le héraut [1]. Aux premiers jeux, les prix étaient des récompenses; mais, dès la seconde Pythiade, ce fut une couronne de laurier, de l'arbre consacré au dieu, et dont un rameau était porté de la vallée de Tempé. La police était faite par des huissiers à verge [2], et, s'il faut en croire Lucien, elle se faisait assez brutalement, comme dans tous les temps.

Au reste, la sévérité était nécessaire pour maintenir l'ordre dans cette foule réunie de tous les points du monde hellénique, et qui séjournait pendant la durée assez longue de ces fêtes. La ville de Delphes n'était pas assez grande pour recevoir des hôtes aussi nombreux; des tentes étaient dressées au faubourg de Pylæa et dans la plaine; quelques-unes étaient réservées pour les théores et les magistrats chargés de la surveillance des jeux. Les besoins d'une foule aussi grande attiraient, à la suite des dévots et des curieux, des troupes de marchands, et la fête d'Apollon Pythien donna naissance à un marché, comme les grandes foires qui se tenaient au moyen âge dans les lieux de pèlerinage.

Les Delphiens.

Venons maintenant à la ville de Delphes elle-même. Nous savons peu de chose de sa constitution à cette époque; les inscriptions qui pourraient nous éclairer sur ce point appartiennent à la période macédonienne. Il est probable que l'aristocratie y dominait et que le pouvoir était aux mains de quelques familles, les unes originaires de Crète, d'où Apollon lui-même les avait amenées pour servir ses autels; les autres de Thrace, berceau de sa religion, comme la famille des Thracides massacrée par les Phocidiens; les prétendus descendants de Deucalion qui composent le collége à vie des cinq Hosii, dont on ne peut que soupçonner l'influence. Des luttes intestines, des guerres civiles ensanglantèrent

[1] Plutarque, *Symp.* VII, v, 1.

[2] Pausanias, X, vii; Lucien, *Adv. Ind.* ix.

la cité. Aristote et Plutarque parlent d'une querelle de famille qui produisit une grande révolution [1]. Argilaos, fils de Phalès, devait épouser la fille de Cratès; le trépied se brisa pendant les libations. Ce mauvais présage décida le jeune homme à rompre le mariage. Le père de la fiancée se vengea en mettant un vase sacré dans les bagages de son ennemi, et le fit condamner comme sacrilége; puis, aidé de ses partisans, il mit à mort plusieurs des amis d'Argilaos, réfugiés en suppliants dans le temple de Minerve. A son tour, Cratès et ses partisans furent mis à mort par les Delphiens, et leurs richesses, consacrées aux dieux, servirent à construire deux temples. Cette sévère punition ne rétablit pas la paix, car Aristote dit que cette première querelle fut l'origine de toutes les séditions qui suivirent. Quel fut le but, quel fut le résultat de ces luttes intestines? Nous l'ignorons. Mais cette lutte même et sa cause peuvent nous donner quelque idée de la situation intérieure de Delphes. Le pouvoir appartenait à quelques familles, dont les membres ou les partisans étaient en lutte; la conclusion ou la rupture d'un mariage apaisait ou faisait naître la guerre civile. A Athènes, il en était de même pour les Pisistratides et les Alcméonides; l'alliance de Pisistrate avec la fille de Mégaclès le rétablissait dans la ville; un outrage fait à sa femme le forçait à en sortir. En général, dans tous les États où une alliance entre deux familles fait naître la paix ou la guerre, c'est le signe presque certain de l'existence d'une aristocratie puissante et qui ne reconnaît d'autre autorité qu'elle-même. Ce Cobon, qui acheta la Pythie [2] et la décida à répondre comme le désirait Cléomène, et qu'Hérodote appelle *le plus puissant des Delphiens*, était sans doute un de ces chefs de l'aristocratie qui voulait s'assurer, par un service signalé, l'appui du roi de Sparte. Il en est de même sans doute de Timon, l'un des citoyens les plus considérables de Delphes, qui persuada aux Athéniens, découragés par l'oracle, de faire de nouvelles instances auprès du dieu. Delphes fut l'asile de la famille aristocratique des Alcméonides chassée d'Athènes; c'est dans cette ville qu'ils s'assurèrent, par leur libéralité, l'appui des Delphiens et du dieu, dont les réponses devaient préparer leur retour. Ce penchant vers l'aristocratie, et la communauté de race,

[1] *Fragments des historiens grecs*, frag. 145.
[2] Hérodote, VI, LXVI.

expliquent la faveur de Delphes et de l'oracle pour Sparte dans sa lutte contre Athènes.

Le caractère des habitants est tout à fait original; il a reçu un cachet particulier de leur genre de vie et des lieux qu'ils habitent. En général, les cités grecques furent fondées, ou dans une forte position militaire, ou dans le voisinage de la mer, ou dans de riches plaines; la guerre, le commerce ou l'agriculture furent la cause de leur prospérité. Il n'en fut pas de même de la pierreuse Pytho; son sol aride ne suffirait pas maintenant à nourrir les deux cents familles de Castri, si les habitants ne trouvaient des ressources dans les vignes d'Arachova, les oliviers et les champs de la plaine, et les pâturages du Parnasse. Le sol était le même dans l'antiquité, et la population, beaucoup plus considérable, à en juger par les ruines de la ville. La dîme des hommes, envoyée à Delphes par les Crétois, par les Eubéens de Chalcis, n'avait pu vivre dans la cité et avait dû fonder des colonies au dehors. Les premiers colons amenés par le dieu même avaient été frappés de cette pauvreté; ils durent gémir en quittant la riche plaine de Chrysso pour gravir l'abrupt sentier qui mène à Delphes. Arrivés dans cet amphithéâtre de rochers, ils n'étaient plus sensibles à l'honneur que leur faisait le dieu de les choisir pour interprètes des volontés de Jupiter. « Leur cœur, dit Homère, se soulevait dans leur poitrine, et leur chef adressa ces paroles au dieu : Ô roi, puisque tu nous as emmenés loin de nos amis et de notre terre natale, comment vivrons-nous maintenant? Nous voudrions l'apprendre de toi, car cette terre n'a, pour plaire, ni vignes ni belles prairies.... » Apollon, fils de Jupiter, leur répondit en souriant : « Hommes qui n'êtes que des enfants, malheureux, vous qui désirez les soucis, les durs travaux et la peine, je vous dirai une simple parole et je vous la mettrai dans l'esprit : chacun, un couteau à la main droite, égorgera sans cesse les victimes que vous amèneront sans cesse les tribus des hommes[1]. »

Le dieu tint ses promesses; grâce au sanctuaire, les Delphiens purent se nourrir grassement et ne rien faire. Le Delphien, selon les poëtes comiques, a une couronne sur la tête et un couteau à la main[2]. C'étaient des fêtes incessantes dont nous ne connaissons

[1] *Hymne à Apollon*, v. 525.
[2] Athénée, IV, LXXIV.

qu'un petit nombre; outre la grande fête, qui revenait chaque neuvième année, il y avait les fêtes annuelles sur le tombeau de Néoptolème, qui amenaient une riche théorie de Thessalie; celles de Charila, relatives aux mystères de Bacchus[1] et à une vieille légende de Delphes; la fête des Théophanies ou des Théoxénies (d'où vient le nom du mois Θεοξένιος), pour laquelle servait le grand cratère d'argent donné par Crésus[2] et qui contenait six cents amphores; les sacrifices aux vents, qui avaient détruit une partie de la flotte perse; des fêtes en l'honneur d'Hercule, mentionnées pour la première fois dans nos inscriptions[3].

Le soin de conduire les étrangers dans le sanctuaire, de leur raconter les fables et les oracles, de leur redire la leçon convenue avec plus ou moins de savoir et d'intelligence était une industrie non moins fructueuse; d'autres vivaient en gravant sur la pierre ou sur le marbre les traités et les conventions des villes grecques qu'on exposait à Delphes, ou les ventes d'esclaves consacrés au dieu. Tout ce peuple vivait des étrangers; la seule industrie qu'on connût était celle des couteaux de sacrifice.

Quant aux arts et aux lettres, les Delphiens n'y songèrent pas, à moins qu'on ne regarde comme œuvre de littérature quelques guides du sanctuaire ou quelques recueils de mémoires. Pour les arts, ils laissaient aux autres villes le soin de produire des chefs-d'œuvre et de les consacrer à Delphes; voulurent-ils construire leur temple, il leur fallut appeler un architecte corinthien, puis, pour le décorer, des artistes athéniens; s'agit-il d'une simple statue d'athlète, ils eurent besoin de recourir à un sculpteur d'Égine. Au IIe siècle, dans les listes d'acteurs ou de musiciens qui ont figuré aux jeux Σωτήρια, il n'y a pas un seul artiste delphien[4].

Les Delphiens acceptaient les présents de toutes mains, des tyrans comme des républiques. Lucien a imaginé, dans un de ses dialogues, de faire offrir par Phalaris son fameux taureau d'airain; je crois qu'ils l'auraient accepté, comme ils avaient accepté l'offrande de Rhodopis. Le discours de Phalaris et la réponse ne sont qu'une juste raillerie de l'avidité des Delphiens. Au reste,

[1] Plutarque, *Quæst. græc.*
[2] Hérodote, I, LI.
[3] *Inscr. Delph.* n° 8.
[4] *Ibid.* nos 3, 4, 5, 6.

les dons ne leur manquaient pas[1]. Crésus fit distribuer à chaque citoyen deux statères, et les Delphiens lui décernèrent le droit de consulter le premier l'oracle, et aux Lydiens le privilége de partager les droits des habitants de la cité sainte. Mais malheur à celui qui trompait leur attente ou qui blessait leur vanité : la fable des bâtons flottants coûta la vie à Ésope.

L'incendie du temple fut pour eux une cruelle épreuve[2]; c'étaient eux surtout qui profitaient du temple, ils devaient donc supporter la plus grande partie des charges; les Amphictyons les imposèrent au quart de la dépense (75 talents). Ils se firent mendiants. Errant à travers les villes, ils recueillaient les dons, et ce ne fut pas d'Égypte qu'ils tirèrent le moins, car Amasis leur donna mille talents de *στυπτηρία*, et les autres Grecs établis en Égypte, vingt mines.

Tout réussit au gré de leurs désirs. La protection du dieu, et non leur courage, les sauva de l'invasion des Perses; Cirrha, qui s'enrichissait à leurs dépens des tributs de l'Italie et de la Sicile, fut accusée d'impiété et ruinée à leur profit par les mains de la Grèce; les Amphictyons leur firent sans doute bonne part en réglant leurs frontières avec les Amphissiens, et leur donnèrent la meilleure partie de cette riche plaine qu'ils convoitaient. Un dernier souhait leur restait à former : il fut accompli. Ils repoussaient avec horreur le nom de Phocidiens; ils avaient la prétention d'être indépendants; les Lacédémoniens les séparèrent de la ligue phocidienne, et les limites de leur territoire furent fixées à Anemoreia, ce qui leur laissait les riches vignobles de ces coteaux.

Telle fut l'histoire de ce petit peuple, dont la figure se détache avec originalité; peuple parasite, rapace, cruel et mendiant, sans courage et sans grandeur, il étendit son territoire aux dépens de ses voisins et s'enrichit des dons de tout le monde. Incapable de produire une statue, il eut dans ses murs les plus beaux chefs-d'œuvre de la Grèce, les offrandes les plus riches en or et en argent, le sanctuaire le plus révéré et l'un des plus magnifiques, un théâtre remarquable, une Lesché décorée par Polygnote. Sans puissance militaire, sans importance politique, il fut le centre religieux de la Grèce; il en serait devenu le centre politique, si

[1] Hérodote, I, LIV.
[2] *Id.* II, CLXXX.

l'unité avait été possible. Rien ne lui a manqué, sinon d'être grand par lui-même. Son existence, ses richesses, sa renommée, il a tout dû au sanctuaire d'Apollon. De grandes choses se sont passées à Delphes, mais le peuple de cette ville n'y a été pour rien.

CHAPITRE V.

DU TRAITÉ DE CIMON À LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE.

La décadence de l'oracle commence aussitôt après les guerres médiques et le lendemain du traité de Cimon. En apparence, rien n'est changé; et, en parcourant le sanctuaire de Delphes, en voyant ces offrandes envoyées de tous les points de la Grèce, on croirait que tous les États venaient encore demander à l'oracle la règle de leur conduite. Chaque victoire est suivie d'une offrande: Lysandre consacre en une seule fois un groupe de trente-sept statues après la victoire d'Ægos-Potamos; les Athéniens construisent un portique orné de boucliers d'airain et des éperons de galères enlevés à l'ennemi[1]; les Potidéates, les Acanthiens, les Syracusains élèvent des trésors; les Thébains ne négligent pas de rappeler ainsi leur victoire de Leuctres; Agésilas, revenant d'Asie, consacre au dieu cent talents, dîme de ses victoires sur les barbares. Mais il ne faudrait point juger par là de la puissance de l'oracle. Il voit ses honneurs croître et tomber son crédit.

Cette piété est plus extérieure que réelle; ces statues, ces trésors sont moins un hommage envers le dieu qu'un trophée élevé à la gloire de la nation victorieuse; ce ne sont plus les dépouilles des barbares, mais un monument des guerres civiles; on s'occupe moins de remercier Apollon du triomphe que d'y graver la liste des peuples vaincus. Le groupe des alliés est surtout composé à la gloire du vainqueur d'Ægos-Potamos dont la statue brille au premier rang. Et que dire de cette statue de Phryné, faite en commun aux frais de ses amants, exécutée par l'un d'eux et placée devant le temple? Les hommes célèbres, les rois, Philopœmen, Alexandre, y avaient aussi leurs statues. Je ne trouve rien de moins propre que tous ces dons à prouver et à inspirer la piété.

L'oracle ne cherche ni à faire prévaloir une religion plus pure,

[1] Pausanias, X.

ni à proclamer un principe plus élevé; il semble même avoir renoncé à se mêler aux affaires politiques. Il se borne à réglementer le culte dans les plus petits détails. Là son autorité est reconnue en principe et dans les faits, à l'époque de Périclès comme à celle de Démosthène. C'est au temps de la guerre du Péloponèse que les Athéniens, sur l'ordre de l'oracle, font la purification de l'île de Délos. Si l'on veut se faire une idée de la minutie avec laquelle ces détails sont réglés, on peut voir les oracles que rapporte Démosthène[1], ou un oracle du même genre retrouvé à Athènes sur une stèle[2]. Ce pouvoir allait même plus loin et pouvait dans certains cas trancher les questions judiciaires. La république eut un jour à décider si une colline voisine d'Orope et cultivée par des particuliers était leur propriété légitime ou appartenait au dieu. Au lieu d'une enquête et de preuves matérielles, on envoya un citoyen consulter l'oracle d'Amphiaraus; d'après un songe qu'il en rapporta, ces terres furent rendues au temple. Les propriétaires dépouillés essayèrent de se venger en accusant le songeur d'avoir altéré la révélation; l'accusateur et le défenseur, Hypéride, proposent tous deux de décider la question en consultant l'oracle de Delphes, et cette proposition, qui nous paraît un peu singulière, est acceptée comme un moyen sérieux par les deux parties et par les juges. Les philosophes eux-mêmes, et Platon à leur tête, reconnaissaient à Apollon un pouvoir souverain pour régler tout ce qui touchait au culte. « C'est à Apollon Delphien de faire les plus grandes, les plus belles lois, celles qui concernent la manière de construire les temples, les sacrifices, le culte des dieux, des génies, des héros, les funérailles et les cérémonies qui servent à apaiser les mânes des morts... Le dieu de Delphes est en effet l'interprète naturel en pareille matière[3]. »

De ce côté, l'autorité de l'oracle demeura incontestée et consacrée par le consentement commun des politiques comme des philosophes. Tant que la religion n'était pas abolie, il devait en être ainsi. L'oracle d'Apollon n'était pas le seul consulté, mais c'était à lui qu'on s'adressait dans la plupart des cas et en dernier recours. Au reste, son autorité n'avait rien de gênant; le dieu se contente de répondre sur les cas pour lesquels on l'interroge,

[1] Démosthène, *Adv. Midiam*, *Adv. Macartatum*.
[2] Rangabé, *Antiq. hellén.*
[3] Platon, *République*, IV.

à tracer les détails les plus menus, mais ne cherche pas à faire prévaloir une nouvelle forme de culte, à mettre l'unité dans la religion. Il recommande au contraire de sacrifier selon les coutumes anciennes, et se borne à ajouter quelques nouveaux rites qui doivent en ranimer l'efficacité. Cette autorité souveraine sur le culte était bien le moins qu'on pût lui laisser; eu pareille matière les dieux seuls pouvaient apprendre aux hommes ce qui leur était agréable.

Pour les affaires politiques, nous avons vu quelle autorité tous les États de la Grèce avaient reconnue à l'oracle; on l'avait consulté avant, pendant et après la grande lutte contre les Perses, et ses réponses avaient influé sur les décisions des peuples et des chefs, et même sur le plan de campagne. A l'époque de la guerre du Péloponèse, entre nations qui avaient la même religion et qui regardaient Apollon comme le dieu commun de la Grèce, qui lui consacraient des offrandes après chaque victoire, il semble que l'oracle fût appelé à jouer un rôle encore plus grand, à exercer une autorité plus souveraine. C'est cependant tout le contraire qui arrive; il y a à cette époque une révolution morale dont les historiens ne parlent pas, parce qu'elle ne se traduit pas par des faits matériels, mais qui n'est pas moins importante que les guerres et les traités.

Hérodote est le dernier représentant de la foi sincère et générale qui prévalait au temps des guerres médiques; elle règne dans tous ses récits, comme elle a régné sur les hommes dont il raconte les actions. Mais déjà, vers la fin de sa vie, commençait à s'élever un sourd murmure d'incrédulité. Il semble avoir voulu y répondre par une sorte de profession de foi, qu'il place après la bataille de Salamine, et qui est comme une réfutation des doutes qu'il entendait autour de lui dans la jeune génération. « Je ne peux pas, dit-il, contester la vérité des oracles, ne voulant pas m'efforcer de les calomnier, quand ils parlent aussi clairement. » Et, après avoir cité les paroles de Bacis, il ajoute : « Pour moi, après un langage si clair, je n'ose pas contredire les oracles et je ne le permets pas aux autres. » Ces autres, ce sont sans doute les jeunes gens élevés à la nouvelle école, et il prétend leur imposer silence. Thucydide est le représentant de cette génération nouvelle qui n'admet que l'autorité de la raison. Il parle bien de quelques anciens oracles, il consent à les répéter comme des lé-

gendes convenues et qu'il faut bien laisser aux siècles passés. Mais quand on lui parle pour le présent d'oracles et de prédictions, quand on veut y voir l'annonce des malheurs arrivés à son époque, il ne peut s'empêcher de sourire. La peste terrible qui ravagea Athènes[1] rappela un ancien oracle qui conseillait aux Athéniens de ne pas se renfermer dans le mur des Pélasges, et les menaçait d'un fléau, la peste ou la famine (*λοιμός* ou *λιμός*). La maladie montra que c'était la peste; et Thucydide ajoute que, s'il survient une autre guerre avec les Doriens et une famine, on trouvera la prédiction dans le même oracle. Il consent pourtant à reconnaître l'accomplissement d'une prophétie[2]. Après avoir montré que la guerre dura réellement vingt-sept ans, il ajoute *καὶ τοῖς ἀπὸ χρησμῶν τι ἰσχυρισαμένοις μόνον δὴ τοῦτο ἐχυρῶς ξυμβάν*; il convient que, dès le début de la guerre et jusqu'à la fin, beaucoup de gens annonçaient qu'elle durerait trois fois neuf ans. Mais il signale cette coïncidence plutôt comme une chose fortuite que comme une preuve de la vérité des oracles.

Ces deux passages montrent quelle révolution morale s'est opérée; Hérodote appartient à l'ancienne génération, celle qui finit au moment où Périclès arrive au pouvoir; Thucydide, à la nouvelle; tous deux expriment les opinions de leurs contemporains les plus éclairés; l'un a foi dans les dieux, l'autre ne croit qu'en la raison.

Cette révolution était née de l'enseignement des sophistes et des philosophes. Parménide avait lu dans un des gymnases d'Athènes un écrit sur les dieux : « Y a-t-il des dieux? N'y a-t-il pas de dieux? Deux raisons m'empêchent de répondre, l'obscurité de la question et la brièveté de la vie humaine. » Tel était le début, et sans doute la suite ne faisait que développer cette première idée. Le livre fut brûlé et Parménide obligé de quitter Athènes; on ne pouvait souffrir une attaque aussi ouverte contre la religion officielle. Mais, en chassant l'homme, on n'avait pas chassé le doute ni l'esprit d'examen; l'étude de la philosophie conduisait forcément à ne plus croire aux dieux du paganisme, bien moins encore à leurs oracles. L'enseignement de Socrate ne leur portait pas un coup moins funeste, malgré tous les ménagements qu'il gar-

[1] Thucydide, II, LIV.
[2] *Id.* V, XXVI.

dait. L'oracle l'avait proclamé le plus sage de tous les hommes et Socrate ne montrait pas pour lui moins d'égards; il proclamait la puissance des dieux, exhortait à leur rendre le culte établi[1]; en prenant pour point de départ la fameuse maxime **γνῶθι σεαυτόν**, il se représentait comme un serviteur du dieu. Mais, malgré ses efforts, il détruisait son autorité. Accuser de mensonge les vieilles légendes qui rappelaient les luttes et les crimes des dieux, c'était renverser le polythéisme; prouver que la sainteté ne dépend pas de la réponse des dieux, mais existe par elle-même, c'était détourner les hommes de consulter les oracles pour la règle de leur conduite, et leur substituer l'autorité de la conscience. Qu'il le voulût ou non, qu'il crût même rester fidèle à l'ancienne religion, la doctrine de Socrate arrivait nécessairement à détruire la foi dans les divinités du paganisme. Ses ennemis surent bien voir cette conséquence de sa doctrine et s'en faire une arme pour venger leur vanité blessée et leurs intérêts froissés; ils avaient raison de l'accuser de renverser les dieux de l'État. C'est à la religion officielle que Socrate fut immolé, et par des gens qui, pour la plupart, n'y croyaient plus. Spectacle odieux, mais qui n'est pas rare. L'homme sent si vivement le besoin de s'adresser à des êtres supérieurs, d'avoir une religion, que, même en cessant d'y croire, il en conserve l'extérieur, et que le culte survit à la foi; et ce culte officiel, il le maintient et le défend avec la plus grande rigueur. La condamnation de Socrate, pas plus que les cérémonies et les rites minutieusement réglés par l'oracle de Delphes, ne prouve la foi de cette époque. La raison s'était affranchie, et de l'ancienne religion il ne restait plus que l'extérieur; ni les sages ne la consultaient plus pour leur conduite, ni les politiques pour la direction des affaires. Au besoin, elle pouvait devenir une arme encore à craindre pour perdre un ennemi; mais on laissait à Aristophane pleine liberté pour railler les dieux. L'oracle de Delphes ne pouvait pas échapper à ses sarcasmes, qui tombent à la fois sur l'homme qui consulte et sur le dieu qui répond. Philocléon lui demande quand il doit mourir[2]. « Quand tu auras laissé échapper un accusé sans le condamner. » Plaisanterie assez inoffensive, mais celle-ci est plus grave : Chrémyle va demander au dieu si son fils

[1] Platon, *Apologie de Socrate*.
[2] Aristophane, *Guêpes*, *Plutus*.

ne doit pas se faire coquin pour devenir riche, puisque, en demeurant honnête lui-même, il est resté pauvre et malheureux. De pareilles plaisanteries auraient-elles été admises par un peuple qui aurait eu foi dans ses dieux?

Ne nous étonnons donc pas de ne trouver aucune trace de l'influence de l'oracle dans les affaires politiques. La première guerre entre Athènes et Sparte eut pour prétexte l'intendance du temple de Delphes; c'en fut assez pour qu'elle reçût le nom de *sacrée*. Les Lacédémoniens donnèrent l'intendance aux Delphiens, les Athéniens la rendirent aux Phocidiens[1]; chacune des deux villes fit graver sur le loup d'airain son droit de προμαντεία. Mais y eut-il là rien de religieux? Qu'est-ce autre chose qu'un premier choc entre les deux États, qui annonce la guerre du Péloponèse?

La religion et l'oracle tiennent peu de place dans cette longue lutte qui déchira le monde hellénique; on ne consulte plus le dieu, mais seulement la politique et la passion. Que l'on compare les discours tenus avant la guerre du Péloponèse à celui qu'Hérodote prête à Thémistocle. La situation est également grave; mais quelle différence dans les raisons alléguées! Thémistocle était peut-être un esprit fort qui ne croyait pas à l'oracle; mais, quand il parlait à ses concitoyens, il était obligé d'accepter son autorité. Aussi, dans son discours, il ne cherche pas à prouver aux Athéniens qu'il est impossible de défendre la ville contre la nombreuse armée des Perses, et qu'ils trouveront dans leur marine un refuge plus assuré; il ne parle que de l'oracle, qui ordonne aux Athéniens de se réfugier derrière des remparts de bois; il s'efforce seulement de démontrer que ce rempart désigne non l'Acropole, mais les vaisseaux; il leur promet la victoire, non pas en faisant le compte de leurs navires, en montrant le courage et l'habileté de leurs marins, mais en s'appuyant sur l'épithète de *divine* donnée à Salamine, épithète que la Pythie n'aurait certainement pas appliquée à cette île, si elle avait dû être témoin du désastre des Grecs. Périclès, au contraire, n'emploie que des arguments politiques pour décider les Athéniens à la guerre; la jalousie des Spartiates la rend inévitable, il vaut donc mieux prévenir l'ennemi et s'assurer l'alliance de Corcyre; le bon état des finances, le nombre de leurs troupes, de leurs vaisseaux doivent les en-

[1] Plutarque, *Périclès*.

pêcher de redouter l'issue de la lutte. Les Lacédémoniens, plus formalistes, avaient consulté l'oracle, sûrs d'ailleurs que la réponse leur serait favorable. Le dieu leur répondit : « qu'en combattant de toutes leurs forces ils triompheraient, et que lui-même viendrait à leur secours, appelé ou non appelé. » C'était un conseil excellent et une promesse peu compromettante. Je ne crois pas que cette réponse eût été suffisante pour déterminer les alliés, si d'avance ils n'avaient été résolus à faire la guerre ; ils s'étaient mis en règle avec les antiques coutumes en consultant l'oracle. Dans les discours des alliés qui précèdent les hostilités, il n'y a que des raisons purement humaines, l'ambition et l'esprit remuant des Athéniens, la haine des Doriens et des Ioniens, au fond une jalousie mal cachée contre la glorieuse cité dont la grandeur blessait ou effrayait les peuples de la Grèce. De la volonté du dieu et de ses oracles, il en est peu question; on parle de son sanctuaire, mais pour *lui* emprunter de l'argent. Les Delphiens étaient les alliés naturels de Sparte, surtout depuis le secours qu'ils en avaient reçu contre les Phocidiens; leur ville fut le rendez-vous de l'armée assemblée dans la Grèce du nord pour enlever Naupacte aux Athéniens.

Dans les trêves et les traités, la première place était réservée aux intérêts religieux. La première stipulation de la paix de Nicias est relative au temple de Delphes. Τὸ *ἱερὸν καὶ τὸν νεὼν τὸν ἐν Δελφοῖς τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ Δέλφους αὐτονόμους εἶναι καὶ αὐτοτελεῖς καὶ αὐτοδίκους καὶ αὐτῶν καὶ τῆς γῆς ἑαυτῶν κατὰ τὰ πάτρια*. Selon l'usage qui se perpétua jusqu'aux derniers temps de la Grèce, les traités étaient gravés sur des stèles et exposés dans les sanctuaires communs, Olympie, Delphes et l'Isthme.

Ainsi les Delphiens triomphaient ; grâce à l'appui de Sparte, ils avaient enfin conquis cette indépendance si ardemment désirée, et rejeté ce nom de Phocidiens, qui leur était odieux. Les intérêts d'Apollon, de son oracle et de son sanctuaire étaient réglés les premiers, comme les intérêts généraux de la Grèce; les trésors, les offrandes s'élevaient dans l'enceinte sacrée. Mais là s'arrêtait l'autorité du dieu ; de plus en plus on n'écoutait que la voix de la politique ou de la passion ; il n'y avait d'autre doctrine que celle de la force, telle que Thucydide l'a exposée dans le dialogue des Athéniens et des Méliens. Les Athéniens surtout se méfiaient

[1] Thucydide, IV, CXIII; V, XVII.

de l'oracle, trop partial pour leurs rivaux; ils rejetaient avec dédain la nouvelle des prodiges arrivés à Delphes, les fruits d'or enlevés à leur palmier par les corbeaux[1]; et les attribuaient à l'artifice des habitants, qui voulaient détourner le danger prêt à fondre sur Syracuse. Nicias, dévot attardé dans un siècle de libre examen, n'est plus un homme religieux, mais un superstitieux, dont les scrupules devaient perdre l'armée athénienne en Sicile. Ce n'est point par lui qu'il faudrait juger des sentiments et des croyances de son siècle; le silence de l'oracle prouve que l'on ne recourait plus à son autorité pour les grandes affaires de la politique et de la guerre.

Ne croyons pas que ce soit Thucydide qui ait prêté à son époque son esprit de libre examen, et que son incrédulité à l'égard des oracles les lui ait fait passer sous silence, même lorsqu'ils avaient eu de l'influence sur ses contemporains. Xénophon, son continuateur, est un dévot, tout convaincu de la vérité des oracles, et cependant quelle place a-t-il pu leur donner dans son histoire? Aurait-il manqué d'en parler, s'ils avaient été consultés, si l'on avait agi d'après leurs réponses?

Les Lacédémoniens avaient été moins prompts que les Athéniens à secouer l'autorité de l'oracle. Ils l'avaient consulté avant la guerre du Péloponèse; la même coutume obligea Agésilas à le faire avant de partir pour l'Asie[2]. Mais il commença par se faire rendre à Dodone une réponse favorable à ses desseins, puis il envoya demander à Apollon s'il était de l'avis de son père. — Pour les affaires intérieures, l'autorité qu'on accordait encore à l'oracle en faisait un instrument commode pour les ambitieux; et les principaux citoyens de Delphes cherchaient à se concilier leurs bonnes grâces en décidant la Pythie à répondre selon leurs désirs. Plistoanax, pour décider les Spartiates à donner à son frère l'autorité royale, qui appartenait à l'autre branche des Héraclides, avait gagné la Pythie, qui répondait aux théores : *Διὸς ἡμιθέου σπέρμα ἐκ τῆς ἀλλοτρίας εἰς τὴν ἑαυτῶν· εἰ δὲ μὴ ἀργυρέᾳ εὐλάκᾳ εὐλάξειν*[3]. Les Spartiates n'avaient plus dans l'oracle la même foi qu'au temps de Cléomène, et sa réponse ne servit qu'à exciter leur colère contre le roi, qui fut obligé de chercher

[1] Plutarque, *Nicias.*
[2] *Id. Ages.* VII et X.
[3] Thucydide, V, XVI.

un asile dans un temple. La fraude ne réussit pas mieux aux partisans de Léotychidès, qui voulaient exclure Agésilas. L'oracle qui prédisait la ruine de Sparte si un boiteux montait sur le trône était ingénieusement imaginé et le désignait clairement. Mais Lysandre y trouva une explication à laquelle ses ennemis n'avaient pas songé et la retourna contre eux en montrant qu'un bâtard était ce roi boiteux désigné par le dieu. Malgré le déclin de ce pouvoir, Lysandre comprit qu'on pouvait encore en tirer bon parti, et il noua à Delphes des intrigues que sa mort arrêta. Ainsi les Spartiates avaient conservé la coutume de consulter l'oracle, comme d'avoir des devins à la tête de leurs armées. Mais c'était moins par foi réelle que par cet attachement aux vieux usages qui est propre aux républiques aristocratiques. La facilité de l'oracle à servir les intrigues des ambitieux compromettait son autorité et éveillait la défiance de ses derniers fidèles.

Guerres sacrées.

Voilà ce qu'était devenu l'oracle de Delphes depuis les guerres médiques; plus d'influence réelle dans les affaires politiques, seulement le droit, que nul ne lui contestait, de régler le culte; un grand nom, des hommages et de riches offrandes. Mais ces richesses elles-mêmes étaient un danger; elles excitaient la convoitise, et, pour se protéger, le sanctuaire n'avait plus ni la religion, qui prévient les sacriléges, ni la force, qui les réprime. C'était une riche proie offerte au premier qui aurait la puissance et l'audace de la saisir. Jason de Thessalie l'essaya. Toute la Grèce trembla en apprenant ses préparatifs et en soupçonnant ses desseins, masqués sous la prétention de présider les jeux pythiens[1]. Le dieu consulté déclara qu'il saurait se défendre lui-même; un coup de poignard sauva le sanctuaire, mais pour le moment. Les causes qui avaient fait naître le danger subsistaient toujours. Rien ne pouvait rétablir l'autorité de l'oracle ni le respect dû à son sanctuaire. Les deux guerres, dites *sacrées*, entreprises pour défendre les droits du dieu, ne servirent qu'à ruiner la Grèce.

Ce nom de *guerre sacrée* a été pris au sérieux par Éphore et par son crédule compilateur, Diodore; il indique comme la cause

[1] Xénophon, *Hell.*
[2] Diodore, XVI.

réelle la juste indignation des Amphictyons contre les Phocidiens, coupables d'usurpation sur les biens du dieu; la fin et le résultat de la guerre furent l'extermination de tous les sacriléges qui s'étaient partagé les richesses sacrées; il termine son récit d'une édifiante manière, en montrant tous les coupables, peuples ou particuliers, hommes ou femmes, poursuivis sans relâche et punis tôt ou tard par la divinité.

Mais dans ce récit même on peut saisir la trace des raisons tout humaines qui ont déterminé cette guerre, où la religion n'a été qu'un prétexte. On s'étonne de voir l'autorité que Diodore attribue à ce conseil des Amphictyons; impuissant dans les guerres médiques, muet pendant la lutte d'Athènes et de Sparte, tout à coup il semble être devenu l'arbitre de la Grèce; il s'était tu quand on avait détruit la ville de Platée, malgré le droit commun de la Grèce, malgré la reconnaissance jurée à cette cité; et maintenant il condamne à une grosse amende les Lacédémoniens pour avoir occupé la Cadmée par trahison, les Phocidiens pour avoir cultivé les terrains consacrés. Quelle est la cause de cette énergie subite à punir ceux qui ont violé les lois ou usurpé les possessions du dieu? On la voit aisément, si l'on regarde quels sont les peuples frappés par ces condamnations. Ce sont les Lacédémoniens, les Phocidiens, c'est-à-dire les ennemis des Thébains et des Thessaliens.

La puissance de Thèbes, même après la mort de Pélopidas et d'Épaminondas, assurait aux Amphictyons une armée pour appuyer l'exécution de leurs décrets. Ce fut le moment choisi par tous ces petits peuples pour satisfaire leurs rancunes et leurs vieilles haines. Les députés thessaliens, qui formaient la majorité dans le conseil, s'assurèrent l'alliance des Thébains en condamnant les Spartiates pour l'occupation de la Cadmée et, en revanche, ils obtinrent leur appui contre leurs ennemis. La véritable cause de la guerre sacrée est la vieille haine des Thessaliens contre les Phocidiens[1]. Nous avons vu dans Hérodote combien elle était vive; deux fois vaincus, ils s'étaient jetés dans le parti des Mèdes et les avaient poussés à dévaster la Phocide. Le temps n'avait pas affaibli cette haine; l'occasion seule avait manqué pour la satisfaire. Les Thessaliens n'eurent pas de peine à entrainer les Thé-

[1] Pausanias, X, II.

bains[1], qui depuis longtemps étaient les ennemis des Phocidiens et leur disputaient quelques villes frontières. Le prétexte n'était pas difficile à trouver; on les accusa d'avoir labouré des terrains consacrés à Apollon. Ils furent condamnés à une amende énorme, 500 talents; puis elle fut doublée à cause de leur retard à payer; enfin on proposa de consacrer leur territoire au dieu. Que prouve cette hâte, sinon la crainte de voir échapper un prétexte opportun? Et pourquoi cette rigueur, sinon pour les pousser à résister et à fournir ainsi une cause spécieuse de guerre? Les Thébains et les Thessaliens avaient la majorité dans l'assemblée, dix-huit voix sur vingt-quatre; ils pouvaient donc y faire prévaloir les conseils de violence. Restait à faire exécuter la sentence.

La Grèce entière se partagea entre les deux camps; on s'occupa peu de la religion, mais beaucoup des intérêts. Du côté des Phocidiens étaient les Spartiates, condamnés également, par l'influence des Thébains, à une amende de mille talents; c'était le peuple qui avait gardé le plus longtemps le respect de l'oracle, mais il fut le premier à soutenir les Phocidiens et à les encourager à la résistance; leur roi, Archidamus, fournit même de l'argent à Philomèle pour s'emparer du temple. Les Athéniens, de tout temps les amis des Phocidiens, conclurent une alliance avec eux. Ces deux républiques n'avaient rien pu faire dans le conseil amphictyonique, où chacune ne disposait que d'une voix; mais elles excitèrent les Phocidiens à la résistance et leur promirent des secours; si elles n'intervinrent pas plus efficacement, ce ne fut pas la piété qui les arrêta, mais les embarras d'autres guerres et les intrigues des traîtres vendus à Philippe. Du côté des Amphictyons, étaient tous les petits peuples de Thessalie, les Locriens et les Thébains, qui avaient poussé à cette guerre sacrée pour satisfaire leur vengeance et qui se hâtèrent de courir aux armes.

Les Phocidiens hésitèrent d'abord sur le parti à prendre; un de leurs chefs, Philomèle, releva leur courage en leur montrant l'animosité de leurs ennemis, qui leur imposaient une amende impossible à payer, et leur promettant les secours d'Athènes et de Sparte[2]; il fallait reprendre l'antique patronage (*προστασία*) du temple, qui leur appartenait du temps d'Homère, occuper le sanc-

[1] Pausanias, X, II; Xénophon, *Hell.* VI, XIII.

[2] Pausanias, X.

tuaire et en arracher les décrets des Amphictyons. Ses discours entraînèrent les Phocidiens, qui s'emparèrent de Delphes. Dans le premier moment de fureur, ils voulaient raser le sanctuaire et mettre à mort tous les habitants. Archidamus, le roi de Sparte, les ramena à une politique moins violente; ils ne mirent à mort que la famille des Thracides, qui avait montré le plus d'animosité, et ils imposèrent de fortes contributions aux plus riches. En même temps que Philomèle entourait la ville de fortifications et qu'il battait trois fois les Locriens d'Amphissa, il s'efforçait d'enlever à cette guerre son caractère religieux en déclarant qu'il voulait seulement anéantir l'injuste arrêt des Amphictyons et reprendre l'intendance du temple, offrant de donner aux cités le compte des richesses qu'elles avaient consacrées dans le sanctuaire, et de remettre tout ce qu'il aurait été forcé d'y prendre. Toutes ces précautions étaient inutiles, c'était la guerre que voulaient les Thébains et les Thessaliens, et ils s'empressèrent de courir aux armes.

Il n'entre pas dans mon plan de raconter les vicissitudes de cette guerre de dix ans (355-345); on les trouvera dans Diodore, dans Pausanias et dans Justin; il suffit ici d'en marquer le caractère particulier. Les prétendus défenseurs du dieu tenaient à garder ce prétexte spécieux, et, même avant le pillage des offrandes, ils s'obstinèrent à traiter les Phocidiens en sacriléges; ils refusaient de rendre leurs morts, ils tuaient les prisonniers, ils brûlaient cinq cents hommes réfugiés dans le temple d'Abæ. Ces cruautés amenaient des représailles, qui donnèrent à cette guerre une férocité incroyable. La religion servait d'excuse à toutes ces cruautés; on combattait pour les dieux, on était donc dispensé d'observer le droit commun de la guerre et de l'humanité. De leur côté, les Phocidiens voyant toute mesure inutile, et poussés par la nécessité, voulurent avoir au moins les profits du sacrilége. Le sanctuaire fut pillé successivement par leurs différents chefs, toutes les offrandes d'or et d'argent entassées depuis Crésus furent fondues. Diodore en fait le compte exact et n'en estime pas la valeur à moins de dix mille talents. Cette somme considérable leur permettait d'attirer par l'appât d'une grosse solde les mercenaires, qui avaient remplacé les armées nationales; ils purent faire face à leurs ennemis, envahir la Béotie et la Thessalie. Toute la Grèce du Nord fut cruellement ravagée, et, dans cette guerre,

la religion ne paraît que par les cruautés et la fureur qu'on autorise de son nom.

En réalité, on combattait au profit de la Macédoine. Philippe laissait les forces de la Grèce s'user dans cette lutte terrible; appelé par les Thébains, il s'était contenté de leur envoyer quelques secours pour prolonger la guerre et de repousser les Phocidiens de la Thessalie. Diodore vante beaucoup la piété de ce monarque et attribue à ce zèle la grandeur où il est parvenu. Philippe en effet était heureux de se montrer à la Grèce comme le vengeur des dieux; il affectait de conserver à cette guerre son caractère religieux; ses soldats allaient au combat couronnés de laurier; le corps d'Onomarque était mis en croix; les prisonniers, jetés à la mer comme sacriléges. Mais le but qu'il poursuivait était facile à voir; il se souciait peu de venger Apollon, mais beaucoup de s'emparer des Thermopyles. Sa première tentative, prévenue par l'arrivée subite de la flotte athénienne, avait découvert ses projets; il rentra dans le repos et s'efforça de les faire oublier par une inaction calculée. Quand le moment lui parut venu de terminer la guerre, il appela la politique et la corruption au secours de ses armes, négociant avec tout le monde, promettant à tous son appui, aux Thébains et aux Thessaliens d'exterminer les Phocidiens, aux Athéniens de les épargner et d'abaisser les Thébains, traitant même avec le chef des mercenaires, qui se retirait avec ses troupes, acceptant la soumission des Phocidiens eux-mêmes.

Le décret des Amphictyons qui termine la guerre n'a de religieux que le prétexte [1]. Quel avantage retirait Apollon de la ruine des sacriléges? La victoire semble lui avoir été plus funeste que la prétendue usurpation qu'on avait voulu réprimer. Le sanctuaire avait été pillé, 10,000 talents enlevés, les riches offrandes de Crésus, qui faisaient l'orgueil du temple, le trépied d'or, souvenir glorieux de Platée, avaient disparu; tous les écrivains, Théopompe, Diodore, Plutarque, Pausanias, qui parlent de ces dons, ajoutent à leurs indications cette triste remarque : l'airain seul en reste, l'or et l'argent ont été enlevés par les Phocidiens. Quel dédommagement le dieu eut-il pour tant de pertes? Une hydre fondue par les Locriens Opuntiens [2] avec les monnaies phocidiennes qu'ils

[1] Voir ce traité dans Diodore.
[2] Pausanias, X, xvi.

avaient pu recueillir et une statue d'Apollon Sitalcas haute de trente-cinq coudées, élevée par les Amphictyons, comme souvenir de leur victoire. C'était une bien faible compensation, et Philippe fermait la bouche à ceux qui avaient la pieuse naïveté de reparler des richesses sacrées. Le dieu ne paraît pas moins vaincu et dépouillé que ses ennemis. C'est que son nom n'avait servi que de prétexte, et, après la victoire, ceux qui s'en étaient servis songèrent à leurs intérêts plus qu'à ceux du dieu.

Les Thessaliens et les Thébains se hâtèrent d'assouvir une haine invétérée, encore aigrie par dix ans de lutte et de désastres, et jamais vengeance ne fût plus cruelle. Les Phocidiens étaient anéantis comme nation, excommuniés, désarmés, écrasés sous le poids d'une amende qui donnait à leurs ennemis le moyen de les opprimer à leur gré. La sentence fut exécutée, et Démosthène trace un tableau touchant de la désolation de ce pauvre pays : « En allant à Delphes, nous sommes obligés de voir toutes ces choses, les demeures renversées, les remparts abattus, le pays dépeuplé d'hommes; quelques femmes et quelques enfants, des vieillards misérables; nul ne pourrait égaler par la parole les malheurs de cette contrée [1]. » Eschine lui-même semble en avoir été touché; il défendit dans l'assemblée les Phocidiens [2] contre les Œtéens, qui prétendaient qu'il fallait précipiter des rochers tous les hommes en état de porter les armes. N'était-ce pas une amère dérision d'ajouter à un pareil décret « des mesures propres à pourvoir au rétablissement de l'oracle et à tout ce qui était nécessaire pour faire renaître parmi les Grecs la piété envers les dieux et maintenir chez eux, avec la paix générale, une parfaite unanimité de sentiments. » Les Thessaliens et les Thébains avaient été les vrais auteurs de la guerre; leur haine, la véritable cause; la victoire leur donnait enfin moyen de l'assouvir, et ils en abusèrent.

Mais ils ne songeaient qu'à se venger et ils laissaient à Philippe tous les avantages réels. « Philippe, dit Diodore, garantit ces divers décrets, qu'il accepta avec joie, et retourna en Macédoine, ayant non-seulement acquis une grande réputation de piété et de talents militaires, mais s'étant en outre, par sa conduite habile, ménagé les moyens d'accomplir les grands projets qu'il méditait

[1] Démosthène, *De Fals. leg.* p. 361.
[2] Eschine, *De Fals. leg.* p. 88.

pour l'accroissement de sa puissance. » Le roi de Macédoine était en effet le véritable vainqueur; ce n'était pas la Phocide seule qui était abattue, mais aussi la Grèce entière. L'assemblée amphictyonique était à sa disposition; par lui-même, il avait les deux voix enlevées aux Phocidiens, et, par les Thessaliens soumis, la majorité dans le conseil. Le passage des Thermopyles, où les Athéniens l'avaient arrêté une première fois, était entre ses mains, et la Grèce ouverte à ses attaques. Il présidait les jeux pythiens par lui-même ou par des délégués. Ses ennemis étaient réduits à lui témoigner une mauvaise volonté impuissante; ils refusaient d'envoyer les théores et les thesmothètes à la fête présidée par les Macédoniens, mais la crainte d'une coalition amphictyonique les forçait, sur l'avis de Démosthène[1] lui-même, à reconnaître son admission dans le conseil. « La Pythie *philippise*, disait-il; — ne nous occupons pas de l'ombre qui est à Delphes, » disait-il encore, en parlant des Amphictyons. Il appréciait justement les choses; mais cette ombre même devenait redoutable maintenant qu'un roi puissant pouvait abriter derrière elle ses projets ambitieux.

Ce fut en effet le conseil amphictyonique qui donna à Philippe l'occasion d'achever l'asservissement de la Grèce. La guerre sacrée l'avait bien servi; il chargea Eschine d'en susciter une nouvelle. Le prétexte fut encore facile à trouver. Une récrimination des Locriens d'Amphissa[2] fournit à l'orateur vénal l'occasion de dénoncer à l'assemblée une usurpation de la plaine sacrée. Il était si satisfait de son discours que lui-même a pris soin d'en rapporter l'analyse et les principaux traits; il montra aux Amphictyons la terre du dieu labourée sous leurs yeux par les Locriens, couverte de maisons et de fabriques, le port maudit relevé; il leur rappela les imprécations prononcées par leurs ancêtres contre les impies. Il n'en fallait pas tant pour entraîner des gens peu faits à l'éloquence et incapables de prévoir l'avenir. Comme tous les pouvoirs faibles, ils étaient enchantés de faire acte d'autorité et de faire croire à leur force en se montrant rigoureux. Un premier décret ordonna de faire le tour de la plaine et de rétablir les limites. La guerre était commencée, et la suite facile à prévoir. L'Arcadien Cottyphos, proclamé d'abord général, appela aux armes les peuples amphic-

[1] Démosthène, *Philipp.* V.

[2] Eschine, *Adv. Ctesiph.* p. 118; Démosthène, *Pro Cor.* p. 279.

tyoniques; personne ne se soucia de répondre à cet appel. Un nouveau décret ordonna d'envoyer une ambassade à Philippe et de le prier de venir au secours d'Apollon et des Amphictyons; de ne pas laisser dépouiller le dieu par les impies Amphissiens; pour cela, tous les Grecs qui participent au conseil amphictyonique le proclament généralissime. A cette nouvelle, Démosthène s'écriait: « C'est au sein de l'Attique, Eschine, que tu apportes la guerre, et une guerre amphictyonique. » Philippe en effet n'attendait que ce prétexte. Se proclamant le vengeur du dieu, au nom d'Apollon, il convoquait les Péloponésiens à se rendre en armes dans la Phocide; par ses lettres il s'efforçait de rassurer et de diviser les Athéniens et les Thébains; puis, envoyant promener (*ἐῤῥῶσθαι φράσας πολλά*) Cirrhéens et Locriens, il s'empare d'Elatée. Les Athéniens et les Thébains, réunis par l'évidence du danger, tentèrent un dernier effort et tombèrent à Chéronée : avec leur armée périt la liberté de la Grèce.

Tel fut le rôle de l'oracle et de l'assemblée amphictyonique à partir des guerres médiques. Démosthène pouvait dire à la tribune que la Pythie *philippisait;* en effet elle se hâte de prononcer des prédictions terribles contre les Athéniens en guerre avec Philippe, et contre les Thébains soulevés contre Alexandre : ni les uns ni les autres n'en tiennent compte. Alexandre ne gardait pas même l'apparence du respect pour la prophétesse; jeune et vainqueur, il forçait la Pythie à lui répondre et saisissait la première parole qui lui échappait. Sous la domination macédonienne, les Athéniens montrèrent que la religion pouvait tomber encore plus bas, en devenant un moyen d'adulation. Quand la république logeait les courtisanes de Démétrius dans le Parthénon, est-il étonnant de trouver des flatteurs qui proposent de lui envoyer des théores, de le consulter, au lieu d'Apollon, sur une offrande à consacrer à Delphes, qui font mettre sa statue au milieu des héros éponymes d'Athènes, dans le groupe de Phidias? On négligeait les anciens dieux relégués dans le ciel, on se tournait vers ces dieux plus présents, plus sensibles aux louanges et plus capables de témoigner leur satisfaction. — Après un long silence, l'assemblée amphictyonique avait de nouveau élevé la voix; mais ce fut pour amener l'asservissement de la Grèce. Impuissante tant qu'il s'était agi de Sparte et d'Athènes, qui n'avaient qu'une voix au conseil, elle se crut avoir de l'autorité quand elle disposa

des Thébains et des Thessaliens, mais les deux guerres sacrées qu'elle suscita livrèrent la Grèce à l'étranger. Remaniée au profit du vainqueur, elle était entre ses mains un instrument commode; elle servait à donner à ses actes cette apparence de légalité dont l'ambition, même la plus effrontée, cherche toujours à se couvrir. Elle se hâtait de proclamer Philippe généralissime, et, après lui, Alexandre. Ce n'était pas l'assemblée générale de la Grèce et elle n'avait pas le droit de parler en son nom; ce n'était qu'une ombre; mais peu importait aux rois de Macédoine; ce titre, décerné par les Amphictyons, suffisait pour donner à leur entreprise contre les rois de Perse l'apparence d'une guerre nationale destinée à venger les vieilles injures de la Grèce.

CHAPITRE VI.

INVASION GAULOISE. — Σωτήρια. — ÉTOLIENS. — CONSTITUTION DE DELPHES.

Depuis la conquête macédonienne, il serait inutile de chercher l'influence de l'oracle sur les affaires politiques. Ce n'étaient plus les ordres des dieux, mais les conseils de l'ambition qu'écoutaient les successeurs d'Alexandre, occupés à se disputer et à partager son héritage. Mais, pour un sanctuaire aussi renommé que Delphes, l'oubli ne succède pas tout d'un coup à la gloire; après que la foi s'est éteinte, on continue longtemps à lui rendre hommage par coutume, par bienséance, vanité, politique ou superstition. Apollon voyait encore arriver dans son sanctuaire une députation romaine après la bataille de Cannes; les rois d'Égypte, jaloux de conserver leur titre de Grecs, n'oubliaient pas de se concilier la bienveillance des cités auxquelles l'éclat des lettres ou de la religion avait conservé quelque grandeur dans la ruine commune. L'amiral d'un Ptolémée venait disputer le prix de musique aux jeux pythiens; son maître remportait celui de la course des chars; les rois de Syrie accueillaient avec bienveillance les théores delphiens qui venaient à l'occasion des jeux pythiens et des Σωτήρια. Le roi de Pergame, Attale, interrogeait la Pythie sur sa destinée et celle de sa famille. Le sanctuaire de Delphes était encore le sanctuaire commun de la Grèce; on y consacrait les statues des grands hommes ou des guerriers morts pour la patrie;

les Phocidiens[1] élevaient celle d'Aleximachos, célèbre par sa beauté et son courage contre les Gaulois; les habitants de Lilæa, celle d'un de leurs citoyens qui avait chassé la garnison macédonienne; les Platéens consacraient un lion d'airain pour rappeler la part qu'ils avaient prise à la guerre Lamiaque; les Achéens dédiaient la statue de Philopœmen lançant sa pique contre le tyran Machanidas; Persée voulait y placer la sienne à côté de celle d'Alexandre. C'était encore à Delphes qu'on exposait les traités entre les villes, les remercîments d'un peuple à un autre[2]; Persée y affichait ses édits. Ces souvenirs, ces hommages, conservaient à Delphes une certaine importance; celui qui dominait dans la ville n'y gagnait aucune puissance réelle, mais il paraissait montrer qu'il était le maître de la Grèce. De là cette lutte entre les rois de Macédoine et les Étoliens pour s'en assurer la possession.

Invasion gauloise.

Cette époque commence par l'invasion des Gaulois établis dans la Pannonie, 279; ces barbares, entraînés par leur humeur aventureuse et l'attrait du gain, s'étaient jetés sur la Macédoine; ils avaient vaincu le roi Ptolémée Céraunus et Sosthènes. Une autre bande, commandée par Brennus, se jeta sur la Grèce, attirée par les richesses qu'on disait renfermées dans les sanctuaires et surtout dans celui de Delphes. Les Grecs du Nord et surtout les Étoliens essayèrent d'arrêter les barbares, mais en vain; le Sperchius fut traversé, le passage des Thermopyles franchi; Brennus, sans hésiter, marcha sur Delphes. Les habitants éperdus consultèrent l'oracle; le dieu les rassura en leur disant qu'il saurait lui-même protéger ses richesses; il défendit même d'emporter des maisons situées dans la campagne le vin et les provisions qui s'y trouvaient. Les Gaulois commencèrent par se livrer à la débauche et à l'ivresse, au lieu d'attaquer la ville sur-le-champ; ce retard donna le temps aux voisins d'accourir et de défendre la place. Ses défenseurs étaient au nombre de quatre mille cinq cents[3], tandis que les Gaulois comptaient cinquante mille hommes. Leur chef, pour les encourager, leur montrait les statues d'airain doré qu'on voyait pardessus les murs du sanctuaire et leur disait qu'elles étaient en or.

[1] Pausanias, X, III, XIII, XIX, XXIII.
[2] Lebas, n° 850.
[3] Justin, l. XXIV.

massif. Cette vue était l'exhortation la plus pressante; la bataille s'engagea avec fureur. Au milieu de l'action, les prêtres se précipitèrent en s'écriant qu'ils avaient vu s'élancer au combat Apollon accompagné de Diane et de Minerve; cette apparition ranima le courage des Grecs et jeta la terreur parmi les barbares; un orage acheva leur défaite; des quartiers de roc écrasaient des lignes entières de combattants; le froid ajouta à leur désastre. Brennus se donna la mort; les débris de son armée s'enfuirent vers Héraclée, poursuivis par les Étoliens, les Phocidiens, les Béotiens et les Athéniens : il ne resta pas un seul homme de cette armée si nombreuse.

Ce récit de Justin, d'un merveilleux déjà suffisant, n'est rien en comparaison de celui de Pausanias[1]; les prodiges se multiplient sous les pas des Gaulois; un tremblement de terre ébranle le sol sur lequel ils sont campés; le tonnerre en tue un grand nombre; les fantômes des héros protecteurs de Delphes répandent la frayeur dans leurs rangs; enfin, après le combat, il ssont saisis par une terreur panique et se massacrent les uns les autres, incapables, dans leur épouvante, de reconnaître leur langue et leur costume. Ces fables puériles enchantaient Pausanias; il est évidemment préoccupé du souvenir du corps d'armée perse détruit au même endroit, et il ne veut pas que la destruction de ses barbares soit moins merveilleuse et moins complète. Ils furent si bien exterminés que pas un ne retourna dans sa patrie.

Ces légendes merveilleuses qui, à une époque historique et au milieu de l'incrédulité générale, s'étaient groupées autour de ce fait, montrent combien les Grecs avaient été frappés par l'invasion de ces Gaulois qui se précipitaient comme un torrent, puis se détournaient aussi soudainement. Différents de race, de langue, de manière de combattre, ils avaient frappé l'imagination des Grecs, comme celle des Romains, par leur valeur sauvage et leur mépris du danger. Au temps de Polybe[2], leur souvenir seul effrayait les Grecs. Ils étaient devenus des personnages des temps héroïques, et les récits de Pausanias, de Justin, de Diodore, sont l'écho des fables qui avaient cours sur ce peuple extraordinaire. Leur retraite excita l'enthousiasme de la Grèce; tous les peuples voulurent perpétuer le souvenir de la part qu'ils avaient prise à la lutte : les Athéniens par un trophée, les Phocidiens par la statue

[1] Pausanias, X, XIX-XXIV.
[2] Polybe, II, XXXV.

d'Aleximachos, le plus beau et le plus brave des guerriers tombés en repoussant les Gaulois[1] de la ville sainte. Les Étoliens, qui avaient joué le rôle le plus actif, avaient consacré le souvenir de leur courage par plusieurs offrandes : un trophée et la statue d'une femme armée représentant l'Étolie, en mémoire de la vengeance qu'ils avaient tirée de la cruauté des Gaulois à Callium, car selon Pausanias, les femmes mêmes avaient pris part au combat et montré un courage acharné contre les barbares; un autre groupe en l'honneur des généraux qui les avaient commandés; enfin les boucliers, dépouilles des vaincus, étaient suspendus aux architraves du côté méridional et de la façade occidentale du temple, comme les boucliers des Perses défaits à Marathon en ornaient la face orientale. L'énergie des Phocidiens dans cette guerre avait semblé mériter une récompense plus grande que leur ardeur à combattre pour l'indépendance de la Grèce dans la guerre Lamiaque; l'anathème prononcé contre eux fut levé et ils recouvrèrent leurs deux voix au conseil amphictyonique[2].

Les Grecs sentaient qu'ils venaient d'échapper à un péril aussi grand que celui de l'invasion perse, et ils en consacrèrent la mémoire par la fondation de nouveaux jeux, les *Σωτήρια*, qui se célébraient à Delphes en l'honneur de Jupiter Sauveur et d'Apollon Pythien. Un heureux hasard a fait retrouver en 1860 le commencement du décret par lequel les Athéniens s'associaient aux Étoliens pour cette iustitution. Après le préambule ordinaire, le décret porte : « Puisque la ligue des Étoliens, montrant sa piété envers les dieux, a décrété d'établir les jeux Sotéria en l'honneur de Jupiter Sauveur et d'Apollon Pythien, comme souvenir du combat livré aux barbares qui avaient fait une expédition contre les Grecs et le temple d'Apollon, temple commun des Grecs, et contre lesquels le peuple aussi a envoyé les fantassins d'élite et les cavaliers combattre pour le salut commun, comme à ce sujet la ligue des Étoliens et le stratége Charixénos ont envoyé à Athènes une députation pour s'entendre sur les moyens de[3]. . . » Ici l'inscription est brisée, on ne distingue plus qu'un mot : *μουσικόν*, sans doute un combat de musique. Cette découverte qui indique le vrai sens des *Σωτήρια*, que Bœckh n'avait pu deviner,

[1] Pausanias, X, XIX-XXV.
[2] *Id. ibid.* IX.
[3] *Journal archéologique d'Athènes*, 1861.

faute de documents, a été complétée par celle de quatre listes de ces jeux que nous avons trouvées sur la muraille pélasgique[1].

Ces récits merveilleux, ces honneurs extraordinaires, ces jeux fondés pour la destruction des Gaulois, m'inspirent de la défiance. Partout nos pères sont vaincus, au moins dans les historiens latins et grecs. A Rome, c'est Camille, qui survient brusquement au moment où les derniers défenseurs du Capitole pèsent l'or de leur rançon; il renverse les balances et détruit l'armée des barbares. A Delphes, l'armée qui a vaincu deux fois les vieilles troupes macédoniennes, franchi le Sperchius, forcé le passage de l'Œta, est tout à coup exterminée par une troupe de quatre mille cinq cents Grecs. Il ne reste même pas un seul homme pour annoncer la défaite; ce qui n'empêche pas ces Gaulois, si bien vaincus et détruits, de fonder un puissant empire en Asie Mineure. En lisant tous ces récits de brillantes victoires, il est impossible de ne pas se rappeler le lion de la fable, à la vue du tableau où un lion est terrassé par un homme : *Si les lions savaient peindre!* Si les Gaulois avaient su écrire l'histoire! Cette éclatante victoire de Delphes ne serait-elle pas semblable à celle de Camille? Et l'honneur n'en reviendrait-il pas pour la meilleure part à l'historien? Diodore, Justin, Pausanias ne forment pas à eux trois une autorité bien imposante; l'abondance des détails, loin de me rassurer, ne fait qu'augmenter mes doutes; ce sont ses aventures imaginaires qu'Ulysse raconte le plus longuement. D'ailleurs leur récit n'est qu'un tissu d'invraisemblances et de contradictions. Que penser de ces phénomènes merveilleux conjurés et réunis à point pour la destruction des Gaulois, exactement comme pour celle des Perses? Comment admettre qu'ils aient été saisis de terreur à la prétendue apparition de dieux de la Grèce, auxquels ils ne croyaient pas. Que dire enfin de cette armée de cinquante mille hommes anéantie par une poignée de combattants? Non pas que la victoire appartienne de droit aux gros bataillons; l'habileté du chef, la grandeur de la cause peuvent aussi la donner au petit nombre; mais il s'agit ici d'une armée aguerrie, douze fois plus nombreuse et plusieurs fois victorieuse. Et pourquoi, d'après Pausanias même, les Grecs ne font-ils que harceler les barbares dans leur retraite, au lieu de leur couper la route?

[1] *Inscr. Delph.* n°s 3, 4, 5, 6.

Polybe est une autorité plus considérable, mais les trois passages où il parle de la défaite des Gaulois devant Delphes[1] me paraissent peu concluants. Dans les deux premiers, c'est seulement dans une phrase incidente qu'il ajoute *τῶν περὶ Δελφοὺς φθαρέντων*. Dans le troisième passage où il est question du corps d'armée de Brennus[2], il parle de ceux qui avaient échappé au péril de Delphes, *διαφυγόντες τὸν περὶ Δελφοὺς κίνδυνον*, et qui fondèrent un établissement auprès de Byzance; chaque année ils faisaient une incursion sur le territoire de cette ville; les habitants, impuissants à les arrêter, ne les éloignaient qu'en payant une forte rançon, qui fut plus tard convertie en un tribut régulier. Il y a déjà loin de là à cette extermination totale à laquelle pas un homme n'avait échappé; je trouve même singulier que des vaincus et des fugitifs soient encore assez puissants pour rançonner une ville aussi considérable que Byzance.

D'ailleurs tous les historiens anciens ne sont pas aussi édifiés sur la victoire des Grecs et le désastre des Gaulois; et ce seraient plutôt ceux-là qui mériteraient foi; car les historiens grecs et romains ont inventé des victoires, mais jamais une défaite. Cicéron[3], parlant des entreprises des Gaulois et de leur amour du butin, rappelle leur expédition en Grèce; ils allèrent *ad oraculum orbis terrarum vexandum ac spoliandum*. Ce passage ne serait pas concluant, pris tout seul, puisque *ad* indique le but, sans dire s'il a été atteint. Tite-Live est plus précis. Manlius, exhortant ses soldats contre les Galates, leur rappelle le pillage de Delphes : *Delphos spoliaverunt, commune generis oraculum, orbis umbilicum.*

N'attachons pas, si l'on veut, trop d'importance à deux phrases de discours; mais que dire du passage de Strabon[4]? Il combat l'opinion des historiens qui pensent que l'or pillé à Tolosa par Cépion provenait du temple de Delphes; il juge cette opinion peu probable parce que l'or des offrandes avait déjà été enlevé par les Phocidiens et que le butin a dû être partagé entre les vainqueurs. Voilà donc plusieurs historiens qui ne croyaient pas à la destruction des Gaulois, mais à leur victoire, puisqu'ils prétendaient que l'or trouvé à Tolosa venait de Delphes. En cela ils pouvaient se

[1] Polybe, I, VI; II, XX.
[2] *Id.* IV, XLVI.
[3] Cicéron, *Pro Fonteio*, ch. X.
[4] Strabon, p. 156.

tromper, mais jamais pareille idée ne leur serait venue, s'il eût été constant que le corps d'armée de Brennus avait été détruit. Strabon semble l'admettre, par les arguments dont il se sert pour combattre leur opinion. Les raisons qu'il oppose ne sont pas très-concluantes. Au lieu de cela, si les Gaulois avaient été détruits devant Delphes, ne pouvait-il pas facilement réfuter ses adversaires? L'or trouvé à Tolosa n'est pas l'or enlevé de Delphes par plusieurs raisons : la première, c'est que les Gaulois ne se sont pas emparés de Delphes. Et celle-là l'aurait dispensé des autres; s'il ne l'a pas mise en avant, c'est qu'il n'y croyait guère. Enfin, si l'on veut des textes positifs et qui affirment nettement le contraire de la tradition généralement adoptée, voici des témoignages assez clairs. Appien montre la vengeance d'Apollon poursuivant des peuplades illyriennes qui avaient pris part à l'expédition des Gaulois, et il dit formellement : *Τὴν Μακεδονίαν ἐπέδραμον ὁμοῦ καὶ τὴν Ἑλλάδα καὶ πολλὰ τῶν ἱερῶν καὶ τὸ Δελφικὸν ἐσύλησαν, πελλοὺς ἀποβαλόντες ὅμως καὶ τότε*[1]. Le sacrilége fut la cause invoquée par les Romains pour les attaquer, et nul n'osa prendre la défense des coupables. Enfin Diodore (l. I), rappelant l'humeur guerrière et les expéditions des Gaulois, dit : « Ce sont eux qui ont pris Rome et ont pillé le temple de Delphes. » *Οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ τὴν μὲν Ῥώμην ἑλόντες, τὸ δὲ ἱερὸν τὸ ἐν Δελφοῖς συλήσαντες.* Ces passages me paraissent mériter au moins autant de confiance que les récits merveilleux de crédules compilateurs, et même que l'assertion du grave Polybe.

Reste le décret qui institue les jeux *Σωτήρια*; à la rigueur, il ne prouverait pas plus qu'un *Te Deum* après une défaite. Mais, même en l'acceptant, on voit qu'il n'y est pas question de la victoire des Grecs devant Delphes, ni de la défaite des Gaulois, mais seulement du combat (*μαχή*) livré aux barbares qui avaient fait une expédition contre la Grèce et le sanctuaire commun de Delphes. S'il y avait eu victoire, le décret n'en aurait-il pas fait mention? Des cavaliers et des fantassins d'élite ont été envoyés par les Athéniens, mais les Athéniens ne sont pas nommés parmi les peuples qui ont défendu le temple; ils combattent seulement aux Thermopyles et harcèlent les barbares dans leur retraite.

Quelle cause aurait décidé les Gaulois à rebrousser chemin? La

[1] Appien, *Illyr.* V.

même peut-être qui leur fit abandonner le siége du Capitole; la mobilité de leur esprit, une rançon payée par les ennemis, des divisions intérieures, le désir de mettre leur butin en sûreté et d'aller piller d'autres pays. Sans rien affirmer à ce sujet, il me paraît prouvé que les Gaulois ne furent pas vaincus et encore moins détruits devant Delphes, et que le sanctuaire fut racheté du pillage par les habitants. L'expédition terminée, ils quittèrent la Grèce pour des pays plus riches et plus fertiles; les Grecs les harcelèrent dans leur retraite, mettant à mort les traînards; peut-être même détruisirent-ils quelques bandes séparées du corps d'armée. Ces petits succès et l'éloignement des ennemis étaient une victoire pour des peuples qui avaient pu craindre un moment d'être subjugués par les barbares. C'était assez pour établir les jeux Σωτήρια; plus tard, les légendes vinrent embellir la réalité; la retraite des Gaulois se transforma en déroute, un petit succès en une victoire décisive, où les dieux mêmes avaient pris part (279).

Puissance des Étoliens à Delphes.

Pendant les luttes des prétendants au trône de Macédoine et après l'invasion gauloise, de graves changements eurent lieu à Delphes et dans la composition de l'amphictyonie. Une puissance nouvelle, celle des Étoliens, s'était élevée dans la Grèce du Nord. Une partie de la Thessalie et la Locride tout entière étaient entrées dans leur ligue. La ville de Delphes devenait pour eux une importante position stratégique; elle commandait la route qui va de la Phocide à Amphissa et de là en Étolie; c'était un poste avancé qu'ils se hâtèrent d'occuper. Ils en étaient déjà les maîtres au temps de Démétrius Poliorcète; le roi de Macédoine ne put y aller présider les jeux pythiens et il les fit célébrer en Attique[1]. Le patronage du temple et l'assemblée amphictyonique donnaient à cette ville une importance encore plus grande; les Étoliens s'en étaient également emparés. Ce fut un des griefs allégués par les Macédoniens et les Achéens, quand ils s'unirent pour leur faire la guerre. *Συνανακομιεῖσθαι δὲ καὶ τοῖς Ἀμφικτύοσιν ἔγραψαν τοὺς νόμους καὶ τὴν περὶ τὸ ἱρὸν ἐξουσίαν, ἣν Αἰτωλοὶ παρῄρηνται νῦν, βουλόμενοι τῶν κατὰ τὸ ἱρὸν ἐπικρατεῖν αὐτοί*[2]. Ce passage de Polybe est le seul témoignage de l'histoire sur le parti que les Étoliens essayèrent

[1] Plutarque, *Démétrius.*
[2] Polybe, IV, xxv, 7.

de tirer des vieilles institutions de la Grèce. Les Étoliens sont connus pour leur turbulence et leur brigandage; il est intéressant d'étudier leur habileté politique, dont n'a pas parlé l'Achéen Polybe.

Les inscriptions nombreuses de cette époque peuvent jusqu'à un certain point suppléer à son silence. Elles nous font connaître les modifications apportées par les Étoliens dans la composition du conseil amphictyonique. Le premier changement avait été l'introduction de la Macédoine avec les deux voix enlevées aux Phocidiens; ils les recouvrèrent par leur courage dans la guerre de l'indépendance et surtout dans l'invasion gauloise; mais ces changements n'étaient que partiels et n'avaient pas altéré sensiblement la forme du conseil. Il n'en fut pas de même avec les Étoliens[1].

Voici une liste des hiéromnémons à l'époque dont il s'agit : Étoliens 5; Delphiens, 2; Phocidiens 2; Locriens 2; Béotiens 2; Athéniens 1; Épidauriens 1. Ainsi sur dix-sept voix, cinq appartiennent aux Étoliens. Dans la plupart des décrets, les Étoliens sont encore plus nombreux; ils ont souvent onze et jusqu'à quatorze hiéromnémons. Ils sont toujours nommés les premiers, après eux viennent deux Delphiens. Parmi les autres peuples, ceux qui paraissent le plus fréquemment sont les Phocidiens et les Béotiens, d'ordinaire avec deux voix. Pour les autres ils ne sont nommés que rarement et avec un suffrage, les habitants d'Histiée trois fois, les Lacédémoniens une seule fois[2].

Si nous comparons cette liste à la liste primitive, nous voyons que les petits peuples de Thessalie, qui avaient quatorze voix, ont disparu. Étaient-ce les suffrages de ces peuples que les Étoliens s'étaient attribués? Ou bien avaient-ils composé l'assemblée à leur gré, sans tenir compte des traditions? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils en étaient les maîtres. Ils n'avaient laissé à Athènes et à Sparte que l'unique suffrage dont elles disposaient; la rivalité possible de ces deux républiques, malgré leur décadence, leur portait sans doute ombrage; et, de leur côté, elles s'abstinrent en général de paraître dans une assemblée où une part si petite leur

[1] Lebas, n[os] 833 842; *Inscr. Delph.* n[os] 2 et suiv.

[2] Voici une liste de la même époque, mais un peu différente. Elle est tirée d'une inscription publiée récemment par M. Wescher, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome* (1865, p. 99) : Étoliens, 4; Phocidiens, 2; Béotiens, 2; Athéniens, 1; Eubéens, 1; Sicyoniens, 1.

était faite. Les Eubéens n'étaient pas à craindre; les Phocidiens, les Béotiens semblent, sinon avoir fait partie de la ligue, au moins avoir été ses alliés. Quant aux Delphiens, qui, pour la première fois, avaient deux voix à l'assemblée, ils paraissent tout dévoués aux Étoliens. Quel usage firent-ils de cet instrument dont ils s'étaient emparés? On ne peut le savoir que par les inscriptions, et il semble, d'après celles qui nous sont parvenues, qu'ils se bornèrent, comme les anciens hiéromnémons, à l'administration du temple et des choses sacrées. La plupart sont des décrets accordant des priviléges réels ou purement honorifiques aux étrangers qui ont fait preuve de piété envers le temple, par exemple, en dénonçant les voleurs des richesses sacrées, ou ceux qui ont rendu quelques services : ainsi le héraut sacré du conseil (*ἱεροκήρυξ*), les architectes qui ont surveillé les travaux du temple, d'autres qui avaient entretenu avec soin le sanctuaire de Minerve Pronæa, un Argien qui avait consacré dix boucliers pour la course armée des jeux pythiens[1], un Delphien qui avait la surveillance du gymnase, de la grande chapelle et de la panoplie des Amphictyons[2]. Ils disposent même des honneurs que la ville de Delphes décerne à ses proxènes; parfois ils les mettent sous la protection spéciale des Amphictyons, condamnant à une amende celui qui les attaquera eux ou leurs biens, et requérant les hiéromnémons présents et les villes qui font partie de l'assemblée de leur assurer leur protection. Naturellement, c'était aux Étoliens qu'appartenait la présidence des jeux pythiens et des *Σωτήρια*.

Leur action paraît donc s'être bornée à l'administration de tout ce qui touchait au sanctuaire; mais, au moyen des affaires religieuses, on pouvait facilement intervenir dans les affaires politiques, et, comme les Étoliens avaient à leur disposition la force matérielle, il est probable qu'ils profitèrent de ces prétextes. En effet, un traité d'alliance entre les Étoliens et les habitants de Céos stipule que les Étoliens ne les attaqueront pas sous le prétexte d'une accusation amphictyonique *ἀμφικτυονικὸν ἔγκλημα*[3]. C'est le seul indice que nous ayons du parti politique que les Étoliens avaient essayé de tirer de l'assemblée reconstituée à leur profit. Cette arme pouvait être dangereuse entre leurs mains; aussi

[1] Lebas, n°s 835 et sq.
[2] *Inscr. Delph.* n° 1.
[3] *Corpus Inscriptionum*, n° 2,350.

la ligue Achéenne et la Macédoine, exclues du conseil, voulurent la leur arracher; ils promirent de rétablir les lois de l'ancienne assemblée et de lui rendre l'intendance du temple.

Tous les partis étaient représentés à Delphes; celui des Étoliens paraît avoir été le plus fort. Ils étaient les maîtres de la ville et en relations très fréquentes avec elle, comme le prouve le grand nombre d'esclaves affranchis à Delphes par des habitants de l'Étolie proprement dite ou des villes réunies à la ligue. Leurs décrets pour régler les frontières des villes de la Thessalie méridionale étaient affichés à Delphes[1]; de même, les remercîments de la ville d'Érythrée au peuple étolien; un de leurs citoyens faisait un legs à la ville de Delphes; outre les offrandes de l'invasion gauloise, ils y dédiaient un petit exèdre que Dodwell a encore vu au commencement du siècle; ils y avaient élevé en l'honneur du roi Eumène leur allié un monument dont une inscription atteste l'existence[2]. Les Delphiens avaient été gagnés par le don de deux voix au conseil amphictyonique; un de leurs premiers citoyens donnait à son fils le nom de *Φιλαίτωλος*, et à son petit-fils celui de *Παναταίωλος*.

Les rois de Macédoine avaient aussi un parti influent dans la cité, au moins au temps de Persée[3]. Le roi y faisait afficher le décret qui rappelait les exilés et leur promettait la restitution de leur biens; il faisait préparer devant le temple une colonne sur laquelle il devait placer sa statue[4]; l'un des citoyens les plus importants était assez dévoué au roi de Macédoine pour donner asile aux meurtriers qui tentèrent d'assassiner Eumène. Enfin Persée lui-même se rendit à Delphes, après avoir soumis les montagnards de l'Œta; malgré le soin qu'il avait pris de ménager les populations sur son passage, malgré la courte durée de son séjour, son

[1] Lebas, n° 842.

[2] Je donne le texte de cette inscription; Rangabé l'a publiée d'après une copie qui n'était pas tout à fait exacte.

ΒΑΣΙΛΕΑΕΥΜΕΝΗ
ΒΑΣΙΛΕΩΣΑΤΤΑΛΟΥ
ΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝΑΙΤΩΛΩΝ
ΑΡΕΤΑΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥΕΡΓΕ
ΣΙΑΣΤΑΣΠΟΤΙΤΟΕΘΝΟΣ

[3] Polybe, XXVI, v.

[4] Tite-Live.

apparition en maître dans le sanctuaire jeta la terreur chez tous les Grecs partisans de Rome, et ce fut un des prétextes allégués par le sénat pour lui faire la guerre.

Les Delphiens étaient aussi en bons rapports avec les futurs maîtres de la Grèce. Dans les grandes circonstances, les Romains avaient continué à consulter l'oracle; sa renommée donnait de l'autorité à ses réponses, et l'éloignement permettait aux députés de les accommoder aux desseins du sénat. Une ambassade avait été envoyée après la bataille de Cannes et conduite par l'historien Fabius Pictor; une autre avait consulté l'oracle pour la *Mater Idæa* qu'ils allaient chercher en Asie Mineure.

Quand les Romains, vainqueurs de Carthage, entreprirent la conquête de la Grèce, ils ne négligèrent pas de rendre de grands honneurs au sanctuaire et d'assurer ses priviléges; son influence pouvait en faire un utile allié. Le vainqueur de Philippe, Flamininus, après avoir proclamé la liberté de la Grèce aux jeux Isthmiques, consacrait à Delphes des boucliers d'argent et une couronne d'or avec une inscription[1]. Après la défaite d'Antiochus, M. Acilius Glabrion fixa de nouveau les limites du territoire sacré, mais ce fut en se conformant aux sentences des hiéromnémons[2]. Les Romains n'intervenaient que pour consacrer les droit sdu sanctuaire[3]. Comme les généraux qui l'avaient précédé, Paul-Émile ne négligea pas de rendre hommage au dieu de Delphes. Lui-même, dans la lettre qu'il écrivait au sénat pour rendre compte de sa campagne, rappelait qu'il s'était rendu à Delphes et qu'il avait sacrifié à Apollon Pythien. Après sa victoire, il y revint encore et mit sa statue sur la colonne que Persée avait destinée à la sienne. — La politique constante des Romains avait été de respecter et d'honorer les dieux et les sanctuaires des peuples soumis. Le sénat, qui protestait de son respect pour le sanctuaire de Téos et s'engageait à reconnaître son inviolabilité[4], ne pouvait pas avoir moins d'égards pour le sanctuaire de Delphes. Une inscription, bien mutilée, a conservé les fragments de trois décrets rendus à cette époque[5] pour confirmer les priviléges

[1] Plutarque, *Flamin.*
[2] *Corpus Inscr.* n° 1711.
[3] Plutarque, *Paul. Emil.* Tite-Live, XLV, XXVII.
[4] Lebas, n° 60.
[5] *Id.* n° 852, a. b. c.

des Delphiens. Le sénat décrétait que la ville serait libre, exempte d'impôts, qu'elle continuerait à posséder le territoire consacré et à se gouverner selon ses anciens usages. Les Delphiens pouvaient donc compter sur la bienveillance des vainqueurs; les premiers citoyens ne dédaignaient pas d'accepter le titre de proxène que la ville leur décernait [1]. Le vainqueur de Philippe, Titus Quinctius, devenait ainsi le protecteur de la cité; plusieurs membres des plus nobles familles, des Valerius, des Acilius, des Emilius se chargeaient de défendre ses intérêts devant le peuple et devant le sénat. Ainsi, grâce au sanctuaire, les Delphiens continuaient prospérer, malgré la décadence de l'oracle; tous les partis les ménageaient, car leur faiblesse matérielle empêchait de redouter leur rivalité, et la force morale des souvenirs et de la religion donnait du prix à leur alliance.

Les nombreuses inscriptions découvertes à Delphes, et qui datent de cette époque (de 214 à 163), nous permettent de pénétrer plus avant dans les affaires de la république, et de voir quelle était son organisation à l'intérieur, quelles étaient ses relations à l'extérieur.

La décision des affaires appartenait au peuple. « Il a semblé bon à la ville de Delphes, dans une assemblée régulière, avec le nombre légal de suffrages. » Tel est le préambule ordinaire des décrets; il est souvent abrégé et remplacé par cette simple formule : Ἔδοξε τᾷ πόλει. A cette assemblée du peuple appartenait le droit de décerner les honneurs et les priviléges de la proxénie; elle pouvait de même accorder l'exemption de certains impôts, non-seulement à un citoyen, mais encore à ses descendants.

Le premier magistrat est l'archonte éponyme, qui donne son nom à l'année; au-dessous de lui, un sénat composé de six membres, appelés indifféremment *archontes* ou *sénateurs*. Ils n'étaient en charge que pendant un semestre, trois par trois; l'un d'eux prenait aussi le titre de *greffier du sénat*.

Dans une ville sacrée comme Delphes, les fonctions religieuses étaient les plus importantes. Au premier rang, les deux prêtres d'Apollon Pythien. Ils sont nommés à vie et égaux en dignité; car on retrouve les mêmes noms sous plusieurs archontats et dans un ordre différent. Il n'est pas question, dans les inscriptions, du collége des cinq Hosii dont parle Plutarque, ni des prêtres

[1] *Inscr. Delph.* n° 5.

des autres divinités. Mais, à côté des prêtres d'Apollon, il est fait mention d'autres fonctionnaires. Le néocore, comme son nom l'indique, était chargé de toute la partie matérielle du temple. Cette charge, assez humble à l'origine, était relevée par la grandeur et la richesse du sanctuaire; et elle était devenue assez importante pour être confiée à des hommes qui avaient obtenu l'honneur de l'archontat, comme un certain Ménès, qui fut néocore pendant plusieurs sacerdoces successifs. Après le néocore, on trouve quelquefois des personnages appelés *προστάται*, *défenseurs*. Ils semblent avoir eu pour charge de protéger les biens du dieu et de défendre ses droits devant les tribunaux. Signalons encore l'architecte du temple, à qui revenait le soin d'assigner les tentes qu'on élevait pendant la célébration des jeux pythiens et de veiller à la conservation des offrandes faites au dieu; l'épimélète du gymnase, d'autres surveillants de la grande chapelle, de la panoplie des Amphictyons, etc.

En rapprochant les noms qui reviennent dans les inscriptions, on voit qu'à cette époque il n'y avait plus à Delphes d'aristocratie politique ou religieuse. Les prêtres d'Apollon n'arrivent au sacerdoce qu'après avoir rempli les différentes charges de la cité; nous les voyons d'abord simples citoyens, puis sénateurs, archontes; preuve évidente qu'il n'y a plus de familles sacerdotales investies d'un privilége héréditaire. De même dans l'ordre politique, les familles sont toutes unies par des mariages, et tout semble calculé pour ouvrir à tous l'accès aux honneurs. Ainsi il est rare de rencontrer un citoyen qui ait été deux fois archonte; il n'était pas nécessaire de confier le pouvoir à des mains exercées, dans une république qui n'avait pas de guerres à soutenir. C'était le contraire chez les belliqueux Étoliens, dont les stratéges sont souvent nommés à côté des archontes delphiens; on trouve plusieurs de ces stratéges investis trois et quatre fois de la première magistrature de la ligue. A Delphes, on ne rencontre pas de ces citoyens qui arrivent promptement aux premiers honneurs, et que leur habileté rend nécessaires aux cités dans les circonstances difficiles. Tous arrivent au pouvoir par une marche régulière et paisible; ils se font connaître en figurant comme témoins dans les ventes d'esclaves; ils gagnent la bienveillance de leurs concitoyens en acceptant la charge de garants, par laquelle ils s'obligent à protéger les esclaves affranchis contre ceux qui voudraient de

nouveau les asservir; la responsabilité était assez grande, puisqu'en manquant à ses devoirs le garant fourni par le vendeur s'exposait à une amende considérable. Ces services civils conduisaient au sénat; la plupart arrivaient ensuite à l'archontat, quelques-uns à la prêtrise.

Les inscriptions nous font encore connaître plusieurs détails de l'organisation intérieure de la cité. Nous connaissons ainsi le nom de deux impôts, *ἡ χοραγία* et *τὸ ἰατρικόν*[1]. La première de ces charges, la chorégie, est bien connue; il s'agissait de fournir aux frais d'un chœur. Cette obligation existait dans toutes les républiques grecques; elle pesait sur les plus riches citoyens, et assez lourdement, comme on peut le voir dans les plaidoyers des orateurs attiques. Quant au *ἰατρικόν*, c'est la première fois que nous trouvons ce mot dans ce sens; quelques explications sont donc nécessaires. Il y avait dans les villes grecques des médecins publics, élus par l'assemblée et payés par l'État[2]; ils avaient pour charge de soigner gratuitement les malades. La somme qu'ils recevaient de l'État était réunie au moyen d'une contribution qui s'appelait *τὸ ἰατρικόν*. Il faut croire que cette espèce de traitement ne suffisait pas d'ordinaire aux besoins de ces médecins publics. Sans doute ils rançonnaient les malades qu'ils auraient dû soigner gratuitement, ou ils ne montraient pas un zèle bien vif pour visiter ceux qui étaient trop éloignés; car plusieurs décrets, rendus en l'honneur de médecins, allèguent comme un titre à la reconnaissance publique leur désintéressement et leur empressement à soigner les malades. Une des nouvelles inscriptions d'affranchissement nous montrera de quelle manière ils diminuaient leurs travaux. Le maître est un médecin, et, tout en vendant au dieu son esclave, il stipule que, pendant cinq ans encore, il l'aidera à exercer la médecine, moyennant la nourriture et l'habillement[3]. Si ce Dionysos avait été un médecin particulier, n'au-

[1] *Ἔδοξε τᾷ πόλει ἐν ἀγορᾷ τελείᾳ σὺμ ψάφῳ τᾷ ἐννόμῳ Φιλιστίωνι καὶ ἐκγόνοις ἀτέλειαν εἶμεν χοραγίας καὶ τοῦ ἰατρικοῦ.* (*Inscr. Delph.* n° 16).

[2] Pour l'histoire des médecins publics dans l'antiquité, voir un intéressant chapitre de M. Perrot, dans son *Voyage en Galatie*, p. 47, et une curieuse inscription de Karpathos, publiée par M. Wescher dans la *Revue archéologique*, 1863, p. 469.

[3] *Εἰ δὲ χρείαν ἔχοι Διονύσιος, συνιατρευέτω Δάμων μετ' αὐτοῦ ἔτη πέντε, λαμβάνων τὰ ἐν τὰν τροφὰν πάντα καὶ ἐνδυδισκόμενος καὶ στρώματα λαμβάνων.* (*Inscr. Delph.* n° 234.)

rait-il pas craint de perdre ses clients en leur envoyant à sa place son esclave? Au contraire, on comprend sa conduite si c'était le médecin public, payé au moyen de la contribution, *τὸ ἰατρικόν*. Pour suffire à ces visites qu'il ne pouvait faire payer, il avait besoin d'un aide, et il se le procurait à bon compte, en s'assurant les services peu coûteux de son ancien esclave, qu'il envoyait à sa place chez les malades de basse condition, ou qui étaient trop éloignés de la ville.

Outre les charges publiques, il y avait les contributions particulières pour les tribus *τὰς συμβολὰς ἐν τὰς φυλὰς διδούς*[1]. Le mot *φυλή* correspond au latin *gens* et désigne une réunion de familles associées par le culte d'ancêtres communs; les contributions dont il est ici question étaient destinées à pourvoir aux frais des sacrifices et des festins célébrés par la tribu. A côté de ces associations, il s'en forme d'autres nommées *ἔρανοι*. Ces communautés ont également le caractère religieux, mais, au lieu d'être réservées à des citoyens issus d'une même origine, elles sont ouvertes à tous, et même à des étrangers. Il n'est pas besoin d'exposer en détail la nature de ces sociétés; il suffira de rappeler que les membres qui les composaient payaient une cotisation, appelée *ἔρανος*, pour faire des sacrifices à leur divinité protectrice et célébrer des repas en commun. En outre, ces sociétés prêtaient aux membres qui se trouvaient dans le besoin, mais elles pouvaient mettre hypothèque sur les biens, ou, d'après une inscription[2], exiger la garantie d'un tiers, qui devenait responsable. Cette dette portait aussi le nom d'*ἔρανος*. On a trouvé un grand nombre de ces sociétés dans les autres villes de la Grèce, au Pirée surtout et à Rhodes ou dans les îles voisines. On voit qu'elles existaient également à Delphes, et que les habitants avaient recours à ce mode d'emprunt, puisque plusieurs maîtres, en vendant leurs esclaves, stipulent que ceux-ci acquitteront pour eux la dette contractée envers la communauté ou *ἔρανος*[3].

Les affaires civiles les plus importantes paraissent avoir été à cette époque les ventes d'esclaves, à en juger par le nombre de ces documents; on les trouve sur les murs du théâtre, sur la muraille pélasgique qui soutient la terrasse du temple, sur les

[1] *Inscr. Delph.* n° 66.
[2] *Ibid.* n° 139.
[3] *Ibid.* n°s 107, 126, 139, 213.

ruines d'un petit édifice demi-circulaire, sur des plaques de marbre isolées; on en connaît près de cinq cents environ, et il y en a encore bien d'autres sur les ruines que nous n'avons pas pu dégager. Ces actes nous apprennent beaucoup de détails intéressants sur les lois civiles de Delphes, sur les contrats, les obligations auxquelles ils donnaient naissance, les tribunaux d'arbitres appelés à juger les différends entre les maîtres et les affranchis, les garanties que le possesseur d'un esclave devait fournir au dieu qui l'achetait, les actions en justice auxquelles ces ventes donnaient naissance[1]. Il importe surtout de signaler un fait qui est de la plus grande importance pour connaître la condition de la femme dans l'antiquité. On sait qu'à Athènes elle était tenue dans une perpétuelle minorité et ne pouvait faire aucun acte de la vie civile sans l'assistance de son tuteur, désigné par la loi et appelé du nom significatif de *κύριος*. A Delphes, au contraire, et en général dans la Grèce du Nord, la femme n'est pas frappée de cette incapacité civile; elle a le droit de vendre et de faire des contrats, elle peut paraître devant les tribunaux et intenter une action. Quelque contraire que cette condition de la femme paraisse aux usages de l'antiquité, les exemples sont trop nombreux pour que le fait puisse être révoqué en doute[2].

Pour les affaires publiques de la ville, c'est encore aux inscriptions qu'il faut recourir. Les Delphiens, nous l'avons vu, avaient toujours été avides de présents; à cette époque, ils se faisaient un revenu en vendant à des étrangers riches et vaniteux la célébration de services funèbres et de fêtes qui portaient leur nom[3], « Archonte Démosthène, mois Poitropios, Alcésippos, fils de Bouthéras, de Calydon, a fait aux conditions suivantes donation au dieu et à la ville de Delphes de 130 pièces d'or, 22 mines et 30 statères; à la mort d'Alcésippos, la ville de Delphes, avec l'intérêt de l'or et de l'argent, célébrera chaque année un sacrifice, fera un festin public en l'honneur d'Apollon, et donnera à cette fête le nom d'*Alcesippeia;* le sacrifice sera fait au mois Héræos; la pompe partira de l'aire et sera faite par les prêtres d'Apollon,

[1] Dans un mémoire lu à l'Institut et qui a été imprimé dans le *Journal général de l'Instruction publique* (juillet 1863), j'ai traité en détail toutes les questions relatives à ce mode d'affranchissement.

[2] *Inscr. Delph.* n° 16.

[3] *Ibid.* n° 436.

l'archonte, les prytanes et tous les autres citoyens. » C'est une affaire publique entre la ville et un particulier. Moyennant une certaine somme, le donateur a le droit de faire ses conditions, de spécifier les cérémonies, de fixer l'époque de la fête, le chemin que suivra la pompe; il peut mettre en mouvement les prêtres, les magistrats et le peuple tout entier. Les clauses de ce contrat sont annoncées trop simplement pour ne pas avoir été d'un usage fréquent. On reconnait là ce caractère des Delphiens que raillaient les comiques, en les représentant une couronne sur la tête et un couteau à la main, toujours occupés à célébrer des fêtes et des festins, aux frais des étrangers.

A la même époque, un décret du peuple reconnaissait l'inviolabilité du territoire de Téos, que les habitants consacraient à Bacchus[1]. Ce décret, adressé sous forme de lettre aux Téiens, avec plusieurs autres de différents peuples, montre l'empressement des Delphiens à reconnaître le privilége d'une ville où résidait la compagnie des artistes Dionysiaques qui venaient, aux jeux pythiens et sotériens, donner à Delphes des représentations théâtrales.

Les relations des Delphiens avec les peuples étrangers étaient très-fréquentes, grâce à l'importance du sanctuaire d'Apollon. Un grand nombre d'habitants de la Grèce du Nord venaient à Delphes pour affranchir des esclaves en les vendant au dieu; il importait d'assurer au dehors l'exécution de ces contrats et de protéger la liberté de l'affranchi contre toute attaque. De là des conventions conclues avec les peuples voisins, Locriens, Étoliens, Phocidiens, habitants de la Béotie, de la Doride et de la Thessalie[2]. Peut-être même ces conventions n'avaient-elles pas seulement pour objet les affranchissements d'esclaves, mais tout l'ensemble des lois civiles de ces divers pays et tous les rapports entre les Delphiens et les étrangers. C'était une nécessité dans la Grèce, où les États étaient si nombreux et si rapprochés; toute transaction serait devenue impossible, si un contrat fait à Delphes n'avait plus été valable dans la cité voisine.

Le nombre des décrets de proxénie[3] et surtout la liste des

[1] Pour cette inscription, voir le texte publié dans Lebas, corrigé et complété, d'après l'estampage, par M. Waddington, 84.
[2] *Inscr. Delph.* n°s 47, 110, 111, 120, 144, 156, 169.
[3] *Ibid.* n°s 7-18, 451, 452, 457, 458, 460-465.

proxènes, qui comprend cent trente-deux noms, montrent qu'à cette époque la ville de Delphes avait des rapports avec toutes les cités du monde antique.

Ces textes sont loin de donner la liste complète des proxènes de Delphes, mais ils suffisent pour prouver qu'il y en avait dans toutes les villes de la Grèce. Lorsqn'on en trouve à Scarphée en Locride et à Patræ en Achaïe, à Lilæa en Phocide, est-il probable qu'il n'y en eût pas à Corcyre, à Mégare, à Sparte, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans les inscriptions que nous connaissons? Il ne suffisait pas d'avoir plusieurs proxènes à Thèbes, il en fallait encore dans les autres villes de la Béotie, à Coronée, à Tanagre, à Chéronée, à Lébadée, à Oropos. De même pour les autres États de la Grèce, pour l'Épire, pour la Thessalie et la Macédoine. Chaque ville, même comprise dans une confédération, conservait son indépendance municipale et traitait séparément les affaires qui la concernaient. Les Delphiens avaient donc soin, dans chacune d'elles, de s'attacher un ou plusieurs citoyens en lui décernant les honneurs et les privilèges de la proxénie.

Ces relations d'amitié s'étendaient bien au delà de la Grèce et des pays voisins. Depuis la lointaine colonie de Panticapée, reléguée au fond du Pont-Euxin, jusqu'à la florissante cité d'Alexandrie, nous trouvons des proxènes delphiens, non-seulement dans les grandes villes de Byzance, de Lesbos, de Chios, de Samos, d'Éphèse, de Cnide, de Rhodes[1], etc. mais encore à Alabanda, dans l'intérieur de la Carie, à Tlos, en Lycie. Dans l'île de Chypre, à Laodicée, à Apamée en Syrie, en Phénicie, nous trouvons aussi des habitants qui s'honoraient de ce titre et s'efforçaient de le mériter par les services rendus à la ville et aux particuliers[2]. Alexandrie surtout entretenait des rapports fréquents et amicaux avec la ville de Delphes puisque, en quelques années, nous voyons décerner la proxénie à seize habitants de cette ville.

Il en était de même à l'Occident; il y avait des proxènes del-

[1] Les proxènes étaient naturellement choisis parmi les personnages les plus influents de la cité; nous en avons un exemple pour ceux de l'île de Rhodes. Dans un article de la *Revue archéologique* (avril 1865), j'ai signalé l'un des proxènes, Εὐφανίσκος Καλλιξείνου, qui avait été trésorier dans sa patrie, et l'un des commissaires rhodiens chargés de régler les différends de Samos et de Priène.

[2] Voir Bœckh, n° 225.

phiens à Syracuse, à Agrigente, à Messine, Tauromenium, Argyrippa, Brindes, Ancône, Elée, Canusium même, et enfin à Rome et à Marseille.

Le proxène avait pour fonctions de donner l'hospitalité aux ambassadeurs [1], de les introduire auprès du peuple, de leur assurer des places aux théâtres, en un mot de remplir tous les devoirs d'un hôte à l'égard d'une ville étrangère et de ses citoyens. C'était en les remplissant d'abord de bonne volonté qu'on méritait ce titre et les priviléges qui y étaient attachés.

Ils sont les mêmes à Delphes que dans les autres cités de la Grèce : *ἀσυλία, ἀσφάλεια*, l'inviolabilité sur terre et sur mer, en paix comme en guerre; *προδικία*, le droit de se faire rendre justice avant les autres; *προεδρία*, une place réservée au théâtre et dans tous les jeux; puis *ἀτέλεια*, l'exemption des droits d'entrée et de sortie qui pesaient sur les étrangers; *ἔγκτᾶσις γᾶς καὶ οἰκίας*, le droit d'acquérir et de posséder des terres et des maisons; enfin des priviléges particuliers à la ville de Delphes, *προμαντεία*, le droit de consulter le premier l'oracle, droit décerné quelquefois à des peuples tout entiers, et *θεαροδοκία τῶν Πυθίων καὶ Σωτηρίων* [2], le droit de recevoir les théores ou députés sacrés envoyés par la ville de Delphes à l'occasion des jeux pythiens et sotériens.

Tous ces priviléges ne sont pas toujours énumérés; mais comme le décret ajoute « et tous les autres priviléges que la ville accorde aux autres proxènes et bienfaiteurs, » on peut conclure qu'ils sont implicitement contenus dans un seul titre. Quelquefois on ajoutait à ce décret des honneurs extraordinaires : une couronne de lauriers, récompense nationale des Delphiens [3], un éloge public. Le greffier du sénat était chargé de faire graver le décret dans l'enceinte sacrée ou sur une stèle, et nous trouvons même dans une inscription cette addition : *dans le lieu le plus en vue* [4].

La proxénie n'est pas une institution particulière à Delphes, elle est commune à toute la Grèce; on en a trouvé dans presque toutes les cités. Pour me borner à Delphes, il est facile de voir que ce titre d'hôte et de bienfaiteur avait des sens différents, selon la personne à qui il était conféré. Pour le plus grand nombre,

[1] Pollux, III, LIX. Suidas, *ἰδιόξενος*.
[2] *Corpus inscript.* n° 125. *Inscr. Delph.* n°s 13, 17, 452, 465.
[3] Lebas, n° 372.
[4] *Id.* n° 881.

c'était la récompense de services rendus et la confirmation officielle des fonctions dont on s'était d'abord chargé volontairement. Pour quelques-uns, c'était un pur honneur; par exemple, lorsqu'il était décerné à une femme, comme à la prêtresse de Minerve à Athènes, pour la belle conduite de la pompe pythienne, il est évident qu'elle n'avait pas de fonctions à remplir, non plus que cette poétesse que les Héracléens récompensaient ainsi des éloges donnés à leur ville. Enfin, quand cet honneur était conféré à un Flamininus et à un Valérius, n'était-ce pas une demande de protection et de véritable patronage?

CHAPITRE VII.

DOMINATION ROMAINE.

La conquête romaine n'avait causé aucun préjudice au sanctuaire de Delphes; respecté, honoré par les vainqueurs, il échappa aux malheurs qui accablèrent les autres peuples de la Grèce. Mais c'était déjà beaucoup de subsister dans la ruine générale; il ne fallait plus prétendre à aucune influence. La guerre civile lui fut plus funeste encore; il ne pouvait échapper aux maux qui frappaient Rome même et l'Italie. Il fallut livrer ces richesses, qui le consolaient de son autorité perdue depuis longtemps. Sylla avait besoin d'argent pour payer ses troupes et repousser les généraux de Mithridate; le sanctuaire d'Apollon était riche et sans défense; c'est à lui qu'il eut recours. Les Amphictyons essayèrent vainement de détourner par des prodiges l'agent qui était chargé de rapporter ces trésors. Sylla[1] n'était pas religieux, mais c'était un dévot superstitieux comme Louis XI, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance. Quand son intérêt le commandait, il savait imposer silence à ses scrupules; ainsi il n'avait pas hésité à toucher aux richesses sacrées; mais il portait toujours avec lui une petite figurine d'Apollon enlevée de Delphes, et, au moment du danger, il l'embrassait avec une ardente dévotion. Il en était ainsi des figures de Notre-Dame que le roi de France avait sur son chapeau, et auxquelles, dans le besoin, il adressait de ferventes prières et de singulières confessions. Sylla avait eu besoin d'argent, il en avait em-

[1] Plutarque, *Sylla;* Diodore de Sicile, XXXVIII, VII.

prunté au dieu, mais il essayait de s'acquitter avec les dépouilles d'autrui et remboursait l'oracle en lui donnant la possession d'une partie de la Béotie.

Le sanctuaire n'avait pas encore perdu tous ses visiteurs. Les jeunes Romains qui allaient étudier à Athènes et achever leur éducation par un voyage en Grèce ne manquaient sans doute pas de se rendre à Delphes[1]. Plus d'un interrogeait l'oracle sur sa destinée, poussé sinon par une foi réelle, au moins par la curiosité. Cicéron, encore obscur, mais déjà préoccupé du désir de la gloire, lui demandait comment il deviendrait très-illustre. D'autres esprits forts tendaient un piége au dieu et se moquaient de ses réponses[2]. Le sophiste Daphitas lui avait demandé s'il retrouverait son cheval; or il n'en avait jamais possédé. La Pythie lui répondit qu'il retrouverait le cheval, mais qu'il en serait précipité et périrait; et Daphitas de triompher de la réponse du dieu. Le crédule Valère Maxime qui raconte cette anecdote ajoute que ce sophiste tomba aux mains du roi Attale qu'il avait outragé et qu'il fut précipité du haut d'une montagne appelée *Cheval*. Ces questions insidieuses ou ironiques montrent quelle était la décadence de l'oracle, même avant la conquête romaine. Ou bien, on s'adressait à lui de bonne foi, mais pour lui faire des demandes ridicules auxquelles le dieu répondait avec un sérieux qui fait sourire. Les habitans d'Astypalæa, effrayés de la multiplication des lièvres sur leur territoire, demandèrent au dieu ce qu'il fallait faire. Il leur répondit fort sagement qu'il fallait nourrir des chiens. Quand un oracle est réduit à répondre à de pareilles questions, il faut qu'il soit tombé bien bas; et cette décadence était d'autant plus irremédiable qu'elle n'était pas due aux attaques de ses ennemis, mais à sa propre faiblesse. Les philosophes ne l'attaquaient pas au nom de la raison; au contraire, on rendait hommage à sa véracité dans le passé, on vantait le rôle important qu'il avait joué dans l'histoire de l'ancienne Grèce[3]; le célèbre philosophe Chrysippe s'appliquait même à recueillir les réponses de l'oracle et ne les admettait que sur des autorités considérables. Mais, pour le moment, tout le monde s'accordait à reconnaître qu'il était bien déchu. Cicéron, après avoir parlé de sa gloire passée, ajoute : *Nunc minore*

[1] Plutarque, *Cicéron*.
[2] Valère Maxime I, XVIII.
[3] Cicéron, *De Divinatione*, I.

gloria est, quia minus oraculorum veritas excellit. Il en indique comme la cause probable l'affaiblissement du souffle qui inspirait la Pythie. *Potest autem illa vis quæ mentem Pythiæ divino afflatu concitabat, evanuisse vetustate, ut quosdam exaruisse amnes aut in alium cursum contortos et deflexos videmus.* Strabon[1] en parle comme Cicéron, comparant à sa gloire passée sa décadence présente : *Νῦν μὲν οὖν ὠλιγωρεῖταί πως τὸ ἱερὸν, πρότερον δ' ὑπερβαλλόντως ἐτιμᾶτο.*

Quant à l'amphictyonie, elle resta aux mains des Étoliens, même après leur défaite, car ils figurent avec quatorze ou quinze voix dans des inscriptions postérieures à cette époque. Ce fut seulement après la conquête que l'assemblée fut réorganisée; on y rappela les députés des peuples qui l'avaient composée autrefois. On peut le voir par la liste dont nous avons parlé plus haut. Il n'y a, dans les historiens ni dans les inscriptions, aucune trace de changement jusqu'à la fin de la république.

Auguste réorganisa l'assemblée[2] et voulut y donner le premier rang aux habitants de la ville de Nicopolis, fondée en mémoire de la victoire d'Actium. Il leur attribua les suffrages des Magnètes, des Maléens, des Æenianes, des Phthiotes, désormais confondus avec les Thessaliens, et des Dolopes, dont la race avait disparu, c'est-à-dire dix suffrages sur vingt-quatre. Au temps de Pausanias, il y avait trente Amphictyons, mais il n'en nomme que dix-sept; à qui appartenaient les treize autres voix[2]. C'est ce qu'il a négligé de nous dire. Les habitants de Nicopolis avaient-*ils* conservé tous les suffrages que leur avait attribués Auguste? On n'arriverait pas encore au chiffre de trente; il doit donc y avoir une erreur dans le texte. Peu importe, au reste. Le conseil amphictyonique, à l'époque romaine, n'avait plus la moindre importance; c'était un débris du passé et son autorité était bornée à l'administration du sanctuaire. Les richesses artistiques du temple n'échappèrent pas plus que les autres au pillage; Néron, dans son voyage en Grèce, vint à Delphes et enleva cinq cents statues de bronze pour décorer ses palais; malgré cela, c'était toujours un des sanctuaires les plus riches, puisque, du temps de Pline, il y avait encore plus de trois mille statues.

[1] Strabon, IX, III.
[2] Pausanias, X.

Sous les Antonins, Delphes sembla renaître comme la Grèce entière. La plupart des monuments d'Athènes encore debout, en dehors de l'Acropole, datent de l'époque d'Adrien : le portique qui porte son nom, les portes de l'Agora, le théâtre et le stade d'Hérode Atticus, le temple de Jupiter Olympien achevé, la porte d'Adrien, qui sépare la nouvelle ville créée par l'empereur de l'antique cité de Thésée. Il en fut de même à Delphes. Hérode Atticus faisait recouvrir le stade de marbre pentélique; Plutarque célèbre la naissance et l'accroissement du faubourg de Pylæa, ville nouvelle qui s'élève aux portes du sanctuaire, comme l'Athènes d'Adrien à côté de l'Athènes de Thésée. Les Grecs réunis à Platée avaient voté des remercîments à Adrien, le sauveur de la Grèce; j'ai retrouvé cette inscription, qui fut placée à Delphes. Ce grand nom de Platée, cette assemblée de tous les Grecs dans un lieu consacré par la défaite des Perses ne montrent-ils pas le soin que prit Adrien de ranimer les souvenirs nationaux[1]?

La religion même semblait se ranimer, et il est intéressant de voir dans les écrivains de cette époque quels étaient les défenseurs ou les ennemis du sanctuaire. Parmi ses défenseurs, les uns revenaient simplement aux anciennes croyances. Pausanias est le type de ces dévots crédules, prompts à accepter tous les récits merveilleux, à rapporter les légendes les plus fabuleuses, à admettre toutes les prédictions de l'oracle. J'ai eu assez d'occasions de parler de Pausanias pour ne pas y revenir. Son livre n'a rien de personnel; c'est l'écho des exégètes, cicerone sacrés qui se chargeaient de promener les visiteurs dans les lieux célèbres. Plutarque nous a tracé un portrait peu favorable de ces guides de profession. Comme les cicerone, ils avaient leur leçon apprise par cœur et la récitaient sans pitié pour les auditeurs qui les suppliaient d'abréger[2]; étaient-ils forcés de se taire un instant, ils se hâtaient de reprendre la parole et de débiter avec la foi la plus

[1] *Inscr. Delph.* n° 468. J'ai trouvé dans les ruines d'Éphèse les fragments d'une lettre adressée par le même empereur aux habitants d'Éphèse; elle est malheureusement mutilée, mais elle suffit pour montrer avec quel soin l'empereur parcourut les principales villes de la Grèce. Dans les lignes qui présentent un sens, on voit qu'il parle d'un voyage fait à Rhodes et d'un autre à Éleusis. Il y a là de quoi justifier les expressions, peut-être un peu emphatiques, de l'inscription de Delphes : *Αὐτοκράτορι Ἀδριανῷ σωτῆρι ῥυσαμένῳ καὶ θρέψαντι τὴν ἑαυτοῦ Ἑλλάδα οἱ εἰς Πλαταίας συνιόντες Ἕλληνες χαριστήριον ἀνέθηκαν.*

[2] Plutarque *De Ei delphico*, II, V, XIII.

intrépide les prodiges les plus merveilleux et les prédictions les plus étonnantes. Mais si les visiteurs leur faisaient quelque question imprévue, ils ne trouvaient rien à répondre. Au-dessus étaient les prêtres, les théologiens, les philosophes. Les prêtres, comme ce Nicandre que Plutarque met en scène, avaient un corps de doctrines et le sens de tous les rites religieux, au moins le prétendaient-ils; mais, quand on les interrogeait, ils ne répondaient aux questions que par un sourire mystérieux et la défense de le révéler aux profanes. Les chants des θεολόγοι avaient une bien plus grande portée; d'après Plutarque[1], il semble qu'ils soient revenus aux données primitives du panthéisme, d'où était sorti le paganisme. Les philosophes inclinaient aussi de ce côté; ils s'efforçaient par le symbolisme de ranimer la religion affaiblie et de donner un sens métaphysique à toutes ces vieilles légendes auxquelles le monde ne voulait plus croire; ils travaillaient[2] en même temps à identifier les religions de la Grèce et de l'Égypte et à montrer que la diversité n'était qu'apparente et dans les signes extérieurs; qu'au fond c'était la même vérité exprimée par des symboles divers. La divinité était une, et les différents dieux étaient la personnification des aspects particuliers sous lesquels elle apparaît aux hommes. Bacchus et Apollon ne sont pas deux dieux distincts, mais deux côtés opposés de la force divine : l'un représentait l'unité, l'autre la variété. Avec ce système, tout détail avait un sens métaphysique; les nombreux surnoms d'Apollon correspondaient aux différents degrés de la science des initiés. Chacun trouvait une interprétation d'après ses études; ainsi, pour le fameux E du temple, le philosophe y voyait une affirmation de Dieu, qui seul est; le mathématicien, la glorification du nombre cinq, qui joue dans les lois du monde un rôle si important; le dialecticien, la particule qui fait le fond de tous les raisonnements. Cette recherche, le plus souvent subtile et raffinée, du sens de ces symboles changeait au fond la religion, mais elle en conservait l'extérieur; c'est là ce qui explique comment le paganisme put se maintenir encore si longtemps et opposer au christianisme une résistance acharnée. Les légendes fabuleuses étaient trop visiblement absurdes pour résister si longtemps; elles n'eurent de force que par les systèmes

[1] Plutarque, *De Ei delphico*, IX.
[2] *Id. De Iside et Osiride.*

philosophiques qu'y mettaient les écoles. Plutarque appartient à la fois à ces deux sortes de défendeurs du paganisme; il inclinait à accepter les prodiges, les oracles, il avait été prêtre d'Apollon, il célébrait exactement les pompes et les chœurs; par nature il était crédule; mais son esprit était trop éclairé pour s'en tenir à cet extérieur; il se complaisait dans ces subtilités métaphysiques ou mathématiques qu'il a placées dans la bouche de ses interlocuteurs.

Mais ces hautes idées n'étaient pas accessibles à la foule; il lui fallait une doctrine plus facile et des symboles plus grossiers. Elle était attirée vers ces dieux de l'Orient et de l'Égypte, Mithra, Sérapis, Osiris, qui avaient pour eux la nouveauté et l'attrait des mystères; la première des thyades de Delphes avait été initiée par son père et sa mère au culte d'Osiris. Les dieux qui donnent la santé étaient surtout en faveur.

La Pythie avait de plus rudes concurrents dans ces jongleurs ventriloques qu'on appelait *Pythons* et qui prétendaient que le dieu descendait en eux pour les inspirer. Enfin la magie fut la véritable religion de l'empire romain; les livres de Tacite et de Pline montrent quelle faveur elle avait acquise, et l'on comprend l'engouement des anciens pour cet art qui prétendait soumettre les dieux mêmes à la volonté de l'homme. Aussi ceux qui le possédaient étaient les maîtres: le célèbre Apollonius de Tyane venait à Delphes et entrait dans le temple en véritable triomphateur. Ils étaient pour l'oracle des rivaux redoutables et plus à craindre que les chrétiens, dont les doctrines étaient encore peu connues et persécutées.

Parmi les adversaires du temple, les plus bruyants, sinon les plus importants, furent les sceptiques. Lucien ne ménagea pas plus Apollon que les autres dieux. Il lui reprochait surtout l'ambiguïté de ses oracles et la perte de ceux qui s'y étaient confiés; il s'amusait à le représenter sans cesse en course, obligé de courir à Delphes, dès que la Pythie mâchait le laurier sacré et agitait le trépied; il proposait un décret pour l'obliger à choisir une de ces trois professions, prophète, poëte ou médecin. Mais en somme ces railleries, qui ne sont pas toujours très-spirituelles, n'avaient pas beaucoup de portée; Lucien était isolé et n'eut sur son temps qu'une influence très-restreinte.

Plutarque est le témoin affligé de cette ruine. De son temps, une seule Pythie suffisait pour répondre; les sanctuaires si nom-

breux de la Béotie avaient disparu; les païens ressentaient une vague inquiétude qu'atteste cette histoire : le grand Pan est mort. L'amphictyonie subsistait, mais que pouvait être cette assemblée? Les jeux pythiens avaient continué; d'autres jeux du même nom avaient été fondés dans les grandes villes de l'Asie Mineure et de la Grande-Grèce; les jeux étaient alors exploités par des concurrents de profession qui se rendaient successivement aux différentes fêtes de la Grèce; les inscriptions de l'époque sont pleines de ces vainqueurs qui comptent leurs triomphes par dizaines. Ainsi, de toutes ces antiques institutions qui faisaient autrefois la grandeur de Delphes, il ne restait plus qu'une ombre. Dans la longue résistance du paganisme contre la religion nouvelle, Delphes ne joua aucun rôle; depuis longtemps, ce n'était plus, que de nom et de souvenir, l'oracle du genre humain, le centre du monde; c'était une petite ville libre qui obtenait, grâce à la mémoire des temps passés, les égards des gouverneurs et des empereurs romains; elle témoignait sa reconnaissance par des statues élevées aux princes et des honneurs décernés à ses patrons. Elle ne tomba pas tout d'un coup, elle disparut peu à peu. Le riche musée qu'elle contenait avait déjà été pillé par Néron, il le fut encore par Constantin et Théodose, qui embellirent Constantinople aux dépens de la Grèce entière. Le triomphe du christianisme lui porta le dernier coup et commença la ruine des édifices eux-mêmes, ruine qui a continué sans interruption jusqu'à nos jours et que poursuivent les habitants du village moderne.

Octobre 1861.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ARCHÉOLOGIE.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE.




HAG
820,922





